

A R C H I V E S
D U
F U T U R



Raymond Trousson

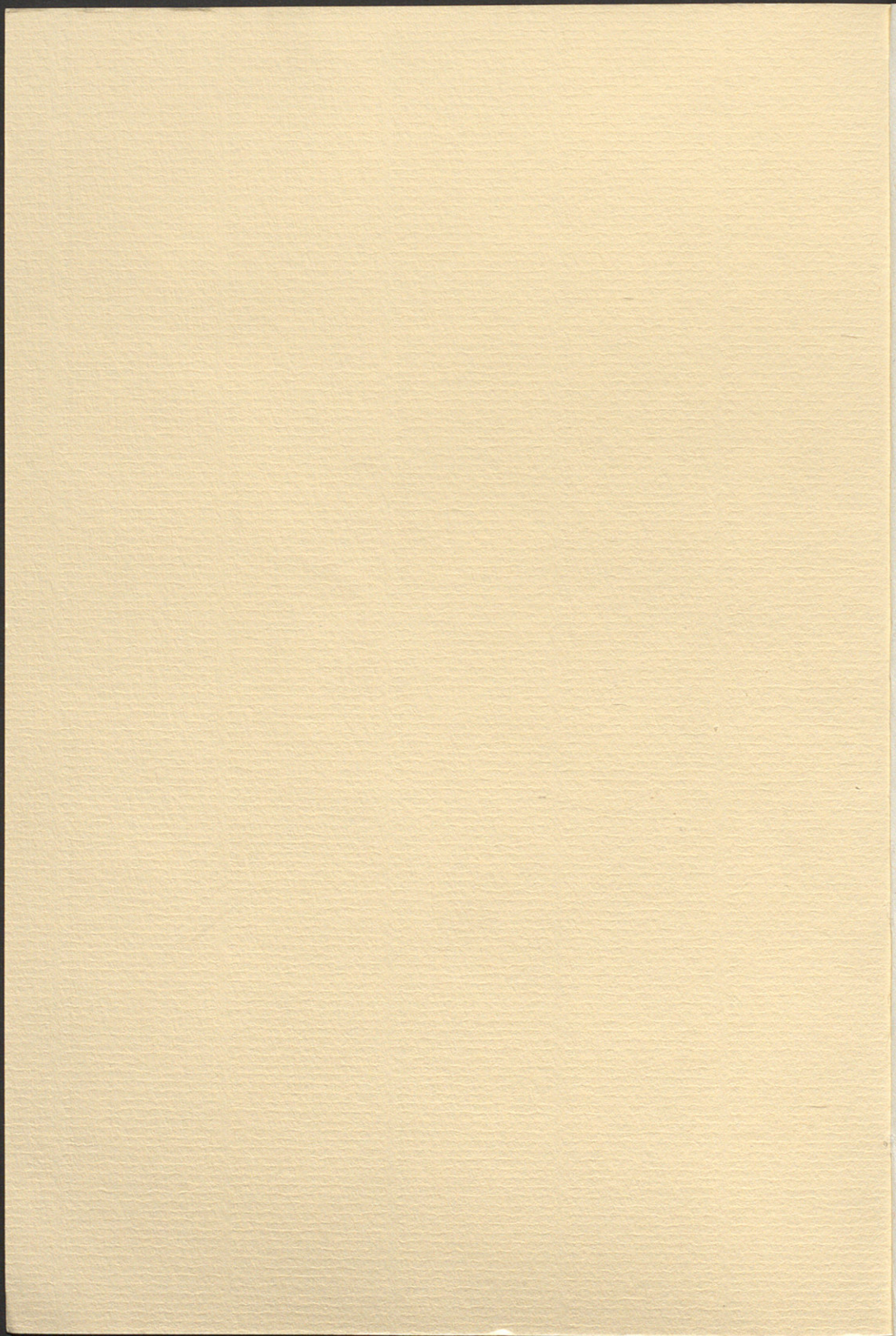
CHARLES
DE COSTER
OU
LA VIE
EST UN SONGE

B I O G R A P H I E



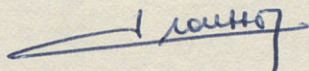
E D I T I O N S
L A B O R

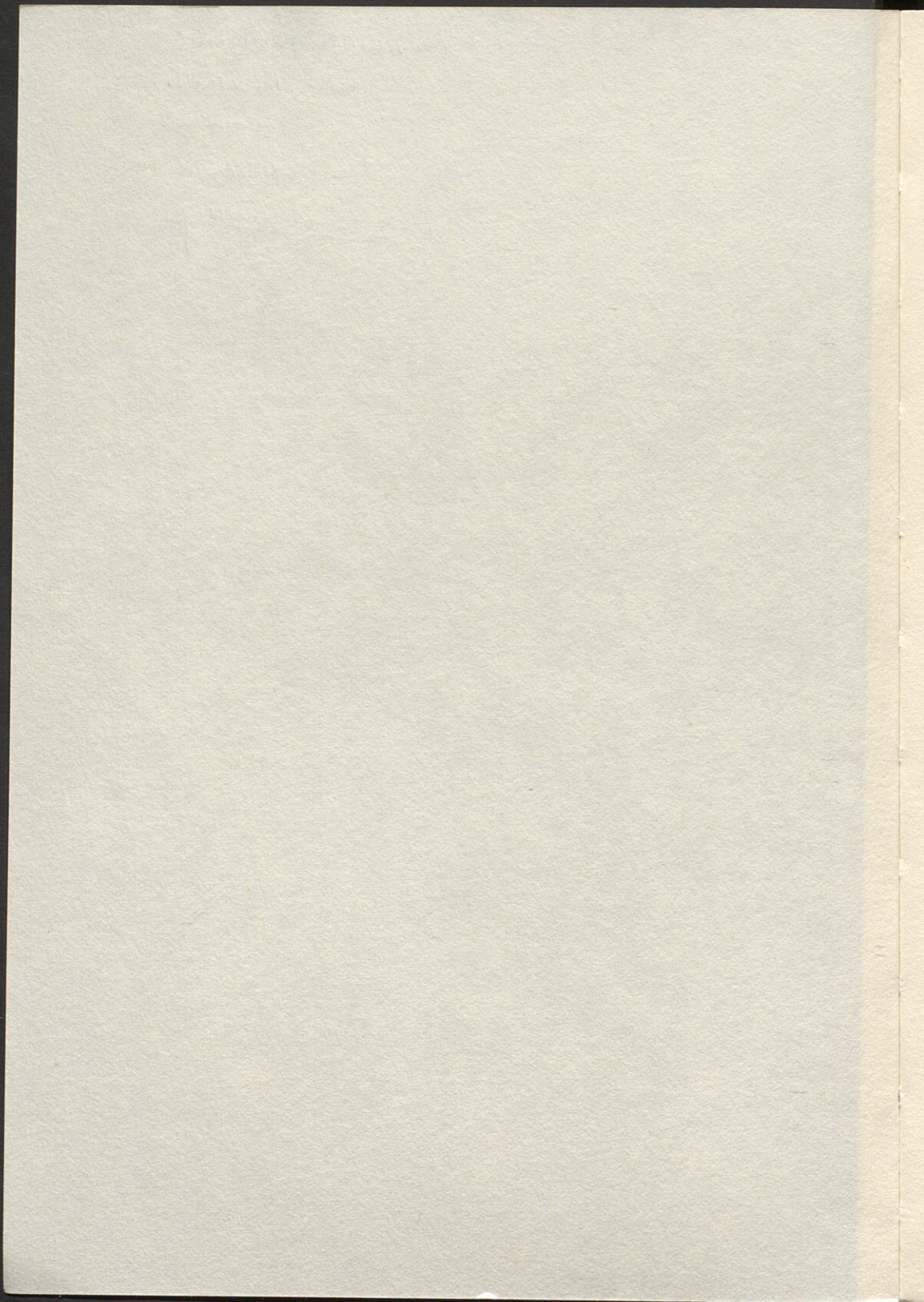




A Monsieur Joseph Hane,
le maître des études
"costéiennes".

Très cordialement.

A signature in blue ink, appearing to read "L. Rouffo", with a long horizontal flourish extending to the left.



© Editions Labor, Bruxelles, 1990

Couverture et mise en page: Mega.L.Una

Photo de couverture: Charles De Coster
(reproduction N. Hellyn - A.M.L. Bruxelles)

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique

Imprimé en Belgique

ISBN 2-8040-0572-0

D/1990/258/76

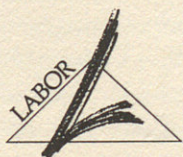
L 906331

Raymond Trousson

Charles De Coster
ou
La vie est un songe

biographie

Archives du Futur

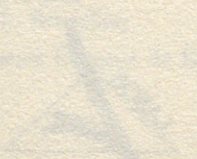


Raymond Trousson

Charles De Coster
ou
La vie est un songe

biographie

Éditions de la Librairie de la Sorbonne
Paris



Avant-propos

A la mémoire de ma mère

4. In response to the news

Avant-propos

Depuis le temps de la Jeune Belgique, Charles De Coster est tenu pour le père fondateur de nos lettres, mais il est curieux de constater, au milieu des études qui ont proliféré sur la *Légende d'Ulenspiegel*, l'absence d'une biographie exhaustive. Au lendemain de sa mort, son ami Charles Potvin a bien tracé une esquisse, reprise et développée en 1894 dans sa présentation des lettres de De Coster à sa fiancée Elisa. A sa suite, Henri Liebrecht ou Léon-Louis Sosset se sont penchés sur sa vie dans des brochures de peu d'étendue où, la plupart du temps, se répétaient les informations fournies par Potvin ou les anecdotes colportées par les contemporains.

Est-ce un mal ou un bien ? On n'a pas fini de s'interroger sur l'utilité de connaître la vie d'un écrivain ni sur les moyens propres à la restituer dans son authenticité. Faut-il lever certains voiles ? Jadis, Hubert Krains prit très mal l'entreprise selon lui profanatrice de Charles Potvin. A qui peuvent servir ces révélations, disait-il, sinon « aux envieux, aux jaloux, aux contempteurs de l'art, qui se pâment, eux, en constatant que le grand homme n'était pas si grand que cela, qu'il avait même des faiblesses, de terribles faiblesses, qui le ravaient parfois à leur niveau ? » C'était assimiler le biographe à ces impudents *paparazzi* pourchassant le sensationnel, le donner pour un voyeur tirant de ses découvertes sur l'homme quelque morbide jouissance. Et Dieu sait pourtant si l'existence de De Coster se prête peu à l'exploitation de scandales ou de situations scabreuses !

Krains n'était ni le premier ni le seul à récuser la biographie. Baudelaire ou Proust ne lui étaient pas plus favorables, et Valéry décrétait : « L'esprit ne doit pas s'occuper des personnes » — propos peu surprenant chez le créateur de M. Teste. Quant à Barbey d'Aureville, dans *Les Ridicules du temps*, il n'était pas tendre pour les fouilleurs d'intimité : « La biographie, quand elle n'a pas quelque bonne lâche raison pour être hostile ou malhonnête, baisant par-

devant, poignardant par derrière, cachant les perfidies du libelle sous les coquetteries hypocrites et menteuses de l'information, est toujours, au plus bas mot, curieuse, indiscreète et impertinente». Faut-il donc que le biographe soit par nature un triste individu !

Donc, méfiance. Même honnête et consciencieux, ne serait-il pas suspect de déformer, à tout le moins d'interpréter ? Notre homme trompe et se trompe, obligé en définitive de confesser son impuissance à dire vrai sur la personnalité qu'il prétendait reconstruire à travers faits, lettres, documents, témoignages. Parti pour explorer les profondeurs, il décrit la surface, et ce que son enquête contient d'intuition consacre la faillite de sa mythique objectivité. Comment l'éviter puisque, disait Chateaubriand dans *Le Génie du christianisme*, « on ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre » ? Narcisse hypocrite ou inconscient, à la limite faussaire malgré lui, qui force la cohérence, refaçonne en aveugle une inaccessible intériorité.

Tant et si bien qu'on peut rêver — Pierre Mertens, par exemple, dans ses évocations de Gottfried Benn ou d'Alban Berg — au roman qui, sans plaider ni requérir, rencontrerait le vrai dans un exercice de compréhension sincère, dans l'élaboration de l'hypothèse qui rejoint au plus près la vérité intime devinée, pressentie dans l'effort d'identification — de la sympathie à l'empathie. Ainsi les créateurs — victimes futures des biographes — d'avance les rappellent à l'ordre. De Coster aimait citer Balzac : « Tout le monde meurt incompris » — on ajouterait donc : et survit de même.

Faut-il accepter le sombre portrait du biographe cambrioleur, pénétrant par effraction dans la vie des autres ? Le vilain métier ! Raconter et comprendre, à mi-chemin entre l'hagiographe qui écrit à genoux et le malveillant qui dépèce son mort à l'aise — vautour perché, la griffe dans ce qui ne remue plus, le bec dans les morceaux faisandés. Pas même détenteur de la vérité, puisqu'il la cherche ; pas romancier non plus, parce qu'il n'est pas libre. Engoncé dans la peau de l'autre, qui le gêne aux entournures, corseté par un vrai qui n'est pas sien, comme il doit être tenté de sauter des pages de cette vie qu'il raconte ou d'en remplir les blancs à sa guise, de jouer, pour une fois, au démiurge ! Mal intentionné, qui l'empêchera, lilliputien envieux, de jeter bas la statue des Gullivers ? S'il est bien pensant, n'aspire-t-il pas à nettoyer cette existence dans les coins, à en tirer un récit propre comme un sou neuf, édifiant à souhait ? Heureux du moins le romancier qui réinvente sans complexe, les coudes à l'aise, en gardant sa chance de rencontrer la vérité. Et qui même lui en voudrait de se confesser par coupable interposé, d'empoigner carrément le bonhomme pour se cacher derrière ? Le biographe, œil espion, aigre inquisiteur, n'a pas droit à la richesse intérieure. Condamné à parler de l'autre, non de lui-même — il aurait si peu à en dire. Au mieux, il se fait un nom sur le dos du défunt.

Vous avez lu le *Hugo de X*? Admirable! Pas Hugo: X. Sur le Hugo mort, le X pullule, les grands cadavres nourrissent les vers par légions. Et superbe, il se rengorge, sans songer que le genre même qu'il pratique le condamne à la modestie.

Mais voilà bien des détours. La biographie répond à une curiosité, et les scoliastes de l'antiquité satisfaisaient déjà la leur et celle du public. Valéry n'y changera rien: derrière l'œuvre, il y a un homme. La biographie n'explique pas l'œuvre, ne dispense pas, surtout, de la lire, mais elle aide à comprendre dans quelles conditions elle est née, quelles impulsions lui ont donné l'essor, de quel terreau elle s'est nourrie, dans quel contexte historique, social, politique elle a germé. Et sur l'homme, dit-elle *vrai*? Autant que faire se peut quand on reconstitue une vie avec les pièces éparses d'un puzzle et quand précisément on s'interdit d'inventer pour colmater les brèches. A cet égard, l'abondance des documents comme leur absence sont de frustrants garde-fous: au romancier l'intuition, au biographe la déduction seulement.

Aussi ne confondons pas, ni pour louer ni pour blâmer: les biographes, quoi qu'en pense un grand romancier, ne font pas du roman, même mauvais. Ils savent, se souvenant de Rousseau — «Nul ne peut écrire la vie d'un homme que lui-même» — qu'ils traverseront des zones d'ombre qu'il leur est interdit d'éclairer par la divination que s'attribue, à bon droit, le romancier. Ils se contentent, tâcherons sagaces que n'informe nulle pythie, d'extraire des faits et des documents la vérité la moins contestable possible. Après cela, que leur soient seules accessibles, au-delà des dates et des données vérifiables, l'approximation et la connaissance relative, ils sont les derniers à l'ignorer. Mais les premiers aussi, mis à part les artifices romanesques inhérents à toute narration ordonnée, à refuser de franchir le pas qui les mènerait à la fiction. Pierre Mertens ignore ce qu'a pensé Alban Berg agonisant à l'hôpital. Faute de le savoir, il l'imagine et, mon Dieu, peut-être bien rencontre-t-il juste. Je ne sais pas ce qui obsédait De Coster sur son lit de mort. C'est pourquoi je ne le dis ni ne le suppose. Le biographe ne fait pas du roman.

Dans le cas de Charles De Coster, les documents existent et il était temps de les exploiter. A la Bibliothèque Royale, le Musée de la littérature et le Cabinet des manuscrits recèlent lettres et inédits. Nous y avons trouvé bon accueil et d'excellentes conditions de travail, tout comme au Musée de l'Armée, où sommeillait depuis un siècle et demi un dossier inconnu. Scrutées de près, les Archives du Royaume et de diverses communes ont fourni bon nombre de détails précis ou confirmé des hypothèses.

En terminant, il nous est agréable de témoigner notre gratitude à ceux qui nous ont encouragé à mener à terme ce travail ou qui parfois, chemin faisant, nous ont, au cours d'un entretien fructueux, suggéré une piste intéressante.

Nous voudrions dire surtout notre reconnaissance à Frans De Haes, qui nous a largement ouvert les collections dont il a la garde, et à Paul Emond qui, au moment où ce livre n'était encore qu'un projet, lui a d'emblée témoigné un stimulant intérêt.

R.T.

Chapitre I

Filleul d'archevêque

Le soleil incendiait Munich, ce 20 août 1827, lorsque, au milieu de l'après-midi, par les fenêtres grandes ouvertes des bâtiments d'intendance du palais archiépiscopal, les cris d'un nouveau-né firent lever la tête aux jardiniers penchés sur les plates-bandes. Un garçon venait de naître, fils d'Augustin De Coster, maître d'hôtel, et d'Anne-Marie Cartreul, lingère de Mgr d'Argenteau, archevêque de Tyr *in partibus infidelium* et nonce apostolique en Bavière. Une semaine plus tard, en l'église Notre-Dame, l'enfant fut tenu sur les fonts baptismaux par Son Excellence elle-même et par Henriette, marquise de La Tour du Pin¹. Baptême insolite pour un rejeton de domestiques ! Le hasard a de ces ironies : l'anticlérical qui traiterait un jour Rome de « Grande Prostituée » et le Vicaire du Christ de « prévaricateur et vendeur de choses saintes », le libéral champion des causes populaires recevait les premiers sacrements dans les bras d'un dignitaire de l'Église et d'une aristocrate.

Ce n'est pas assez, car la légende aime prêter aux grands hommes quelque illustre bâtardise, et Monseigneur n'était pas un prélat ordinaire². Né à Liège en 1787, Charles d'Argenteau avait longtemps manié le sabre avant le goupillon. Officier de cavalerie sous l'Empire, il avait guerroyé en Espagne, au Portugal,

¹ L'acte de baptême est ainsi rédigé : « En l'an mil huit cent vingt-sept, le 20 août, à trois heures et demie est né et le 26 de ce mois a été baptisé par Son Excellence Monsieur le Nonce du Pape Monseigneur Charles comte d'Argenteau, Charles-Théodore-Henri, fils légitime de Monsieur Augustin De Coster, intendant de Son Excellence, et de son épouse Marie Cartreul. Tenu sur les fonts baptismaux par Son Excellence ainsi que par Madame la Marquise de La Tour du Pin, Henriette. Ceci certifié d'après le registre de baptême de l'église métropolitaine et paroissiale de Notre-Dame. Munich, le 30 août 1827. Signé : Charles Urban, vicaire, curé à Notre-Dame ». Texte traduit et légalisé le 4 septembre 1875 (ML 3721/7).

² Pour un exposé détaillé de sa carrière, voir G. de Froidcourt, *La vie tumultueuse du comte Charles d'Argenteau, officier de l'Empire et archevêque « in partibus »*, Liège, 1959.

en Russie, en Allemagne. En 1813, à la bataille de Hanau, l'Empereur en personne avait épinglé sur sa tunique la croix de la Légion d'honneur. Lieutenant-colonel des hussards, il a démissionné en 1814 pour se mettre au service du roi Guillaume des Pays-Bas. Deux ans plus tard, il s'est épris de la fille du marquis de La Tour du Pin de Gouvernet, ministre plénipotentiaire de France à La Haye. Hélas, Cécile était fragile ; en 1817, elle mourut à Nice, où elle était allée se soigner. La mort de sa fiancée ne fut sans doute pas étrangère à son progressif détachement du monde profane. En 1824, Charles résigna sa charge de chambellan, abandonna à son frère, le comte François de Mercy-Argenteau, le titre familial, le château et le domaine d'Ochain pour entrer en religion. Ordonné prêtre en 1825, sacré archevêque l'année suivante, le 30 mars 1827 il présentait au roi de Bavière ses lettres de créance.

Voit-on pointer la fable ? Au lendemain de la mort de l'écrivain, son ami Charles Potvin l'appelle « le fils spirituel de Monseigneur ». Peu de chose, sauf pour qui s'applique à lire entre les lignes, et l'on ne s'en fera pas faute. En 1892, Francis Nautet insinue que la maman était « d'une grande beauté ». La suite se devine : le comte Charles, prêtre mondain à la mode du XVIII^e siècle, ancien hussard de surcroît, a bien dû s'aviser que la lingère était jolie ? Personne ne se soucia que la dame, à quarante ans, n'était plus une soubrette de comédie qu'on lutine dans les coins sombres, qu'elle s'était mariée à peine seize mois plus tôt et surtout qu'elle était à Munich depuis quatre mois seulement à la naissance de l'enfant. En 1897, le poète Albert Mockel laisse les hypothèses pour les certitudes : De Coster était le fils du comte. D'ailleurs, assurait-il, tout le monde le savait, Félicien Rops le premier, qui le colportait partout. On comprenait maintenant que De Coster ait pu écrire un jour : « ...le peuple, que j'aime malgré mes instincts aristocratiques »¹. C'était clair : l'auteur d'*Ulenspiegel* avait du sang bleu ! Le fils de Rops eut beau protester que son père ne disait rien du tout², le bobard alla *rinforzando*, répercuté par tous les biographes. Descendre, fût-ce en zigzag, d'un seigneur de vieille souche doublé d'un prince de l'Eglise, quelle auréole ! Comme il fallait bien faire coïncider les dates, Henri Liebrecht imagina que les De Coster étaient déjà au service du comte, à Ochain, avant son entrée dans les ordres... Puis, en 1938, autre chanson. La paternité revenait, c'était sûr cette fois, au frère du nonce, le comte François. Pour sauver

¹ Dans une lettre du 30 août 1871 (ML 3705/12).

² Paul Rops à Georges Lockem, 17 novembre 1924 : « Quant aux origines, ma mère n'a jamais entendu y faire une allusion quelconque, même par mon père. Vous pouvez donc être convaincu que c'est une mauvaise plaisanterie. Le fait que Mgr de Mercy fut le parrain de Charles est tout naturel. C'était l'usage fréquent autrefois que le maître, surtout si c'était un grand seigneur, devint le parrain de l'un ou l'autre enfant de sa *familia* » (ML 3668/10).

l'honneur, l'archevêque avait fait épouser la demoiselle par son maître d'hôtel¹. Pauvre comte François ! A l'époque des faits, âgé de quarante-sept ans, père de cinq enfants, il n'avait jamais mis les pieds à Munich². N'empêche : on tenait à présent la clé de l'anticléricalisme et du libéralisme de De Coster. Renié par son véritable père, rejeté par égoïsme de caste dans la fange roturière, il vouerait désormais à l'exécration l'Eglise et les aristocrates³. A quoi tient une destinée...

Dût le romanesque en souffrir, il faut faire table rase de ces fariboles et revenir à la réalité.

Augustin De Coster avait vu le jour à Ypres, le 8 septembre 1787. Rien à dire de lui sinon qu'il était, peut-être, un esprit médiocre et n'avait guère d'ardeur au travail⁴. Le côté maternel est un peu mieux connu. Anne-Marie était née à Huy, le 11 février 1786, de Théodore-Joseph Cartreul et d'Anne-Joseph Hauteclair, déjà parents d'une fille, Marie-Charlotte, née trois ans auparavant. C'était un personnage que Théodore Cartreul, venu au monde en 1751 à Avesnes, dans le Hainaut français. La tradition rapporte qu'il parlait seize langues et s'était mis à en apprendre une dix-septième à soixante-six ans ! Il rédigeait aussi de passionnantes histoires de voyages et de guerre qu'il lisait à ses enfants et dont De Coster récupéra le manuscrit à la mort de sa tante. Il espérait en tirer un livre, puis égara les papiers⁵. Théodore ne manquait pas de souvenirs, car il avait été capitaine des Gardes wallonnes et avait roulé sa bosse avec les armées de l'Autriche et de l'Empire. Il ne manquait pas non plus d'instruction, puisqu'il avait été pendant trois ans le secrétaire du fameux Linguet, le turbulent journaliste des *Annales politiques, civiles et littéraires*. Quand il dut quitter Bruxelles, en 1790, pour avoir pris la défense de Van der Noot et des insurgés du Brabant, Linguet pourvut Cartreul d'un certificat

¹ C. Huysmans tenait la chose du comte Hadelin d'Oultremont, arrière-petit-fils du prélat, et la lui avait confiée à Anvers, le 22 mai 1938 (C. Huysmans, *Le Roman d'Ulenspiegel et le roman de Charles De Coster*, pp. 53-54).

² Tous ces propos, repris par O. Thiry, L. Monteyne, H. Liebrecht, J. Delmelle, F. Hellens et d'autres, avaient été contestés, dès 1928, par J. Hanse (*Charles De Coster*, p. 2). La légende a été définitivement ruinée par G. de Froidcourt (*La légende de l'origine de Charles De Coster*, pp. 143-196), mais le bruit court toujours.

³ La trouvaille est de E. Neut (*La personne de Charles De Coster*, pp. 31-33).

⁴ Confiance faite à Georges Lockem, le 3 mai 1911, par Caroline De Coster (ML 3725). Comme elle avait trois ans à la mort de son père, tenait-elle ces informations de sa mère ?

⁵ Ch. Potvin, *Lettres à Elisa*, p. 15. Contrairement à l'opinion de A. Gerlo et Ch.-L. Paron (*Charles De Coster et Thyl Ulenspiegel*, p. 10), Théodore n'a pu bercer De Coster de ses « belles histoires », puisqu'il est mort en 1821.

attestant ses bons et loyaux services¹. Pour Théodore, l'époque héroïque était close. En 1816, veuf, il habitait rue des Minimes avec Anne-Marie, brodeuse et lingère, et Marie-Charlotte, sans profession ou lessiveuse — *wasvrouw*, notent les recensements. Lui s'était casé à l'Hôtel de Ville, comme commissaire de police². C'est là qu'il mourut, le 7 mars 1821.

Restées seules, les deux femmes, plus toutes jeunes, vivaient comme elles pouvaient de leurs modestes métiers. Marie-Charlotte devait rester vieille fille, mais Anne-Marie eut la chance, sur le tard, de trouver chaussure à son pied en épousant, le 29 avril 1826, Augustin De Coster, maître d'hôtel, alors domicilié rue Ducale. Ce fut une noce de petites gens avec sans doute, après la bénédiction, un repas dans un restaurant du bas de la ville où, un peu gauches dans leurs vêtements du dimanche, les témoins — un domestique, un maître d'hôtel, un garde, un agent de police — trinquèrent bruyamment à la santé des mariés³.

Le ménage n'était pas riche, même si Anne-Marie disposait de quelques sous⁴, ni en état de refuser une proposition intéressante, dût-on quitter le pays. Justement Anne-Marie, que son métier avait mis en rapport avec des familles de notables et qui s'enorgueillissait du titre de «lingère au palais du Roi»⁵, revint un soir avec une offre alléchante : Mme la baronne van der Linden d'Hoogvorst, sœur de Charles d'Argenteau, recrutait pour son frère, récemment installé à Munich, un couple de domestiques⁶. Le parti des De Coster fut bientôt pris : ils iraient tenter fortune en Bavière.

Le chemin était long alors et les voitures de poste les secouèrent impitoyablement sur les routes défoncées. Arrivés dans le courant d'avril, les De Coster prirent aussitôt leurs fonctions et, quatre mois plus tard, Anne-Marie accouchait d'un gros garçon que les parents, l'un et l'autre proches de la quarantaine, n'espéraient plus. Leur joie fut grande, malgré l'éloignement de la famille et des amis. On ne pourrait, comme là-bas, convier les proches, faire une belle fête pour les relevailles. Et qui porterait l'enfant devant M. le curé ? Anne-Marie

¹ Le certificat est daté du 4 septembre 1790, « en faveur de M. Cartreul, secrétaire pendant trois ans chez M. Linguet parti pour Paris » (ML 3724/45).

² G. de Froidcourt, *La légende de l'origine de Charles De Coster*, p. 180.

³ G. de Froidcourt, *ibid.*, p. 181.

⁴ Le 22 décembre 1826, elle fait un testament en faveur de son mari, au cas où elle mourrait sans enfants (ML 3697).

⁵ C'est le titre qui figurera encore, en 1869, sur son acte de décès (Archives du Royaume, n° 632, réf. 739.519).

⁶ En effet, les choses se firent probablement par son intermédiaire, le comte ayant résidé à Rome depuis 1824 et s'étant rendu directement en Bavière (G. de Froidcourt, *La légende de l'origine de Charles De Coster*, pp. 184-189).

pleura un peu. Heureusement, Mgr d'Argenteau, en seigneur d'Ancien Régime, tenait pour siens tous ceux qui étaient à son service et vivaient sous son toit. Comme il avait conservé d'excellents rapports avec la famille de sa défunte fiancée, la marquise de La Tour du Pin séjournait alors à Munich. Le comte consentit à faire à la fois l'officiant et le parrain et pria la marquise d'être sa commère. L'enfant fut donc nommé Charles et Henri, en l'honneur des parrains, et l'on intercala entre les deux, pieux souvenir, le nom de Théodore, en mémoire de l'aïeul aux belles histoires.

La distance n'avait pas permis de recourir aux parrains prévus, c'est-à-dire la sœur de Mme De Coster et le frère d'Augustin, Jean-Baptiste, médecin ou chirurgien à Ypres, mais les remplaçants étaient prestigieux et l'on en était très fier. Le lendemain du baptême, Augustin expliqua tout cela à sa belle-sœur, Marie-Charlotte, qui s'inquiétait à Bruxelles de la santé d'Anne-Marie :

Chère sœur,

Espérant que vous vous portez bien, j'ai le plaisir de vous annoncer que Mimi est accouchée d'un gros et bien gras garçon. Notre volonté était de vous demander pour marraine et mon frère pour parrain. Mais la circonstance a changé la chose. Monseigneur le nonce a eu la bonté d'être le parrain et a baptisé en toute solennité en habit pontifical dans la chapelle de la nonciature mon cher fils. Il s'appelle Charles Théodore Henri. Mgr s'est fait remplacer pour tenir l'enfant par M. le comte de Gouvernet qui est ici dans ce moment car il ne pouvait faire les deux choses à la fois. Mme la marquise de La Tour du Pin, ambassadrice à Turin, est marraine. Le premier nom est celui du parrain. Pardonnez mon crabouillage. Je vous embrasse du fond du cœur.

Augustin joignait à sa missive un mot d'Anne-Marie, d'une écriture encore un peu tremblée :

Chère sœur,

N'ayez aucune inquiétude sur ma situation. Je me porte très bien ainsi que mon fils qui est gras et bien portant. On croirait voir un enfant de 15 jours. Je n'ai pas voulu vous faire part de ma situation longtemps d'avance pour ne pas vous donner de l'inquiétude. Enfin tout va bien et je me suis encore promenée le jour que les maux me sont pris. Je n'aurais pas cru que De Coster aurait eu tant de force d'âme

et de présence d'esprit, vu sa grande sensibilité. Il ne m'a pas quittée un seul instant...¹.

Bref, on était heureux, le père et l'enfant se portaient bien et Charles entrait dans la vie sous la protection de parrains princiers. Rien d'étonnant si sa mère devait lui répéter plus tard qu'il était né coiffé.

Ses trois premières années s'écoulèrent, dont il ne reste guère de trace. L'automne humide, l'hiver très froid n'entament pas sa robuste santé. « Le petit Charles, écrit sa mère le 29 janvier 1828, se porte à merveille ; il est d'une vivacité étonnante ». Malheureusement, « le climat est très mauvais à Munich ». Le 20 juin, Anne-Marie expédie à Marie-Charlotte deux portraits, l'un fait à huit mois, l'autre à neuf : Charles y est « bien ressemblant mais un peu plus sérieux car il est toujours de bonne humeur »².

A une époque où les petites gens dépendaient du pinceau d'un peintre de rencontre, peut-être fallait-il la tendresse des parents pour juger les portraits bien ressemblants ? Il en reste un³, où pose un petit bonhomme d'un âge indécis dans un cadre conventionnel. Comme ce n'était pas encore la mode de représenter des gamins nus vautés sur une peau de mouton, Charles est assis sur un gros coussin de velours rouge. Sur son épaule pépie un oiseau familier, tandis que d'une main il serre contre lui une balle et de l'autre effeuille une fleur. Le marmot, vêtu d'une chemise longue à manches courtes, au col échancré, fixe dans le vide des yeux bleu faïence. Potelé, voire grassouillet, ses cheveux blonds sont bien peignés, avec une raie à gauche et une mèche sur le front. Dans le fond, un arrière-plan de ciel italien et des buissons piqués de fleurs. C'est plus attendrissant que criant de réalisme, le type du portrait « riche » qui devait ravir les De Coster.

Il semble si bien dans ce décor que les partisans de la bâtardise l'y font passer son enfance jusqu'à six ans, ou même son adolescence, assurant sans crainte que c'est à Munich que Charles a appris l'allemand — dont il n'a jamais su un mot⁴. En réalité, il quitta très tôt la Bavière. Anne-Marie trouvait le climat pénible et Augustin surtout le supportait mal. Et puis, ce bambin qui commençait à trotter partout était-il bien à sa place dans le palais d'un archevêque ? Il y avait encore le mal du pays et enfin Anne-Marie était enceinte pour la seconde fois. La délivrance étant prévue pour avril 1831, le couple résolut sans doute

¹ ML 27/17. Nous régularisons l'orthographe et la ponctuation, assez fantaisistes. La lettre est datée du 27 août, et le cachet de la poste indique le 28 août 1827.

² ML 3724/41,42.

³ On trouvera une reproduction du portrait dans l'article de G. de Froidcourt.

⁴ L.-L. Sosset, *La vie pittoresque et malheureuse de Charles De Coster*, p. 12.

de ne pas attendre le fort de l'hiver et une grossesse trop avancée pour affronter les routes. La malle sur une chaise de poste, Charles sur les genoux de sa mère, on prit le chemin du retour.

Rentré à Bruxelles, le ménage fit peut-être halte rue des Minimes, chez Marie-Charlotte, le temps de se retourner, puis s'installa rue Sainte-Anne¹. Là naquit, le 26 avril 1831, une petite fille. Elle fut baptisée le lendemain à l'église du Sablon avec les prénoms latins de Carolina Julia, en l'honneur de la tante Charlotte, mais on l'appellera toujours Caroline².

Les De Coster avaient maintenant, comme on dit, tout pour être heureux. Ils n'habitaient plus les dépendances d'un palais, mais ils étaient chez eux, ils retrouvaient leurs amis et connaissances. S'il y avait une course urgente à faire, on pouvait confier les petits à la garde de Marie-Charlotte. Dans les quartiers populeux de ce qui était encore une grosse ville de province, tout le monde se connaissait. Anne-Marie, quand elle rapportait son linge à quelque cliente, s'arrêtait sur le trottoir pour jaser avec une voisine et parler de Charles, qui venait bien, de Caroline, si tranquille.

Mais les choses tournèrent mal. Augustin se plaignait. L'air de Munich lui avait-il été néfaste ? Ils s'affaiblissait, perdait l'appétit. Pour se soigner sérieusement, il s'installa chez son frère Jean-Baptiste, qui demeurait à Ypres, rue de Dixmude, où l'homme de l'art ne tarderait pas à le remettre sur pied. Mme De Coster accompagne son mari, dont l'état l'inquiète, emmenant Caroline ou la confiant à la tante. Charles, qui a six ans, est mis en pension à Etterbeek.

Ce séjour fut triste. Comme à tous les nouveaux venus, les enfants lui réservèrent, impitoyables, les brimades d'usage. Jusque-là choyé, Charles se heurtait pour la première fois à l'hostilité absurde, aux agaceries méchantes d'une nuée de gamins impatientes de faire endurer à un autre ce qu'on leur avait fait subir :

Je quittais tout d'un coup mes goûts, mes habitudes et, le dirai-je, ma fainéantise, pour aborder dans un lieu où il fallait rompre avec tout cela, et faire la volonté d'un autre après avoir si longtemps fait la mienne. C'était l'heure de la récréation, je passai dans la cour et j'allai m'asseoir tout au fond, les yeux encore gonflés des larmes des adieux ; là je regardai les autres jouer. Puis on vint à moi, non pas pour me consoler par de douces paroles et des avances amicales, mais pour me taquiner et me frapper durement. J'étais alors

¹ R. Gheyselinck, *De dood van taai geroddel*, p. 62.

² G. de Froidcourt, *La légende de l'origine de Charles De Coster*, p. 193.

faible, délicat, je sortais à peine du lit sur lequel j'avais languï pendant trois mois ; aussi je me mis à pleurer, puis comme je voyais qu'on se moquait de moi, je renfonçai mes larmes et je sentis la colère me monter à la tête¹.

Les mois passèrent et il se fit à cette existence de grisaille, réglée comme une horloge. Le matin, la cloche les tirait du lit et ils devaient aussitôt, les yeux bouffis de sommeil, se jeter à genoux pour la prière en commun. Vite débarbouillés, les gosses descendaient au réfectoire, où les petits avaient du mal à préserver leur pitance de la voracité des grands. Après les leçons, interminables, la cloche encore les lâchait dans la cour comme une volée de moineaux, fous de courses et de rires. Les jeux s'organisaient, des bandes se formaient qui recevaient les intrus avec force injures et horions. Puis la maudite cloche les ramenait à l'étude, le pas lourd. On travaillait, penché sur sa table, maudissant le calcul et la grammaire. Parfois soufflait le mauvais esprit. Un garnement libérait des hannetons prisonniers dans une boîte, un autre chantonait hypocritement, le nez sur ses cahiers, un troisième faisait grincer son pupitre. Enfin, après le repas du soir et la dernière récréation, retour au dortoir où, avant de s'endormir, on chuchotait à son voisin ses confidences et ses peines, que le sommeil, venu comme un voleur, interrompait.

Charles s'habitua à ce petit monde dont il sut bientôt les interdits et les lois. Il marmonnait sans rechigner des prières latines qu'il ne comprenait pas, soignait ses devoirs, rangeait avec soin ses plumes et ses bouquins. Les maîtres n'étaient pas méchants, mais certains surveillants se donnaient des allures de gardes-chiourme. On détestait cordialement l'un d'eux, surnommé Cochon bleu, un grand bonhomme pâle et mal soigné, engoncé dans un uniforme bleu à gros boutons de cuivre. Une nuit, ce fut la révolte. Avec des pommes de terre, les enfants bombardèrent le cagibi où ronflait Cochon bleu, puis le surveillant lui-même, qui parut le lendemain avec un œil poché et le nez enflé.

Charles aimait son père dont il n'avait plus, de loin en loin, que des nouvelles vagues. Toujours sa mère écrivait que papa irait mieux bientôt, qu'il reviendrait. Un jour, il fut frappé d'un terrible pressentiment :

Le plus triste souvenir que j'aie gardé du pensionnat est celui de la mort de mon père. Il était à Ypres attaqué d'une névralgie qui le minait sourdement, il était là près de son frère qui était médecin cherchant des secours que ni la science, ni l'amitié fraternelle ne pouvaient lui donner. Ma

¹ *Souvenirs de collège*, texte lu aux Joyeux, le 4 décembre 1847 (ML 3676).

mère le soignait, et moi qu'il désirait tant voir, moi qu'il aimait le plus, j'étais à 25 lieues de lui sentant comme lui toutes ses souffrances. Le vendredi, jour de sa mort, on était venu annoncer le matin que le malade allait mieux et, vers six heures, heure à laquelle l'agonie commençait, je me mis à sangloter amèrement, et je n'interrompis mes sanglots que vers huit heures pour crier : Mon père est mort, mon père est mort. Ces sanglots et ces cris frappèrent de stupeur et d'effroi le maître et les élèves. Je ne cessai de sangloter toute la nuit. Trois jours après, ma mère en grand deuil venait au pensionnat m'annoncer cette mort que j'avais pressentie. En la voyant, je me mis encore à pleurer et je quittai le pensionnat avec elle¹.

Augustin De Coster était mort le 25 juin 1834. Le 28, tenant la main de sa mère, Charles quitta le pensionnat d'Etterbeek. Pour la veuve chargée de deux enfants, la vie s'annonçait difficile. Désormais il faudrait compter serré. Heureusement, elle connaissait le dévouement de sa sœur. Les deux femmes étaient économes, dures à la peine, Anne-Marie à sa broderie, Marie-Charlotte à son baquet, comme elles le resteraient toute leur vie. Pour elles, un sou était un sou, et un jour Caroline penserait comme elles. Économe, lui, plus tard, le serait bien peu, comme son père, paraît-il². Il poussait entre elles, qui le regardaient grandir. Anne-Marie rêvait pour son fils d'un sort meilleur que le sien. Elle avait le temps d'y penser et de faire des plans tandis qu'elle tirait l'aiguille. Charles ne serait pas domestique comme Augustin. Il serait un employé, un monsieur qui va au bureau avec une cravate, un chapeau, une canne. C'était l'accession à la petite bourgeoisie, l'eldorado des gens du peuple. L'enfant fréquentait peut-être alors une école du quartier des Minimes, mais Anne-Marie avait mieux en vue. Son fils recevrait une bonne instruction, chez les Pères.

A la rentrée de 1836, Charles devint élève au Collège Saint-Michel, pour y passer les deux ans de cours préparatoires et les six années d'humanités gréco-latines. « Ma vie fut là, dira-t-il, triste et monotone ». Raisonnablement studieuse en tout cas, car il ne redoubla aucune classe. Le 21 août 1837, à la fin de sa première préparatoire, il fut premier en histoire, cinquième en déclamation, sixième en géographie. Les deux années suivantes, il n'eut pas les honneurs du palmarès, où il reparaît en 1840 avec un accessit en déclamation

¹ *Ibid.*

² Propos de Caroline à G. Lockem, 3 mai 1911 (ML 3725).

et en version latine; un an plus tard, mention en version latine, en style épistolaire, en analyse philologique. Deux années encore sans lauriers et, en rhétorique, un premier accessit en discours et en déclamation, un second en histoire et en doctrine chrétienne¹.

Cela faisait de lui en élève moyen, ni en tête ni en queue du peloton, talonné par sa mère qui entendait bien recueillir le fruit de ses sacrifices. Il sortit avec le bagage classique — du Corneille, du Racine, du La Fontaine, un peu de Fénelon, une bonne dose de Bossuet, un latin convenable, un grec vacillant. Au Collège, dit-il dans son journal, «je perdis la foi». C'est peut-être un peu tôt, même s'il n'y a guère manifesté qu'une dévotion machinale. A en croire sa sœur au contraire, il avait pensé à se faire prêtre, mais le Père Préfet lui avait dit: «Mon ami, vous n'êtes pas fait pour la prêtrise». La liturgie, pour l'enfant, c'était aussi du théâtre. Alors il jouait «à la messe», et Caroline faisait l'enfant de chœur².

Ces années sont banales, sans histoire. La mère et la tante travaillent, surveillent la petite Caroline. Le temps de Mme Gati de Gamond n'était pas encore venu et les filles n'apprenaient pas grand-chose, bien contentes quand elles savaient coudre et tenir un ménage. Charles était, comme il convient, poli, instruit dans les bonnes manières. Chaque 29 novembre, il ne manquait pas de souhaiter sa fête à l'oncle Jean-Baptiste, à Ypres, de l'assurer de «l'amour de [son] neveu»³ et de signer tout au long: Théodore Henri Charles De Coster, comme un grand. Sans doute envoyait-il aussi, ponctuel, ses vœux de nouvel an à son parrain, Mgr d'Argenteau, fixé à Liège depuis 1837.

Hors du collège, les distractions n'étaient pas nombreuses pour un garçon de son âge. Vers 1840, avec ses 100 000 habitants et ses 1500 immeubles, la capitale n'a rien d'une mégalopole. Dans le bas de la ville, à côté de rues commerçantes où s'entassaient boutiques et estaminets, survivaient des ruelles étroites, des impasses sordides se faufilant dans le grouillement des Marolles. En montant, on rencontrait l'Université toute récente et bien modeste, installée depuis 1842 rue des Sols, et la Bibliothèque autour de laquelle se groupaient les libraires. Bon nombre de communes étaient encore agrestes — des champs plantés de maisons d'agrément, comme à Ixelles, où De Coster vivra le plus volontiers. Là où se dressera la colonne du Congrès, l'endroit était si envahi par les herbes et les taillis qu'on l'appelait le Bocage. Le flâneur poussait jusqu'au Quartier Léopold, commencé en 1838, où se construisaient de beaux

¹ On peut consulter ses résultats dans les palmarès de Distribution solennelle des prix au collège Saint-Michel, conservés au Collège Saint-Jean Berchmans, rue des Ursulines.

² ML 3725.

³ ML 3675.

hôtels voisinant avec le Jardin zoologique. Les terrassiers ouvraient vers le Bois la future avenue Louise. De la hauteur, on distinguait Saint-Gilles, un village renommé pour ses légumes, ou Laeken et ses villas, où s'édifierait bientôt la nouvelle église paroissiale.

Le progrès, on en parlait, mais il n'était pas encore envahissant. En 1835, Charles a pu assister à l'inauguration de la voie ferrée Bruxelles-Malines, puis à celle de la première gare du Midi — des hangars en bois — sur la place Rouppe, en 1840, de la gare du Nord l'année suivante. Depuis 1836 cahote un omnibus, pompeusement baptisé « vélocifère », mais les boulevards sont toujours inachevés et la Senne charrie à ciel ouvert ses eaux lourdes et malodorantes — « un excrément qui coule », dira Baudelaire.

Le dimanche, Charles déambule dans une cité assoupie, où le négociant digère à l'abri de murs épais et de lourdes tentures. Sauf la gazette, le bourgeois n'abuse pas de la lecture et les spectacles ne sont pas fréquents; s'ils sont décents, le père de famille y mène Madame et les enfants. Les jours de fête, tilburys, berlines et vigilantes portent à la campagne les gens aisés qui veulent être vus. Trois ou quatre fois l'an, on risque le pique-nique dans les clairières de la forêt de Soignes — une expédition! La jeunesse descend vers les guinguettes et les cabarets de l'Allée Verte, où se dégustait la « fricadelle » aux échalotes ou le goujon à la poêle¹. Cela tuait le temps.

Charles grandissait, une ombre de moustache lui effleurait les lèvres et les printemps le rendaient nerveux. Des filles passaient, faussement indifférentes, et il les suivait des yeux, d'abord timide, bientôt enhardi. Le 15 juin 1841 est une grande date :

Je noue, grâce au préfet du collègue Saint-Michel, une liaison éphémère avec Mlle Eugénie Balleroy, amour platonique et stupide et pourtant entremêlé de plus de jouissances réelles que les plaisirs d'un amour matériel.

Cette liaison dure depuis le 15 juin jusqu'au mois de décembre 1841, époque à laquelle nous commençons à ne plus nous entendre. Trois mois après je quitte cette maison où je laisse ma pensée et mon cœur et je me mets à la recherche d'une nouvelle passion².

¹ Voir *Description historique de Bruxelles et de ses environs*, p. 114; C. Lemonnier, *La vie belge*, p. 38; M. Vanhamme, *Bruxelles capitale*, pp. 7, 13; C. Bronne, *Léopold Ier et son temps*, pp. 141-143.

² *Journal*, ML 3698.

La petite était la sœur d'un camarade de classe, dont le nom figure dans les palmarès de distribution des prix. Amourette d'adolescent, puisque Charles n'a pas quinze ans, et toute nimbée d'attendrissement romantique, mais elle devait lui laisser le souvenir durable des premiers émois. Plus de dix ans après, il se la rappelle encore comme « un rayon de soleil au printemps, une extase vers Dieu »¹. Mais déjà se trahissent une certaine instabilité, un besoin d'aimer qui ne peut guère se satisfaire d'un être réel. En 1858, en évoquant l'ombre lointaine d'Eugénie, il manifestera aussi, *a posteriori*, une inquiétude quasi malade, une obsession amère de l'innocence impossible : « La première femme que j'ai aimée n'était qu'une fille, rouée déjà, elle n'avait que treize ans et demi, moi quinze. Je l'aimais comme on aime à cet âge. A chaque pas que j'ai fait ensuite dans le monde, personne ne m'a jamais réellement aimé »². Toujours il aura cette tendance à idéaliser la femme, pour se retrouver toujours déçu.

L'idéalisme, il est vrai, cède parfois à des appétits plus communs. Le voilà en quête, comme il dit, d'une nouvelle passion et motivé par des convoitises moins éthérées. En janvier 1842 : « La chair commence à me faire sentir son aiguillon. Les désirs parlent plus haut que le cœur et augmentent d'intensité de jour en jour »³. Qui cherche, trouve. En avril, il séjourne à Liège, où le séduit « une charmante fille de boutique ». Plus délurée qu'Eugénie, la demoiselle lui fait découvrir des sensations inédites : « Cette fois l'amour est moins platonique et moins mystérieux. Quinze jours de volupté m'ont rassasié pour quelque temps ». Pas pour longtemps, car, à peine rentré à Bruxelles, le voilà brûlant « d'un amour insensé » pour la sœur d'un ami. Retour au rêve, aux « alternatives d'espoir et de désespoir » qui n'empêchent pas le jeune Roméo de réfréner ses élans : « J'ai peur pour mon repos », note-t-il avec une sagesse qui le montre défiant à l'égard de son impétuosité naturelle.

La solution ? Fuir une donzelle qui le ferait « trembler pour [sa] raison » et courir des aventures moins périlleuses et plus éducatives. En septembre 1844, pendant ses dernières vacances à Ostende, Charles se prend au joli museau d'« une charmante ouvreuse de logis, bouche fine, nez mince, beaux yeux, cheveux châtain, taille fine, appas arrondis prononcés, enfin la réalité des rêves d'un voluptueux ». L'amateur était déjà éclairé ! Poussant ferme son assaut, l'apprenti Casanova obtient un rendez-vous loin des regards indiscrets. Hélas, Louise — c'est le nom de sa conquête — lui fait faux bond. Lassé de faire le pied de grue et pestant d'avoir dépensé ses quatre sous pour offrir à la belle « une épingle de cuivre doré avec une grande quantité de pierres vertes simulant

¹ Ch. Potvin, *Lettres à Elisa*, p. 152.

² ML 3708/14. Potvin (*op. cit.*, p. 199) omet ce passage.

³ *Journal*, ML 3698.

l'émeraude», il s'en revenait en ville, assez penaud, quand l'aventure prit une tournure plus proche de Molière que du drame romantique. Une vieille femme l'aborde en pleine rue, le traite de coquin et de scélérat et lui crie, les poings sur les hanches : « Est-ce que c'est pour des prunes qu'on donne des épingles d'or aux jeunes filles ? » Réflexion d'une femme d'expérience. Heureusement, les jeunes gens ont eu de tout temps plus d'ingéniosité que leurs cerbères, et l'affaire se conclut dans les dunes : « Trois jours après, malgré la mère, les prunes, [...] je possédais Louise »¹.

L'enfance s'achevait. Le 21 août 1844 — il a dix-sept ans depuis la veille —, Charles est sorti de sa dernière proclamation des prix, sa peau d'âne en poche. Mme De Coster n'a pas perdu sa peine : son fils portera le col blanc. On lui a donc sans tarder cherché une situation. Est-ce la baronne d'Hoogvorst, sœur de Mgr d'Argenteau, dont le mari était commissaire à la Société Générale, qui lui ouvrit les portes de cette respectable institution² ? C'est possible, mais après tout, Charles n'y entrait pas comme administrateur et il avait un diplôme : la haute main du parrain prélat n'était pas indispensable. En octobre, après une dernière inspection du chapeau et de la cravate, sa mère, sa tante et sa sœur, debout sur le seuil, le regardèrent s'éloigner jusqu'à ce qu'il eût tourné le coin de la rue. Charles partait pour la banque.

¹ *Ibid.*, ML 3698.

² G. de Froidcourt, *La légende de l'origine de Charles De Coster*, p. 176 ; L. Monteyne, *Charles De Coster*, p. 28.

The following is a list of the names of the persons who were present at the meeting held on the 15th day of June, 1905, at the residence of Mr. J. H. [Name], in the city of [City], State of [State].

[The text is extremely faint and largely illegible. It appears to be a list of names and possibly addresses, but the characters are too light to transcribe accurately. The list likely includes names of attendees and their respective locations.]

Witness my hand and seal this 15th day of June, 1905.

[Signature]

[Name]

Chapitre II

Les années d'apprentissage

Après les murs du collège, les murs du bureau. De Coster a trouvé un emploi mais, passé le temps de la découverte et la fierté d'être indépendant et de soulager un peu sa mère, sa nouvelle existence ne l'exalte guère. Son tempérament rêveur, sa propension aux enthousiasmes suivis de dépressions, son incorrigible idéalisme, son horreur de la routine lui font envisager avec effroi la perspective d'une vie sans surprise. «Je travaille peu, je lis beaucoup», confie-t-il à son journal. Songe-t-il vraiment à une carrière administrative? Se voit-il, à cinquante ans, marié, père de famille, chef de division? Son caractère impatient s'accommode mal des soins quotidiens, de la méticulosité indispensable à l'employé zélé. Il a dix-sept ans, dix-huit, puis vingt sans que rien change. Il lit Hugo, Musset, Shakespeare et Alphonse Karr, pêle-mêle. Il aime les romantiques, rêveurs et souffrants, découvre les Allemands, brumeux et doux, qui font mauvais ménage avec les registres que griffe sa plume distraite.

Depuis Eugénie, il rêve à la compagne qui ne vient pas. Il a de la femme une fringale d'adolescent impatient de s'affirmer. Et il s'affirme de son mieux, confronté aux obstacles classiques. En octobre 1844, apparition d'une Jeannette, une bégueule «qui fait la prude, la réservée», mais n'en est pas moins «un morceau assez friand». L'entreprise demande trois mois de soins attentifs et des ruses de Sioux mais, le 5 janvier 1845, l'offensive échoue: «Sa mère ne descend que pour cinq minutes. Peut-être cela suffira-t-il? Jeannette s'échauffe, ses yeux se voilent, son teint s'enflamme, elle tombe dans mes bras... Oh! damnation, le chien aboie, la mère est là»¹. Bien gardée, Mlle Jeannette est imprenable et l'assiégeant se détourne d'elle pour s'intéresser, en février 1846, à une Catherine que, par crainte des mères intempestives, on mène au Tivoli, en cabinet particulier, comme un vrai Lovelace. La demoiselle fait des manières,

¹ *Journal*, ML 3698.

résiste et sauve sa vertu en promettant de céder la prochaine fois. Le galant apprit ainsi à ses dépens qu'il ne faut jamais remettre au lendemain et nota avec superbe : « Cette bonne fille aura pensé que c'était pour la marier que je la recherchais. Il fallait l'aimer pour cela. » *Exit* Catherine et Charles, héros fatigué, consigne dans son journal : « Du mois de juillet 1846 au mois de mars 1847. Repos absolu ».

Le printemps le réveille et l'envie le reprend d'égayer la monotonie de son existence des couleurs vives de quelque jupon. Le 29 mars 1847, une jeune beauté « à l'œil assez éveillé », mi-grisette, mi-cocote, laisse tomber dans la rue un peloton de fil. Le chasseur ramasse prestement ce suivez-moi-jeune-homme, débite quelques galanteries et obtient un rendez-vous. Heureux en amour, est-il heureux, tout simplement ? Pas même : il traîne avec lui un vague à l'âme morose, moitié mal du siècle, moitié trait de caractère. 31 mars : « Je ne suis pas plus heureux aujourd'hui qu'hier » ; 1er avril : « J'espère avoir de la chance aujourd'hui. Si je n'en ai pas aujourd'hui, ce sera pour un autre jour... ». Quelque chose lui manque qu'il ne saurait définir, un ennui persistant pèse sur sa vie sans avenir. Ses conquêtes multipliées lui donnent un moment le change, mais ne comblent pas son vide intérieur.

Les galipettes avec la première venue ont parfois des suites fâcheuses. En mai 1847, le journal résonne d'une note inquiète : « Repos, abattement, *grave inconvénient*. Quand tout cela finira-t-il ? Plaise à Dieu que ce soit bientôt ». De Coster souffre, mais ce n'est pas le cœur qui est atteint, il le confesse dans un latin destiné à décourager les curiosités de sa mère et de sa sœur : « *Vagina egressum gladium sed sanguine foetido coloratum invasit rubigo et nunc verendum et inaudax, ad certamen se ostendere non audet* »¹. C'était bien le cas de dire qu'il était puni par où il avait péché. Et il péchait souvent : où ranger encore, dans cette série déjà longue, une demoiselle E. Stevens qui lui inspire trente-quatre vers, une Ellen qui n'en suscite que seize, une Céline qui mérite l'effort d'un laborieux acrostiche² ?

Puis, tout soudain, le 7 juin 1847, Charles cesse d'égrener le chapelet des flirts sans lendemain pour crier : « J'aime donc enfin ! ». La *dilecta* est une voisine, aperçue à son balcon. Il la nomme Marie et, cela va sans dire, lui dédie des poèmes — « Plus je te vois, soupire-t-il, et plus je t'aime » —, s'abandonne aux délices des mièvreries sentimentales :

¹ La rouille a envahi le glaive sorti du fourreau, mais taché d'un sang fétide et à présent, honteux et sans courage, il n'ose se présenter au combat. *Rubigo*, rouille, a aussi le sens plus particulier de « ulcère produit par le libertinage ».

² ML 3715/2, 3, 9.

Si j'étais une fleur, je voudrais, Marie,
Reposer dans ta main,
Je voudrais me faner, perdre l'éclat, la vie,
Et mourir dans ton sein¹.

Il apprend bientôt que Marie se nomme en réalité Fanny, joli diminutif de Françoise, et s'émerveille des sentiments nouveaux qu'il éprouve : « Comme l'amour purifie nos sentiments, comme l'amour élève nos idées, comme il nous grandit à nos yeux. Le tabac nous paraît meilleur, nos amis plus affectueux, nous aimons mieux nos parents. Tout est beau ; que sera-ce lorsque je serai aimé ? » Dans son journal, il se livre avec pathos à la fièvre romantique. Le 9 juin à onze heures du soir : « Il fait nuit, les nuages sont sombres, pas de lune ni d'étoiles, la pluie bat contre mes vitres, pas de vent et pourtant il fait froid comme en hiver. [...] J'ai vu passer le cortège funèbre d'un officier, il s'en allait peut-être jeune encore, à sa dernière demeure, emportant avec sa dernière pensée un rêve d'amour, il s'en allait peut-être, lui, miné par l'amour plus que par la maladie. Peut-être m'en irai-je comme lui... »

Jour après jour, il dit ses rêves, ses espoirs, sa mélancolie, tantôt exalté, tantôt déprimé, tout heureux d'avoir pu lui parler seulement un moment, transporté, le 11 juillet, de ravir quelques baisers, ému jusqu'aux larmes lorsque, le 18, au bal, Fanny lui donne une boucle de cheveux. La nuit, il est hanté de « formes suaves à travers un léger voile de gaze », se tourne et se retourne dans son lit : « J'ouvre mes fenêtres au large et l'air froid, quelquefois glacé de la nuit — au mois d'août, ô poète — ne peut réussir à refroidir mon sang ».

Tout de suite, il a résolu de l'épouser, quand le doute vient le hanter. Des cancans circulent sur le compte de Fanny, on la dit peu sérieuse. « J'aime tout en elle. Mais son caractère, ai-je jamais pu l'apprécier ? Est-elle pure, intacte de toute passion et de toute souillure ? » Comme jadis avec la petite Eugénie, il a l'obsession de la pureté, de l'innocence. N'a-t-il pas cru voir que Fanny, du haut de son balcon, fait les yeux doux à un élève de l'Ecole militaire ? Il en « pleure comme un enfant », bien décidé cependant à rompre s'il devait apprendre qu'elle n'est pas « sortie pure et intacte de ces poursuites dont elle a été l'objet ». Il n'aura pas cette peine. Mme De Coster a l'œil sur les fréquentations de son fils. Elle a fouillé dans son secrétaire, trouvé une lettre, un ruban, des cheveux et morigéné comme il convenait le trop sensible jeune homme. Le cœur serré mais fils obéissant, il a renoncé à Fanny.

Il a vingt ans, l'âge où l'on croit le moment venu de faire ses comptes, et il médite, sombre comme Hamlet devant le crâne de Yorick. Un daguerréotype

¹ ML 3715/6, 21 juin 1847.

le représente assis, accoudé à une table sur laquelle repose un haut-de-forme renversé. C'est un jeune homme au cou maigre, au large front pâle, à l'abondante chevelure châtain, vêtu de noir. Il laisse errer dans le vague un regard triste; une moustache ombre la bouche amère. Ses aventures éphémères flattent sa vanité, mais lui laissent un goût de cendre. « Malheur, s'écrie-t-il avec emphase, trois fois malheur à ce siècle où le jeune homme est vieux à vingt ans, où il peut déjà compter ses conquêtes, tandis que nos pères à cet âge en étaient à leur premier amour! »¹ Un peu de pose, sans doute, mais aussi quête d'absolu d'un éternel insatisfait. Romantique, il se voit comme un de ces personnages fatals et ténébreux du théâtre de Hugo, puis regimbe et s'empporte contre le sort, se jure de le maîtriser :

Il est de ces moments où je me dis que je dois porter malheur à tout ce que j'aime. Je ne suis pas né pour la chance — quoique né coiffé. [...] Mais je ne veux pas me soumettre à cette fatalité. [...] Etre bon, mais de la bonté du fort, voilà l'idéal de l'homme, peut-être la source de la paix du cœur. Le mien n'est pas en paix — le sera-t-il jamais ? Il souffre souvent, mais que de choses ne fait-on pas avec la souffrance ?²

Un soir de spleen, le voilà qui réfléchit, la plume à la main, sur son siècle gangrené par l'ignoble matérialisme. Suivra-t-il ceux qui donnent l'exemple des passions vulgaires et des plaisirs infâmes, sera-t-il, comme eux, « un animal immonde qui se roule dans la fange et le bourbier des passions » ? Non, lui veut croire à l'amitié, ce sentiment si noble trop souvent profané, à l'amour, qui doit être unisson des corps et des âmes. Surtout — jamais plus il ne fera de déclaration aussi explicite — il énonce les articles de sa foi :

Je crois en Dieu parce que tout me dit d'y croire, parce que ce ciel étoilé, cette terre chargée de fleurs, toute cette charmante nature, me disent qu'il y a au-dessus de nous, peut-être près de nous, un être infiniment bon, infiniment juste. [...] Je crois en une âme immortelle, parce que Dieu juste comme il est, bon comme il est n'a pas mis dans notre âme cette soif de bonheur qui n'est jamais satisfaite, ce désir de l'infini que nous voulons toujours atteindre et qui s'éloigne

¹ ML 3698, 5 juillet 1847.

² ML 3653.

d'autant plus que nous nous en approchons davantage, s'il n'avait pas eu dans sa justice et dans sa bonté l'intention de réaliser nos rêves.

[...] Mais croire à l'enfer, ce lieu de supplices éternels, croire au purgatoire, croire à toutes ces infamies que l'on nous débite sur le compte de Dieu, la raison s'y refuse car nous ferions de Dieu l'égal des hommes les plus barbares...¹

Les Pères ont perdu ce que Jean-Jacques a gagné: l'existence de Dieu démontrée par le spectacle de la nature, l'immortalité de l'âme et le refus des peines éternelles, ce n'est plus du catholicisme, mais le déisme sentimental de la Profession de foi du Vicaire savoyard. Et Charles aime Rousseau, autant qu'il répugne à ce Voltaire «au hideux sourire» dont les romantiques ont fait le fossoyeur de l'idéal.

Puisque la banque lui paraît morne et que la grande passion se dérobe obstinément, reste la littérature. Ecrire! Il en rêve depuis les bancs du collège, à cette époque où l'on se sent l'étoffe d'un artiste parce qu'on aligne quelques vers boiteux et qu'on livre à son journal ses espoirs de réussite. La lecture des classiques et des romantiques attisait son ambition de s'inscrire à leur suite, de se faire un nom dans une Belgique enfant où les lettres attendaient leur grand homme.

Une littérature, vers 1845, certes il y en avait une, et abondante, mais comblait-elle les vœux de jeunes esprits impatients de nouveauté? En naissant, la nation s'était penchée sur le problème de sa culture et de son passé. Un pays digne de ce nom, qui entend prendre rang, même modeste, parmi les puissances, ne se doit-il pas de s'illustrer par ses lettres? C'est ce que disait Jean-Baptiste Nothomb, dès 1833, dans son *Essai historique et politique sur la révolution belge*: «Une nation qui a conscience d'elle-même est à la fois une puissance intellectuelle et politique; la Belgique politique s'est reconstituée; la Belgique intellectuelle doit renaître également». Le duc de Brabant, futur Léopold II, le dirait encore en 1856 dans un discours au Sénat: «La gloire littéraire est le couronnement de tout édifice national».

Les historiens eurent donc à cœur de montrer que le pays n'était pas une création artificielle de la diplomatie, mais le produit naturel de grandes et obscures forces anciennes. Depuis toujours on était belge et on ne le savait pas! Archivistes et archéologues se chargèrent de le faire voir, et ils n'étaient pas seuls. Ecrivains, à la tâche! Il s'agit, avertissait en 1837 Théodore Weustenraad, de mettre sur pied, comme Minerve sortant toute armée du crâne de Jupiter,

¹ *Journal*, ML 3698, 5 juillet [1847].

«une littérature belge par le fond des idées, belge par la spécialité des formes, belge par la nature des études». Allons, enfants de la patrie, enchérissait Saint-Genois, «qu'un patriotisme fort, ardent, généreux consume les veilles de l'homme de lettres»! Seuls de mauvais esprits peuvent douter du résultat, tranchait en 1839 le critique Eugène Robin: «La question de savoir si la Belgique aura une littérature, n'en peut être une que pour ceux qui n'ont point de confiance dans l'avenir politique du nouvel Etat». Sceptiques? Inciviques! Une âme belge existait, il suffisait de lui donner la parole et de la préserver des annexions. Voyez-vous, disait en 1836 Charles Faider, «la littérature belge peut être indépendante; ce serait un malheur pour elle d'adopter le désolant scepticisme de la littérature française, ou le mysticisme incompréhensible de la littérature allemande; elle doit se tenir plus près de la sagesse et de la morale, plus près de la véritable utilité et de la véritable honnêteté». Mais l'inspiration, les sujets? Rien de plus simple, continuait ce convaincu: «Une nation qui a de beaux souvenirs historiques, ne possède-t-elle pas tous les éléments d'une littérature?»

Bref, on voyait moins cette littérature comme une activité autonome, portée par sa propre dynamique créatrice, que comme une vitrine d'exposition, un élément d'un ensemble; la nation aurait une institution littéraire comme elle avait une gendarmerie ou un corps de pompiers. En même temps que le Belge, la littérature sortirait du tombeau. Il y aurait une nation, puisqu'il y aurait une littérature pour exhiber l'âme belge, ciment de l'histoire, et elle tiendrait la dragée haute au mauvais vouloir de l'étranger et, à l'intérieur, aux orangistes et autres réunionnistes. Tous, ils se serreraient autour du drapeau vraiment belge de nos lettres¹.

L'appel fut entendu. Seigneur, quelle avalanche! De quelque côté qu'on se tournât, il n'y en avait que pour l'histoire. On comptait bien, chez les poètes, André Hasselt et ses *Primevères*, dans le sillage des romantiques français et allemands, ou Weustenraad, saint-simonien et prophétique, qui chantait les temps futurs dans *Le Remorqueur* ou *Le Haut fourneau*. On trouvait aussi, côté roman, les timides percées réalistes du *Jules Vanard* d'Hubert-Joseph Evrard ou des *Grisettes gantoises* de Charles Poplimont. Mais les autres! Henri Moke, Jules de Saint-Genois, Jean-Baptiste Coomans, Gaspard De Cort, Emile Dusillon et *tutti quanti* pratiquaient inlassablement un réalisme anecdotique,

¹ Sur tout ceci, voir l'excellente étude de J.-M. Klinkenberg, *L'idéologie de la littérature nationale*, pp. 135-153. Aussi H. Hasquin, *Historiographie et politique, passim*; M. Otten, *Identité nationale, identités régionales dans la littérature française de Belgique*, pp. 49-83. Pour les textes, consulter l'utile recueil de S. Gross et J. Thomas, *Les concepts nationaux de la littérature. L'exemple de la Belgique francophone*, t. I.

poussiéreux, dans des romans lourdement érudits, sans vie, aux personnages sans âme. Allez donc vous passionner pour *Richilde*, *Philippine de Flandre*, *Hembyse*, *Jeanne la Flamande*, *Conrad le Tisserand*, *Baudouin Bras-de-fer* ou *Ambiorix, roi des Eburons*, tous Belges de bonne race ! Quelques-uns essayaient d'élargir les horizons — Félix Bogaerts portraiture Lord Strafford ou Dimphne d'Irlande, teignait d'exotisme son *Maestro del Campo* —, mais cela n'arrangeait rien. Et quand on ne compilait pas l'histoire en copieux romans de deux, trois, quatre volumes, on la distillait dans la nouvelle, où sévissaient Polain, Quoilin ou Van Beveren qui chérissaient les titres affriolants du genre *Idriel et Notger* ou *Aynechon et Falloz*.

La poésie et la scène n'étaient pas épargnées. Voyez les *Géorgiques belges* de Louis Schoonen, *L'Ecuelle et la Besace*, chronique rimée d'Ernest Buschmann, la *Prière civique*, dithyrambe de Benoît Quinet, ou le *César et Ambiorix*, poème héroïque de Denis Sotiau. Allait-on au théâtre, c'était pour applaudir la *Jacqueline de Bavière* de Prosper Noyer, le *Jacques Artevelde* de Victor Joly ou l'*André Chénier* d'Edouard Wacken. Et ce n'étaient pas non plus des chefs-d'œuvre que les pièces de Jules Guillaume ou de Gustave Vaez, astres littéraires de faible magnitude¹. Mais tous acceptaient la mission assignée par Weustenraad : « Enseigner l'histoire par le drame ». Cela faisait beaucoup ; cela faisait trop. Comment les jeunes n'auraient-ils pas songé à épousseter ce musée ?

Le temps était venu de réagir, de promouvoir d'autres thèmes, d'autres idées. En décembre 1847, *Le Précurseur* d'Anvers glisse un entrefilet : « Il y a quelques semaines, il s'est formé à Bruxelles une petite société de littérateurs sous le nom de Société des Joyeux »². En effet. Le 15 septembre, De Coster et quelques amis avaient pris l'initiative de fonder un cercle littéraire qui survivra jusque vers 1858. Les statuts définissaient clairement l'objectif :

Le but de la Société des Joyeux est d'encourager les essais littéraires de ses membres en leur donnant une certaine publicité et de fonder un journal entièrement composé d'articles faits par les sociétaires. Ce journal sera conservé aux archives de la Société et, à la fin de chaque année, la Commission choisira les meilleurs morceaux et en formera un recueil qui sera publié et mis en vente après autorisation des auteurs³.

¹ Sur cette littérature, G. Charlier, *Le mouvement romantique*, t. II, pp. 257-274.

² Cité par A. Dinaux, *Les sociétés badines*, t. I. p. 426.

³ *Journal et Archives des Joyeux*, t. I. Bibliothèque Royale, Cabinet des manuscrits, II, 6212.

C'était un peu ambitieux ; rien ne sera jamais publié. La cotisation mensuelle était fixée à un franc et l'on déboursait encore un franc par entrée. Inflexible, le règlement prévoyait vingt centimes d'amende pour les retardataires. Le cercle comptait une vingtaine de membres, employés, peintres, musiciens, fonctionnaires, écrivains amateurs, pêle-mêle. Adolf Bauffe, futur directeur de la Banque nationale, présidait à ses destinées. S'y retrouvent, dès le début, Alfred Guillaume, Henri et Léon Weber, Alphonse Camporino, camarade de collègue de Charles, Léon Jouret, compositeur et chansonnier, Louis Danhaive, Pappaert, un certain Copeaux, un menuisier qui jouait de la trompette, et quelques autres. Plus tard arrivèrent Emile Leclercq, Philippe Hen, De Doncker, Ernest de T'Serclaes, Félicien Rops ou Ernest Parent, qui sera le premier éditeur de De Coster¹. Tout ce petit monde se rassembla d'abord au *Double Pot*, accueillant estaminet d'Ixelles, puis dans une auberge de la rue du Singe.

La soirée commençait vers sept heures et demie dans le brouhaha des entrées, des chaises déplacées, des accolades. En hiver, les arrivants se groupaient autour du poêle, soufflaient dans leurs mains pour se réchauffer, accueillaient les traînants avec de bruyantes exclamations. Sous les poutres noircies du vieux café, ils s'asseyaient devant les lourdes tables auréolées depuis des décennies par les verres des buveurs.

On y débattait — c'était inévitable — des mérites respectifs des classiques et des romantiques, en se bombardant de lazzi et de calembours, mais, une fois par semaine, le jeudi, le ton devenait sérieux. Une table de jeu se faisait tribune, deux bougies s'allumaient sur le tapis vert, les chaises se rangeaient en demi-cercle². L'instant était grave. Les camarades ont commandé à boire, allumé leurs pipes pour écouter plus attentivement ; les uns se sont renversés sur leur chaise, les autres ont posé les coudes sur la table. Un auteur va lire son texte devant l'aréopage. Dans le silence, il s'éclaircit la gorge et commence... Nulle complaisance : ces messieurs ont élu pour six mois deux rapporteurs, qui jugent par écrit. Le dimanche suivant, la commission décide si l'article est digne d'insertion. Oui ? Il passe dans le Journal, aux fins d'hypothétique publication. Non ? Il s'ensevelit dans les archives, apostillé d'une mention sévère : *ajourné, retiré, rejeté*. C'était sans appel. L'auteur avait beau, la semaine suivante, prendre un ton détaché pour demander : « Le journal a-t-il paru ? », sa voix trahissait l'espoir et l'anxiété.

Le 18 septembre 1847, pour la séance d'ouverture, De Coster s'est chargé d'un *Discours prononcé dans la Chapelle privilégiée du Double Pot sous la*

¹ Voir les registres des Joyeux et Ch. Potvin, *Lettres à Elisa*, p. 7 ; J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 4-5 ; L.-L. Sosset, *Introduction*, pp. 13-14.

² L. Hymans et J.-B. Rousseau, *Le diable à Bruxelles*, t. I. p. 221.

protection de St Faro et de Ste Lambick. C'était un sermon bouffon, truffé de citations latines, farfelu et décousu, surmonté d'une épigraphe dans le goût étudiantin : *Bonum faro laetificat cor hominis*. Cette parodie du culte, qui n'oublie pas les brocards à « Joseph, époux cocufié de la Vierge Marie », est moins sans doute une profession d'incrédulité qu'une impertinence d'échappé de collège, mais elle ne faisait présager rien de bon d'un filleul d'archevêque, même *in partibus*. La farce ne volait pas bien haut et n'avait rien d'original, sinon l'évocation cocasse du Jugement dernier, où l'on verra Jésus-Christ, « fils naturel de l'archange Gabriel et de la Vierge Marie [...] descendre sur la terre escorté d'une légion ailée de Gardes civiques et de gendarmes à cheval, portant chacun un petit canon sous le bras »¹.

L'allocation dut plaire à l'assemblée de jeunes bohèmes turbulents et frondeurs. Ses preuves faites, De Coster récidiva avec un *Hymne au Double Pot* et une *Chanson à boire*, poésie bachique dont les trente-deux décasyllabes n'annonçaient pas un nouveau Musset :

Laissons un sot faire une ode à la lune
Et rêver seul au fond d'une forêt.
Pour nous, amis, à la bouteille brune
Adressons tous un chaleureux couplet.
Chantons en chœur les plaisirs du jeune âge.
Chantons l'amour, le tabac et le vin.
Boire souvent est le fait du vrai sage.
Buvons, amis, buvons jusqu'au matin².

Charles était toujours rond-de-cuir, mais désormais les journées lui semblent moins longues. Rentré chez lui, il se met à sa table, compose, griffonne, rature. Chez les Joyeux, il allait écrire, il aurait un public, des critiques. En un peu plus de trois ans, il sera parmi les plus assidus et les plus actifs, brochant inlassablement récits, nouvelles, poésies et comédies — en tout une bonne quarantaine de textes. La littérature, il se jetait sur elle en affamé, en amant.

Décourageants débuts : de cette masse, rien ne mérite d'être sauvé. Peu d'écrivains se sont aussi longtemps, aussi péniblement cherchés. Le jeune homme manque de goût, court après l'inspiration, confond originalité et excentricité, torture sa prose au point de la rendre illisible, versifie avec une rare maladresse, multiplie les chevilles, sème poncifs et clichés. Son rêve secret,

¹ ML 3680/3. W. Koninckx a publié ce premier texte dans *Le Thyirse*, XXIV, 1927, pp. 428-429.

² ML 3681/3. W. Koninckx a également publié cette chanson dans *Le Thyirse*, XXIV, 1927, pp. 398-399.

c'était de publier, de paraître dans une revue, d'être un auteur. En attendant, il se faisait la main sur la patience des Joyeux, noircissait sans faiblir d'innombrables feuillets. « Hélas ! dit Stendhal dans *Henri Brulard*, rien n'annonce le génie. Peut-être l'opiniâtreté serait-elle un signe ». Opiniâtre, il l'était. Nul n'est moins spontanément doué que lui, mais il a compris très tôt la vertu du travail et de l'acharnement.

Et Dieu sait s'il s'évertue ! La poésie n'est pas son fort, quoiqu'il s'y entête jusque vers 1850. Catulle s'attendrissait sur le moineau de Lesbie ; De Coster fait des *Stances sur la mort du chien Bichon*, la triste histoire d'un basset lapidé par de méchants marmots, sur lequel se lamente sa maîtresse éplorée :

Il est mort, sort cruel ! Il est mort, et mes larmes
Ne cessent de couler auprès de son tombeau.

.....
Ainsi dit en pleurant la dévote Hersila ;
Son gros nez est gonflé, ses yeux rongés de pleurs,
Son vieux sein se soulève et sa face pâlie
Témoigne à tout venant de ses affreuses douleurs¹.

Ce n'est pas d'un goût excellent, et la versification est pitoyable. Cela n'ira pas mieux dans *Lierre et Chêne*, dans *Causerie*, dans *Paolo*, dans *Les Deux Chattes*². De Coster puise à pleines mains dans le romantisme le plus éculé, d'une banalité larmoyante. *La Mort d'un débauché* — les remords d'un viveur agonisant — est un peu son *Rolla*, mais le tragique de Musset s'effondre dans un pathos déclamatoire interminablement dilué en 144 vers :

Pâle et froid sur un lit un jeune homme est couché,
Souriant du regard à sa mère qui prie.
Il est triste et souffrant car la mort le touche,
Arrêtant à vingt ans sa course dans la vie.

Parfois, emporté par une redoutable inspiration, il se lance dans une prose versifiée au kilomètre, comme dans *Nélah*, nouvelle exotique en 400 vers. Le début donne le ton :

Le sérail d'Hélam dort plongé dans le silence.
Tout à coup, vers les cieux, un cri perçant s'élance :

¹ ML 3681/4.

² ML 3680/15, 16, 3683/1, 3679/4.

Un eunuque paraît entraînant après lui
Une femme tremblante et cherchant un appui.
Quand sous ses doigts épais, l'affreux eunuque écrase
Les doigts fins de l'esclave, elle s'écrie : « Oh ! grâce !
Mourir ! je ne veux pas mourir, non Galaor,
Je ne verrais donc plus brûler le soleil d'or,
Non, non, je ne veux pas... »

Cette jeune Française captive obtient sa grâce. Son maître Héléam, sultan désabusé et cruel, fait combattre, pour son plaisir, l'eunuque Galaor et le géant Ethem :

Soudain parut Ethem. Son grand torse d'ébène
Reluisait au soleil et sa bouche encore pleine
De quelque fruit volé montrait ses grandes dents.

Galaor vient à bout de son adversaire, mais il garde rancune à Héléam et aide Néléah à escalader les murs du harem, au-delà desquels l'attend son fiancé Maurice. Longueurs, sonorités creuses, emphase, prosaïsme, cacophonies, De Coster, moins généreux qu'Héléam, ne fait grâce de rien et Hugo eût frémi de découvrir ce qu'inspiraient ses *Orientales*. Le poète se met à la torture pour inventer un thème, pour balancer le vers, pour dénicher une rime. *Boutade* est, sinon le meilleur, au moins le plus lucide de ces attentats contre la poésie :

Idée ! où te trouver, inconstante maîtresse
Qui tantôt me trahit et tantôt me caresse ?
Serait-ce en me mettant tristement au travail
Devant un papier blanc, fâcheux épouvantail ?
Un papier blanc, mon Dieu, quelle terrible chose,
Rien ne me rend plus sot, plus triste et plus morose¹.

Poète sans ailes, il sera donc prosateur ? Guère mieux, et son inspiration est parfois déconcertante de niaiserie ou de banalité. D'*Un Rêve à propos d'apothicaire*, « sombre et burlesque », sorte de fantaisie hoffmannesque sans queue ni tête, il passe aux *Araignées*, petit apologue sur la justice, se perd dans *Les Nuages*, méditation conventionnelle où le ciel a « sa robe d'azur » et où l'âme se noie dans « l'immensité de l'infini », saute de là à *Il ne faut jurer de rien*, qui

¹ *La mort d'un débauché* (ML 3680/11), *Néléah* (3681/5). Le manuscrit est signé et daté du 28 juin 1849), *Boutade* (ML 3680/10).

fait en trente pages sans le moindre intérêt l'histoire d'un dandy parisien, passe à *Une Rosière*, récit d'amour et de prétendus revenants.

Il s'essaie aussi à de mièvres scènes de mœurs, comme dans *La Pluie et le Beau Temps*, où Hortense de Bergeval noue une intrigue avec le marquis d'Aignies, et dont les dialogues atteignent à une rare platitude. Comme sa mère lui reproche de compromettre sa réputation : « Pas de plaisanteries là-dessus, s'il vous plaît, répondit la jeune fille en s'efforçant de teindre ses joues pâles d'un carmin forcé, ce à quoi elle réussit parfaitement ». Sans commentaire ! Dans *Gertrude*, un mari martyr fait les commissions de sa femme et se console de son sort en jouant au loto. Dans *Un Incendie*, Valentin Vanberg, séducteur alléché par une dot, sauve des flammes une jeune fille si laide qu'il préfère fuir. Avec *Un Orage*, on sombre dans un romantisme échevelé où, dans les ruines de l'abbaye de Villers — De Coster les a visitées en 1848 —, Dommerive découvre l'infidélité de son épouse. Coups de feu, lutte éperdue avec le rival à « la lueur des éclairs aux effrayants reflets verdâtres ». Il entre à la Trappe, sa femme devient folle et s'empoisonne. Ici triomphe l'art du portrait : « Dommerive était noir de cheveux et de barbe, il était blanc de peau, avait l'air fier, décidé et aristocratique. Derville était blond de poils et rouge de peau, avait un air nonchalant pour ne pas dire endormi ». Grâce ! Avec *Une Variété de spleen*, retour au viveur blasé, qui se distrait en querellant sa maîtresse et en fustigeant son valet Baptiste avec une badine, avant de chercher noise dans la rue à un inconnu et d'aller dîner au Rocher de Cancale... Ce dernier récit appela les foudres d'Alfred Guillaume, le rapporteur : « Tout cela orné d'un style tirailé et alambiqué qui constitue le principal défaut de l'auteur. C'est en voulant trop viser à l'originalité qu'on se perd dans le pathos, tant pour la forme que pour le fond. L'auteur peut faire mieux ». Mieux ? Peut-être, mais pas souvent. Et l'on perd courage devant les ébauches, les récits inachevés, de quelques lignes à quelques pages : *Fanny Lear*, *Kattau*, *Le Roi malgré lui*, *L'Homme au million*, *l'Essai sur la vie privée et publique du chameau depuis son origine jusqu'à nos jours...*¹.

Même le théâtre ne lui échappait pas. Il se met au *Savant*, où le chevalier de Massant, fat et insolent, aidé de Nicolas, son hypocrite séide, tente en vain de séduire Marie, l'épouse du comte d'Esty, caractère aussi « beau et admirable »

¹ *Un rêve à propos d'apothicaire* (ML 3680/4), *Les araignées* (MLM 3681/1, 9 décembre 1847), *Les nuages* (ML 3681/2), *Il ne faut jurer de rien*, *Une rosière*, *Gertrude* (Archives des Joyeux, II, 6212), *La pluie et le beau temps* (ML 3680/), *Un incendie* (ML 3680/8), *Un orage* (ML 3680/14), *Une variété de spleen* (ML 3680/9), *Fanny Lear* (ML 3654/2), *Kattau* (ML 3659/2), *Le roi malgré lui* (ML 3654/1), *L'homme au million* (ML 3652), *Essai sur la vie privée* (ML 3680/12). J. Hanse (*Charles De Coster*, pp. 52-71), le premier, a eu le mérite d'exhumer ces textes et la patience de les présenter systématiquement.

qu'esprit distingué. Cela donna trois actes d'une prose insupportablement verbeuse, composés — on n'est pas plus précis — du 28 décembre 1848, à 7 heures 19 du soir, au 10 janvier 1849, à 8 heures 29. Et il y eut encore *Franz*, un acte en prose, puis *Une Heure plus tard et...*, comédie en un acte où Miss Mary arrive à temps pour empêcher le suicide de son misanthrope de fiancé¹.

Il essayait tout, ne réussissait rien. Il serait cruel de s'attarder sur ces ratages. Le jeune De Coster y déploie une volonté tenace, un acharnement digne de meilleurs résultats. Jour après jour, il s'obstine, s'abandonne à une imagination incontrôlée, verse dans l'excès, la caricature, cherche en vain un ton personnel. Des idées ? Il n'en a que trop, mais il lui manque l'ordre, la discipline, le sens de la mesure et de la composition, le style. Il avait tout à apprendre et se jurait qu'il apprendrait. Il prenait feu pour un thème, un personnage, croyait tenir son sujet... Hélas, sa plume ne crachotait que des sottises. Alors il remisait dans son tiroir ces récits entrepris sur un coup d'inspiration, usés au bout de quelques lignes. D'autres auraient cent fois renoncé, mais il s'escrimait, s'entêtait. Il voulait croire en lui ou en son étoile.

Avait-il tort ? Ici et là, quelque chose perçait, qui annonçait, de très loin encore, sa maîtrise et le ton qu'il finira par découvrir après des années de tâtonnements. Cela se produisait lorsqu'il s'écartait des sentiers battus, laissait les anecdotes absurdes et les situations alambiquées. Ainsi dans un conte de deux pages, *Que l'année te soit favorable*, tout à la fin de 1847. Le 1er janvier 1779, aux colonies, chez les nègres de M. de Saint-Remy, une femme croit son enfant mourant et l'expose, selon la coutume, sur l'arbre de la mort. Un médecin survient, et sauve le petit. Le récit doit peut-être son origine au *Bug-Jargal* de Victor Hugo et contient, comme les autres, des maladroites et des lieux communs, mais cette fois, à l'habituel verbiage se substituent un langage simple et naïf, des phrases brèves juxtaposées, qui préludent à sa vraie manière :

Puis il alla au berceau de l'enfant, le considéra avec attention pendant quelques instants, ferma le rideau qui l'entourait et se retournant vers la jeune femme, muette et tremblante derrière lui, il dit :

— Femme, que l'année te soit favorable.

La pauvre mère se prit à pleurer.

Il sortit alors comme il était entré, calme et sérieux.

La jeune femme alla au berceau, prit l'enfant dans ses bras,

¹ *Le savant* (ML 3692). *Une heure plus tard* (7 novembre 1850) a été publié dans *L'Avenir social* (mars-avril 1932, n° 3-4, pp. 231-247), *Franz* n'a pas été retrouvé.

le regarda tendrement, le couvrit de baisers et s'élança comme une folle hors de la cabane.

Elle arriva à un arbre, où s'entrelaçaient des lianes et des fleurs rampantes ; là elle fit un nid moelleux et doux comme ceux que font les oiseaux et y coucha son enfant.

Puis elle chanta le chant de mort.

— Génie, disait-elle, tu as tué le petit sous l'aile de la mère.

Pourquoi n'as-tu pas tué la mère ? Elle avait vécu, elle.

Mais non, tu aimes le souffle des jeunes âmes que tu arraches de leurs corps.

Plus que les jeunes vierges n'aiment la brise dans les savanes.

Tu ris quand les mères pleurent et voudraient mourir.

Puis elle balança son enfant sur les lianes entrelacées, jeta des fleurs sur lui et pleura¹.

Le 5 février 1848, De Coster donne encore aux Joyeux la primeur de son *Mohammed*, autre récit bref. Mohammed a fait la cour à Zuléika et l'a conduite sous sa tente. Mais un jour survient un jeune chrétien, hôte des nomades du désert :

Allah ! Zuléika était bien belle, ses épaules rondes semblaient d'or, sa poitrine était de marbre et ses pieds étaient petits et agiles comme ceux d'une almée.

Elle avait de bien grands beaux yeux, voilés par la gaze noire de ses cils, sa bouche semblait une rose du jardin du prophète, ses cheveux la couvraient tout entière de leur voile sombre.

Zuléika était bien belle et le jeune Français désirait Zuléika.

Dans sa simplicité et sa brièveté, cette « nouvelle orientale » avait un autre charme que *Nélah* ! Plus de clinquant du pire romantisme, plus de vers boiteux, mais déjà, comme dans les *Légendes flamandes*, les allures du poème en prose dans un texte fragmenté en courts alinéas. Les Joyeux applaudirent à tout rompre : il fallait publier *Mohammed* dans la *Revue de Belgique* d'Edouard Wacken ! C'est là qu'il parut, remanié, en 1850, et il le remaniera encore pour

¹ ML 3680/7. Voir J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 55.

en faire, dix ans plus tard, le *Ser Huygs des Contes brabançons*¹.

Enfin, vers la même époque, il y eut l'*Histoire véritable de la belle Marianne*, peu intéressante pour l'anecdote — les aventures d'un boucher séducteur —, mais qui témoigne d'une curieuse recherche sur le plan de la langue. On y lisait par exemple :

Tu degoises là benoist parfum de grosse besterie, il y ha aussi et en nombre plus grand, belles dames folles de corps. Elles ont chausses de soie et iarretières de fin or, portent cottes gentilles et robbes de fin tafetas, ont sus leur col mignar et bras amoureux turquoises, rubys, diamans, sont parfumées d'ambre fin et eaux de rose...

Le vieux langage n'apparaît encore que dans les propos d'un diable et l'archaïsme, très lourd, est surtout dans l'orthographe. Cela sent le pastiche de Rabelais, voire des *Contes drolatiques* de Balzac, mais c'est déjà le chemin qui mènera au style des *Légendes* et d'*Ulenspiegel*². Quand ce ne serait que pour ces quelques trouvailles, ces intuitions encore imprécises, De Coster n'aurait pas perdu son temps chez les Joyeux. A travailler sans relâche, il lui arrivait de trouver sa voie, pour la perdre aussitôt.

Autour de lui, il trouvait plus de bonne volonté que de talent, car les archives des Joyeux ne recèlent aucun chef-d'œuvre méconnu. Parfois ils rivalisent sur des sujets imposés : Camporino et Guillaume, par exemple, traitent en même temps que De Coster *La Pluie et le Beau Temps*. Le passable côtoie le pire, l'historique relaie le pseudo-philosophique, le sentimental se mêle au graveleux, le terne à l'insipide. Cela va de l'*Histoire d'une pipe* de Camporino à *La Belle Bruxelloise* de Bauffe, de l'*Effet de lune* de Philippe Hen aux *Pipeaux champêtres* d'Emile Leclercq. Et l'on entonnait avec Guillaume la *Brabançonne des Joyeux* :

Amis, la gloire nous réclame,
Marchons, cohorte au nez vermeil,
Et qu'en ce jour notre oriflamme
Resplendisse aux feux du soleil!
C'en est fait, déclarons la guerre

¹ ML 3679/1. Voir J. Hanse, *Charles De Coster et sa première légende flamande*, pp. 252-253. Zuléika était d'abord Zaïre, mais peut-être ce nom faisait-il trop penser à Voltaire. Bel exemple du travail acharné de De Coster : le brouillon, qui sera remanié, révèle déjà quatre états du texte.

² J. Hanse, *ibid.*, p. 251.

Aux ennemis de la franche gaieté
Et déployons notre bannière
Sous l'arbre de la Liberté¹ !

C'est que les Joyeux, faisant honneur à leur nom, n'engendraient pas mélancolie. Chaque septembre, un banquet fêtait l'anniversaire du cercle et quelques-uns y prenaient sans doute plus de plaisir qu'aux lectures. En été, les fidèles se lançaient dans de grandes excursions financées par la caisse de la Société et ces gais lurons ne s'ennuyaient pas en chemin. On les vit en 1848 dans les ruines de l'abbaye de Villers, l'année suivante sur les bords de la Sambre. Par la suite, ils poussèrent vers les grottes de Han, ou s'égarèrent dans la vallée du Hoyoux et de l'Amblève, s'aventurèrent jusqu'à Vielsalm². De Coster fit, en 1150 alexandrins, le compte rendu de l'expédition de 1849, traitant le sujet comme une épopée en quinze chants et se battant les flancs pour mettre verve et entrain dans des vers qu'il est charitable d'oublier. Il traita aussi en 1850, mais en prose, le voyage à Liège, Pepinster, Franchimont et Spa³.

A Bruxelles, de temps en temps, le temple s'ouvrait aux profanes, amis et parents, et l'on faisait de la musique, on chantait des chœurs, on montait de petites pièces faites pour effaroucher un peu le bourgeois⁴. De Coster rendit même un hommage enthousiaste à la représentation d'*Agnès*, un vaudeville de Guillaume, à la Société d'Harmonie d'Ixelles. Léon Jouret menait l'orchestre, les acteurs étaient tous des Joyeux. Plus tard, ce fut *Brignolla ou le Fou de Venise*, grand opéra bouffe de Jouret, qui obtint un succès de fou rire⁵. En 1864, dans *Les Deux Armurières*, Emile Leclercq accorda une pensée nostalgique aux défunts Joyeux et orna son livre d'une vignette évoquant leurs activités. Une image de la Folie s'avance entre des plumes d'oie et des pipes en terre. Sous le socle, la lampe de la science surmontée d'une étoile. A gauche, quelques bouquins rappelant le labeur littéraire. A droite, une lyre illustre l'art sacré des Muses.

¹ Elle date du 9 octobre 1847, cf. *Journal des Joyeux* (II, 6212), 1^{re} année, 1847-1848.

² L.-L. Sosset, *La vie pittoresque*, p. 16.

³ ML 3681/7 ou *Archives des Joyeux*, 1848-1850, pp. 281-296.

⁴ Cf. H. Fierens-Gevaert (*Figures et sites de Belgique*, pp. 6-7), qui tenait ses renseignements de L. Jouret. Emile Leclercq (*L'avocat Richard*, t. I, pp. v-vi) rapporte en 1858 : « On y a pris Momus et sa marotte pour guide, pour patron en toutes choses. [...] Le Momus des Joyeux se repose d'avoir trop ri en s'occupant quelquefois de travaux demi-sérieux. Il a organisé des soirées littéraires qui ont lieu en hiver, tous les jeudis. Plusieurs des membres de la société viennent lire des nouvelles et des articles philosophiques ou satiriques. On y joue des comédies, des opéras très bouffes, qui sont les œuvres des Joyeux, et qui ont une véritable vogue. »

⁵ ML 3680/13 ou *Archives des Joyeux*, 1848-1850, pp. 147-150; *Uylenspiegel*, 13 avril 1856.

Mais à mesure qu'on riait davantage, on travaillait moins. Dès le début, le règlement prévoyait qu'en dehors des sacro-saints jeudis, les membres pouvaient aussi se rencontrer rue du Singe pour se distraire et « faire leur partie ». Licence redoutable ! Ils y vinrent bientôt chaque soir et, débarrassés des plumes et des encriers, jouaient au whist ou aux dominos, tэтаaient leurs pipes en plongeant leurs moustaches dans la mousse onctueuse des chopes et plaisantaient jusqu'aux petites heures. Puis, même le jeudi, les rangs s'éclaircirent. L'un devait se rendre au théâtre, l'autre assister à une soirée. Quelques-uns s'éclipsaient au café des *Mille Colonnes*, au *Duc Jean*, au *Borgendael* ou couraient les filles. De Coster s'en plaint : « On attendait le travail, ce grand façonneur. Ce fut le seul qui manqua à l'appel ». Lui fut assidu, au moins jusqu'en 1850, et le rapport annuel, blâmant les déserteurs, le félicita d'être seul à « porter bien en avant l'étendard de la Société »¹.

Tout à leurs agapes et à leurs festivités littéraires, les Joyeux ne font pas trop de cas des événements de 1848 ni de la situation sociale, sauf pour déplorer, en termes humanitaires, la grande misère du monde. Il y a pourtant à l'époque, tant dans les campagnes que dans les villes, près d'un million d'indigents frappés par l'ignorance et l'alcoolisme. Dans les champs, le manoeuvre gagne un peu plus d'un franc par jour. Mal logé, mal vêtu, il se nourrit de pommes de terre et de pain noir, et la crise alimentaire de 1845-1847 a encore accru son dénuement. Si la bourgeoisie censitaire ne nie pas cette pauvreté, elle ne lui oppose guère que la moralisation ouvrière et l'encouragement à l'épargne. En 1846, le parti libéral s'est constitué au cours d'un congrès tenu à l'hôtel de ville de Bruxelles sous la présidence d'Eugène Defacqz. Il veut la réforme électorale par l'abaissement du cens, le brevet de capacité pour les professions libérales, l'organisation d'un enseignement public, l'amélioration du sort des classes populaires. Anticlérical, il a remporté un net succès aux élections de 1847, mais février 1848 a trouvé peu d'échos en Belgique : le gouvernement entend maintenir l'ordre, expulse Karl Marx et une poignée d'agitateurs. Le pays reste sagement à l'abri des bourrasques révolutionnaires qui secouent l'Europe².

Cette même année 1848, De Coster avait d'ailleurs bien autre chose en tête. Depuis plus d'un an qu'il s'échine à noircir du papier, à quoi est-il parvenu ? Il y avait les compliments, les claques amicales des Joyeux, mais cela ne faisait pas une consécration. Ah ! recueillir les louanges de quelqu'un d'important, savoir qu'il pouvait éveiller une admiration sincère en dehors de son petit cénacle... Il avait besoin d'être rassuré, encouragé, qu'un maître lui dît : c'est bien.

¹ *Archives des Joyeux*, 1848-1850, p. 281 ; 1850-1852, p. 183.

² L. Bertrand, *Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique depuis 1830*, t.I, pp. 84-87 ; X. Mabille, *Histoire politique de la Belgique*, pp. 126-141.

Le 15 novembre, il y eut séance chez les Joyeux en présence d'un visiteur de marque, Eugène Defacqz, vedette du parti libéral venue au recrutement, Grand-Maître de la Franc-Maçonnerie, professeur à l'Université de Bruxelles et membre de son Conseil d'administration. Les camarades se sont surpassés : l'un a lu une prose, l'autre une poésie, un troisième a chanté. Charles y est allé de son couplet avec *Quelques chiens*, cent vingt-cinq vers sous l'égide de Hugo où il disait sa pitié pour les solitaires et les déshérités. Avec le caniche, la levrette et le chien de berger, il évoquait le bourgeois, l'aristocrate, le soldat, puis s'arrêtait au saint-bernard, symbole de dévouement et de charité chrétienne. Enfin il appelait les crève-la-faim, les miséreux, les oubliés du banquet :

Maintenant accourez ! Vous tous chiens des rues,
Epagneuls bâtardés, roquets noirs et galeux,
Pauvres chiens dédaignés, si tristes à la vue,
Borgnes, estropiés, contrefaits et boiteux...
Race de parias que l'on laisse avoir faim,
Vous comptez tous ses pleurs et vous voyez sa rage,
Lorsque, sur son grabat, il hurle après du pain¹.

A défaut de génie, cela avait du cœur. On applaudit, on le félicita. « J'ai été accablé de louanges, note-t-il le lendemain dans son journal, on m'a élevé si haut que je ne pouvais vraiment les croire. J'étais fou de bonheur, le cœur me battait à rompre ma poitrine, ma tête s'égarait ». Quel succès ! Les Joyeux étaient autour de lui, serrant ses mains à les broyer, criaient au chef-d'œuvre. Déjà le roi n'était pas son cousin, mais comment eût-il osé rêver la suite ?

En descendant pour reconduire M. Defacqz, il m'a dit ces paroles que je n'oublierai jamais : Monsieur, vous êtes poète, travaillez, vous n'en avez pas besoin pour vivre.

- Grâce à Dieu, non !

- Eh bien, continuez ainsi, vous ferez votre chemin.

Ces paroles ont élevé en moi des sentiments que j'ignorais, des désirs de gloire, des aspirations vers un nom que mon talent pourrait rendre célèbre. [...] Ah ! je vais travailler. Si j'ai bien fait, je puis encore bien faire. On m'a dit que j'étais poète. Poète, quel beau nom ! L'aurais-je mérité ? Il me semble que je m'éveille, mes idées s'agrandissent, il me

¹ ML 3679/3 et *Journal des Joyeux*, 1848-1850, pp. 56-58. Remanié, corrigé, le poème paraîtra le 15 avril 1854 dans la *Revue Trimestrielle* (II, 1854, pp. 262-266).

semble qu'à chaque instant mon esprit s'ouvre davantage. Il me paraît que je suis capable de grandes choses. Vanité, vanité, quels rêves n'enfantent-tu pas ! Les réalises-tu toujours ? Mais je travaillerai, le travail mène loin. Je travaillerai, je le jure¹.

En quittant le cercle, il marchait sur des nuages. Rentré chez lui, il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il avait vingt ans et un grand homme lui prédisait qu'il irait loin ! Chateaubriand n'avait-il pas nommé Hugo l'enfant sublime ? Une carrière s'annonçait, brillante, semée de lauriers. C'étaient, demain, la gloire, la richesse et sûrement une grande passion, car l'amour rencontre toujours le génie.

Il vécut des mois sur les paroles de Defacqz, à se les répéter aux heures difficiles où la page blanche le narguait, où les mots en désordre dansaient la sarabande dans sa tête. Mais le temps passait et la réussite ne se renouvelait pas. Il travaillait pourtant, bon Dieu ! Il travaillait... Tous ses manuscrits sont raturés, surchargés, recommencés. Voyez *Raison et Imagination*, une poésie de cette époque qui finira, en 1861, sous le titre *Les Deux Duchesses*, dans les *Contes brabançons*, et qui a eu quatre versions. Il élague sans pitié, sacrifie une centaine de vers, modifie mille détails². Oui, il travaillait, mais le miracle ne se produisait pas, la Muse boudait. Alors revenaient les idées noires et sa banque lui semblait le tombeau où s'ensevelissait sa jeunesse, où il perdait ses forces. Il arrivait avant les clients, accrochait son chapeau, s'asseyait à sa table. Un travail insipide, quelques mots aux collègues, les nouvelles du jour, les cancans. Il reprenait son chapeau, repartait, redoutant déjà le lendemain. Tout cela était si uni, si prévisible — « réglé », comme il dit, lui qui avait horreur de la règle et de la routine³. Il pensait encore à Fanny, de temps en temps, ou dépensait la petite monnaie de l'amour. Car il plaisait, et ses amis l'en jalousaient un peu. « O Lauzun ! lui écrivait Jouret. Décidément tu es au monde pour la perte des femmes ». Lui hochait la tête : cela ne le rendait pas heureux. Il se reprochait même de se mal conduire, comme cette fois où il a réveillé les espérances d'une pauvre fille qui l'aime et dont il ne veut pas :

Je serai donc toujours le même, je n'aurai donc jamais de force ni pour le bien ni pour le mal. [...] Grâce au ciel, je

¹ ML 3711/24, 16 novembre 1848.

² Voir J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 64-66. Dans une version intermédiaire, le texte parut dans la *Revue Trimestrielle*, IV, 1854, pp. 279-284.

³ *Journal* (ML 3698), 16 juin 1850.

puis être méchant, mais je ne le suis pas beaucoup, et je pense qu'il y a en moi plus d'éléments de bonté que de méchanceté. [...] Beaucoup de gens m'aiment et m'estiment, mais moi, qui sais si bien ce que je dois penser de moi-même, mais moi je suis prêt à me mépriser. Quant à l'amour que j'ai pour moi, il existe si fort et si puissant qu'il ressemble à l'égoïsme¹.

C'est simple : il s'ennuyait. A la conscription, il avait tiré un mauvais numéro, mais sa brave femme de mère lui avait payé un remplaçant, un certain Jean-Baptiste Van Begin. Celui-ci déserta et Charles dut prendre sa place pendant quelques jours comme soldat au 2^e régiment de ligne, à Namur. Il fut incorporé le 26 juin 1850, avec l'enthousiasme qu'on devine. Le milicien De Coster, matricule 18441, 1 mètre 77, visage ovale, front grand, yeux bleus, bouche et nez moyens, menton rond, sans signes particuliers, se joignit donc, pour une durée minimum, à la foule anonyme des défenseurs de la patrie². On le plaignit beaucoup. « Apprends ton exercice, lui écrivait Jouret, sois prudent et reviens bien vite ». Les Joyeux le regrettaient. Aussi, lui disait Camporino, « la Commission a-t-elle décrété que si la patrie te retenait sous les armes plus d'un mois, la société irait te réclamer »³.

Sorti de l'armée, c'est lui maintenant qui rêve de déserteur la banque. Il est allé passer cinq jours à Ostende, avec sa mère et sa sœur, et ne s'est pas amusé. Il a flâné sur l'estacade, s'est appuyé au garde-fou pour regarder la mer et les oiseaux plongeant dans le ciel. Il y avait beaucoup d'étrangers, surtout des Anglais et des Allemands, pour qui on jouait des polkas et des valse sur la promenade. Il a touché à sa mère un mot de ses projets⁴. Allait-il passer sa vie à la Société Générale, sans horizon, sans avenir ? La bonne dame a protesté : tout de même, c'était une situation stable, qui lui assurait du pain ! Et que diable pourrait-il faire d'autre ? Charles avait son idée : reprendre des études, aller plus loin, viser plus haut. D'ailleurs il en a parlé à un ami, le Dr Morel, qui lui a dit qu'il avait tout pour réussir et qu'il n'était pas fait pour croupir dans un bureau. « Avec la figure et l'élocution facile, lui a-t-il assuré, le droit mène à tout et il n'est pas d'avocat qui ne puisse gagner ses quinze cents francs par an — au minimum ». Et le Dr Morel a ajouté, comme Defacqz : « Vous

¹ ML 3698, 20 septembre 1850. La lettre de Jouret est de mai 1848 (ML 3714/24).

² *Musée de l'Armée*, Archives, année 1850.

³ Jouret, juin 1850 (ML 3712/20), Camporino, 28 juin 1850 (ML 3714/50).

⁴ Voir un fragment de journal (ML 3658/2).

parviendrez, j'en suis sûr»¹.

Depuis cette conversation, Charles rêve là-dessus et il a trouvé les arguments pour convaincre sa mère qui, à soixante-quatre ans, s'effraie de le voir lâcher la proie pour l'ombre. Mais avocat ! Et puis, elle aimait tant son Charles... Elle ferait encore cet effort. Lui, insoucieux des détails, voguait déjà dans l'avenir :

Qui sait où ma bonne étoile ne me mènera pas ? Qui sait si je ne me ferai pas un nom ? Qui sait si ces illusions, ou plutôt ces espérances que je suis assez heureux pour avoir, ne se changeront pas en réalité. Qui sait ? L'avenir n'est plus gris pour moi comme il était auparavant, il me semble qu'une espèce d'aurore perce les nuages et me laisse voir un peu de ciel bleu. Avec l'espoir, la jeunesse, la force, la confiance me sont revenues.

[...] Oh ! maman, oh ! Caroline, mes bonnes, mes seules amies, je suis si heureux de vous dire toutes ces folies, car vous les comprendrez. Je suis si heureux de vous dire que je voudrais être riche, célèbre, pour vous donner — qui sait ? — un équipage et des chevaux. Je vais jusque là ; vous concevez bien que ceci est un château en Espagne, mais je vous donnerai, j'en suis sûr, l'aisance et le bien-être².

Quelle joie d'aller annoncer son départ au directeur, aux collègues ! On se serre la main, on promet de se revoir, on n'en croit pas un mot. Tout cela déjà est derrière lui, il a franchi son Rubicon : « J'ai donné le 23 novembre 1850 ma démission d'employé de la Société Générale. La vie d'employé ne me convenait en aucune façon ; il n'y avait là aucun avenir pour moi et quand un jeune homme n'a aucun avenir, la mélancolie, le découragement et l'ennui ont bientôt rempli son cœur et amolli toutes ses facultés. C'était précisément ce qui m'arrivait »³. Adieu la banque ! En décembre, l'Université Libre de Bruxelles comptait un étudiant de plus⁴.

¹ *Journal* (ML 3698).

² ML 3698, brouillon d'une lettre.

³ ML 3676, 4 janvier 1851. Et non le 23 janvier 1850 (R. Bertaut, *Charles De Coster*, p. 13).

⁴ Ch. Potvin (*op. cit.*, p. 7) et d'autres après lui donnent la date du 29 décembre 1850. Les registres de l'Université, incomplets, ne permettent pas de vérifier. Mais si Charles a démissionné de la banque le 23 novembre, pourquoi aurait-il attendu plus d'un mois pour s'inscrire ? De plus, il note dans son journal, le 4 janvier 1851 : « Je travaille. [...] Il est vrai qu'une persévérance d'un mois n'est pas bien méritoire » (ML 3676). Aurait-il parlé d'un mois s'il avait été inscrit depuis six jours ?

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in approximately 15 horizontal lines.

Chapitre III

Elisa

Fondée en 1834 par les libéraux appuyés par la loge maçonnique des Amis Philanthropes et son Vénérable Maître Théodore Verhaegen, la jeune Université s'était casée d'abord dans le palais de Charles de Lorraine. Quand la Ville le cède à l'Etat, en 1842, elle emménage dans les bâtiments, plutôt vétustes et exigus, de l'ancien palais Granvelle, situé rue des Sols et rue de l'Impératrice. Au départ, ses fondateurs étaient bien libéraux et anticléricaux, non anticatholiques ni surtout antireligieux. Depuis 1846 et la constitution du parti libéral, les positions s'étaient radicalisées, mais, si l'on y cultivait l'anticléricalisme et la libre pensée, ce n'était pas un milieu athée ou matérialiste. Du moins était-il assez suspect pour faire monter une délicieuse odeur de soufre aux narines d'un ancien élève des jésuites.

Charles a pénétré dans le temple du savoir avec la ferveur du néophyte. Tout changeait autour de lui. Il découvrait la périlleuse liberté de son emploi du temps, une nouvelle forme de camaraderie, le brouhaha des auditoires avant l'entrée du maître, un monde où — même si l'on venait y chasser une profession « à quinze cents francs par an au minimum » — les valeurs de l'esprit semblaient affranchies de la mentalité boutiquière et où les audaces de la pensée se voulaient à cent lieues du philistinisme bourgeois. Dans son journal, le 4 janvier 1851, il fait le point : se mettre sérieusement à l'étude des langues anciennes et de l'histoire, travailler avec régularité, s'appliquer avec persévérance. Au bout de l'effort, la robe noire et l'épitoqe de l'avocat, la carrière, la réussite. Beau programme, mais à peine est-il à l'Université depuis un mois que l'enthousiasme retombe. Il a des moments de tristesse sans cause précise, des doutes sur l'avenir. Ces jeunes romantiques, tout sensibilité, côtoient toujours la mélancolie, dramatisent leur existence et cultivent le spleen ; la neurasthénie et le suicide étaient à la mode et Charles n'y échappe pas :

Que de fois l'idée du suicide ne s'est-elle élevée en moi, que de fois ne me suis-je pas dit que la mort est un terme à tous les maux de la vie, que pour languir ainsi que je le fais, être pauvre quand je voudrais au moins avoir les plaisirs de ceux qui m'entourent, être toisé par des gens que je sais ne pas me valoir, n'être pas en un mot ce que je voudrais être, que de fois ne me suis-je pas dit qu'il valait mieux en finir ! Mais que de fois aussi n'ai-je pas trouvé un puissant remède à ces idées lugubres dans la lecture d'Alph[onse] Karr, de Béranger et surtout dans le magnifique passage sur le suicide du *Cours de littérature dramatique* de M. de Saint-Marc-Girardin !

Il me faut cependant certaines distractions, distractions toujours coûteuses mais relativement ; et souvent je ne puis me les donner.

Ma foi, j'en prends mon parti, surtout lorsque je vois ma bonne mère dont toute la vie a été un tissu de travaux et de peines travailler et souffrir encore à l'âge où elle est arrivée avec cent fois plus de courage que moi¹.

Un suicide qu'empêche la lecture d'Alphonse Karr n'était pas trop à redouter, mais ces débuts n'étaient pas très prometteurs. S'il y a une routine de la banque, il y en a une aussi des études. Depuis six ans qu'il a quitté le collège, il a perdu l'habitude d'ingurgiter le savoir sur commande et du mal à s'imposer une discipline. Se voir en avocat faisant des effets de manches est une chose, consentir l'effort pour le devenir en est une autre.

Il n'était pourtant pas un étudiant apathique et deux de ses professeurs, aussi différents que possible, le séduisaient. L'un était un historien d'origine luxembourgeoise, Jean-Jacques Altmeyer, alors âgé de quarante-six ans, ami de Proudhon et pourtant apprécié de Karl Marx. Bien au fait de la philosophie et du socialisme allemands, ce savant de vaste culture enseignait l'histoire, de l'antiquité à l'époque contemporaine avec une prédilection pour le XVI^e siècle, la philosophie de l'histoire, l'histoire universelle, les littératures flamande et allemande. C'était un homme engagé, radical et franc-maçon, impétueux, cinglant et bourru. Peu à cheval sur le protocole, il lui arrivait de recevoir ses élèves chez lui, dans un capharnaüm de bouquins et de paperasses, tandis qu'il se faisait la barbe². Il avait une éloquence torrentueuse et violente, une phrase

¹ ML 3676, 4 janvier 1851.

² L. Hymans, *Notes et souvenirs*, p. 22.

hachée haute en couleurs qui ravissaient son auditoire. Ses cours, se rappelle Camille Lemonnier, étaient «des carnages hilares et burlesques où, dans un hachis d'éloquence borrusque, il immolait le genre humain à ses principes». On l'aimait et on l'avait même invité — distinction suprême — à accepter un schnaps d'honneur au *Trou*, un caboulot étudiantin proche de l'Université. Un jour, il avait laissé tomber du haut de sa chaire: «Les rois, c'est des morpions confits dans l'urine!» — propos généralement étrangers au discours académique¹. Altmeyer prit Charles en affection et devait par la suite lui apporter son appui en diverses circonstances. L'autre professeur était Eugène Van Bommel, qui serait un jour l'auteur du joli roman *Dom Placide*. De trois ans seulement l'aîné de De Coster, il enseignait la littérature française depuis 1849. Né noble, il avait toujours refusé, par conviction démocratique, de porter son titre, affichait son républicanisme et prenait le parti des ouvriers. Autant Altmeyer était volcanique, autant Van Bommel, froid, distingué, tenait des propos châtiés sur un ton volontiers ironique. La faible différence d'âge les rapprocha: en 1852, Charles nommait Van Bommel son meilleur ami et l'admirait beaucoup.

C'est d'ailleurs l'époque des nouvelles amitiés. A l'Université, De Coster connut Octave Pirmez, le méditatif auteur des *Feuillées* et des *Heures de philosophie*. Tous deux étaient romantiques, moroses, sensibles, rêvaient d'un avenir littéraire et resteront en correspondance bien au-delà du temps des études. Il s'est lié aussi avec un Luxembourgeois, Félix Thyès, un pauvre garçon à demi paralysé, qui se traînait sur ses béquilles. Il faisait le droit, mais ne jurait que par la littérature. Il écrivait d'ailleurs un roman, *Marc Bruno*, histoire à peine transposée de sa propre vie. C'était une belle intelligence et un grand cœur et il jouera un rôle dans l'existence de De Coster avant de mourir en 1855, à vingt-cinq ans, miné par une maladie de langueur².

Charles allait encore fraterniser, comme il ferait toute sa vie, avec des artistes. L'un des premiers fut le Gantois Adolf Dillens, graveur, dessinateur, portraitiste et Flamand de pied en cap qui, à l'occasion, lui remontait rudement le moral. C'est avec lui qu'il découvrira la Flandre et la Zélande. Il était, disait Charles, «le premier homme de cœur que j'ai rencontré, et cachant sa faiblesse envers ses amis sous une apparence de rudesse»³. Félicien Rops — le beau Fély — était une tout autre nature, un gaillard séduisant et décidé, à la fois Don Juan

¹ C. Lemonnier, *Une vie d'écrivain*, pp. 61-62; L. Vanderkindere, 1834-1884. *L'Université de Bruxelles*, p. 61.

² W. Koninckx, *Les amis de Charles De Coster*, pp. 580-581; M. Tresch, *Dans l'orbite de Charles De Coster*, pp. 171-198. Van Bommel publia, posthume, son *Marc Bruno*.

³ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 203.

et Arlequin, prétendait Lemonnier. Pour se libérer de son tuteur, il avait promis d'étudier le droit, mais fréquentait, rue aux Laines, l'Académie de Saint-Luc où travaillaient Constantin Meunier ou Charles De Groux. On le voyait au *Trou*, cave obscure où rapins et humanistes fumaient la pipe en lampant un faro¹. Dès 1851, on l'accueillit chez les Joyeux, et De Coster l'y salua en vers :

Un artiste éminent, un ami pour nous tous
Veut bien nous demander d'être admis parmi nous.
Nous l'exemptons d'impôts dans notre république,
Nous lui concédons tous un titre honorifique².

Tout cela ne laissait pas trop de temps pour fréquenter les cours ou piocher le grec et le latin, langues rébarbatives, et sans doute trouvait-on plus volontiers Charles au *Trou*, à pérorer avec ses camarades, car l'estaminet de la rue des Sols était le lieu de prédilection de l'opposition avancée où l'on pouvait, paraît-il, rencontrer les habitués du lever au coucher du soleil et vice versa³. Débats politico-littéraires et sorties nocturnes font mauvais ménage avec les études : le nom de De Coster ne figure pas sur le registre des épreuves préparatoires de 1851.

Accaparé par de nouveaux milieux, il venait moins chez les Joyeux. Il y avait encore donné un médiocre discours où il raillait la sottise manie que l'on a, en société, de se singer les uns les autres⁴, mais le feu sacré n'y était plus. Sa dernière contribution fut, en 1852, *Les Ames en vacances*, une fantaisie en vers où Albert voit, en rêve, son âme rejoindre celle d'un roi, d'un ministre, d'un architecte, d'un poète, d'un musicien, etc. L'une se plaint du mensonge, l'autre de la tyrannie, tandis que les âmes des artistes aspirent au temps où l'on verra « l'art régner sur le monde » et dédaigner les biens matériels. Age d'or qui viendra :

Quand méprisant le gain, et d'un désir sincère
Vous aurez fait des arts l'enseignement austère
Qui doit guider l'humanité,
Et que tous, affichant une noble franchise,
Vous prendrez pour drapeau cette antique devise :

¹ M. Kumel, *Félicien Rops*, pp. 10-12.

² J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 70.

³ L. Hymans, *La courte échelle*, p. 137 ; L. Hymans et J.-B. Rousseau, *Le diable à Bruxelles*, t. I, p. 31.

⁴ ML 3681/9.

Amour pour tous et pour tous la liberté¹.

Décidément, ses vers claudiquaient toujours. Mais aussi il était fatigué des Joyeux qui n'avaient plus rien à lui apporter. Son assiduité s'était relâchée et on le lui reprochait. Il s'était disputé avec Camporino, un des membres les plus anciens et ne payait plus sa cotisation. En avril 1852, le président Bauffe le rappela à ses devoirs, faisant appel à son « ancienne affection pour la Société ». Cela traîna encore un peu, mais l'élan était brisé : il rompit définitivement en octobre de l'année suivante².

Il avait maintenant d'autres intérêts et une autre tribune. Grâce à Van Bommel, il avait adhéré au cercle littéraire du *Lothoclo*, qui devait son nom bizarre à l'addition de la première syllabe du nom de ses trois principaux membres, Looz, Thooris et Cloquet. Ils avaient pris part au mouvement de la *Esméralda*, revue hebdomadaire fondée en 1836 qui avait fusionné six ans plus tard avec *Le Follet belge* pour faire naufrage vers la fin de 1850³. Avec quelques amis, l'équipe lance alors, dès 1851, la *Revue nouvelle*, qui se plaît à égratigner sans acception de nom ou de parti. La première année, on signa d'initiales : OO était Looz, AA Van Bommel, L Cloquet, etc. De Coster signait O. L'année suivante, on préféra les pseudonymes : Charles se désigna sous celui de Robert Elie⁴.

En deux ans, il y publia plusieurs textes dont le meilleur ne vaut pas grand-chose. Avec *La Femme du pauvre*, il disait en vers l'humiliation et la misère des petites gens ; *Edouard le Martyr* est une nouvelle historique, longue et terne, située dans l'Angleterre du X^e siècle, qui tient de Shakespeare et de Walter Scott ; *Une Histoire lamentable* ne fait pas mentir son titre en racontant, en quarante-deux chapitres, les malheurs de Judith, dont Satan lui-même s'est épris au point de s'enfoncer une épée dans la poitrine pour prouver son amour ! Ou bien il rendait compte de *Cléopâtre*, tragédie de Clément Michaels, ou saluait les *Chansons* d'Antoine Clesse. Dans le genre dramatique, il offrait *Géranium*, trois actes en prose contre la mentalité bourgeoise : dans un bal, les danseurs débitent les fadeurs de bon ton en évaluant *in petto* la dot de la

¹ ML 3681/15. Ce poème a été publié par W. Koninckx dans *La Renaissance d'Occident*, XXIII, 1927, pp. 237-244.

² ML 3714/25, lettre du 29 avril 1852. Pour la date de la rupture, 28 octobre 1853, voir Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 163, repris par W. Koninckx, *Het smartelijke leven van Charles De Coster*, p. 8.

³ Voir L.-L. Sosset, *Introduction*. Louis Hymans en était membre (*Notes et souvenirs*, pp. 224-225). En mai 1849, dans son journal inédit (ML Acr L 1), Van Bommel note les réunions régulières de la *Lothoclovaschule*, ajoutant la première syllabe de son nom aux trois autres.

⁴ L.-L. Sosset, *Introduction*, pp. 22-23. Pour la question des pseudonymes, voir comte d'Arshot, *La première revue littéraire belge*, pp. 309-322.

demoiselle tandis qu'autour d'eux les cancons vont bon train. *Deux Vipères et une colombe* évoquaient en dix-sept scènes la jalousie de deux sœurs pour Mlle de Neuilly, fille d'une victime de Mazarin, dont le beau chevalier d'Army prétend faire son épouse¹.

Tout cela ne dépassait guère le niveau de ce qu'il avait donné chez les Joyeux. Charles s'obstinait, mais la prédiction du vieux Defacqz ne s'accomplissait pas. Il pataugeait dans les comédies ineptes et les récits compliqués, revenait avec entêtement aux genres fourbus. Seules le soutenaient une volonté tenace de parvenir et une passion réelle de la littérature. D'ailleurs il progressait, puisqu'on le publiait ! Sa mère et sa sœur durent être fières de lui quand elles virent pour la première fois son nom imprimé. Allons, cela compensait un peu son manque d'assiduité à l'Université... Il fallait comprendre Charles, qui parlait si bien de ses projets, qui était si sûr de se faire une réputation. Hélas, l'entreprise fit long feu : le 15 décembre 1852, la *Revue nouvelle*, succombant devant l'indifférence du public, cessa de paraître.

Cette disparition le toucha peu, car il vivait enfin, depuis quelques mois, un grand amour. En 1846, employé à la Société Générale, il s'était installé rue Léopold, où il vivait seul. En 1850, étudiant et sans ressources, il était retourné habiter avec sa mère et Caroline au 144 de la chaussée d'Ixelles ; depuis le 5 mars 1851, la famille avait emménagé au 78 de la rue de la Tulipe², où Charles occupait une chambre au premier étage.

Le 16 juin 1851, dans l'après-midi³, il peinait sans conviction sur une version grecque, lorsqu'il entendit sonner. Il ouvrit et se trouva en face d'une jeune inconnue qui réclamait sa sœur Caroline. Surpris, il répondit assez gauchement

¹ Pour la datation précise et un bref commentaire de cette production, voir J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 73-77. *Géranium* sera reproduit dans la *Revue belge*, III, 1927, pp. 322-327.

² Pour les diverses adresses de De Coster, voir J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 14. Pour les précisions données ici, voir *Recensement de la commune d'Ixelles*, n° 3, f° 287, année 1851 et f° 91, année 1856.

³ Ch. Potvin (*op. cit.*, p. 157) date du 17 août 1854 la lettre 87, où De Coster écrit : « Hier, j'ai écrit une date sur mon mur : c'est le 16 de ce mois, il y a trois ans, que je t'ai ouvert et que tu as fait un pas en avant en me disant *ma chère* ». Le mois d'août est inacceptable. En effet, De Coster note dans son journal, le lundi 28 juin 1852 : « Il y a à peu près un an aujourd'hui jour pour jour que j'ai ressenti une émotion pareille » (ML 3698). Le 4 juillet : « Si au mois de juin de l'année passée, Lucie avait sonné dans un jour où j'étais apathique, je ne l'eusse certainement pas aimée ». Dans un brouillon de lettre du 27 juillet 1852, où il sollicite un rendez-vous, il précise : « Voilà près d'un an que je brûle d'amour de vous ». Potvin a publié 150 lettres de De Coster à Elisa, dans un ordre souvent très discuté et avec des coupures regrettables (cf. V. Nachtergaele, *Pour une édition intégrale des lettres à Elisa*, pp. 15-23). Mais il s'agit d'un choix. On trouve à la Bibliothèque Royale un total de 431 lettres réparties en quatre lots : 67 (Cabinet des manuscrits, II 6353) + 237 (ML 3706) + 44 (ML 3707) + 83 (ML 3708). Très peu sont datées,

qu'elle était absente ; la jolie demoiselle salua et s'en fut. Remonté chez lui, il se mit à la fenêtre pour la regarder s'éloigner. Il se sentait pris d'une curieuse émotion. Pour lui, qui « commençait à devenir prodigieusement athée en matière d'amour », c'est le coup de foudre.

Comme on pense, il fit, mine de rien, sa petite enquête. La jeune fille ne demeurait pas très loin, au 15 de la rue de Londres¹. Elle était donc une voisine, et une amie de Caroline. Charles ne manque pas de la croiser dans la rue ou même de la rencontrer chez des connaissances, mais il a perdu sa belle assurance de séducteur patenté. En parfait amoureux transi, il ose à peine lui parler, passe plusieurs fois par jour sous ses fenêtres². Poète impénitent, il imagina d'abord de se déclarer dans un rondeau qu'il ferait tenir à l'aimée. Cela commençait ainsi :

Je voudrais te cacher mon amour et ne puis ;
Je te le dis. Pardonne à ma voix qui t'offense.
On m'entendrait gémir fussé-je au fond d'un puits,
L'amour est un voleur qui vient sans qu'on y pense.
Sous le feu du soleil, dans l'air glacé des nuits,
Je souffre et cependant je bénis ma souffrance ;
Je t'aime follement et n'ai point d'espérance,
Je voudrais te cacher mon amour et ne puis...

C'était bien joli, bien tendre et bien romantique, mais, réflexion faite et malgré la fierté de ses rimes en *uis*, il n'ose expédier ce poulet versifié. Il se rattrapa en publiant le 15 septembre, dans l'accueillante *Revue nouvelle*, un poème mystérieusement intitulé *Love*, ritournelle d'amoureux blessé :

Celle que j'aime est une brune,
Une brune avec des yeux bleus,
Plus doux qu'un blanc rayon de lune,

ce qui en rend l'utilisation souvent difficile. Dans un mémoire de licence collectif (*Moia Bieda*, Leuven, 1987), réalisé sous la direction de V. Nachtergaele, quatre étudiants de la K.U.L., Ch. Cartuyvels, M. Decavel, B. Olbrechts et F. van Hoorebeke, ont procuré l'édition de 364 de ces lettres. Nous remercions les auteurs de nous avoir permis de consulter leur travail. Disposant d'autres documents, nous n'arrivons pas toujours aux mêmes conclusions, mais nous tenons à signaler l'existence de ce mémoire d'une qualité rare.

¹ Recensement de la commune d'Ixelles, n° 4, f° 177, année 1851. De 1846 à 1851, la famille Spruyt avait habité au n° 11 de la même rue.

² De Coster a raconté ces débuts dans *Silhouette d'amoureux* (*Revue nouvelle*, 15 octobre et 1^{er} décembre 1851, pp. 305-311, 353-356).

Cet astre cher aux amoureux...

Au début de l'automne, il y eut un bal, où Charles comptait bien faire avancer un peu ses affaires. Ce ne fut pas facile. Il était là comme un piquet, les bras ballants, le cœur battant à l'idée de l'inviter à danser. Arrivé devant elle, il se crut un moment sur le point de défaillir, balbutia quelques phrases qui lui parurent d'une terrifiante banalité, puis lui dit soudain :

- Je dois vous paraître bien sot, mais tenez, j'ai peur de parler... Mille pensées me viennent à l'esprit et je n'ose les rendre...

- Et pourquoi donc, dit naïvement la jeune fille, parlez... - Moi... je ne parlerai pas... j'en dirais trop. Puis il ajouta presque à voix basse : Je me suis bien ennuyé jusqu'à présent et voici le premier moment de bonheur que j'éprouve.

A moins d'être sottre, elle avait compris. Du reste, la fine mouche le regardait venir et ne manquait pas de curiosité à l'égard de son beau cavalier. A la seconde danse, comme Charles avouait aimer les fleurs, elle lui dit qu'elle le savait, parce que Caroline lui avait fait voir sa chambre. Enhardi, il demanda et obtint une rose de son bouquet. Il rentra tout heureux et plein de projets d'avenir.

Les lendemains sont moins roses. Quinze jours durant, Charles s'attarde en vain sous les fenêtres de la demoiselle, qui elle-même ne vient plus chez Caroline. Avec son caractère excessif, ce fut un beau désespoir. Il se mit en tête que la coquette se jouait de lui, qu'il avait été ridicule à ce maudit bal et qu'elle devait pouffer en parlant de sa conquête avec ses amies. Au bout de ces interminables semaines, il l'aperçut enfin à la croisée du rez-de-chaussée. Il salua, mais elle posa sur lui un de ces regards froids destinés aux indifférents. On n'est pas écrivain pour rien. Rageur, il rédigea le début d'un récit où, la mettant en scène sous le nom de Lucie et lui-même sous celui de René — ô Musset et Chateaubriand ! — il contait son aventure avec quelque amertume. Le texte, sous le titre *Silhouette d'amoureux*, parut dans la *Revue nouvelle* du 15 octobre.

Qui donc était celle qui mettait à ses genoux le Lauzun de la Société des Joyeux ? Il a fallu, jusqu'à nos jours, se contenter de bien maigres renseignements : née le 17 mars 1832, fille d'un greffier au Tribunal de commerce, elle se nommait Elisa Spruyt¹. C'est mince — essayons donc de compléter un peu.

¹ Ce sont les seules données recueillies, en 1927, par C. Huysmans dans son édition de *Stéphanie*, p. 10.

Pour le physique, nul portrait ne subsistant d'elle, force est de s'en tenir aux descriptions de De Coster dans sa nouvelle. Elisa est une brune aux yeux bleus, aux sourcils noirs, avec une fossette au menton, son teint est d'une pâleur mate, d'une « carnation ardente et méridionale », ses yeux ont « une langueur voluptueuse, un éclat magnétique », elle a une voix de sirène, un souffle parfumé, un sourire innocent. Portrait fidèle ou clichés romantiques ? La sœur de l'amoureux la dessine d'un crayon plus pointu. Selon elle, Elisa, de taille moyenne, avait les os fins, les membres potelés, la tournure souple, et un déhanchement particulier rendait sa démarche très gracieuse. La fille était belle, avec ses cheveux noirs et son teint ambré ; elle avait encore, ajoute Caroline — *in cauda venenum* — « des yeux larges aux longs cils qu'elle abaissait car elle était louche comme Vénus »¹. Les sœurs étant volontiers jalouses, admettons plus charitablement que l'élue avait peut-être une coquetterie dans l'œil.

Pour la position sociale, le titre de greffier au Tribunal de commerce risque d'induire en erreur. Guillaume-Joseph Spruyt, le père d'Elisa, était un homme déjà âgé. Né en 1779, il avait épousé, en 1812, Adélaïde De Baÿ, fille de rentiers. Lui-même, alors avoué près la Cour Impériale de Justice, deviendra greffier en chef au Tribunal de commerce. Un de ses frères était notaire, un autre président du Tribunal civil de Nivelles, un troisième substitut-procureur général à la Cour supérieure de justice de Bruxelles. Quand De Coster connut Elisa, elle habitait rue de Londres, que la famille quitte en septembre 1852 pour le 87 de la rue de l'Arbre bénit. Elle vit dans une maison cossue, pourvue d'un grand jardin, et le milieu est aisé : les Spruyt ont des domestiques, et Elisa sa femme de chambre qui servira d'ailleurs, comme dans les comédies, à faire passer à Charles des billets doux. Sa mère est morte à quarante-cinq ans, le 17 octobre 1837, mais elle n'a pas moins de six frères et sœurs. Jules, l'aîné, était avocat. Puis venaient Emile, sans profession, mais qui avait eu l'adresse, en 1841, d'épouser une rentière, Edmond — dont on ne sait rien — et Charles, le benjamin des garçons, qui deviendra ingénieur civil. Chez les filles, Adèle, de seize ans l'aînée d'Elisa, avait épousé en 1838 le notaire Hanssens, et Cordélia, en 1841, le notaire Horace Sroyen². Cela faisait du bien beau monde en face de la veuve De Coster, lingère, et de Charles, étudiant tardif et sans le sou !

Sa *Silhouette d'amoureux* publiée, Charles en fit tenir un exemplaire à la belle récalcitrante. Elisa ne pouvait manquer de s'y reconnaître et n'en avait pas fait

¹ Propos tenus, le 30 novembre 1911, par Caroline De Coster à G. Lockem (ML 3725).

² Guillaume-Joseph Spruyt (1779-1858) ; Adélaïde De Baÿ (1792-1837) ; Jules (1813-1880) ; Emile (1815-1888) ; Edmond (1818-?) ; Charles (1824-?) ; Adèle (1816-1903) ; Cordélia (1819-1901). Nous remercions M. Eric Van der Schueren, aspirant du F.N.R.S., qui a recueilli pour nous, aux Archives du Royaume, les renseignements concernant la famille Spruyt.

mystère, même à sa femme de chambre. Malheureusement, ce qui était transparent pour elle l'était aussi pour d'autres, d'autant plus que Charles a commis l'imprudence d'expliquer le texte aux trois demoiselles Bregentzer, amies d'Elisa. Bien vite, le grand amour devient le secret de Polichinelle¹. On chuchote : Vous savez qui ce coureur de De Coster?... Les Bregentzer se multiplient sur tous les fronts. Tantôt les trois perruches courent chez Elisa pour lui souffler : « N'écoute pas René, tu seras son dimanche, une autre son lundi » ; tantôt elles mettent perfidement Charles en garde : « Il ne faut pas aimer Elisa, elle est légère, elle se moque de vous ». Elisa était bien embarrassée de cette publicité qui portait atteinte à sa réputation et finit par se laisser convaincre de donner à l'amoureux un avertissement. Chargée de mission, l'une des Bregentzer vint, ravie, répéter à Charles les propos de la jeune fille : « Je sais que la presse est libre, mais je vous prie de ne plus mêler le nom de Lucie dans aucune espèce de roman ou nouvelle »². Sinon, prenez garde, elle vous enverra son frère.

La patience était la moindre de ses vertus. Ah ! des menaces... Irrité, Charles reprend la plume et rédige la suite de *Silhouette d'amoureux*, qui paraît le 1^{er} décembre : « Oui, oui, elle s'était moquée de lui ! Mais c'est impardonnable, méchant, c'est le fait d'une coquette ! » René, *alias* De Coster, jetait symboliquement la pauvre rose reçue au bal, jurait de ne plus penser à Lucie et annonçait : « Ce après quoi, il résolut d'aimer une autre femme ». Elisa se le tiendrait pour dit. Il ne voulait plus d'elle, la bannissait de sa mémoire.

Charles mit au moins une partie de son programme à exécution en poursuivant, peut-être dans l'espoir d'éveiller la jalousie d'Elisa, une certaine Camille à qui il dédie — romantisme oblige — des vers brûlants :

Oh ! Pourquoi le bonheur a-t-il un lendemain ?
Tu pars, Camille ; hélas, te reverrai-je encore ?
Hier, je te parlais et ta main dans ma main,
Je te disais tout bas : Je t'aime et je t'adore³.

Charles fuyait Elisa et courtoisait Camille, mais Charles n'aimait pas Camille et ne pensait qu'à Elisa. Sa constance ne valait pas mieux que ses vers. D'ailleurs, au bout de quelques mois d'efforts, il rend les armes en soupirant : « Je me suis battu les flancs pour aimer Camille, je n'ai jamais pu y parvenir. Il est probable

¹ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 100 : « Rappelle-toi que notre amour a commencé par une querelle de loin, une querelle imprimée, jetée en pâture à un imbécile de public ».

² *Journal* (ML 3698), 5 juin 1852. De Coster y raconte l'affaire *a posteriori*.

³ ML 3715/19, 22 février 1852.

que si je me battais les flancs pour ne plus aimer Elisa, je n'y parviendrais pas davantage»¹.

Sa vie devenait insupportable. Il la cherchait au Parc ou au boulevard, guettait sa silhouette. Ou bien il apprenait qu'Elisa avait fait une mauvaise chute et devait garder le lit, supplicé à l'idée qu'elle devait «livrer son corps» aux regards du médecin. Puis il lui revenait qu'elle avait des soupirants, que sa sœur, Mme Sroyen, cherchait pour elle un bon parti: «Un autre la possédera. Oh! non, Elisa, non, non, non!». Un certain Pierre Cretz lui révélait qu'il avait pris son bras à la promenade: «S...n...de...D!» s'écriait Charles rongé par la jalousie. Un jour, il l'apercevait au Parc et il lui semblait qu'elle le regardait «plus qu'elle ne l'avait peut-être jamais regardé». Un autre jour, de sa fenêtre, il l'a vue passer dans la rue de la Tulipe, vêtue de la robe brune qu'elle portait la première fois: était-ce un signe? Ou alors l'orgueil l'emportait et il passait six fois devant elle sans la saluer, tout faraud de ce triomphe puéril².

A la maison, l'atmosphère était irrespirable. Caroline et sa mère prennent mal cette toquade qui le détourne de ses études. Comme s'il n'avait pas assez de motifs de distraction! «Depuis trois semaines, lui a dit Caroline, vous êtes mou que c'est dégoûtant». Elle lui a glissé aussi, remuant le couteau dans la plaie: «Vous savez qu'on dit que vous faites la cour à toutes les femmes. Elisa croit tout ce qu'on lui dit». Mme De Coster lui tire les oreilles: «Vous pourriez avec l'intelligence que vous avez arriver à obtenir une brillante position, mais vous ne serez jamais qu'un gratteur de papier et un commis de bureau. Comment voulez-vous après cela, songer à des femmes qui vivent dans le luxe et qui ont de grands besoins de toilette?» Charles sentait la justesse de ces reproches et baissait la tête. Dans un sursaut, il prenait d'héroïques résolutions: dorénavant, c'est juré, il se lèvera à sept heures, se couchera à onze, avec tout juste une petite sortie vespérale³. Serments d'ivrogne: Il ne pensait qu'à cette diablerie d'Elisa. Il la voulait et il l'aurait:

Elisa, pour toi je travaillerai, je deviendrai quelque chose et l'amour que j'ai pour toi deviendra mon maître et mon soutien. Je ne sais pourquoi j'espère, pourquoi je pense qu'elle peut m'aimer. M'aimer, ah! je le mériterai et je le mérite, je le sens, puisqu'il n'est pas une femme capable d'éveiller en moi autre chose que son souvenir. Je rapporte tout à elle, je compare tout à elle, elle est pour moi la beauté

¹ *Journal* (ML 3698), 10 juin 1852.

² *Journal* (ML 3698), 6, 9, 10 juin; 11, 21, 25 juillet 1852.

³ *Journal* (ML 3698), 7 juin 1852.

idéale, type divin auquel je compare tous les autres. Oh ! mon amour me donnera du courage pour le travail, il rajeunira cette âme qui se croyait morte¹.

Il était bien pincé : au bout d'une année entière, le Don Juan de la rue de la Tulipe piétinait toujours. Quand il apprenait qu'on médissait de lui, qu'il avait des concurrents, qu'on réservait à Elisa un riche mariage, il cédait à la révolte : « Eh ! bien, s'écriait-il alors, maintenant je ne veux plus considérer cet amour que comme une partie où il s'agit de perdre ou de gagner. Je veux le dépouiller de son côté jeune, poétique, sublime même, je veux le rabaisser pour le mettre dans la lutte au niveau de tous ces gens-là. Elisa ne peut pas être ma femme, elle sera ma maîtresse »². Mâle résolution, mais il était loin de compte.

Pourtant le dénouement approchait. Le 21 juillet, sur le boulevard, il a rencontré Cretz qui lui a rapporté des propos d'Elisa. Elle aurait dit : « Je ne suis pas aussi superficielle qu'on le croit. Je ris, j'aime à rire, mais le fond de mon caractère est sérieux ». Charles crut voir briller une lueur. Ces paroles, Elisa ne les avait-elle pas dites pour qu'on les lui répêât ? D'ailleurs Cretz l'incitait à écrire à la jeune femme. Deux jours plus tard, mordillant sa plume, il griffonne un début de lettre : « Je vous aime, vous le savez, et ce n'est pas pour vous l'apprendre que je vous écris. Mais il ne me plaît pas qu'un sentiment profond et sérieux comme celui que j'ai pour vous soit traversé sans cesse par toutes sortes de cancons, sans que je sache si vous m'aimez ou si vous pouvez m'aimer et sans que vous sachiez l'espèce d'amour que j'ai pour vous... » Il s'arrêta là. Ce n'était pas le ton : il avait l'air de poser un ultimatum. Lui, l'homme de lettres, pour la première fois ne trouvait pas ses mots. Quatre jours encore de tergiversations et il prépare une nouvelle missive, de deux pages, qu'il n'enverra pas non plus³. C'était une déclaration passionnée en bonne et due forme :

[...] Vous savez que je vous aime, il est donc inutile que je vous le dise encore. Vous êtes la seule femme que j'aie aimée et que j'aimerai jamais. Peut-être rirez-vous en lisant cette

¹ *Journal* (ML 3698), dimanche 6 juin 1852, minuit.

² *Journal* (ML 3698), dimanche 4 juillet 1852.

³ *Journal* (ML 3698). De Coster a noté lui-même : « Lettre qu'on a bien fait de ne pas envoyer ». Potvin a ajouté la date du 27 mai 1851, irrecevable puisque, à cette époque, Charles et Elisa ne se connaissaient pas. La page précédente du journal indique une date peu lisible, qu'on peut déchiffrer comme : « Mari 27 ju ». Compte tenu des dates qui précèdent, il faut lire « mardi 27 juillet » et, bien entendu, 1852. Voir aussi le mémoire, déjà cité, de la K.U.L., p. 377.

lettre, peut-être ne rirez-vous pas. Quand je vous ai dit que je vous aimais, je ne sais si vous vous en souvenez, je ne vous ai pas demandé si vous vouliez m'aimer : je vous le demande aujourd'hui. Vous serez assez franche pour me répondre, oui ou non.

Si vous voulez de moi, je vous consacre ma vie tout entière, si vous ne le voulez pas, j'accepterai comme une grande faveur les moindres choses qui me viendront de vous, ne fût-ce que l'aumône d'une heure d'amour.

[...] Vous savez que je vous aime, Elisa. Que de fois dans des nuits de fièvre ardente, alors que mon corps était en feu et que ma tête brûlait mon oreiller, que de fois j'ai maudit votre visage qui bouleversait mon cerveau et me donnait la fièvre. Oh ! mes songes, mes songes, comme ils étaient beaux, mais le réel était affreux ! Oh ! qu'elles étaient douces et cruelles en même temps, ces nuits de printemps toutes chargées d'amoureuse électricité !

Pardonnez-moi de vous dire ces choses, je sais que les convenances, les absurdes convenances me défendent de parler comme je le fais. Mais vous qui êtes si supérieure aux autres femmes, ne comprendrez-vous pas que je ne veuille pas pour le stupide plaisir de faire comme tout le monde mentir à ma pensée et jouer le Tartufe d'amour ?

Je vous le dis donc franchement, je vous aime comme il est dans ma nature d'aimer, je vous aime avec les sens et avec le cœur. Si vous voulez de moi, prenez-moi comme je suis car rien ne pourra me changer...

Il finissait naturellement par une demande de rendez-vous. C'était sincère, mais un peu raide, et risquait d'alarmer une vertu susceptible. Charles se ravisa et nota sur son brouillon : « Lettre qu'on a bien fait de ne pas envoyer ». Mais il dut en envoyer une autre, perdue, et les relations commencèrent.

Elisa n'était pas restée insensible aux poursuites de son soupirant. Avec ses traits réguliers, sa chevelure châtain, sa moustache brune, l'aisance de ses manières, Charles avait le charme grave, un peu mélancolique du beau ténébreux. Puis il était étudiant, futur avocat, déjà poète et écrivait dans des revues, son nom était imprimé. Mais, sous ses dehors légers, la petite était prudente. La position sociale de sa famille n'avait rien de commun avec celle des De Coster. On tolérait ses relations avec Caroline, une amitié de jeunes filles, mais recevrait-on Charles en prétendant ? Enfin, il y avait bien aussi sa réputation

d'homme à bonnes fortunes : à combien d'autres filles avait-il chanté la même chanson ? Tentée, Elisa se méfiait et Charles devrait encore tirer la langue avant d'arriver à ses fins.

Ils se sont vus, mais devant témoins ; au bout de quelque temps, elle n'a pas écrit, mais lui a fait dire qu'elle l'aimait : « Vous m'aimez. Enfin ! Mon bonheur est si grand, qu'il ressemble à de la tristesse. Quand on m'a dit oui de votre part, j'ai été comme suffoqué de joie. [...] Tu doutes peut-être encore de moi, tu m'aimes, dis-tu, mais tu n'as pas assez de confiance en moi pour me l'écrire »¹. Peu à peu, Elisa s'apprivoise. Elle évite les tête-à-tête avec l'impétueux jeune homme, mais commence à répondre à ses lettres où il répète, air connu : « Avant de te connaître, je ne connaissais pas l'amour... Mon bonheur m'étouffe ». Sans doute Charles s'efforce-t-il d'obtenir quelques faveurs, mais, pendant plusieurs mois, il en sera pour ses frais d'éloquence.

Il commençait pourtant à trouver le temps long. L'amour avec un grand A, c'est bien joli, mais la minuscule n'est pas à dédaigner. Le samedi 15 janvier 1853, au bal, il osa se plaindre d'« un amour aussi idéal et aussi platonique ». S'ils ne se voyaient jamais qu'en public, comment lui dire tout ce qu'il avait dans le cœur ? Elisa céda : Charles viendrait le lundi, à onze heures du matin, dans le petit pavillon au fond du jardin, mais — c'était promis ? — il ne resterait pas longtemps. Pourquoi pas le soir, risqua l'amoureux qui savait les avantages de l'obscurité. « Je n'oserais jamais aller jusque-là », répondit Elisa. Charles en prit son parti et le lundi, à l'heure fixée, pénétra dans le pavillon par le fond du jardin, qui donnait dans la rue Hancet, l'actuelle rue Souveraine. Il tombait une petite pluie fine et Elisa portait une robe de chambre rouge. « René lui prit la main, l'attira vers lui, lui donna un baiser sur la bouche, puis sur le cou, puis sur la joue. Lucie lui dit : Partez, partez... » Il s'en fut, rendez-vous pris pour le lendemain, et les choses continuèrent ainsi. Le mardi, même scénario naïf : « Charles, dit Lucie avec une voix tremblante, il ne faut pas m'embrasser... Si, si, dit Charles et il l'attire doucement vers lui ». Elle lui écrivait à l'Université, où l'appariteur remettait ses billets à Charles. Lui venait désormais le soir dans le jardin et c'était chaque fois « de la part de René un assaut de tendresse, de la part de Lucie une résistance sérieuse » aux privautés qu'il se permettait².

Il était maintenant tout à cet amour si longtemps attendu. Il veille sur elle, s'inquiète de ses rhumes, de sa toux, lui recommande de porter toujours une écharpe bien chaude. Il s'est mis à fumer le cigare, parce qu'Elisa trouve le tabac viril. On s'échange de menus objets et Charles a bientôt un plein tiroir de médailles, de chapelets, de ceintures, de bracelets, de roses qui ont orné la

¹ Ch. Potvin, *op. cit.*, pp. 89-90.

² Voir *Lucie* (ML 3676), 17, 18, 19, 20 janvier, 12 février 1853.

coiffure de l'aimée. On se roucoule des bêtises d'amoureux : « Méchante ! tu ne m'as pas écrit deux fois aujourd'hui. Si je ne t'avais pas vue, si je ne t'avais pas embrassée avec les yeux, j'aurais été bien triste »¹.

Son Elisa, il la veut parfaite et a entrepris de la former, de se faire son Pygmalion. En février, il a travaillé à un drame historique en cinq actes et huit tableaux intitulé *Crescentius*, dont Van Bommel a dit grand bien. Puis il parle à Elisa d'une autre pièce, *Jeanne*, la commente, lui demande son avis. Devenu son mentor, il la conseille dans ses lectures : pas de Dumas — il n'a pas de sentiments — mais Töpffer, Karr et surtout George Sand. Un jour, il fit à Elisa, un peu éberluée, une profession de foi littéraire : « Pas de Racine, pas de Corneille ; ils sont montés sur de trop hautes échasses. Pas de Boileau, c'est un crétin sans cœur ». Mais les Allemands, ah ! les Allemands :

J'aime Hoffmann, j'aime Schiller, j'aime toute cette littérature pensive, douce, pleine de cœur et de passion qui fait si bien rêver. [...] Le Français, vois-tu, c'est la littérature du doute, c'est le mépris profond de la femme avec des flatteries de chien couchant, c'est l'homme sans cœur parlant de sentiments qu'il n'a jamais éprouvés. [...] L'Allemand souffre, pense et rêve, il est artiste au fond du cœur, il aime d'amour tout ce qui est beau ; le laid le fait souffrir, le mal l'indigne, la blague le révolte. [...] Il n'y a qu'un homme en France que j'aime, c'est Molière et puis c'est tout ; j'étudie les autres².

Il forçait la note. A l'en croire, il n'aimerait que Molière et Sand, mais ailleurs, il dit son admiration pour Montaigne, Rabelais, Courier, Hugo ou Musset. Son attitude est plutôt celle des jeunes écrivains qui, au nom d'une littérature nationale, cherchent un contrepoids à l'influence française. Surtout le vrai est à ses yeux de romantique synonyme d'authenticité dans les sentiments et s'exprime dans une indispensable mélancolie qui parle au cœur et répudie tout utilitarisme en art³.

Ils ne parlaient pas toujours littérature et leurs rapports sont parfois difficiles, car Charles n'a pas le caractère commode et Elisa a parfois du mal à se soumettre

¹ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 17 ; ML 3706/96, 144 ; 3707/14 ; 3706/32. Dans la correspondance, pour les lettres ou passages non publiés par Potvin, nous renvoyons aux manuscrits.

² *Lucie* (ML 3676), 12 février 1853 ; ML 3606/63.

³ J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 7-8 ; V. Nachtergaele, *Les conceptions littéraires de Charles De Coster*, pp. 137-140.

à ses exigences. Tous deux sont jaloux. Comme elle lui reproche son passé, il doit offrir de rendre compte de sa journée heure par heure, de renoncer au théâtre si elle le souhaite. Pourquoi a-t-il nommé Jeanne l'héroïne de sa pièce ? Une ancienne maîtresse, elle en jurerait ! Et Charles, la main sur le cœur : « Je n'ai jamais aimé de femme qui s'appelât Jeanne, jamais ». Il faisait l'innocent, mais se gardait bien de lui dire que la pièce s'intitulait d'abord *Camille* — du nom de celle qu'il poursuivait naguère. Charles n'était pas en reste. Je te veux belle, mais pour moi seul, lui disait-il. Il détestait qu'un autre la regardât, ou qu'elle fît l'aimable. Un jour, un ami, ignorant tout de leurs relations, lui a dit que Mlle Spruyt avait « l'air agaçant ». Ce fut un beau drame : « Je t'avais tant demandé de paraître modeste, de supprimer de ta toilette toutes ces choses voyantes qui te font plutôt ressembler à une femme coquette qu'à une jeune fille ». Et voilà qu'elle se « dandinait » en arborant des rubans de couleur et un châle rouge ! Ce besoin de plaire, de se sentir admirée lui faisait mal : « Ah ! si je n'étais pas jaloux, tu n'aurais jamais un moment de souffrance, pas l'ombre, jamais »¹. Mais il l'était et les scènes se répétaient.

Il s'accusait d'avoir un « affreux caractère », triste, maussade et grondeur, de céder souvent à la colère ou à la bouderie, et c'est vrai qu'il se sentait toujours mal à l'aise, comme jeté du rêve dans la réalité. Nerveux, instable, soupçonneux, impulsif, tendre à pleurer ou soudain irritable, il allait de l'enthousiasme au découragement, se disait incompris, mal aimé. Puis, la crise passée, il suppliait qu'elle lui pardonne ses caprices, ses enfantillages : « Je t'ai fait de la peine, malheureux que je suis. Elisa, ma bien-aimée, mon ange, mon amie, pardonne-moi... non, je ne mérite pas de pardon ». Et cela recommençait : « Elisa, j'ai été cruel, méchant. Le mal que je te reproche n'est pas en toi, il est en moi. Si je n'étais mauvais, harassé, tourmenté, je ne serais pas ainsi »². Ils pleuraient ensemble, s'embrassaient, se réconciliaient.

Il essayait de faire comprendre l'incompréhensible à cette jeune fille déconcertée par tant de complications. Il accourait, heureux de la retrouver, et le lui a dit. Elle a eu, en souriant, un « Vraiment ? » qui lui a paru ironique : « Une épouvantable fatigue m'a pris, il m'a semblé qu'on venait de me verser un seau d'eau sur la tête ». Elle veut rire, aimer joyeusement ; lui la voudrait un peu triste, consciente de la gravité de l'amour. Il ne lui suffisait pas d'aimer et d'être aimé, il voulait aimer et être aimé comme personne, exigeait de plier le réel à l'idéal, se jetait dans l'excès : « Tu ne connais pas l'enfant malade que tu aimes, lui disait-il. Il y a en moi un germe de folie et j'ai des heures de désespoir si poignant quelquefois à propos de rien du tout que si je ne t'aimais

¹ ML 3708/4, Potvin pp. 110, 105, 120-121, 3707/10.

² Potvin, p. 99, ML 3706/151, 3708/34, 3706/29, 206.

pas, je me... j'allais dire, je me tuerais. [...] Tout ce qui est plat, vulgaire, commun, non seulement me choque mais encore me fait souffrir. Certaines gaietés me donnent envie de pleurer». La moindre maladresse lui égratignait l'âme, l'insouciance le blessait comme une offense, un rire intempestif d'Elisa lui navrait le cœur. Parfois, patient, il tentait de s'expliquer :

Je hais de me poser en jeune homme sentimental et mélancolique, cependant je suis l'un et l'autre. [...] Je suis à ton égard dans l'état perpétuel de ces plantes qu'on nomme sensibles. Quand tu commences par me parler légèrement, vivement même, il y a quelque chose que tu froisses en moi ; si au contraire tu es douce, extrêmement douce, caressante beaucoup, il me semble que le ciel s'ouvre peu à peu devant moi. [...] As-tu remarqué dans les beaux livres, cette fine mélancolie, cette tristesse recherchée qui touche les fibres les plus secrètes du cœur, eh bien, j'ai en moi l'idéal de cette mélancolie, je suis souvent dans cet état. [...] Il faut que ce soit toi pour que je te dise de pareilles choses. Je suis un enfant et l'on me prend avec les hochets que j'aime. Crois-tu maintenant que je ne puisse jamais être gai, crois-tu que je ne sache pas rire ? Je sais rire comme un fou, nous avons déjà ri ensemble, mais avec toi j'aime mieux être heureux que de rire¹.

Son Elisa, il l'aime en romantique, en frénétique, en idéaliste éperdu, non à la manière des Français, ces flagorneurs qui au fond méprisent la femme, mais à la mode germanique et tendre : « Aime-moi toujours comme aujourd'hui. Espagnole, comprends ton bleuâtre Allemand ». Pauvre Elisa, petite bourgeoise hissée sur un piédestal, qui l'écoute ahurie et souhaiterait être aimée plus simplement ! Elle ne doit pas comprendre grand-chose à son poète à l'humeur capricieuse. Elle pleurait souvent, Charles se désespérait de lui faire du mal, puis reprenait son burin et s'acharnait à tailler sa Galatée.

Naturellement, ils n'ont pas tardé à parler mariage. Avec Elisa, De Coster espérait bien transcender cette institution bourgeoise : « Nous mènerons notre vie d'amants au milieu du mariage. Il faudrait un autre mot pour cette chose si belle ». Il promettait de n'être jamais pour elle un mari, c'est-à-dire « une brute, un despote ». Le secret de leurs relations lui pesait. Il aurait voulu tout dire au père d'Elisa, à son frère Charles, mais il avait peur qu'on tentât de les séparer.

¹ ML 3706/237, II 6353/29, Potvin, pp. 104-105.

Le mariage impliquait un diplôme, une position. Son ami Thyès lui avait expliqué que le droit et les lettres étaient difficilement compatibles. Alors, pourquoi pas le professorat, qui ne l'empêcherait pas de mener une carrière littéraire ? Charles, dans ses moments d'euphorie, préférait rêver : « Ah ! si j'étais riche, quelle belle vie je nous ferais à tous deux, comme je t'emmènerais loin de ce pays de crétins pour aller voir ce qu'il y a de neuf sous le soleil en Italie, en Grèce, dans le midi de la France ! » La chanson revenait régulièrement : « Ah ! si j'étais riche, quelle belle vie ! Des vers, de la prose, de la musique, des voyages, toujours du beau, de belles études, de beaux tableaux et toi la plus belle avec tout cela... » Peut-être gagnerait-il de l'argent avec sa plume, écrivain, voire journaliste ? A condition, bien sûr, de ne jamais faire d'elle un outil servile¹.

Le rêve ne remplace pas le travail et, en 1853, Charles échoua à la première session d'examens. Il avait pris en horreur les études, l'Université et ses horaires fixes, l'application régulière qui convenait si peu à sa nature. « Ce matin je déjeunais quand ma mère descend, il était je crois dix heures. Je vous l'avais bien dit, dit-elle, c'est pour rester dans votre lit que vous n'allez pas à l'Université le matin. [...] Elle a raison pourtant, mais c'est si ennuyeux de se coucher de bonne heure et de se lever de bonne heure ». Elisa le secouait de son mieux, lui faisait voir que tout dépendait de sa réussite. Lui promettait toujours : « Je travaillerai sérieusement dès demain ». Il se mettait à sa table mais ne résistait pas longtemps, envahi d'un dégoût insurmontable, incapable de « s'abrutir dans d'ignobles bouquins ». De mauvaise humeur, il grognait : « Le travail est un poison. [...] Saint travail ! disent les moralistes et ils ne songent pas que le travail est une punition donnée par Dieu à l'homme pécheur ». Il redoutait que la science tuât l'art, priait le ciel d'être assez fort « pour résister à l'influence crétinisante du grec approfondi et de la philosophie transcendante ». Quant au métier ! « Tu ne peux pas, disait-il à Elisa, t'imaginer la quantité de têtes grotesques et nauséabondes qu'il y a parmi ces êtres chauves et à lunettes qu'on appelle des professeurs. Et dire que j'endosserai un jour la peau de cet animal ». Quand il songeait à cet avenir de cuistre, il ne voyait devant lui qu'un long calvaire : « J'étais très tôt levé ce matin. A huit heures j'entrais à l'Université. Hélas, j'allais y avaler un tas de lourdes choses, viande de porc de l'intelligence. Moi, professeur un jour, moi fourrant du grec et du latin dans la tête de pauvres enfants qui ne m'ont rien fait ! »².

Elisa était déçue. Il promit pour la seconde session : « A partir de lundi, je vais travailler, je te le promets ». Hélas, il ne conjugua ce verbe qu'au futur.

¹ ML 3706/99, Potvin, pp. 146, 147.

² ML 3706/134, 3707/14, 3706/37, Potvin, p. 145.

Les semaines coulaient, creuses ; il se repentait et répétait : « Je passerai, je passerai, il faut que je passe ». Puis ce fut l'évidence : « Dans quinze jours le moment décisif sera là. Je m'attends plutôt à un échec qu'à un triomphe ; j'en ai pris d'avance mon parti »¹. Il échoua. Il fallut affronter les reproches de sa mère, la déception d'Elisa, et promettre, encore une fois, pour l'année prochaine.

Autour d'eux, peu à peu Bruxelles faisait sa mue. La ville n'était pas encore bien grande et ressemblait toujours à un chef-lieu de province plus qu'à une capitale. Ixelles, où vivaient les deux amoureux, comptait 18.000 habitants et ils risquaient à chaque coin de rue de croiser une figure de connaissance. Mais tout doucement elle se francisait, s'étendait, condamnait ses quartiers vétustes. En descendant de Vleurgat, De Coster apercevait à ses pieds le bois de la Cambre et un bout d'avenue Louise qui se faufilait entre les talus éventrés et les ravines comblées ; au loin, le premier réverbère faisait miroiter les étangs. Au bras de Madame, le bourgeois se donnait des airs fashionables en déambulant dans les Galeries Saint-Hubert, inaugurées par le Roi en 1847 et devenues la promenade élégante. Par beau temps, les badauds se retrouvent au Jardin zoologique, où la musique du régiment des Guides, entassée dans un kiosque, joue des valse, des galops, des polkas, tandis que la jeunesse danse au *Waux Hall*, près du Parc, où De Coster, souvent, rencontre Elisa. Les amateurs de spectacles vont au Théâtre royal des Galeries Saint-Hubert applaudir le drame romantique, le mélo et l'opérette, ou s'esclaffer aux vaudevilles et aux intermèdes du Casino².

Les nourritures terrestres ne sont pas oubliées. Pour les gourmands point trop en fonds, les petits restaurants à prix fixe sont légion. Voulez-vous dîner pour 92 centimes ? Allez au *Chien d'or*, rue de la Violette, ou au *Gigot de mouton*, près de la Grand-Place, où l'on vous servira un steak avec des pois en été, des choux rouges ou blancs en hiver, le tout arrosé d'un verre de faro. Pouvez-vous déboursier 1,25 franc, voire 1,50 ? Vous en aurez pour votre argent à la *Bourse d'Amsterdam*, à l'*Hôtel du Miroir*, à l'*Aigle*, à l'*Eperon*, au *Café Royal*. Les assoiffés sont mieux lotis encore : en 1852, la ville compte 2275 cabarets et estaminets ! On allait aux *Trois perdrix*, à la *Fontaine*, au *Lévrier*, à l'*Ancien corbeau*. Dans les Galeries s'ouvraient les *Arts*, le *Café du Théâtre*, le *Café Foy*, la *Renaissance* ; sur la place de la Monnaie, les *Mille colonnes*, le *Suisse*, les *Trois Suisses*, l'*Ancien domino*. Plus discrets, un peu à l'écart,

¹ Potvin, p. 116, ML 3708/18, Potvin, p. 150.

² Voir A. Wauters, *Bruxelles et ses environs*, pp. 48, 98 ; A. Gonthier, *Histoire d'Ixelles*, p. 137 ; H. Coopman, *Le Bruxelles de Charles De Coster*, pp. 102, 199 ; *Guide de Bruxelles* [1866], p. 11 ; M. Vanhamme, *Bruxelles capitale*, p. 18.

fréquentés par les amoureux, les estaminets-jardins : la *Grotte* et le *Tivoli* à Laeken, le *Petit Paris* à Etterbeek, à Ixelles le *Casino*, la *Maison blanche*, le *Petit château*, la *Belle vue*, les *Champs-Elysées*¹.

Telle était la ville que découvraient les proscrits français du coup d'Etat du 2 décembre : Bancel, Laussedat, Deschanel, Charras, Poulet-Malassis, Hetzel, Saint-Ferréol... Le milieu, peu cultivé mais bon enfant, leur réservait des surprises. Ils apprenaient qu'il existait des quartiers à louer et des cuisines de caves, qu'on mangeait des pistolets et des patates, des couques et des speculaus. Des tournures barbares leur écorchaient les oreilles ; dans les cafés et dans les rues, ils se demandaient ce que pouvaient bien signifier *crole*, *buse*, *loque à relocter*, *caliche* ou *scramouille*. On était un peu chez les nègres².

Alexandre Dumas, fuyant moins Napoléon III que ses créanciers, tenait table ouverte dans un hôtel du boulevard de Waterloo, qu'il aménagea de la cave au grenier et qu'il agrandit en annexant la maison voisine. C'était un exil de satrape guérissant les dettes par les dettes. Hugo était plus conforme au modèle du banni en habitant, dans une maison étroite et haute de la Grand-Place, un petit appartement à l'entresol. Proudhon se faisait appeler M. Dupont, professeur de mathématiques, et vivait pauvrement rue du Conseil avec sa femme et ses deux filles. Les proscrits se rencontraient à l'*Aigle*, rue de la Fourche, ou à la *Mort subite*, rue des Bouchers. A la table d'hôte du *Grand Café*, on voyait Hugo, Quinet, Hetzel, Girardin, Deschanel, Michel de Bourges³.

Ces exilés furent aussi des éveilleurs, qui contribuèrent à tirer Bruxelles de sa torpeur intellectuelle. Deschanel imagina de créer, au Cercle artistique et littéraire des Galeries, des conférences de littérature. Victor Hugo vint l'y écouter, suivi par Verhaegen, Dumas ou le violoniste Vieuxtemps. A son exemple, Pascal Duprat et Challemel-Lacour donnaient des cours publics ; Madier de Montjau professait à Bruxelles et à Anvers, Bancel enseignait la littérature à l'Université, les proscrits écrivaient dans *L'Indépendance* ou *L'Etoile belge*. Un vent nouveau commençait à souffler.

De Coster n'y était pas indifférent. Quand il n'était pas avec Elisa ou, plus rarement, à l'Université, il poussait parfois jusqu'à l'auberge *In den Wijngaard*, chaussée d'Alseberg, où s'entraînaient les confréries d'archers dont il se souviendra dans un de ses récits. Il se rendait chez Wiertz, dans son atelier du Quartier Léopold, où se rassemblaient peintres, sculpteurs, musiciens, littéra-

¹ L. Hymans et J.-B. Rousseau, *Le diable à Bruxelles*, t. I, pp. 18, 51, 64, 104.

² A. Saint-Ferréol, *Les proscrits français en Belgique*, t. I, pp. 83, 100-112.

³ C. Lemonnier, *La vie belge*, pp. 60-65 ; P. Wauwermans, *Les proscrits*, pp. 33-34 ; G. Doutrepoint, *Les proscrits du coup d'Etat*, p. 41 ; A. Saint-Ferréol, *op. cit.*, t. I, pp. 79, 85-95 ; C. Bronne, *op. cit.*, p. 251.

teurs. On le trouvait souvent aussi dans le cabaret de Louis Labarre, chaussée de Vleurgat, avec Dillens, Rops, Jouret, Henri Samuel, ex-officier devenu imprimeur, éditeur des *Châtiments*. Il frayait beaucoup avec les peintres, parlait métier avec eux, allait au musée voir les maîtres des écoles flamande et hollandaise¹.

Après la disparition de la *Revue nouvelle*, Van Bommel venait de lancer, en 1854, la *Revue trimestrielle*, où il accueillit encore les productions de son élève et ami. Là, De Coster fit la connaissance de Charles Potvin, alors surtout poète et qui deviendrait son premier biographe, et de M.-J. Dulieu, qui, un jour chef de bureau à la direction des Beaux-Arts, l'aiderait à publier son *Ulenspiegel*².

Sur le plan littéraire, l'amour ne lui avait pas donné des ailes. « Bien des fois, confesse-t-il à Elisa, j'aurai encore avant de commencer une œuvre la conviction qu'elle est bonne, puis, quoique j'aie suivi mon plan, il arrivera que finie elle me paraîtra mauvaise ». *Voici la neige*, paru dans le premier volume de la revue, se ressent de l'influence de Hugo dans la recherche de l'image frappante et le martèlement des rimes, mais force le thème de l'union de la Mort et de l'Hiver. *Le Chat* est plat comme les poésies des Joyeux. Remanié, *Raison et Imagination* était un conte en vers point trop mal venu, l'histoire d'un roi appelé à choisir entre une duchesse blonde et une duchesse brune qui prend l'heureuse décision de les épouser toutes deux. Comme dit De Coster, la morale du conte est facile à trouver :

L'imagination, c'est la blonde duchesse,
Malgré ses qualités est volage et traîtresse.
La raison isolée est dangereuse aussi,
Mais s'il peut arriver, comme en ce conte-ci,
Qu'on les puisse épouser toutes deux ensemble,
L'une balançant l'autre, on a droit, ce nous semble,
D'espérer de marcher sans faire de faux pas
Et même d'être heureux, chose rare, ici bas.

Il y donna aussi *Quelques chiens*, la poésie qui lui avait valu, six ans plus tôt, les éloges de Defacqz. Charles était bien découragé, quand il apprit que Jean-Baptiste Rousseau, littérateur installé à Paris, les avait lus et lui en faisait compliment. La nouvelle le requinqua : « Des félicitations de si loin, mes *Chiens* lus à Paris, un moment de renommée, un moment passer pour ce que je suis,

¹ L.-L. Sosset, *La vie pittoresque*, p. 20; J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 9; W. Koninckx, *Les amis de Charles De Coster*, p. 586.

² J. Bartier, *Charles De Coster et le jeune libéralisme*, p. 292.

un artiste, et des félicitations de J.-B. ! Ce n'est pas une simple politesse, n'est-ce pas ? Non, Doute, non, ce n'est pas une simple politesse. J'aime mieux croire qu'il est content de moi et qu'il me le dit»¹. C'était bien peu de chose, mais il avait tellement besoin d'être rassuré sur lui-même.

Pendant qu'il en était à renouer avec la poésie, De Coster résolut, malgré sa répugnance pour les consécérations officielles, de participer à un concours organisé pour célébrer l'indépendance nationale. Réfléchissant aux circonstances qui l'avaient amenée, il en venait à déplorer la lutte contre un pays qui, au XVI^e siècle, avait combattu lui aussi pour sa liberté :

Il serait peut-être bon de ne pas oublier que cette révolution n'a été que la réaction du catholicisme belge contre le protestantisme hollandais et de plus l'œuvre de la France et de l'Angleterre. [...] Personne n'a trouvé étrange qu'au moment où nous nous sommes séparés de la Hollande, la Belgique ait pris pour devise : *L'union fait la force*. C'était là cependant une amère plaisanterie. [...] Des milliasses de vers ont été écrites sur la révolution de 1830 et toujours les lyres furibondes ont oublié que le peuple contre lequel nous avons combattu était, après tout, notre frère, que nous parlons encore la même langue. [...] Demandez aux catholiques ce qui nous a empêchés de continuer alors de faire cause commune avec lui.

Si ce n'était pas de l'orangisme, ce n'était pas non plus d'un nationalisme militant ! Sous le titre *Belgica*, il étira 157 vers en quatre chants. On y voyait la mère Belgique exhortant ses enfants à semer, à bâtir, à labourer la terre pour donner du pain à tous. Leur pays, ils sont prêts à le défendre contre toutes les dominations :

Ils ont dans leur grand cœur une noble croyance,
Un pur et saint amour, inextinguible feu :
Ils aiment Belgica, leur mère, c'est leur Dieu [...].
Le berceau de Rubens a les pieds dans le sang.
Ah ! c'est là de la force et c'est là du génie :
Vivre où vingt autres seraient morts,
Lutter toujours jusqu'au rôle de l'agonie,
Se relever, revivre et rester forts.

¹ *Journal* (ML 3698), 18 mai 1854.

De Coster était satisfait de son poème, quoiqu'il n'espérât ni le premier, ni même le second prix. Je parle, disait-il, trop de la Belgique et pas assez du souverain : « C'est l'éloge d'un républicain à un roi honnête homme ». Au pis, il pourrait toujours le publier. Il n'eut pas le prix et ne publia rien¹.

Avec Elisa, ses amours demeuraient orageuses. Elle l'aimait, certes, mais il avait le sentiment de n'être pas compris. C'était son lot d'artiste : « J'ai lu quelque part qu'il n'y a pas d'amour sans tristesse et sans souffrance ». Il ne parvenait pas à se débarrasser de son dolorisme, de cette insatisfaction qui lui gâchait les meilleurs moments. Toi, lui disait-il, tu es gaie, enjouée, narquoise ; moi j'ai besoin de tendresse, d'attentions délicates, je suis « un peu vaporeux, un peu allemand ». Eh oui, et la pauvre Elisa l'écoutait, les yeux écarquillés, cherchant par quel bout prendre son impossible poète. On n'a conservé d'elle qu'un seul billet, d'une petite écriture fine et régulière de jeune fille bien élevée sur un papier aux bords joliment ondulés. Dans ces quelques lignes simples, naïves, transparaisent gentiment son incompréhension et sa perplexité :

Pourquoi ne veux-tu pas que je te trouve bon ? Je ne te le dirai plus, soit, mais tu ne m'empêcheras pas de penser de toi ce que je veux. Crois-tu que je t'aimerais mieux si tu étais toujours gai et de bonne humeur ? Non, je t'aime comme tu es, je ne voudrais pas que tu fusses autrement. Tu ne pourrais pas te figurer combien je me trouve heureuse, je plains tout le monde. Je suis allée ce matin toute seule à la grand-messe, j'ai tant prié pour toi. Je m'étais mise dans un coin pour être plus seule. Je ne voyais personne. Il y avait de temps en temps des larmes qui s'échappaient de mes yeux, mais c'étaient de si bonnes larmes, j'étais si parfaitement heureuse.

Adieu, je ne peux pas te dire combien je t'aime. Je te verrai demain à 7 heures et quart. Bonsoir, mon cher petit bijou².

Le petit bijou était incorrigible. Le dernier jour de février, pour la première fois, ils se sont promenés en plein jour à la campagne, mais ce bonheur fut gâché par les récriminations de Charles. Il lui avait recommandé une toilette simple et elle était arrivée dans une robe de soie aux couleurs tendres qui lui donnait un peu l'air d'une courtisane. Tout l'après-midi, il ronchonna, mâcha des reproches. Il ne voulait pas de tons criards, de tenues voyantes, il voulait de

¹ ML 3656/1 et ML 3666. Potvin, pp. 155, 156.

² ML 3706/26, 3707/11. La lettre d'Elisa (ML 3662) est du 16 janvier 1854.

la pureté et détestait qu'on se retournât sur elle¹.

Il était irritable, tendu. Sa mère et sa sœur s'inquiétaient de cette liaison, lui répétaient qu'Elisa ne le rendrait pas heureux. Les deux jeunes filles étaient même un peu brouillées et Caroline faisait la tête à son amie. On en voulait à Charles de sa paresse, on le houspillait. Lui courbait le dos sous les averses pour ne pas leur faire de peine. Rien n'allait comme il voulait. A la fin d'avril ou au début de mai, le ciel lui tomba sur la tête :

Je vous verrai ce soir à 8 heures 1/2, écrit-il à Elisa. Vous serez franche avec moi, vous me direz si cette chose était finie quand vous êtes entrée rue de l'Arbre bénit. Je vous demande cela, non pas pour vous faire encore de la peine, mais pour que je sache me souvenir de vous sans crainte de voir se placer entre vous et moi une image horrible qui m'a fait cette nuit frissonner de dégoût. Je vous aime, et je ne saurais plus vous donner un baiser, un seul. C'est impossible. J'ai passé cette nuit affreusement, ce matin seulement j'ai pu pleurer quelques larmes rares et brûlantes.

C'était grave. Son Elisa qu'il voulait chaste et idéale comme le seront Nele et les héroïnes des *Légendes flamandes*, Elisa, confiante et maladroite, lui a confessé une faute, dont l'aveu maintenant le torture. « Ah ! j'aimais Elisa, gémit-il dans son journal, je l'aimais furieusement. Je fis passer successivement devant mes yeux toutes les femmes les plus belles de la ville, toutes. J'aurais craché dessus. Je n'aimais qu'elle, elle seule. Mais ma jalousie était là, ma méfiance veillait, et il y avait toujours quelque chose qui me disait : Pas vierge, pas vierge ! Et alors je pleurais »².

C'était vrai. Toute jeune encore — elle n'a d'ailleurs que dix-neuf ans quand elle rencontre De Coster — Elisa avait été victime des entreprises de celui que Charles Potvin, qui devait en savoir long, nomme pudiquement un familier de la maison. Un familier en effet, puisqu'il s'agissait, Caroline devait le préciser elle-même³, du beau-frère de la jeune fille, le notaire Horace Sroyen, qui avait épousé en 1841 — Elisa avait alors neuf ans — sa sœur Cordélia et qui, paraît-il, tenait toujours Elisa sous sa coupe en 1851. On comprend la rage impuissante de Charles quand il lui écrit : « Oh ! que je voudrais être maître chez toi et avoir une bonne cravache. Lui entre, et moi je suis obligé de ne pas même passer

¹ ML 3676, 2 mars 1854.

² Potvin, p. 128. *Journal* (ML 3698), 16 mai 1854.

³ Entretien avec G. Lockem, 30 novembre 1911 (ML 3725).

trop souvent. [...] Mon Dieu, Elisa, il est chez toi, lui qui ne devrait pas oser regarder l'escalier de ta porte»¹.

Leurs rencontres devinrent pénibles. La nuit, l'aveu le brûlait comme un fer rouge. Le soir, quand ils se retrouvaient, il ne pouvait s'empêcher de la tourmenter. Il arrivait maussade, hargneux, le pardon dans les mots et la rage dans le cœur, incapable de se retenir. « Les femmes, disait-il alors comme s'il parlait en général, les femmes, il n'y en a pas une qui soit franche, pas une qui soit bonne ». Elle sanglotait, le remords lui venait, il la prenait dans ses bras, la couvrait de baisers et de larmes². Seul, il étouffait de jalousie : « On se souvient toujours de ses premières amours. Etre le second pour une femme, c'est ramasser les miettes ». Puis il essayait de se raisonner. Une jeune fille, presque une enfant, a cédé à un séducteur sans l'aimer. Survient un autre, dont elle s'éprend sincèrement : « Ce second amant, est-ce bien le chien qui ramasse les miettes ou bien le dogue qui chasse le roquet de la pâtée ? »³ La comparaison n'était pas très heureuse, mais il se consolait comme il pouvait.

Intenable. Il confia son secret à Félix Thyès, qui l'apaisa un peu. Elisa, au désespoir, fut héroïque. A son tour, elle se rendit chez Thyès pour demander conseil. Ce geste toucha Charles : « Tu n'as jamais aimé que moi, je le vois, je le sais. [...] Ecoute, Elisa, tu seras ma femme. [...] Toute passion a ses horribles moments ; quant à moi, j'effacerai cette tache noire. Non, je ne l'effacerai pas, je l'efface, elle n'existe plus »⁴. Le bon Félix se conduisit en véritable ami en essayant d'expliquer à Elisa le caractère de son amant :

Charles est un noble et bon caractère, une nature puissante capable de comprendre et de faire toutes les belles et grandes choses. Ce qui lui manque, ce ne sont ni les élans chaleureux du cœur, ni la générosité, ni le dévouement ; ce sont ces petites vertus bourgeoises dont, à notre âge, on fait peu de cas et qui cependant sont quelquefois de fortes garanties de bonheur. Charles n'a pas de règle, c'est-à-dire qu'il écoute trop sa fantaisie pour certaines choses, l'impression du moment pour certaines autres. Il s'entend peu aux choses de la vie positive.

[...] Pour un artiste, pour un écrivain ce sont des qualités véritables parce qu'elles accompagnent constamment de

¹ Potvin, p. 135.

² *Journal* (ML 3698), 16 mai 1854.

³ *Naïvetés*, ML 3676.

⁴ ML 3712/47 ; Potvin, p. 133.

grandes facultés. Mais chez l'homme de sentiment et dans la vie du cœur elles apportent la souffrance et une agitation continuelle. [...] Cette tranquillité du cœur sans laquelle il n'y a pas de bonheur véritable, c'est vous, Mademoiselle, vous seule qui pourrez la lui donner. [...] Cette influence que je voudrais vous voir prendre sur lui, c'est celle qui fait éclore le génie et les grandes vertus. Ne soyez pas seulement pour Charles la femme adorée, soyez encore la muse qui inspire, l'ange qui conseille et fortifie¹.

Pauvre Elisa! C'était beaucoup lui demander. Elle ne manquait pas de qualités, elle était honnête et droite, son aveu le prouve, mais pouvait-elle s'empêcher d'être coquette, d'aimer les fanfreluches et les jolies robes? Et il aurait fallu, à vingt-deux ans, devenir l'égérie, le directeur de conscience de ce poète instable et incurablement romantique? Avec Charles, Thyès prit un autre ton, plus ferme et plus direct:

En homme d'honneur, tu dois l'épouser en oubliant tout, ou bien renoncer à elle, entièrement et dès à présent. [...] N'oublie pas que c'est une nature fière et généreuse et que l'aveu qu'elle t'a fait est une puissante garantie pour l'avenir. [...] Réfléchis bien, Charles, envisage de sang-froid certains préjugés sociaux, approfondis ce qui constitue la chute véritable de la femme et ce qui la relève, élève-toi au-dessus de certaines considérations bourgeoises. [...] Si tu te sens assez fort pour agir selon la voix intime de ton cœur, épouse-la, sinon renonce à elle pour jamais; tu serais le plus malheureux des hommes et tu te ferais le bourreau d'une femme. Ne te hâte pas d'agir, Charles, attends, redeviens calme. Rien ne presse. Surtout, quoi qu'il arrive, sois généreux et bon avec elle.

Cet ami sincère le mettait encore en garde contre un autre péril. Charles, trop préoccupé, n'avait pas présenté les examens de Pâques. S'il voulait avoir sa chance en juillet, il n'y avait pas une minute à perdre. Pas de littérature, lui disait Thyès, pas de cabaret, pas de *Waux-Hall*, travaille! Mais Charles parlait de son *Crescentius*, rêvait aux applaudissements du théâtre. Van Bommel en avait dit du bien, et même Thyès y voyait «les éléments d'un beau succès».

¹ ML 3712/45, 28 juin 1854.

Mais Thyès disait aussi : « Si tu n'avais pas échoué deux fois, si tu n'avais pas vingt-sept ans, je te dirais : fais jouer ta pièce... Mais pour Dieu, passe d'abord ton examen ! »¹. C'était d'autant plus nécessaire que Charles avait décidé de parler en août au père d'Elisa et que, comme il disait, « avec des passions de millionnaire, on a des moyens de chiffonnier »².

Hélas, il avait la tête ailleurs et les choses, il fallait s'y attendre, tournèrent mal : après une heure et demie de délibération, il fut ajourné. Il pensait aux récriminations de sa sœur, au chagrin de sa mère, il se disait aussi qu'il avait perdu sa meilleure carte auprès de M. Spruyt. Il se présenta pourtant rue de l'Arbre béni. Il avait la parole facile, on l'écouta et il ne déplut pas : « J'ai été audacieux comme jamais je ne l'ai été de ma vie, qu'en dis-tu ? Ton père m'aime, tu me l'as dit ». Un peu d'espoir renaissait, mais l'avenir serait précaire. Il devait songer à la subsistance de sa sœur qui ne se mariait pas et eux-mêmes, au début, ne rouleraient pas sur l'or³.

Il avait eu l'impression d'une demi-victoire, mais savait-il ce qu'on avait dit de lui après son départ ? Très bien, ce jeune homme, très sympathique, mais enfin pas de fortune, pas de situation, il n'est nulle part. Allons, Elisa, sois raisonnable, il faut voir venir. Pendant quelque temps, rencontrez-vous moins souvent et attendons la suite. Peu en grâce auprès de Caroline et de Mme De Coster, la jeune fille dut encore subir les pressions du bon sens familial. Charles s'en aperçut avec amertume : « Tu prends ton parti avec courage. Nous sommes éloignés, que pouvons-nous y faire ? [...] Soumettons-nous, résignons-nous à être malheureux, c'est ce que nous avons de mieux à faire. Certes, ce ne sera plus moi qui t'engagerai à faire un pas pour te soustraire à cette tyrannie. [...] Faut-il te le dire ? Ta lettre m'a surpris, elle est effroyablement calme. Est-ce une affectation de courage, est-ce déjà l'oubli qui vient ? [...] On dirait que tu as fait un brouillon, tellement tes phrases sont mesurées ». Ne lui a-t-elle pas insinué aussi qu'il serait plus heureux avec une autre ? On sait ce que parler veut dire⁴.

En octobre, nouvel échec. Elisa entendit l'inévitable je-te-l'avais-bien-dit. Il valait mieux en finir. Pendant un mois, elle n'écrivit plus et Charles, par dignité, se garda de la relancer. Puis elle revint : « Je ne t'en veux pas de ta lettre, Elisa. Ce qui m'a fait souffrir, c'est ton silence. C'est une chose horrible que le silence de la personne qu'on aime. [...] Votre silence d'un mois m'a fait beaucoup de mal... ». Il y eut comme un nouveau départ, un élan de bonheur : « Enfin, tu

¹ ML 3712/50, 49.

² Potvin, pp. 8, 148, 157.

³ Potvin, pp. 125-126, ML 3707/21, 3706/128, 3706/110.

⁴ ML 3706/199, 3707/12.

es revenue à moi ! Je puis te le dire maintenant, j'ai bien cru que je t'avais perdue, que tu ne m'aimais plus... Je ferai ce que tu voudras pour te rendre heureuse »¹.

Ce n'était pas si facile. On imagine les scènes qui se déroulaient rue de la Tulipe et rue de l'Arbre béni, les reproches, les larmes. Cela ne pouvait plus durer. Elisa finit par renoncer. Tout à la fin de l'année, à bout de forces, elle résolut de rompre.

¹ ML 3707/22, 23, 44, Potvin, p. 163.

Chapitre IV

Les Légendes flamandes

L'année 1855 commença très mal. Depuis le départ d'Elisa, Charles est abattu, sérieusement déprimé même et il broie du noir. Dans son journal, il s'en prend avec hargne à ce siècle stupide, bourgeois et matérialiste, qui s'esclaffe grassement devant tout ce qui est noble. C'est, grogne-t-il, la faute à Voltaire, ce maître de la sape et du scepticisme. Les imbéciles l'ont suivi, se prenant pour des esprits forts parce qu'ils doutaient de tout. C'est ce qu'avaient dit déjà Hugo, Musset, Michelet et quelques autres, mais contre le voltairianisme étriqué, De Coster en appelait à Jean-Jacques, ce cœur passionné : « Il souffre, il crie, il pleure, il aime, il hait, il est homme enfin. Jean-Jacques a fait 89, Voltaire a produit 1852 »¹. Il passait sa colère sur Voltaire, mais il pensait à Elisa.

Il s'est pourtant efforcé de se changer les idées en changeant de jupons. « Voilà encore, soupire-t-il le 19 janvier, ma vie qui recommence agitée et vagabonde. Voilà encore le chercheur d'amour sur les chemins ». Il s'efforce d'aimer une Clara, sans cesser de se demander si c'est là de l'amour. Il va dans les rues, l'œil en éveil, flairant quelque *odor di femmina*. Une inconnue en robe rouge lui a « fait sauter le sang aux yeux », une autre, « avec ses allures de fille, [lui] a échauffé le sang ». Il mettait en pratique le précepte de son Ulenspiegel : « Femme fidèle, c'est bien fait ; homme fidèle, c'est chapon ». Pour se convaincre lui-même, il plastronne : « Je ne me sens pas bien malheureux d'être seul après trois ans d'esclavage. Je me trouve à l'aise d'être libre. Si une femme peut me prendre, qu'elle me prenne. Je suis à louer présentement »².

Chez lui, les choses n'allaient guère mieux. Entre les gronderies de sa mère et les criaileries de Caroline, la vie était impossible. Bon fils, ses échecs lui

¹ *Naïvetés*, ML 3676.

² *Journal* (ML 3698), 19 janvier 1855.

cuisaient comme des remords. Pour l'anniversaire de Mme De Coster, le 11 février, il composa un poème bien tendre, bien soumis, où il disait :

Oh ! pardonne, pardonne-moi mes offenses,
De mon repentir accepte l'assurance...¹

Une fois de plus, il a pris la résolution de travailler, d'être sérieux, de s'en sortir enfin, mais, penché sur ses bouquins, le souvenir d'Elisa le taraude. En février, il lui écrit, en vers, la *Lettre d'un fou* où il exalte les artistes, épris d'idéal, et abreuve de sarcasmes les bourgeois épais et insensibles. Le rapport avec Elisa ? Voyez l'épigraphe, empruntée à l'Écclésiaste : « Bâter sur une femme, c'est bâtir sur le sable ». Il ne lui envoya pas son texte — à quoi bon ? — et le publia, considérablement remanié, dans la *Revue trimestrielle* sous le titre *Les Sirènes*, sa seule publication de l'année. On y voyait le poète nourri d'illusions se jeter à la mer pour rejoindre ces sirènes qui, à peine étreintes, ne sont plus que cendres. Il renouvelait son épigraphe, en l'empruntant au même auteur : « Et j'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort ». Le thème, éculé, lui valut sa première appréciation publique sous la plume de Louis Hymans, réaliste peu indulgent aux vieilles lunes : « Un tout jeune poète, M. De Coster, cherche à courir après la verve et le trait d'Alfred de Musset, et les atteint quelquefois. Reste à savoir si c'est un bon lièvre à courir, et si le temps est encore à ces ravissantes et harmonieuses futilités »².

Il lui venait des envies de départ, de fuite plutôt. En mars, une occasion se présenta : suivre en Espagne, à titre de *traveller companion*, un jeune aristocrate anglais. Hélas, « j'ai rêvé pendant quatre jours et le rêve est tombé en poussière comme depuis toujours tombent tous mes rêves ». Le père d'Edward avait choisi quelqu'un d'autre³. A quoi s'ajoutait une nouvelle déception. Par l'intermédiaire d'Hymans, il avait proposé un roman au grand éditeur Hetzel, alors en exil. « J'ai pour modèle, disait-il, Stahl, Ch. Dickens, Alph. Karr, Frédéricque Bremer, Molière, Sandeau, Em. Augier ». Il a espéré un moment,

¹ ML 3709/2.

² *Lettre d'un fou*, Potvin, pp. 153-155 ; *Les Sirènes*, dans la *Revue trimestrielle*, VI, 1855, pp. 265-279. L. Hymans, « Du mouvement littéraire en Belgique », *L'Illustration*, XXV, 2 juin 1855, p. 343, cité par J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 82.

³ *Journal* (ML 3698), 27 mars 1855. Quelqu'un, dont le nom est illisible, avait recommandé De Coster. Le 25 mars, la sœur de ce jeune noble, Caroline, informe cette personne, en anglais, que le choix de leur père s'est porté ailleurs.

puis le refus est tombé¹.

Quand il songeait à Clara, c'était pour retrouver le doute. Hier, son cœur a battu quand il l'a aperçue : « Est-ce que je l'aime ? » Elle est riche, mais froide, compassée, femme du monde, et il ne désire pas l'épouser. Alors ? « Suis-je incapable d'amour ? Peut-être. J'ai dit l'autre jour : Je n'aime qu'une chose au monde, l'art ; hors cela tout m'est indifférent. Jusqu'à quel point cela est-il vrai ? Pourquoi alors soupirer si souvent, pourquoi tendre les bras vers un fantôme inconnu que j'appelle ? [...] Si je veux trouver la sœur de mon âme (Lamartine), ne vaut-il pas mieux que j'attende ? »². René n'avait plus sa Lucie : un seul être vous manque... Ce n'était pas tout. Un grand coup le frappa le 8 mai, lorsqu'il apprit la mort de Félix Thyès, cet ami si dévoué, si fraternel, qui avait succombé à la phthisie qui lui rongeaient la poitrine. Décidément, rien n'allait. Sous ces nuées, une seule éclaircie, le 12 avril, quand il sut qu'il était — enfin ! — candidat en philosophie et lettres³. Le diplôme n'était pas bon à grand-chose, mais il ne se sentait plus le courage de tenter le doctorat. Tant pis, il ne serait pas professeur, et ne le regretta guère.

En septembre, avec Dillens, son meilleur ami, il a parcouru la Zélande. Dillens faisait des croquis, lui prenait des notes, écoutait le peuple, regardait vivre les gens. La perspective éternellement fuyante des terres basses a accru son sentiment de deuil et de solitude. Au retour, il s'est encore absorbé un peu dans la mise en ordre de ses notes, puis, d'un coup, abjurant tout orgueil, il a cédé et, le 23 novembre, écrit à Elisa :

J'ai pris vingt fois la plume pour vous dire ce que je vous dis maintenant, et vingt fois je l'ai jetée loin de moi, sachant bien que je commettais une lâcheté. Je vous aime, mademoiselle, et j'ai honte de le dire, je vous aime plus que jamais. [...] Je vous écris parce que malgré toutes les preuves que vous m'avez données que tout devait être fini entre nous, j'ai encore un peu d'espoir, mais cet espoir qu'a le condamné lorsqu'il est déjà lié sur la planche de l'échafaud.

Vous me faites faire ici, mademoiselle, ce que personne ne

¹ *Journal* (ML 3698). Frederica Bremer était une romancière suédoise à succès, et Stahl le pseudonyme littéraire d'Hetzel lui-même. Mais de quel roman est-il question ? S'agirait-il déjà d'une première version du *Voyage de nocce*, qui sera annoncé dès 1861, mais ne paraîtra qu'en 1872 ?

² *Journal* (ML 3698), 4 avril 1855.

³ La date du 12 avril est donnée par Ch. Potvin (*op. cit.*, p. 9), suivi par J. Hanse ou L.-L. Sosset, mais on n'en trouve pas trace dans les registres de l'U.L.B.

peut se vanter de m'avoir fait faire, vous me faites, après une lutte de dix mois, immoler ma fierté pour la jeter à vos pieds et vous dire : Je vous aime¹.

Si elle ne lui renvoyait pas sa lettre, il comprendrait qu'elle l'aimait encore. Sinon, il la priaît de lui garder au moins le secret. Touchée, Elisa revint, mais avec des réticences et elle a demandé à réfléchir. Elle avait peur : tout allait donc recommencer, les querelles, les incertitudes, les sermons de la famille ? Impétueux comme toujours, il s'en plaint : « Je n'ai pas réfléchi, moi, quand je suis revenu à toi. Je n'ai pas douté. Je t'aimais et je suis revenu »². Dans un grand élan, il se racontait, s'expliquait, lui disait ce qui s'était passé en lui pendant ces dix interminables mois de séparation. D'abord, il a nié l'amour, bafoué la femme, cherché le plaisir — en vain. Puis il s'est tourné vers ses amis les artistes et tous l'ont déçu, tous sauf Dillens, un bon cœur celui-là et qui, sous son apparente rudesse, sait ce que souffrir veut dire. Le jour, il se persuadait qu'il lui fallait accepter sa solitude, mais la nuit ! « Tu revenais tous les soirs m'embrasser, je te serrais dans mes bras, je pleurais ton nom ». A Flessingue, il a vu deux amoureux et son cœur s'est brisé, il a su qu'il lui reviendrait. Il fallait dorénavant qu'elle le comprît : « Ecoute, Elisa, la vérité. Je ne veux pas me poser en victime, mais je veux que tu saches bien ce que je suis. Toute ma vie j'ai été froissé, toute ma vie incompris. [...] Je portais en moi un fond immense de mélancolie, d'amour et de tristesse ». Son premier ami l'a trahi, la première fille qu'il a aimée — la petite Eugénie du temps du collège — s'est moquée de lui. Il a cru à la poésie, puis il a lu Voltaire et sombré dans un désolant scepticisme, il s'est fait amer, railleur : « Pas un rayon de soleil, pas un sincère bonheur. Rien ». Chez lui... Sa mère, sans doute, mais Caroline « est dure et se crétinise ». Mais c'est assez, assez ! « Oui, je veux rire, oui, je veux

¹ Cette lettre pose un problème. Elle est la dernière du recueil de Ch. Potvin (*op. cit.*, pp. 207-208), qui la date du 23 novembre (1858 ?), c'est-à-dire de l'époque de la rupture définitive, date irrecevable puisqu'il s'agit manifestement d'une lettre de reprise et non de rupture et qu'il n'existe aucune trace de correspondance au-delà de 1858. Le mémoire de la K.U.L., déjà cité, croit le manuscrit de cette lettre disparu. En réalité, il a simplement été égaré dans une autre liasse (ML 3705/37). Les auteurs supposent que le manuscrit devait porter la date du 23 9bre, lue 23 novembre par Potvin, alors qu'il faudrait comprendre 23 septembre. Ingéniosité superflue. Dans une lettre mal classée par Potvin (*op. cit.*, p. 200), De Coster dit : « Le printemps et l'été passèrent », et il ajoute qu'après son voyage en Zélande, « la première fougue de travail » l'a retenu d'écrire à Elisa. Le manuscrit est très clairement daté du 23 9bre et cette date est très acceptable. La première mention de la rupture, alors toute récente, n'apparaît dans le journal que le 19 janvier 1855, et De Coster dit en effet revenir « après une lutte de dix mois ». L'erreur de Potvin concerne, non le mois mais le millésime : il s'agit de 1855 et non de 1858.

² Potvin, p. 197 :

vivre! Je ne veux pas mourir d'une mort anticipée!»¹.

Désormais, ils ne devraient s'occuper que d'eux seuls : plus de confidents, pas même Caroline, qui se mêlent de leurs affaires et prétendent les conseiller. D'ailleurs, il a découvert « un nid » où ils seront heureux à l'abri des regards indiscrets², où « le grand garçon » saura aimer « la petite fille ». Ainsi les choses avaient repris, sans qu'il fût cependant tout à fait guéri de ses hantises. Il écrit : « Quand je t'ai vue pour la première fois, je me suis fait illusion, comme toujours — vouloir être le premier quand on aime, rêve d'égoïste. A un autre tu as dit les paroles d'amour que tu me dis, à un autre tu as donné les baisers que tu me donnes. Je ne suis pas tout pour toi, quoi que tu dises, puisque tu compares. Il n'est pas une caresse de toi qui n'ait été faite à un autre ». Heureusement, il se ravisa et rangea sa lettre dans un tiroir, avec cette apostille : « Pas si bête que d'envoyer cela »³.

Sa mère n'allait pas l'entretenir indéfiniment. Elisa revenue, plus que jamais il fallait préparer l'avenir. Les De Coster tinrent conseil et se souvinrent que Charles avait un parrain haut placé. Mgr d'Argenteau en conféra avec sa sœur et la baronne d'Hoogvorst convoqua la mère et le fils pour leur annoncer une bonne nouvelle. Un Français, gros négociant en vins, était disposé à s'intéresser à Charles. Il exultait : « L'affaire de Tours marche (vois comme j'ai déjà les termes du commerce), s'empresse-t-il d'écrire à Elisa. C'est un bonheur, car c'est ma fortune ». Le négociant se nommait Chaperon-Glougère et, en dépit de ce nom qui semblait sortir d'une comédie de Labiche, il proposait en effet une situation au jeune homme recommandé par l'archevêque. Une situation peut-être, mais pas celle dont il rêvait. Charles, toujours excessif, avait dû se voir en directeur d'entreprise, en meneur d'hommes. Il fallut déchanter : « Commis-voyageur tout bonnement, voilà ce que m'offre M. Chaperon. Je ne veux pas finir ainsi ». Un poète peut chanter le vin, non en vendre ! Pourquoi pas épicier ? Il répondit qu'il déclinait parce qu'« une position honorable et lucrative » s'offrait à lui et il avisa son parrain de son refus. L'archevêque lui fit savoir assez froidement qu'il prenait bonne note. Quant à la question que lui posait son filleul « au sujet du temps et de la possibilité d'atteindre à [se] faire une fortune », il lui disait sans détours : « Nous en resterons là, ce sera mieux ». Au surplus, ajoutait-il, il ne s'agissait pas d'être, comme vous dites, commis-voyageur, ce qui d'ailleurs n'a rien de déshonorant, mais de traiter avec

¹ ML 3708/14. Potvin (pp. 199-202) reproduit incomplètement cette lettre. Le mémoire de la K.U.L. situe cette lettre en 1856. Psychologiquement, il est plus probable qu'elle a été composée peu après la reprise des relations.

² Potvin, pp. 192,198, ML 3706/88, Potvin, pp. 187,192,194,197,198, ML 3706/88,54.

³ Potvin, pp. 165,166.

de grands négociants. Charles n'en voulait pas, à sa guise ! Ce fut l'ultime manifestation du prélat dans la vie de De Coster, à qui il devait pourtant survivre puisqu'il mourut doyen du clergé à quatre-vingt-treize ans, à la fin de 1879, et indéfectiblement fidèle, paraît-il, au souvenir de sa jeune fiancée d'autrefois¹.

Ni employé, ni placier en vins, ni professeur, que serait-il donc ? Allait-il continuer à vivre aux crochets de sa mère ? Ni sa famille ni Elisa ne durent apprécier ce dédain des contingences matérielles. C'est vrai qu'il était impossible, mais tout en lui se révoltait à l'idée de finir en bourgeois, cette espèce qu'il exécrait. Elisa le querella un peu, mais il lui répondit avec dignité : d'accord, « je devrais admettre l'à peu près qui est toute la vie, car être compris dans la vie est impossible. Balzac l'a dit : tout le monde meurt incompris »². Puisque Balzac l'avait dit...

Il continuait de rêver bien plus haut que la piquette de Chaperon-Glougère. Le dimanche 3 février 1856, Félicien Rops et quelques amis ont lancé l'hebdomadaire *Uylenspiegel*, publié par Ernest Parent, un ancien Joyeux. La feuille s'intitulait *Journal des ébats artistiques et littéraires* et professait une stricte neutralité : « *Uylenspiegel*, déclarait l'éditorial, ne sera jamais l'organe d'un parti ni d'un homme ; il ne s'occupera ni de questions religieuses ni de questions politiques ; les questions sociales, si dignes d'être étudiées ailleurs, ne seront pas même effleurées dans ses colonnes. » Le journal se voulait expression des lettres belges et résolu à se soustraire à « la réverbération de l'esprit français ». Libre — du moins momentanément — de tout engagement, *Uylenspiegel* comptait publier, outre ses charges et ses caricatures, des articles de variétés, des poésies, des récits, des chroniques artistiques.

On avait baptisé la revue du nom d'un célèbre farceur de récits populaires. L'impertinent espiègle serait le patron du journal et une vignette le représentait sur la première page, goguenard, le menton dans la main, une plume de coq fichée dans sa toque et un gourdin au poing, prêt, dira une épigraphe à partir du 2 novembre 1856, quand il s'intitule *Uylenspiegel le Fantaisiste*, à « se gausser de sottises à pleine gueule ». Dans le numéro du 4 janvier 1857, Rops immortalisa ses collaborateurs dans une lithographie inédite. On y voyait les portraits-charges de Karl Stur (Parent), E. Pittore (Emile Leclercq), Noël Tisserand (Léon Weber) Victor Hovin (Victor Hallaux, futur directeur de *La Chronique*), Ceslaw Karsky, Noël Jocastre (Léon Jouret), etc. Au premier plan, Rops

¹ Potvin, pp. 165,166. La réponse de De Coster à Chaperon est du 23 février 1856 (ML 27/4) ; la lettre d'Argenteau, du 5 mars (ML 3724/33). On ne voit pas pourquoi R. Gheyselincq (*op. cit.*, p. 123) refuse de croire à l'intervention du prélat, attestée par sa lettre.

² Potvin, pp. 166,167.

griffonne un quatrain. A droite, De Coster tient en main le volume des *Légendes flamandes* qui ne paraîtra que dans un an. Derrière, sur un fond de cité flamande, Uylenspiegel, hilare, le large feutre rabattu, la cape au vent et tenant une carte cornée où dansent les lettres de son nom.

Cette année-là, De Coster composa *Ceux qui sont dessus et ceux qui sont dessous*, un poème pour la défense des faibles et des opprimés, dénonciation des guerres absurdes où périssent les peuples pour le bon plaisir du pouvoir et des bourgeois¹. Comme l'*Uylenspiegel* lui offrait une nouvelle tribune, il s'empressa d'en profiter. Dès le 17 février paraît, sous le pseudonyme de Charles Didier, l'*Histoire d'un ami*, en prose, qui avait été d'abord, en vers, *Silhouette de fou*, hommage à la romantique Fantaisie qu'on retrouvera sous le titre *Les Fantômes*, dans les *Contes brabançons*. Le 23 mars, ce fut *Mercredi saint*, pédestre poésie raillant lourdement la confession et les maris dupés. Il n'en sortait pas, s'enlisait dans le médiocre et le banal. Que de fois le découragement le saisissait quand il comparait son intention avec le résultat ! Toujours il croyait tenir l'idée heureuse, le mouvement juste et toujours il n'atteignait, au mieux, que le passable. Il fallait qu'il eût la vocation chevillée à l'âme pour s'obstiner à servir une littérature qui le traitait en marâtre. Mais il arrive que le hasard guette au tournant des destinées.

Le 24 mars 1856, c'est en journaliste chargé d'un reportage pour l'*Uylenspiegel* que De Coster se rend à Haeckendover, près de Tirlemont. Il avait pour mission de rendre compte du traditionnel pèlerinage qui, le lundi de Pâques, appelait la bénédiction divine sur les animaux et les récoltes. Il a vu, dans la petite église, le retable du XV^e siècle qui en raconte la fondation miraculeuse, et il a lu dans une brochure populaire de 1830 inspirée de vieux documents et d'un texte latin, le récit de l'édification, au VII^e siècle, de ce sanctuaire. C'était, disait-on, grand prodige, puisque le Christ lui-même avait aidé à le bâtir².

De Coster a perdu la foi de son enfance. S'il lui arrive, avec Elisa, d'invoquer Dieu, ce n'est pas en croyant, mais en amoureux. J'ai prié, lui dit-il, « quand je songeais à toi, quand je t'aimais le mieux. Mais ce n'est pas de la prière, cela, c'est de l'amour ! »³. Pourtant, devant la foule en prière, l'homme est ému, l'artiste est fasciné par la liturgie, les couleurs des bannières, le cheminement noir de la procession quittant la route pour entourer, en pleine campagne, un reposoir planté sur un talus. Son voyage lui inspire un feuilleton en trois parties, *Les Pèlerins d'Haeckendover*. La première, un conte intitulé *Les Trois Pucelles*,

¹ Publié par W. Koninckx dans *La Renaissance d'Occident*, XXIII, 1927, pp. 133-139.

² J. Hanse, *Charles De Coster et sa première légende flamande*, pp. 233-235.

³ *Lucie* (ML 3676), 2 mars 1854.

paraît dans l'*Uylenspiegel* le 4 mai, suivi, le 11, des deux parties descriptives, *Les Pèlerins* et *La Procession*.

Reprenant très librement les données de la brochure, son histoire était gracieuse, naïve et ingénue. Elle disait comment trois jeunes vierges vouées à Dieu avaient fait bâtir une église, aidées dans leur entreprise par Jésus lui-même, devenu maçon pour récompenser leur piété. Ce n'était qu'une première version. Pour celle qu'il publiera dans les *Légendes flamandes*, les pucelles se nommeront — ce sera le nouveau titre — *Blanche, Claire et Candide*. Comme d'habitude, De Coster travaille son texte, apporte mille corrections de détail, l'allège, le divise en dix brèves parties pourvues de titres explicatifs, comme dans les vieilles légendes¹. Cette fois, il le sent, il a réussi.

Que s'était-il passé? Où étaient les médiocrités des Joyeux, les banalités de la *Revue nouvelle*? Littéralement, l'écrivain s'est métamorphosé: plus de lourdeurs ni de maladresses, adieu les laborieuses recherches d'originalité. Le trait est fin, à peine appuyé, le peintre travaille avec des délicatesses d'enlumineur. C'était joli et frais comme le minois des trois jouvencelles, tout baigné de la dévotion naïve des anciens temps éblouis par les belles images.

Revenu par la pensée dans le haut moyen âge, De Coster avait eu l'idée de chercher un style et une langue susceptibles d'évoquer par eux-mêmes ces temps reculés. Il fragmentait son récit en courts alinéas, prêtait au rythme quelque chose de la narration orale. Cela devenait une histoire comme on en contait jadis à la veillée lorsque adultes et enfants écoutaient, bouche bée, les chants de l'aède. Cette manière, il l'avait effleurée, quelques années plus tôt, quand il écrivait *Que l'année te soit favorable, Mohammed* ou l'*Histoire véritable de la belle Marianne*, mais ce qui n'était alors qu'intuition éphémère devenait procédé conscient et maîtrisé, compromis subtil entre prose et poésie.

Sa langue, il la vieillissait comme un faussaire donne une patine à un tableau. Il pratiquait volontiers l'archaïsme. Il lui arrivait même d'écrire sur ce ton à Elisa et c'était comme un jeu qu'il pratiquait avec Rops². Le 11 mai, dans l'*Uylenspiegel*, il dit de sa légende: «Un croyant du moyen âge a sculpté naïvement dans le chêne les personnages et les épisodes de la légende que je viens de vous raconter. Quant à moi, si j'ai essayé de la traduire en français du vieux temps, c'est tout simplement pour arriver à plus de vérité, et aussi

¹ J. Hanse, *Charles De Coster et sa première légende flamande*, pp. 240-247.

² ML 3707/35. Rops lui annonce en «vieux français» la naissance de son fils (ML 3725) et De Coster lui écrit sur le même ton. Voir «Lettres inédites à Félicien Rops», *Mercur de France*, 56, 1905, p. 19. A Léon Jouret encore, il accorde dans la même langue l'autorisation de mettre en musique *Les Frères de la Bonne Trogne* (voir le billet cité par H. Fierens-Gevaert, *Figures et sites de Belgique*, p. 27).

un peu par amour de cette belle langue, châtiée aujourd'hui si vilainement». Ce n'était pas neuf. Dès 1834, Hugo, dans *Littérature et philosophie mêlées*, avait protesté contre l'anémiant filtrage subi par la langue depuis le classicisme, et Victor Joly, dans son *Jacques Artevelde*, avait essayé de mêler le vieux langage au français moderne. Chez De Coster, ce n'était ni coquetterie d'érudit ni pastiche. Se forger une langue — car il ne s'agit pas de la « vraie » langue du moyen âge — lui permettait de se surveiller, de réfréner ses intempérances de plume et en même temps de retrouver la fraîcheur d'expression des anciens récits.

D'ailleurs il n'abusait pas, procédait par touches. Un *voulientiers*, un *doncques*, un *finablement*, un *cettui-ci* suffisaient pour vieillir la graphie ; ici et là venaient un *baillait*, un *souventes fois* ; l'antéposition d'un adjectif ou d'un complément, des participes présents plus fréquents, quelques ellipses et inversions, l'une ou l'autre brisure syntaxique, et le lecteur croyait remonter le temps. Les strophes rappelant le récit parlé, avec des phrases brèves et coordonnées, le jeu des répétitions et des conjonctions créait la saveur ingénue ou le piquant du langage populaire¹ :

Et subitement virent un jeune gars, de beauté bien céleste,
vêtu d'une robe couleur de soleil couchant.

Bénignement il les regardait.

Reconnaissant l'ange de Dieu, les trois pucelles se prosternèrent
le visage contre terre.

Mais la cadette étant la plus hardie, comme sont les enfants,
osa bien regarder le gentil ambassadeur, et le voyant si
avenant, gagna confiance et rit.

L'ange lui prit la main, disant à elle et à ses sœurs : « Levez-
vous et me suivez ».

Ce que firent les trois pucelles.

Ainsi vinrent-elles devant le lieu où est maintenant l'église,
et l'ange leur dit : « Ici est la place ».

« Merci, monseigneur », répondit la cadette allègrement.

Sans souci de l'anachronisme, le conteur a teinté cette histoire du VII^e siècle d'une touche de courtoisie et de chevalerie joliment adaptée au sujet. Un prince d'Arabie n'a pas hésité à se faire chrétien par amour ; puis, désespérant d'obtenir celle qui s'est donnée au Christ, il s'est percé de son poignard :

¹ J. Hanse, *Charles De Coster et sa première légende flamande*, p. 248.

La pucelle oyant crier ce beau seigneur, descendit en grande hâte, le fit mettre sus sa couchette, ce dont lui qui n'était point mort tout à fait, se réjouit grandement.

Mais quand elle se pencha sur lui pour panser et visiter sa plaie, il trouva un restant de force, la baisa sur sa bouche mignonne, soupira comme homme soulagé, et rendit l'âme, en grande joie.

Mais la cadette ne fut du tout contente de ce baiser, car elle le pensa pris sus le bien de Jésus son divin mari. Ce nonobstant elle ploura le beau seigneur, un tantinet.

L'œuvrette était charmante, gracieuse et tendre, pleine de délicatesse et d'émotion. Charles en fut content et surpris le premier. « Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu penses de ma légende ? demande-t-il, un peu dépité, à Elisa. L'aimes-tu ? dis-le ; ne l'aimes-tu pas ? dis-le encore ». Elle avait de la bonne volonté, mais n'était pas le meilleur juge. Pour lui faire plaisir, elle dut lui assurer que c'était bien, vraiment très bien, et il resta sur sa faim. Heureusement, les félicitations affluaient : c'était frais, neuf, original. Et cette idée « d'écrire en vieux français » ! Le succès lui faisait des envieux. Le « petit Rousseau »¹ pensa en faire une jaunisse et siffla à Rops que De Coster n'avait rien inventé, qu'il avait tout pris dans un vieux livre. Le sang de Charles ne fit qu'un tour. On osait... Je ferai savoir dans le prochain numéro d'*Uylenspiegel*, déclara-t-il à Elisa, que cette légende, « j'ai cru pouvoir la traduire en français du moyen âge, y ajouter des épisodes et dessiner plus nettement les personnages ». Pour une fois qu'il réussissait quelque chose, voilà que, tout de suite, les médiocres crevaient d'envie et bavaient sur son œuvre. Le soir, il s'endormit en grognant : « C'est une laide race que celle des écrivains »².

Tout de même, les insinuations du Rousseau lui restaient sur le cœur. Calomniez, il en reste toujours quelque chose. Et si d'autres allaient penser de même ? Il n'y avait qu'un moyen de faire taire les mauvaises langues : récidiver. Charles s'y appliqua sans tarder. Justement, il lui était venu une nouvelle idée. Il fréquentait parfois, à Uccle, l'auberge *In den Wijngaard*, dans le jardin de laquelle, deux fois l'an, des femmes-archers s'entraînaient au tir à la perche. Une autre auberge, *Au vieux Spijrtigen Duivel*, affichait une enseigne montrant un

¹ Il ne s'agit pas de Jean-Baptiste Rousseau, journaliste à Paris et auteur, avec L. Hymans, du *Diable à Bruxelles*, qui avait fait compliment à De Coster sur ses *Quelques chiens* (J. Hanse, *Charles De Coster et sa première légende flamande*, p. 235), mais de son frère Omer (*Journal*, ML 3698).

² Potvin, pp. 167-168.

diable brandissant une torche enflammée. Pourquoi ne pas mêler quelque intervention diabolique à la fondation de cette confrérie d'archères¹ ? *Les Frères de la Bonne Trogne* parurent dans l'*Uylenspiegel* les 27 juillet, 3 et 10 août 1856.

Il racontait comment, au temps jadis, le bon duc de Brabant institua la Confrérie des Femmes-archers d'Uccle pour les récompenser d'avoir défendu bravement leur commune quand leurs pendants de maris ronflaient, ivres morts, au cabaret. Les premières lignes donnaient le ton, aussi éloigné que possible de celui de *Blanche, Claire et Candide* : « Cependant qu'en Brabant gouvernait le bon duc, étaient à Uccle, en l'hôtellerie de *la Trompe*, les *Frères de la Bonne Trogne*, ainsi bien nommés ; car chacun avait face joyeuse, ornée, en signe de grasse vie, de deux mentons pour le moins ; c'étaient les jeunes : mais les vieux en avaient davantage ». Le sujet était surtout prétexte à un portrait éclatant de couleurs du paysan d'autrefois, fanfaron et ripailleux, crédule au surnaturel et ridiculisé par sa femme — un thème de fabliau. De Coster évoque avec complaisance les franchises lippées, les beuveries flamandes dans des tableaux qui ont contribué à créer, d'après la peinture, le mythe de la Flandre. Un récit de santé rustique et de naïveté joviale disait avec bonne humeur la joie de vivre et les appétits de la chair selon Rabelais et Breughel. Buveurs intrépides et commères maflues parlent haut et dru le langage savoureux du peuple. Apparaît le mélange des tons, qui sera dans *Uylenspiegel* d'un si heureux effet : gaieté malicieuse et poésie, peur et bouffonnerie, lyrisme et truculence. A côté des robustes viragos prêtes à dresser leurs époux à coups de trique, s'ébauche déjà, dans la tendre et courageuse Wantje, le personnage de Nele. L'archaïsme reparaisait aussi, mais cette fois avec une intempérance qui accuse un peu lourdement le pastiche rabelaisien : « Cependant que les Bonnes Trognes, oyant ce, secouaient allègrement leurs bedaines, à force de rire, Blaeskaek disait : « Adoncques entrez, entrez adoncques, commères, que nous voyions la façon dont vous nous dauberez... » ». Le récit ne manquait ni de malice, ni de fantaisie. Le folklore, la couleur locale, la verve, le goût du tableau tranchaient sur la grisaille du roman historisant ou sur un réalisme étriqué confiné dans les scènes de la vie quotidienne.

Moins de trois mois après *Les Pèlerins d'Haeckendover*, ce récit confirmait la fécondité de la veine nouvelle. De Coster est heureux de ces succès inespérés. Se pouvait-il qu'il fût enfin sorti de l'ornière ? Sa bonne humeur le fait plaisanter le ruban de chevalier de l'Ordre de Léopold qu'arbore depuis peu le père d'Elisa. Il se souciait bien, lui, des décorations ! Il ne voulait pas se faire des relations, mais acquérir du talent et les relations alors viendraient d'elles-

¹ *Légendes flamandes* (éd. J. Hanse), p. 12 ; P. Hermant, *Le folklore dans les Légendes flamandes*, pp. 72-77.

mêmes. Tant pis s'il fallait lutter et lutter encore. Chez lui, ses réussites littéraires impressionnaient peu. Tout cela est bel et bien, disaient Caroline et sa mère, mais on vit de bonne soupe et non de beau langage. « Il y a toujours, confie-t-il à Elisa, une tempête sourde à la maison, toujours quelque orage qui grossit dans un coin. [...] Quoiqu'on me reproche beaucoup, moi je ne me reproche rien. Je n'ai qu'une pensée, c'est de chercher les moyens de me grandir, d'acquérir un nom. Avec cela j'arriverai à avoir du pain ». Le ciel t'entende, soupiraient les trois femmes. Quand son enthousiasme retombait un peu, lui-même voyait d'ailleurs les choses avec moins d'optimisme : « Au peintre qui réussit un tableau, d'autres tableaux sont à l'instant commandés ; je réussis quelque pièce de vers, quelque morceau de prose, rien ne vient pour cela, et toujours je dois recommencer la même vie de luttés. Rester honnête, franc, sincère, convaincu, en littérature mène souvent à l'hôpital »¹.

Cette fois, sa légende eut tant d'écho que Parent l'édita en brochure et Van Bommel la cita dans sa *Revue trimestrielle* : « Cette charmante fantaisie est un habile pastiche des conteurs du XVI^e siècle. Rabelais surtout semble avoir inspiré l'auteur ». Charles exultait : « Ma brochure marche. J'espère en vendre en quelques jours la première édition ». Eh oui, la première édition, car on en prévoyait déjà une seconde. Un boucher lettré de ses connaissances, nommé Heymans, offrait d'en faire tirer mille exemplaires à ses frais².

En septembre, il reprit avec Dillens le chemin de la Zélande, par Tholen, Berg-op-Zoom, Herzekendamme, Kapelle, Goës, dans « un pays morne, mélancolique, désert et tombé », d'un matérialisme sans horizon : « Nous deux, Adolf et moi, nous représentons peut-être ici tout ce qu'il y a de sentiment, d'élan et d'esprit désintéressé. Marchands, voilà tout ce que nous voyons autour de nous, braves marchands, il est vrai, bons marchands, mais marchands tout de même ». Le bourgeois épais lui était de plus en plus insupportable et il ne le quittait en Hollande que pour le retrouver à Bruxelles : « J'ai revu sans enthousiasme la plupart des hures de bourgeois mâles et femelles qui garnissent la rue où j'ai l'honneur d'habiter et sans doute ces princes et princesses du crétinisme m'auront fait l'honneur de s'occuper de moi ». Comment ces gens-là comprendraient-ils le courage qu'il faut pour persévérer, être soi, original enfin ? Soit, murmurait Charles, « je suis de ceux qui savent attendre »³.

En attendant, il écrivait. Il était si charmé de ses légendes que l'idée lui était venue d'un troisième sujet, encore différent et plus ample. « J'ai travaillé à

¹ ML 3707/25. Le père d'Elisa reçut sa décoration le 19 juillet 1856. Voir encore : ML 3708/44, 3707/36, 33, Potvin, pp. 176, 169.

² *Revue trimestrielle*, 1856, p. 402. Potvin, p. 167, 13 août 1856.

³ Potvin, pp. 171-174.

Smetse le forgeron et l'ai fait bonhomme au possible, dit-il à Elisa. Je crois que cette légende sortira bien et vite». Il empruntait à la tradition et aux récits flamands où se rencontrait le pittoresque personnage de Smetse Smeë, Smeke Smeë, Pietje Smeë ou Smijde Smeë¹. Smetse, le brave forgeron gantois, c'est un peu un Faust populaire et bonhomme, qui fait un pacte avec le diable pour s'enrichir, mais le roule ensuite de la belle manière. Le ton est celui du fabliau, dont le conte conserve la malice et le pittoresque, mais les perspectives s'élargissent. *Smetse Smeë* est une charge contre les vaniteux, les lâches, les hypocrites, et c'est autre chose encore. De Coster fait de son personnage un vaillant huguenot qui a guerroyé avec les Gueux contre l'envahisseur espagnol au nom de la liberté de penser. Le grand affrontement, si manifeste dans *Ulenspiegel*, entre une idéologie de lumière et un dogmatisme de ténèbres, est bien présent ici. Des personnages historiques prennent pied dans le récit, mais déformés en types, symboles d'intolérance et de tyrannie. Les portraits des maudits, des envoyés de l'enfer, annoncent ceux de la grande *Légende*. Voici l'Inquisiteur, Jacob Hessels, «un méchant maroufle, ayant le poil blanc et crasseux, la corde au col, la gueule bée, tirant la langue, et vêtu de méchante souquenille comme valet de seigneur débouté de fortune». Puis le duc d'Albe, de sinistre mémoire, «un homme ayant face espagnole haute et âpre, nez en bec d'autour, œil dur et fixe, barbe blanche, longue et pointue». Enfin le roi de sang, Philippe II lui-même, pourri d'ulcères qui rongent sa chair corrompue, exhalant une odeur fétide et dont les yeux gris disent «mélancholie, envie, dissimulation, hypocrisie, rigueur et male rancune».

Le tableau sanglant des guerres de religion est à l'arrière-plan de ce conte, toujours populaire mais qui dépasse les dimensions du fabliau cocasse ou satirique. Les tonalités se mêlent avec plus d'art que dans les œuvres précédentes : naïveté bon enfant, description ingénue d'un Paradis-Cocagne où les élus mangent de la «tourte au riz», évocation candide de la Sainte Famille, mais aussi surprenante peinture d'un Enfer à la façon de Dante et des Primitifs, peuplé de monstres hybrides et incongrus selon les cauchemars de Jérôme Bosch² :

Là se voyaient, montés sus jambes d'hommes torsés et branlantes, crabes monstrueux, dévorateurs de ceux qui furent rampants en leur vie ; près des dits crabes, se tenaient, agitant de l'aile, autruches plus grandes que cheval. Elles avaient sous la queue lauriers, sceptre et couronne, et derrière cette queue étaient contraints de courir ceux qui, en notre

¹ J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 106 ; *Légendes flamandes*, p. 13.

² A. Gerlo, *Charles De Coster en Vlaanderen*, p. 48.

monde et sans souci de bien faire, poursuivaient les vains honneurs. [...] Emmi les autruches s'ébattaient beaux escadrons de singes multicolores diaprés comme papillons, et réservés aux avarés usuriers juifs et lombards. [...] En l'air, au-dessus des singes, battaient de l'aile aigles ayant au lieu de bec vingt et six canons de mousquet tirant ensemblement. [...] A côté des autruches, singes et aigles, se dressait, balançait et tordait grand serpent ayant pelage d'ours...

D'un sourire enfin, une pirouette atténuée ce qui pourrait être conclusion édifiante. Sommé, pour avoir droit d'entrer en paradis, d'énumérer ses bonnes actions, toujours jugées insuffisantes, Smetse, le combattant de la libre conscience, trouve *in extremis* l'argument décisif :

- Monseigneur, répondit le forgeron, j'ai battu autant que j'ai pu les méchants fantômes de Jacob Hessels, du duc d'Albe et de Philippe deuxième, roi d'Espagne.
- Smetse, dit Monseigneur Jésus, ceci est très bien, je te baille permission d'entrer en mon paradis.

De Coster tenait le secret de l'art dont procédera, dans dix ans, la *Légende d'Ulenspiegel*.

L'appétit vient en mangeant. Il n'avait d'abord songé qu'à égrener, un à un, ses contes ; il rêvait maintenant de les réunir en volume, mais la matière était un peu mince. Il allait peut-être s'y résigner quand l'inspiration lui vint. « Une légende manquait pour faire de mon volume un vrai volume, écrit-il tout excité à Elisa. Cette légende, je l'ai trouvée. Elle est historique, sublime et vraie. Félicite-moi, le sujet est si beau que bien traité il ferait à lui seul une réputation. Il est inédit et se base sur une ballade flamande populaire. Demain, je traduis la ballade, lundi je commence la légende, je suis tout feu pour elle ». Inédite ? Pas tout à fait : la vieille ballade *Van Here Halewine* avait été publiée en 1848 par J.-F. Willems dans ses *Oude Vlaamsche Liederen*¹. Mais il y mettait tant de cœur qu'elle semblait lui appartenir plus que les autres. Il se jeta dans le travail avec une véritable fièvre : « Ma légende bout toujours. Quand elle sera bien faite, bien dessinée dans ma tête, je mettrai la main à l'œuvre qui ira vite. C'est une statue à fondre, je prépare mon métal et mon moule. A bientôt la fonte ». Comme d'habitude, il raturait, biffait, recommençait : « Ce soir j'ai

¹ J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 101 ; P. Hermant, *op. cit.*, p. 73 ; J. Hanse (*Légendes flamandes*, pp. 16-17) montre ce que De Coster doit exactement à la ballade populaire.

repassé les 80 premières pages d'*Halewyn*. Il y a encore des longueurs». Mais cela venait bien et il y mettait une sorte de fureur : «J'ai travaillé en rentrant, j'ai travaillé encore ce soir, j'ai un peu de fièvre mais qu'importe. Je veux bien être malade, s'il le faut, mais réussir. Je me guérirai après. J'ai encore demain et peut-être un peu après-demain à travailler à *Halewyn*. Samedi soir, je le lâche. Je n'ai pas été assez sévère envers moi ce soir, je me suis laissé aller à l'émotion, aux larmes comme si j'en lisais un autre. Demain, il me faut être plus froid. Je dois être à moi-même un plus terrible juge »¹. Je travaillerai, avait-il promis autrefois au vieux Defacqz.

Avec *Sire Halewyn*, de nouveau le ton change. Aux langueurs mystiques du premier conte, à la saine robustesse du deuxième, à la cocasserie satirique du troisième succèdent la cruauté et le tragique dans le récit des crimes du tueur de vierges que seule une jeune fille pourra vaincre. C'est le type même de la ballade populaire, peu soucieuse du relief psychologique, mais affrontant des personnages symboliques dans la lutte éternelle du bien et du mal. «Cœur d'ambitieux, cœur de pierre», conclut la morale de l'histoire, où De Coster s'en est pris aux lâches, aux hypocrites, aux couards, aux présomptueux. Ici le conteur déchaîne les forces surnaturelles et les instincts sanguinaires dans l'âme avide d'un avorton «laid, chétif, piteux et d'aigre trogne», sournois et pleutre, moqué de tous, qui se vend au démon pour acquérir force et beauté. Son chant maléfique envoûte les vierges qu'il met impitoyablement à mort. Son châtiement, la résurrection des victimes et le triomphe de la jeune Magtelt font partie des nécessités de la ballade. De Coster a su faire passer frisson et poésie dans une légende cruelle et sauvage, la plus proche de l'esprit du moyen âge.

Il maîtrisait maintenant à la perfection sa forme et sa langue, utilisant le refrain, les rappels, les dialogues, la fragmentation extrême de la phrase, répartissait l'histoire en trente-trois chapitres courts, développait l'idée en très brefs alinéas rappelant le rythme des romances populaires :

Cependant vinrent âpre hiver, aigre froid et furieux autan.
Et le cœur de la quinzième vierge ne battit plus tant forte-
ment sus la poitrine du Sire Halewyn.

Et il chanta, mais nulle ne vint. Ce dont il fut bien triste et
fâché.

Mais, considérant qu'il était, au château du sire de Heurne,
deux fillettes réputées pucelles par le pays,

Et que ledit château n'était tant plus distant de sa seigneurie
que de la cinquième part d'une lieue,

¹ Potvin, pp. 175-176, 177, 178.

Et qu'ainsi les deux fillettes le pourraient ouïr et venir à lui, Il s'alla à chaque nuit bouter sus la limite de sa terre, et là chanta vers ledit château, nonobstant l'aigre froid, et la neige commençant choir abondamment.

L'effet de simplicité, la tournure naïve, la coloration médiévale des quatre légendes sont le résultat d'un effort concerté pour vaincre sa prolixité naturelle. « Le vieux langage français, disait-il, est le seul qui traduise bien le flamand » : la langue moderne, trop guindée, lui paraît impuissante à rendre l'humour pittoresque et populaire du thiois. A travers elle, il donne le sentiment de retrouver une mentalité simple et confiante, celle des foules médiévales écoutant, ébahies ou frémissantes, les belles histoires de miracle et de mort, ou se réjouissant sans arrière-pensée aux scènes plaisantes ou grotesques. Cette langue n'était pas un artifice, mais un élément de composition poétique.

Depuis l'illumination du pèlerinage d'Haeckendover, De Coster a vécu des mois heureux, emporté par la fièvre créatrice et la conviction que l'œuvre était bonne. Tant d'efforts et d'obstination trouvaient enfin leur récompense. Non, il n'était pas un raté, un scribouilleur sans talent qui se faisait illusion sur lui-même. La réussite lui donnait des ailes. Il rédigeait ses légendes, mais il s'occupait aussi de ses *Contes brabançons*, songeait à la *Légende d'Ulenspiegel*, publiait dans la revue de Rops *Celui de la nuit*, confession romantique d'une amoureuse, et des *Profils de bourgeois*, satiriques et sans grand intérêt, ou encore *l'Humble supplique à la comète*, qu'on retrouvera dans les *Contes brabançons*.

Dès février 1857, *l'Ulenspiegel* a annoncé, pour paraître chez Parent et illustrées par Dillens, des *Légendes brabançonnnes* devenues, en avril, les *Légendes flamandes*¹. Pour le volume, De Coster a modifié l'ordre, plaçant en tête *Les Frères de la Bonne Trogne* et finissant par *Smetse Smeë*, de conception plus large et préluant en quelque sorte à cet *Ulenspiegel* qui lui trotte déjà dans la tête. Nourries du souvenir de Breughel, Jordaens, Teniers, Jan Steen ou Bosch, les *Légendes* ne pouvaient selon lui paraître sans illustrations, quand lui-même comptait nombre d'artistes parmi ses amis. Il a parlé de son œuvre à droite et à gauche et les peintres sont venus à la rescousse. Le livre sera décoré de douze eaux-fortes par Adolf Dillens, Charles De Groux, Félicien Rops, François Roffiaen, Edmond De Schampheler, Jules Van Imschoot et Otto von Thoren. Rops, marié depuis peu et rentré à Namur, n'a pu faire que trois eaux-fortes et la couverture, mais il s'est juré, pour une autre édition, de retenir

¹ *Centenaire de Charles De Coster*. Catalogue de l'exposition, pp. 21-22.

pour lui seul toutes les illustrations de *Smetse Smeë*¹. Sur la chaleureuse recommandation du poète André Van Hasselt, le ministre de l'Intérieur a accordé un subside pour les illustrations².

Tout cela était fort bien et devait aller encore mieux. Le proscrit Emile Deschanel, collaborateur de *L'Indépendance belge*, eut connaissance des bonnes feuilles et, emballé, consacra aux *Légendes*, le 29 septembre, un article élogieux. Puis il recommanda le livre à son ami Hetzel, alors à Spa. Celui-ci fit une heureuse suggestion : pourquoi ne pas tirer de l'article de Deschanel une préface, le nom de l'exilé étant plus connu du public que celui de De Coster ? Charles fut ravi d'abandonner sa propre préface, pour laquelle il se trouvait en panne d'inspiration. Votre livre est beau, lui disait Hetzel, mais ne vous faites pas trop d'illusions : « Le succès littéraire de vos charmantes légendes n'est pas douteux — le succès de vente est plus incertain. La forme que vous avez adoptée, non sans raison cependant, circonscrit malheureusement le cercle des lecteurs que vous auriez pu trouver en écrivant ces jolis contes dans un français tout à fait moderne »³. Parent jugea plus sage de laisser les risques à son confrère et renonça à publier les *Légendes*, réservant ses droits pour une éventuelle seconde édition. Imprimé à Bruxelles, chez Callewaert, le livre paraîtrait à Paris, chez Michel Lévy, et à Bruxelles chez Méline, dans la collection Hetzel. Charles était aux anges.

Depuis qu'il s'était jeté à corps perdu dans la création, il aimait toujours Elisa, mais peut-être avait-il moins besoin d'elle. Il avait fait de la jeune fille sa secrétaire, pour l'associer à son œuvre, et elle recopiait ses manuscrits illisibles de sa belle écriture régulière de pensionnaire. « Tu me portes bonheur », lui écrivait-il, et il l'assurait que Wantje et Magtelt lui ressemblaient comme des sœurs et qu'elle l'inspirait, le soutenait dans son effort. La petite fille écoutait son grand garçon, contente de lui faire plaisir, espérant sans trop y croire un succès qui ne rapporterait pas que de la gloire. Il la trouvait trop réaliste : « Toujours parler d'argent, répondait Charles excédé, est aussi ennuyeux que parler toujours pommes de terre ». Il la conjurait, pour la centième fois, de mieux le comprendre : « Si tu savais les mille tortures, les mille découragements contre lesquels je suis obligé de lutter ! » Embarqué sur son rêve, il lui peignait leurs félicités futures, « l'un près de l'autre à ma table, moi te lisant ce que je fais, [...] toi écoutant, moi te grondant de ne pas me critiquer assez ». Elisa était coquette, elle aimait sortir, se montrer, parler chiffons. Se voyait-elle pour la vie dans l'ombre du futur grand homme, à soigner les bobos de son âme en

¹ ML 3713/2.

² Lettre du 29 juillet 1857, dans *La Libre Critique*, 39, 1894, pp. 292-293.

³ Lettres de Hetzel à Deschanel et à De Coster, 5 et 16 octobre 1857 (ML 3712/11, 17).

l'écouter déclamer sa prose ? De temps en temps il se souvenait de lui expliquer combien elle comptait pour sa création : « Je te dois cette grande reconnaissance que, grâce à toi, j'ai eu des inspirations heureuses qui sont le jalon, le premier de ma réputation. Tout ce que j'ai fait en t'aimant m'a réussi — et ce que j'ai gardé et ce que j'ai livré au public ». C'est clair : de plus en plus, ses lettres parlaient de lui-même, de son travail. Sans le savoir il s'éloignait, obsédé par la littérature, hanté par l'ambition. En corrigeant les épreuves, parfois il levait la tête, inquiet pour son « livre tant aimé » qui était, il en était sûr, « neuf et audacieux ». Il murmurait, pour se convaincre : « Il y a peut-être de la gloire là-dedans ? » Puis il se rappelait la mise en garde d'Hetzel et croisait les doigts, pour ne pas tenter le sort : « Je ne dois m'attendre après tout qu'à un médiocre succès. S'il est grand, tant mieux ». Inlassablement il confiait à Elisa ses inquiétudes et ses élans de confiance :

Qui sait ce qu'on dira de mon livre quand il aura paru ? Les uns diront que je suis un catholique, les autres que le siècle n'est pas à la fantaisie, qu'il faut de l'utile aujourd'hui en littérature. Les poètes, les grands, seront-ils bienveillants et justes ?

[...] Il est si facile cependant d'accumuler de grandes phrases, des phrases banales, bien sonores, bien creuses et de passer ainsi pour un utilitaire. Et cependant cette fantaisie si vivement attaquée par quelques-uns me plaît. Ce monde étrange, j'aime à m'y plonger, j'aime l'espèce de folie qu'il faut pour créer dans ce genre. Qui sera de mon avis ?

Je voudrais tant ne marcher sur les traces de personne, me faire une spécialité. Je le ferai. On peut aussi dans ce genre peindre de vrais caractères, de vrais hommes, avoir et montrer du bon sens. Je resterai crânement et fortement ce que je suis. [...] Je ne baiserais ni ne tergiverserais, je marcherai droit dans la route que je me suis tracée¹.

Que pensait Elisa ? Ne lui arrivait-il pas de se dire : Et moi, dans tout cela ? Charles a l'intention de se rendre à Paris. Son livre y paraîtra et n'est-ce pas là que se font les réputations, que se consacre le génie ? Elisa a dû en frémir. Il a renoncé, mais pas pour elle : « Il n'en sera plus question : je m'enterre ici, c'est le seul moyen de rendre ma mère heureuse ». Après la littérature, sa mère ! C'est vrai qu'il s'éloignait et, par moments, il en prenait conscience : « Il y a

¹ Potvin, pp. 190, 193, 191, 182-183, 198, 181, 182.

deux hommes en moi, l'ambitieux dur et impitoyable et un autre moi que je suis quelquefois quand je pense à toi avec mon cœur»¹.

L'art vit d'égoïsme. Pour l'instant, seul comptait son livre. Les *Légendes flamandes* s'étalèrent à la devanture des libraires dans les derniers jours de décembre 1857, mais datées de 1858 pour leur conserver plus longtemps un aspect de nouveauté.

¹ Potvin, p. 181.

Chapitre V

Les grandes espérances

Le livre paru, il le fit admirer à tout le monde. Devant la magie de l'imprimé, sa mère et Caroline se disaient que Charles, peut-être, avait raison, qu'il deviendrait un grand écrivain riche. Les amis le complimentaient, les envieux le jalousaient : il entra dans la carrière. Il remercia Deschanel de son « coup d'épaule » et Deschanel le remercia de son « magnifique volume ». Il est allé chez Wiertz, qui lui a montré ses derniers tableaux en lui expliquant sa théorie de l'art et qui a admiré son livre, qu'il trouvait « beau, original »¹. Ces éloges le chatouillaient, mais il guettait les comptes rendus de ses pairs.

Le premier avait été celui de Deschanel, paru avant même la publication des *Légendes*. C'était, disait le critique, écrit « avec assez d'art et de grâce » et si bien fait que, par endroits, Rabelais et Montaigne n'auraient pas mieux dit. Malheureusement, le premier aussi, il parlait de pastiche. Ce genre exigeait beaucoup de travail et une connaissance approfondie du vieux langage et De Coster, il l'en félicitait, n'avait commis « qu'un très petit nombre d'inexactitudes ». « L'essai, concluait-il, est donc des plus heureux. Mais le mot *essai* ne signifie pas que nous engageons le jeune auteur à persévérer dans cette voie étroite. Comme étude, une fois en passant, le pastiche peut avoir du bon. A la longue, et comme genre définitif, le pastiche serait, à notre avis, un travail puéril et peut-être desséchant ».

Avec Van Bommel, en janvier 1858, ce fut la même chanson. Il saluait une œuvre « destinée à faire sensation [...] par une imitation heureuse du langage français du XVI^e siècle ». Et comme Van Bommel était un professeur, il avait compté les anachronismes de langage et les avait trouvés peu nombreux. Donc l'auteur ne se bornait pas au simple pastiche — encore — mais avait « des tournures naïves, des expressions pittoresques, des vocables et des diminutifs

¹ ML 3712/12, 13, 9 et 10 janvier 1858 ; Potvin, p. 185.

qui, pour être de sa propre création, ne seraient certainement pas désavoués par les bons écrivains du commencement du XVI^e siècle». En somme, si De Coster avait prétendu rivaliser avec eux, il n'avait pas mal réussi. Le journaliste de *La Patrie* évoquait les *Contes drolatiques* de Balzac et déconseillait, comme Deschanel, de s'enfermer dans cette impasse. En revanche, dans l'*Uylenspiegel*, Karl Stur refusait de parler de pastiche parce que l'œuvre portait «la marque incontestable de l'inspiration flamande» et ne pouvait donc être comparée à celles de Rabelais et de Montaigne, «les écrivains les plus essentiellement français que l'on connaisse». Curieuse raison!

Cela recommençait un peu partout, avec les meilleures intentions. «Enfin! s'écriait le *Sancho*, voici un livre qui a puisé son inspiration dans l'amour du pays et de ses annales! M. De Coster est l'homme de Rabelais. Comme il a dû le lire, le relire, le méditer, le tourner et le retourner! [...] Notre dernier mot s'adressera à l'auteur: Bravo, et courage!» Dans l'*Uylenspiegel* du 14 mars, Pittore, c'est-à-dire le champion du réalisme, Emile Leclercq, fit ensemble des compliments et des réserves: «Cette fantaisie ravissante, très littéraire, m'a charmé; mais je désire pouvoir juger M. De Coster après une publication plus sérieuse. Je lui crois un esprit observateur, fureteur, amoureux de mystères et du secret des âmes. Eh bien, il trouvera dans l'étude de ses contemporains de quoi satisfaire sa soif de connaître. Je l'ai écrit et je l'écrirai sans cesse: laissons le passé aux historiens». Bref, lui disait-on le plus souvent, c'est très bien, mais faites donc autre chose. En 1863 encore, le jury du prix décennal de littérature reconnaîtra à De Coster «une érudition irréprochable», mais ne verra dans les *Légendes* «que des pastiches du vieux langage français»¹.

Il fallait se résigner: succès d'estime. Déconcerté, le public bouda l'archaïsme du style, le régionalisme des sujets. De Coster eut le sentiment qu'on ne le comprenait pas. Et d'abord, pourquoi ces gens tombaient-ils toujours sur *Smetse Smeë*? Lui, il préférait *Sire Halewyn*, et c'était aussi l'avis de Rousseau, de Pirmez, de Dillens. En tout cas, ce n'était pas le triomphe espéré.

Son ami Charles Potvin, nationaliste ardent et libéral militant, l'avait convaincu d'adhérer à la Franc-Maçonnerie, un milieu où il rencontrerait des esprits en communion avec le sien. Il fut initié le 7 janvier 1858 à la Loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis, sous le Vénéralat d'André Fontainas, futur bourgmestre de Bruxelles. Fondée en 1782, la Loge des Vrais Amis, qui avait participé en 1834 à la fondation de l'Université, avait fusionné en 1855 avec celle des Amis du Progrès, qui datait de 1838. C'était pour De

¹ E. Deschanel, *L'Indépendance belge*, 29 septembre 1857; E. Van Bommel, *Revue trimestrielle*, janvier 1858, pp. 387-388; *La Patrie*, 28 février; Karl Stur, *Uylenspiegel*, 31 janvier; *Sancho*, 7 février; E. Pittore, *Uylenspiegel*, 14 mars; *Moniteur belge*, 1863, II, p. 2624.

Coster un engagement significatif. Philosophique, philanthropique, voire un peu mondaine au début du siècle, la Maçonnerie belge, depuis 1830, tendait à se muer en société parapolitique. De déiste et spiritualiste qu'elle était, elle avait évolué vers un anticléricalisme de plus en plus virulent, vers l'antichristianisme et même l'antireligion. Les démocrates comme Altmeyer y venaient aussi défendre la cause des classes laborieuses et trouvaient en De Coster un auditeur attentif¹. Il avait pour le peuple un sentiment romantique, artiste et paternaliste. Il a assisté à un dîner auquel Henri Samuel, l'imprimeur fouriériste, avait convié ses typographes et s'attendrit sur un ouvrier un peu gris qui répétait : « Moi, j'aime mon bourgeois, moi je veux crever pour mon bourgeois » — preuve qu'un patron pouvait être aussi un frère. Dans ce peuple, il voyait les forces vives de l'avenir :

Les gens du monde, après avoir lu certains romans de G. Sand, où elle parle de l'ouvrier, [...] disent : Oh ! G. Sand idéalise l'ouvrier, l'ouvrier n'est pas ainsi. Eh bien, ils se trompent, G. Sand a raison contre eux tous ; si l'on veut encore chercher de la chaleur, de la jeunesse, de l'enthousiasme, de la force, c'est dans ces hommes qui portent des blouses et ont les mains calleuses. Sous l'habit noir le cœur bat moins vite.

A Gand, avec Dillens et Hettema, ils ont traîné dans les bals populaires, puis « roulé de taverne en taverne, [...] dans ces trous où il n'y avait d'autre tentation que de mauvaise bière ». C'est ce qu'ils cherchaient : « Voir le peuple, le peuple surtout. Le bourgeois est le même partout »². En Loge, on débattait des problèmes sociaux urgents et du sort des ouvriers. Dans son atelier, ou chez les Amis Philanthropes, il retrouvait Potvin, Altmeyer, Rops, Henri Samuel et Albert Lacroix, puis Artan et Dillens, qui illustreront *Ulenspiegel*³.

Il fut assidu et ces rencontres lui faisaient chaud au cœur ; mais elles ne suffisaient pas pour dissiper son découragement. Après des années d'efforts, de tâtonnements, de lutte contre la médiocrité, ses chères *Légendes* ne réalisaient pas ses espoirs. Encore une fois, il était mal compris, mal jugé, le guignon le poursuivait.

¹ ML 2239/16. Voir O. Hennebert, *Aperçu de l'histoire de la Loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis*, pp. 5, 27, 36, 38, 40 ; R. Desmed, *L'évolution du sentiment religieux chez les Francs-Maçons belges entre 1830 et 1914*, pp. 57-86.

² Potvin, pp. 139-203.

³ J. Bartier, *Charles De Coster et le jeune libéralisme*, p. 293.

Au début de 1858, il a laissé sa mère et sa sœur rue de la Tulipe pour s'installer au 78 de la rue aux Laines, chez de braves gens qui lui louent une grande chambre bien aérée. C'était un autre nid pour lui et Elisa mais, de ce côté-là aussi, les choses allaient mal et leur liaison s'effiloçait. La jeune femme n'avait pas fait grand cas de ses *Légendes*, et il le lui reprochait avec aigreur : « Mon livre dort dans les profondeurs de votre indifférence. Pauvre œuvre faite en pensant à vous et qu'on reçoit comme le dernier des étrangers ». Cette insouciance le blessait. Elisa, elle, pensait que ce livre ne changeait rien. Toujours se cacher, dissimuler, mentir, ce n'était pas une vie. Pour le mardi gras, par exemple, c'est ensemble qu'ils auraient dû visiter Gand s'ils avaient osé s'afficher¹. Les années passaient et cette relation secrète ne déboucherait jamais au grand jour.

De Coster a postulé une charge d'enseignement à l'Ecole militaire et il a essuyé un échec². Maintenant qu'il n'est plus soutenu par l'espoir de la réussite, à nouveau il a besoin d'Elisa qui, il le sent bien, s'éloigne de lui :

Si vous saviez les tristes idées qui me passent par la tête. Je pleure toutes les nuits. Je suis seul, je souffre, je souffre horriblement, je ne crois plus à rien, je n'espère plus rien, je ne fais plus de plans d'avenir. Pour qui les ferais-je ? Mon ambition est morte, ma poésie est morte et ma jeunesse aussi. Vide, vide, vide tout. [...] Il faut m'aimer encore, voyez-vous. Je vous aime tant, moi. Il ne faut pas laisser seul un fou qui n'a que vous au monde. [...] Mais non, tenez, n'ayez pas pitié de moi, si vous ne m'aimez plus, si vous êtes heureuse sans moi. Il faut me le dire crûment, sans rien ménager. Il me faut la vérité, dùt-elle me tuer.

Il touchait le fond. On lui jetait des reproches, on lui demandait s'il allait enfin se décider à faire quelque chose et lui se sentait écrasé, broyé, avec de brusques sursauts de révolte :

On me parle toujours de places, d'emplois, de misère et chaque parole me tombe bien lourde sur le cœur. [...] Je

¹ ML 3707/38, 3708/15.

² On ignorait tout jusqu'ici de cette candidature. En juillet 1858, De Coster est désigné comme « un des hommes de lettres qui ont postulé récemment la place de répétiteur à l'Ecole militaire ». Archives du Musée de l'Armée, registre matriculaire n° 5916. Voir R. Trousson, *Charles De Coster et « l'affaire Van Sprang »*.

souffre horriblement à chaque pas que je fais dans la réalité. Mon livre me reste comme un souvenir de ma jeunesse, de mes illusions, de mon enthousiasme et de ma foi dans l'avenir. [...] Dans mon esprit maintenant, une seule vision reste : c'est, sous un ciel de plomb, un marécage noir, des arbres désenfeuillés. Et je me représente toujours être au milieu de ce triste paysage. On dit que mon livre est beau, mais à quoi donc sert-il de faire de belles choses ? Est-ce que l'hôpital est nécessairement le lot de ceux qui ne veulent vivre que par la poésie ? Mais je lutterai, je ferai de la littérature utilitaire, de sottes tirades patriotiques auxquelles applaudiront les badauds...¹

Elisa n'y tenait plus, depuis sept ans que duraient ces hauts et ces bas, ces exaltations et ces crises, et lui-même sentait que l'élan n'y était plus. « Je vous aime et je vous hais à la fois, lui dit-il en mars, je vous appelle et je vous repousse. Cela n'est pas de l'amour et cela ne rend pas heureux. Vous méritez mieux. Vous serez plus heureuse loin de moi. Quittons-nous pour toujours ». Bien sûr, c'était serment d'ivrogne, mais le dénouement approchait. Le secret ne pouvait être éternel, on savait qu'ils se revoyaient. Le frère d'Elisa vint raisonner Charles, lui arracha la promesse de ne plus la rencontrer. Il lui écrivit une lettre déchirante : « J'accepte la liberté que vous m'offrez. Je tiendrai la promesse que j'ai faite à ton frère. Dès ce moment je ne chercherai plus à vous rencontrer. J'aurais honte de vous offrir encore un amour qui n'est fait pour vous que de larmes et de tortures. [...] Vous avez été tout mon bonheur, toute ma poésie, toute la vie de mon cœur. Jamais je ne vous oublierai. Votre place est au plus profond de mon cœur. [...] Ce n'est pas de ma faute si je n'étais pas plus riche »².

Ce fut douloureux, il lui semblait laisser derrière lui sa jeunesse et ses rêves. Bientôt il n'y tint plus, griffonna un billet où il disait : « Je désire vous voir encore une fois ». Ils se retrouvèrent de loin en loin, sans espoir et sans bonheur. Mais Charles tremblait à l'idée que sa mère à son tour pourrait apprendre la vérité. Ce coup serait si dur qu'elle risquait l'apoplexie. Elevé par elle, il lui restait profondément attaché ; il lui était reconnaissant des sacrifices consentis, mais aussi il la craignait et la vieille dame n'hésitait pas à fouiller ses tiroirs. Il fallut cette terreur de la découverte pour le mener à la rupture définitive :

Caroline m'a parlé de vous. Elle m'a fait donner ma parole

¹ Potvin, pp. 139,203.

² ML 3706/236, mars 1858 ; Potvin, p. 195.

d'honneur que tout est fini entre nous. Je l'ai donnée de bouche et du fond du cœur. Voici pourquoi. Elle a commis l'imprudence de raconter à maman qu'elle avait rêvé (elle était encore à Ostende) que nous nous étions remis. Dès lors ma mère s'est mise à souffrir et sa maladie a commencé. Elle aussi m'a parlé de vous et il y avait une telle exaltation de peur dans ses paroles rien qu'à la seule idée que ce qui est pourrait être, que je crains une apoplexie le jour où le hasard (cela se peut) ferait découvrir la vérité. Il est de votre devoir et du mien de rompre aujourd'hui, sans retard.

[...] Je ne sais si vous comprenez bien comment, vous aimant, je vous quitte ; mais rentrez en vous-même, songez à tout ce que je vous ai dit et vous verrez par vous-même que ce qui arrive aujourd'hui, devait arriver tôt ou tard.

[...] Triste est le jour qui m'a fait vous rencontrer, car je vous ai fait bien souffrir, mais beau a été notre amour et beaux seront nos souvenirs. [...] Je ne sais si mon cœur battra encore pour quelqu'un ; je vais commencer une vie errante et d'aventures. Que Dieu me conduise, Elisa. [...] Je vous quitte en vous aimant. Le devoir est plus fort que moi...¹

Ils se rendirent leurs lettres. Celles d'Elisa se perdirent, Charles conserva celles qu'il avait écrites, laissant ce pauvre dialogue à une voix, anxieux et plaintif, querelleur et jaloux. Combien de fois parcourut-il ces centaines de feuillets qui avaient contenu toutes ses illusions ? Le temps en fit bientôt des feuilles mortes.

Cette rupture fut douloureuse, mais sans surprise. Les motifs ne manquaient pas, à commencer par la lassitude, qui érode insensiblement les sentiments au cours d'une liaison de sept années traversées par les cancans, les contrariétés, les échecs. La famille d'Elisa, composée de bourgeois, tous notaires ou robins, ne pouvait voir d'un bon œil un mariage avec un bohème sans avenir qui disait à qui voulait l'entendre son mépris de la boutique et du commerce. Du reste, la mère et la sœur de De Coster étaient elles-mêmes hostiles à ce projet. Mme De Coster s'inquiétait d'une union cherchée par son fils bien au-dessus de sa condition. Ne craignait-elle pas aussi, elle qui déjà entretenait un fils qui avait passé la trentaine, d'avoir à subvenir aux besoins du jeune ménage ?

Cette longue aventure avait déchiré l'homme, mais mûri l'artiste. Peut-être avait-il aimé Elisa surtout pour lui-même ? Le désir de l'épouser avait fouetté

¹ ML 3707/43 ; Potvin, pp. 205-206.

son ambition, sa volonté de parvenir. « C'est parce que je t'aime que je travaille, lui disait-il, c'est parce que je t'aime que je me ferai un nom. Je veux que tu sois fière de moi ». Et il avait l'impression que cet amour lui donnait des ailes, le mettait à cent coudées de ce qu'il était avant de la connaître : « A lire ce que j'ai fait alors et ce que je te ferai bientôt lire, tu verras la différence qu'il y a entre mon esprit d'alors et celui d'aujourd'hui. [...] Ma pensée est plus vaste, il y a peu de chose que je ne comprenne du premier coup d'œil, dans les choses de sentiment mon jugement est droit et sûr, infaillible même. Pourquoi ? Parce que je t'aime »¹.

C'est vrai qu'elle lui a apporté beaucoup, mais c'est moins Elisa qui l'a influencé que l'idée qu'obstinément il s'était faite d'elle. Narquoise, coquette, peut-être un rien aguicheuse, trop gaie, un peu enfant et peu formée aux choses de l'esprit, elle n'était pas ce qu'il voulait qu'elle devînt. Il avait rêvé son amour comme il se rêvait lui-même, et Félicien Rops n'avait pas tort de dire de lui : « Il n'a jamais vécu sa vie ; il vivait un personnage fantastique et chimérique, qui était son idéal, et auquel il ressemblait comme une poire ressemble à une mosquée »².

Y eut-il un épilogue ? On a dit — mais que ne dit-on pas, et sans l'ombre d'une preuve — qu'ils s'étaient revus en secret pendant des années. Ou bien qu'Elisa, tuberculeuse, était partie se soigner à la campagne ou qu'elle s'était retirée chez sa sœur — laquelle ? —, qu'elle avait disparu sans domicile connu. Les uns la croient morte avant la publication d'*Ulenspiegel* en 1867, les autres penchent pour 1870...³

La réalité est simple et n'a rien de mystérieux ni de romanesque. Le père d'Elisa, malade depuis longtemps, mourut dans la nuit du 23 au 24 décembre 1858⁴. Orpheline de mère depuis l'âge de cinq ans, tous ses frères et sœurs mariés, elle se retrouva seule dans la grande maison de la rue de l'Arbre béni. Déseparée après la rupture avec De Coster survenue quelques mois plus tôt, éprouvée par la mort de son père, elle ne pouvait vivre à l'écart et avait besoin de se changer les idées. Elle disparaît donc en effet sans domicile connu, mais pas pour s'installer à la campagne. Dès le lendemain des obsèques, Elisa s'embarqua pour l'Angleterre, destination qui n'a rien de surprenant quand on

¹ Potvin, pp. 122, 90-91.

² Lettre inédite, citée par G. Charlier, *Charles De Coster*, p. 8.

³ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 27 ; J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 120 ; L.-L. Sosset, *La vie pittoresque et malheureuse de Charles De Coster*, p. 36 ; J. Vial, *L'étrange aventure de Charles De Coster*, p. 291 ; C. Huysmans, *Charles De Coster*, p. 255 ; W. Koninckx, *Het smartelijk leven van Charles De Coster*, p. 16.

⁴ A trois heures du matin. Archives du Royaume, réf. B, D, 76, année 1858, Ixelles, acte n° 578.

sait que son frère Charles, l'ingénieur civil, avait épousé, le 27 août 1844, une demoiselle Emma Box, originaire de Marylebone, dans le Middlesex¹.

Elle y végéta quelques mois, le temps de se remettre, et, le 25 septembre 1859, reparut à Saint-Josse, au 6 de la rue de la Limite. La maison appartenait, non à sa sœur Cordélia, mais au mari de celle-ci, le notaire séducteur Horace Sroyen. Les familles bourgeoises avaient de ces arrangements discrets. Elle vit donc souvent sa sœur et son beau-frère et leur fille Aline. Elle vécut même assez pour voir Aline épouser le notaire Barbé et connaître leurs deux filles, Marie et Marthe. C'est rue de la Limite que s'éteignit à trente-sept ans, le 11 février 1869, à onze heures du soir, Elisa Spruyt, « fille célibataire ». Le décès fut déclaré le surlendemain par un employé de Sroyen et un voisin d'Elisa². Peut-être avait-elle eu la force de lire *Ulenspiegel*, où elle revit, idéale enfin, sous les traits de Nele.

Charles se retrouva seul et le cœur lourd. Malgré les déceptions, il gardait pourtant la volonté, plus forte que tout, de créer. Il travaillait d'arrache-pied à sa grande *Légende*. Celle-là devait réussir, il y passerait le temps qu'il faudrait, s'acharnerait jusqu'à ce qu'on reconnût son talent. Et cette fois c'était l'œuvre majeure, non plus un bref récit, mais un volume qui grossissait sans cesse sous sa plume, une véritable épopée, la fresque d'un siècle. Le 13 février 1859, il en donna un extrait dans la revue de Rops : *Comment Uylenspiegel fut peintre*, première rédaction du chapitre LVII du premier livre. Déjà une note impatiente claironnait la prochaine publication de l'ensemble, avec des illustrations de Rops. « Nous nous occupons depuis plusieurs années, écrivait Karl Stur, à reconstituer cette légende altérée, annihilée presque par tant de sottises traductions. Un de nos collaborateurs, M. Charles De Coster, qui a fait ses preuves par la publication des *Légendes flamandes*, s'est chargé de ce soin ». C'était pour le moins prématuré. Cet énorme labeur l'accaparait, dévorait la majeure partie de son temps, et il avait d'autres projets en train. Cette année-là, il ne publia, et encore, en décembre, que *Les Aventures d'un coucou*.

Comme il fallait vivre, il faisait un cours d'histoire à l'Institut Rachez³, mais la corvée ne payait guère. Une occasion inespérée s'offrit par hasard. Sur la foi du « vieux français » des *Légendes flamandes*, on le croyait un peu historien, archéologue ou paléographe. Cette réputation lui valut, le 27 janvier 1860, une

¹ Archives de la ville de Bruxelles, 1855, n° 406. Charles n'apparaît plus dans les recensements à partir de 1856 : il s'était probablement fixé en Angleterre.

² Recensement de la commune de Saint-Josse-ten-Noode, vol. 8, f° 272, années 1856-1866 ; *ibid.*, vol. 17, f° 69, années 1866-1876. L'acte de décès est aux Archives du Royaume, 713.831, 13 février 1869, n°106.

³ L. Monteyne, *Charles De Coster*, p. 62 ; L.-L. Sosset, *La vie pittoresque*, p. 56.

nomination auprès de la Commission royale chargée de la publication des anciennes lois et ordonnances, annexée aux Archives du Royaume. Il y serait, non membre de la Commission, mais employé au secrétariat¹. Comme jadis à la banque, il ne devait pas s'y comporter en fonctionnaire exagérément zélé mais, depuis qu'il s'occupait du XVI^e siècle, les vieilles paperasses, les grimoires, les procès de sorcellerie le passionnaient. Il faisait revivre dans son imagination cette époque sanglante et farouche, mais haute en couleurs, qui était celle de son *Ulenspiegel*².

La même année, il déménagea encore pour se fixer au 35 de la rue du Viaduc. Maintenant que les rendez-vous avec Elisa ne le rappelaient plus à la sagesse, il s'abandonnait à son goût pour les vieux quartiers et les auberges de banlieue où il retrouvait ses amis peintres. A la *Cour royale*, au *Cheval blanc*, Roffiaen, De Schampheleer, Dillens, Van Imschoot fumaient leurs pipes en causant broches et pinceaux³. Dans les estaminets enfumés et les rues populeuses, il lui semblait que s'était mieux conservée la vie d'autrefois, celle qu'il tentait de ranimer dans son livre. Il aimait s'accouder aux lourdes tables noires des cabarets, sous les épaisses solives, à rêver en brouillant du pied le sable répandu sur le sol. Il écoutait les lourds buveurs de bière, leurs gros rires et leurs jurons. Rentré chez lui, il les retrouvait dans ses livres d'histoire qui lui parlaient de leurs ancêtres du temps jadis.

Il fallait se hâter de fixer ces vestiges, car le vieux décor de sa jeunesse s'effritait chaque jour davantage et le pittoresque vétuste reculait devant la poussée des quartiers neufs qui reléguait parmi les souvenirs le Bruxelles débonnaire et allègre d'antan, livraient à la pioche les bâtisses aux façades de bois et aux pignons dentelés, plantées de guingois au bord des rues étroites. Fortune faite, le bourgeois gagnait le Quartier Léopold, où se saluaient l'industrie, la finance et la bourse. Avide de respectabilité, il se faisait élire officier de la garde civique, membre du conseil communal, montrait ses décorations au Casino et s'endormait avec dignité au Théâtre de la Monnaie⁴. De Coster détestait ces ventres et ces crânes chauves, ces bonnes consciences sommeillant dans l'or et dans l'ordre. Baudelaire se promènera bientôt dans cette « capitale des Singes, pays des bossus, domaine du Rachitis » dont il hait la médiocrité et la vulgarité. Le poète, il est vrai, avait fait ses conférences au Cercle artistique et littéraire devant des banquettes vides. Il disait, furieux : « La Belgique est un bâton merdeux ». Charles regardait croître le succès officiel des

¹ ML 3714/26, ML 27/26.

² Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 94; L. Monteyne, *op. cit.*, p. 136; J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 26.

³ H. Coopman, *Le Bruxelles de Charles De Coster*, p. 198.

⁴ E. Greyson, « Quand on a des loisirs », *Revue trimestrielle*, 1861, pp. 26-27.

autres et en voulait aux artistes qui se prostituaient pour une médaille ou un bout de ruban. Gallait avait refusé le titre de baron, mais Leys l'avait accepté, et De Coster gronde : « A-t-il pensé qu'il serait ridicule de dire le baron Shakespeare, le baron Vondel, le baron Keats, le vicomte Conscience, le chevalier Molière, le prince Hugo et qu'il sera tout aussi ridicule de dire le baron Leys ? Quand on n'est rien par soi-même et que l'on vous nomme baron, on est du moins alors le fantôme de quelque chose, mais quand on s'appelle M. Leys, on n'a pas besoin d'autre blason que sa gloire ni d'autre titre que son nom de famille »¹. Lui n'abdiquerait jamais sa fierté d'artiste, même dans la misère. Un jour, il voulait le croire, une œuvre le sortirait de l'ombre et il se ferait reconnaître, sans courbettes ni concessions.

L'*Uylenspiegel* accueillit, en 1860, un apologue banal, intitulé *Un village primitif*. Le récit se situait en Ionie, longtemps avant la guerre de Troie. Une histoire de mariage d'intérêt et d'adultère y fait scandale. Polytrope imite les tristes protagonistes de l'affaire, Hôde chante une complainte sur la détresse de Calléa et le désespoir de Phyrès. Polytrope lui propose de s'associer à lui pour jouer et chanter les faits : le théâtre est né, et bientôt se trouve un villageois pour médire de la représentation : « J'arrive à la conclusion de cet apologue. La joie et la reconnaissance avaient créé l'hymne ; le besoin de parodie avait engendré le comédien ; l'émotion avait créé le poète, et le poète à son tour donnait naissance au critique »². Il recommençait à se torturer l'imagination.

Encouragé par l'accueil fait aux *Légendes*, Charles soumit pourtant à Hetzel un projet plus important, tout un roman³. Ce fut une belle déception. Mon cher De Coster, répondit l'éditeur, « je ne puis pas croire que vous ayez donné à cet ouvrage le soin que vous avez donné à vos petites légendes. La main si sûre qui a écrit les pages de vieux français n'est-elle plus au bout de votre bras ? C'est plein d'incorrections, plein de redites, plein en un mot de toutes les fautes qui annoncent un travail précipité ». Il lui conseillait de tout récrire en se corrigeant impitoyablement, ou encore de confier le texte à un écrivain de bonne volonté qui saurait « couper et réduire tout ce qui est long et diffus ». Entraînez-vous plutôt sur quelques nouvelles courtes, conseillait-il encore, car votre livre a l'air « d'une traduction faite au galop de quelque roman anglais ». Amical, il finissait tout de même en lui disant de garder le feu sacré, lequel « s'entretient surtout avec du bois de patience et de persévérance ». Il prêchait un converti. Mais de quoi diable s'agissait-il ? Rien, dans les lettres d'Hetzel, ne permet de désigner avec certitude cette œuvre refusée, qui devait avoir une

¹ Cité par L.-L. Sosset, *Introduction*, p. 41. Voir *Uylenspiegel*, 19 et 26 octobre 1862.

² *Uylenspiegel*, 16 septembre 1860 et ML 3660/3.

³ ML 3712/15,16.

moderne. Ses amis peintres — De Groux, De Schampheler, Duwée, Rops, Van Camp et von Thoren — s'étaient encore réunis pour fournir les illustrations. Rops s'en déclara peu satisfait et ronchonna :

Ton livre est bon, meilleur — selon moi — que les *Légendes*, parce que je te sens. Mais les dessins ! Ton livre fera un four, c'est nous les dessinateurs qui lui aurons attaché la pierre au cou. A part le Duwée et la vierge de Schampheler, quelles piètres et ignobles machines nous avons f... là ! Mon Christ est une page de gaieté et la femme de Van Camp et le De Groux presque aussi mauvais que moi. [...] Mais je réclame : c'est moi le plus mauvais !!! Je ne savais pas renfermer dans mes entrailles artistiques des foetus aussi quasimodiens¹.

Ce n'était pas trop encourageant, d'autant plus que l'inspiration du recueil était hétéroclite et l'ensemble assez inégal. L'action de *Braf le prophète* commence dans l'île de Walcheren, où vivent le bon Josephus Hermann et sa fille Anna, recherchée par Isaac de Wildenstern, beau et riche, mais pleutre et coureur de jupons, « de ces beaux coqs de boudoir qui ont plus de crête que d'éperon », auquel Braf, le fidèle Terre-Neuve, gardien vigilant de sa maîtresse, oppose une hostilité obstinée. Le brave animal avait raison de se méfier : deux ans après le mariage, Isaac délaisse son épouse. Patiente et douce, Anna pleure et endure, refusant d'écouter Dirk Ottevaere, jeune homme franc et honnête qui a, lui, la sympathie de Braf. Il faudra qu'Isaac pousse l'indignité jusqu'à introduire sa maîtresse sous le toit conjugal pour qu'Anna s'estime déliée de son serment, accepte le divorce et agrée les hommages du bon Dirk.

L'intrigue est cette fois parfaitement contemporaine, puisque les lettres de Dirk sont datées de 1860. De Coster y a conservé, comme dans les *Légendes*, le découpage en très courtes scènes, procédé qui manque de continuité dans ce type de récit. Anna a « ce pur visage, ces yeux toujours francs » qu'il aime prêter à ses héroïnes, Dirk est l'amoureux romantique et généreux dont la philosophie est aussi celle de l'auteur : « Il n'y a pour moi qu'une vérité en trois mots, justice, bonté, amour ». Avec George Sand, De Coster défend la thèse du divorce, les droits de l'amour et de la nature contre les préceptes du dogme. En dépit de quelques situations conventionnelles, ce récit est l'un des mieux venus et les amants surtout sont évoqués avec délicatesse.

L'Humble supplique à la comète — publiée dans l'*Uylenspiegel* le 5 mars

¹ ML 3713/15.

1857 — est une fantaisie où De Coster prie l'astre qui menace de dévaster notre planète de ne pas écraser indifféremment les bons et les méchants. Frappez, Madame la Comète, disait-il, les méchants, les hypocrites et les sournois, ruinez les vaniteux, les ennuyeux et les esprits épais, n'épargnez pas les flatteurs et les envieux, point de quartier pour les rapaces et les prédateurs. Mais grâce, Madame la Comète, pour les fidèles et les laborieux, les poètes et les cœurs nobles, pitié pour les amoureux du beau et du juste. Grâce surtout pour les femmes, dont «le caractère est resté inconnu jusqu'aujourd'hui», que nous les hommes avons si mal traitées depuis toujours et que nous maintenons dans l'ignorance. Les femmes, avec quelle ardeur il prenait leur défense :

Nous leur avons tout permis, sauf d'être elles-mêmes. [...] Nous les avons abreuvées de contradictions, les traitant en poupées et en exigeant toutes les vertus de l'ange. [...] Le mari, chez nous, peut tuer la femme adultère, mais il n'y a pas de loi qui permette à l'épouse trompée de brûler la cervelle à son mari infidèle. La femme qui aime nous montre l'être le plus beau qui soit sorti des mains de Dieu : amour, dévouement, sacrifice, sublimes élans, abnégation complète d'elle-même, elle réalise l'ange terrestre. Et comment, le plus souvent, payons-nous tout ce bonheur ? Par la brutalité, les soupçons et la jalousie. Nous les prenons pures au sortir des bras de leur mère, pour répéter avec elles les ignobles leçons que nous ont apprises les filles de joie. Puis notre amour éteint, nous sommes sans remords, nous les rejetons salies dans la foule...

Reparaissaient ici sa haine pour les choses basses et méprisables, sa tendresse pour les humbles et les abandonnés et ce respect de la femme que lui ont enseigné George Sand et Elisa. Le curieux de l'affaire est que la comète n'était pas une invention de poète : il y en avait bien une, annoncée pour le début de l'été 1857¹.

Avec *Christus*, on passait à un joli récit paysan. Les gens d'Uccle le nomment ainsi « parce qu'il portait la barbe longue comme le Christ et sculptait des saints et des vierges de bois pour les églises de village ». Moitié menuisier, moitié artiste, « son cœur battant pour l'inconnu le rendait souvent triste ». Timide et farouche, il épouse Louise qui n'est plus très belle ni toute jeune, mais en qui il a reconnu une belle âme. Louise s'inquiète de son singulier caractère : « Elle

¹ Voir A. Vandegans, *Ghelderode et De Coster*, pp. 57-58.

s'effrayait pour son bonheur futur, de l'imagination trop chaude et parfois capricieuse de Christus ; elle l'eût voulu un peu moins sculpteur et beaucoup plus menuisier ». Ce vœu n'avait-il pas été, pendant sept ans, celui d'Elisa ?

Les Fantômes, c'est l'ancienne *Silhouette de fou*, devenue, dans l'*Uylenspiegel* du 17 février 1856, l'*Histoire d'un ami*. Le vieux Jérôme, autrefois peintre, est sujet à des hallucinations au cours desquelles il voit paraître la Mélancolie, la Gaïeté, le Bon sens et la Fantaisie, toutes vertus nécessaires à l'épanouissement du talent : « L'homme que vous aimerez tous sera le Génie [...] s'il est à vous écouter, patient comme ce petit ver l'a été à trouser cette table, s'il vous aime d'un amour constant, comme ce ver aime le bois, s'il sait vaincre un à un tous les obstacles, comme ce ver troue une à une chaque parcelle de ce morceau de chêne. Alors le monde lui mettra au front une couronne plus durable que celle des rois, la couronne du Génie vainqueur et glorieux ». De Coster se donnait le conseil à lui-même : c'était le programme de sa vie.

Dans *Les Masques*, satire verbeuse et décousue, un ivrogne, une nuit de carnaval, voit danser sur une corde les ambitieux et les hypocrites, les conquérants et les exploités du pauvre monde, qui ramassent l'or que leur jette la foule de leurs dupes, jusqu'à ce que surviennent enfin trois belles jeunes femmes qui ont noms Justice, Bonté, Amour. Imitation maladroite d'Hoffmann, c'est une allégorie fourbue issue du saint-simonisme romantique¹.

Ser Huygs, le meilleur de ces récits, de couleur orientale et d'une teinte légèrement archaïsante, était l'ultime version du *Mohammed* composé douze ans plus tôt pour les Joyeux. Chez les Maures du désert, Zuleika est l'épouse du fier Mahom, quand paraît un chrétien qui blesse Mahom et emmène la jeune femme à Bruxelles. Là, Zuleika se convertit et épouse Ser Simon Huygs. Les années passent, mais un jour revient le Maure, ivre de vengeance : « Cœur pour cœur, blessure pour blessure. Mort de chrétien plaît au Prophète. Femme et sœur de chrétien servantes en mon harem ». Un combat s'engage, où Mahom est blessé. Huygs le soigne et l'infidèle s'éprend de sa sœur Roosje, pour qui il embrasse le christianisme, ce qui ne pourra « manquer de produire des bâtards comme il ne s'en voit guère au pays de Brabant ». Écrit en langue moderne, ce récit médiéval conserve pourtant un subtil parfum d'archaïsme et une fraîcheur de ton qui annoncent *Uylenspiegel* :

Roosje gagnait chaque jour en beauté, mais elle était bien souvent rêveuse et pensive, comme toute fille à qui parlent à la fois désir, amour, feu de jeunesse et souffrance de virginité. Plusieurs riches et plusieurs nobles se prirent

¹ Version remaniée des *Aventures d'un coucou*, paru dans l'*Uylenspiegel* du 4 décembre 1859.

d'amour pour elle et la voulurent les uns et les autres demander en mariage.

Les abuseurs, elle les envoya si loin chevaucher, eux et leur paillardise, qu'ils n'osèrent depuis se montrer à elle ni passer seulement devant son logis. Quant aux soupirants de mariage, elle les refusa tous nettement, quoiqu'il se trouvât parmi eux des échevins, l'ammann lui-même et plusieurs avocats fiscaux, tous gens de bonne façon et de bonnes mœurs.

Venait enfin *Les Deux Duchesses*, version profondément remaniée de *Raison et Imagination*, où l'on voyait un fils de roi hésiter entre deux duchesses, la brune et la blonde, et finalement les épouser toutes deux.

Les *Contes brabançons* disaient ainsi, souvent sous le voile des symboles et des allégories, les sympathies et les aversions de De Coster, sa haine des tyrans, son amour de la liberté et du peuple, sa foi dans le progrès, son respect de la femme. Mais l'œuvre n'a pas le charme des *Légendes flamandes*, le style, moins surveillé, a des lourdeurs et des maladresses, la prose est terne et fade, sauf dans *Ser Huygs*, l'ensemble est disparate, le réalisme sans âme.

Pourtant le livre plut à certains, parce qu'il surprenait moins. Le critique de *La Belgique contemporaine* se déclara enchanté : « Vous parcourez distraitemment quelques lignes et tout aussitôt le talent du conteur vous charme et vous force à poursuivre. » Il appréciait en particulier *Les Deux Duchesses* et poursuivait sans ménager les éloges : « Une individualité très caractérisée, un style imagé, châtié sans être prétentieux, changeant d'allures et de couleur au gré du caprice de l'auteur ou des exigences du récit ; beaucoup d'imagination unie à non moins d'esprit et de raison, en un mot une plume exercée et sûre d'elle-même, au service d'un esprit droit, de convictions honnêtes et de tendances moralisatrices ». Ces dernières qualités avaient peut-être eu raison de l'impartialité du critique, mais Charles Potvin fut moins indulgent. *Les Masques* et *l'Humble supplique* ne sont pas mal, concédait-il du bout de la plume, mais pour le reste, « l'auteur des *Légendes* s'est en vain coupé en pièces pour renaître romancier à la façon de Balzac, de Champfleury ou de Feydeau ». Qui aime bien, châtie bien. Comme Potvin était un ami, il tempéra l'éreintement de paternelles observations. Dans ces « sept contes, écrit-il charitablement, dont les meilleurs n'ont pas dû demander huit jours de travail, le talent de M. De Coster a traversé une crise. S'il a consacré ces trois années à tenter l'abordage du roman moderne, à essayer l'assaut du réalisme, et si cette crise l'a convaincu que ces aventures ne sont pas de son fait, que ces expéditions doivent être laissées à d'autres, et l'a rendu à son caprice, à son lutin, à son bon génie, ce

temps n'aura pas été perdu »¹. Après le demi-succès des *Légendes*, les *Contes brabançons* n'avaient pas non plus réalisé les espérances de De Coster.

A la fin du volume, il annonçait ses œuvres « en préparation », c'est-à-dire *Ulenspiegel*, *Le Voyage de noce* et *Mary et Jack*. De ce dernier roman ne subsiste qu'un fragment de quelques pages, peu prometteur. C'était l'histoire d'une jeune institutrice orpheline, chargée d'un frère âgé de neuf ans, et convoitée par un vicaire libidineux, auquel elle préfère, on s'en doute, Tist Delcourt, « un grand garçon maigre et musculeux, au visage hâlé par les travaux des champs ». A peine se sont-ils rencontrés que l'amour naît : « Explique qui voudra ce subtil magnétisme ». Cela n'annonçait guère que des clichés.

En octobre, la *Revue trimestrielle* accueillit encore *Le Grand Cœur*, vive attaque contre les faux généreux, les médiocres qui pensent rencontrer le succès en feignant la pitié et les beaux sentiments, pratiquent « l'art utile » et méprisent la fantaisie, « la plus vive source de l'art », alors que « la bonté est un don de Dieu et la plus noble des facultés ». Comme toujours lorsqu'il enfourchait ce dada humanitaire, De Coster versait dans l'emphase et le pathos.

L'année 1861 vit aussi la seconde édition des *Légendes flamandes*, considérablement retravaillées pour en assouplir et atténuer l'archaïsme². Charles s'appliquait à lui-même les préceptes enseignés dans *Les Fantômes* : il travaillait, s'acharnait, corrigeait, jamais satisfait de ses efforts. Que de fois il eut la tentation de dire : à quoi bon ? Mais il savait la sagesse du conseil de Boileau, qu'il traitait pourtant de crétin sans cœur, et vingt fois sur le métier il remettait son ouvrage. Mais où s'attardait le grand, le vrai chef-d'œuvre dont, aux moments de confiance, il se sentait capable ?

¹ H.S., *La Belgique contemporaine*, 1861, pp. 233-234 ; *Revue trimestrielle*, XXX, 1861, pp. 357-359.

² Elle parut à Bruxelles, chez la veuve Parent, à Paris chez Michel Lévy, et à Leipzig chez Ch. Mucquart, certains exemplaires avec huit eaux-fortes, d'autres sans illustrations. Voir A. Grisay, *Notes sur la seconde édition des Légendes flamandes*, pp. 51-55 : *Légendes flamandes*, éd. J. Hanse, pp. 19-20.

Chapitre VI

Journaliste

Créer l'obsédait, mais il ne se désintéressait pas des autres. Impulsif et généreux, comment serait-il demeuré indifférent au climat politique et idéologique ou à l'urgence des questions sociales ? La belle époque de l'unionisme était passée et l'état de guerre déclaré entre les factions libérale et catholique, les Flamands élevaient leurs premières revendications, les ouvriers commençaient à contester l'ordre établi. On ne s'entendait guère sur toutes ces questions. Le libéralisme au pouvoir n'avait pas tardé à subir la pression de ses éléments radicaux. Vous les « doctrinaires », disaient les jeunes libéraux à leurs aînés menés par Frère-Orban, vous êtes anticléricaux et c'est fort bien. Mais que faites-vous pour les classes défavorisées ? Vous parlez, mais quand verra-t-on passer dans la législation le programme du parti ? Eux, épris des idéaux de 1848, ils voulaient une véritable réforme électorale, une instruction primaire laïque et obligatoire, des mesures sociales et la reconnaissance de la cause flamande¹.

Dès 1856, De Coster a collaboré à l'*Uylenspiegel*, soucieux d'une stricte neutralité. Mais les temps n'étaient pas propices à la tour d'ivoire et le journal devait évoluer au gré de ses propriétaires successifs. Le 4 décembre 1856 déjà, Rops laisse l'administration du journal à Villebelle, autre pseudonyme, avec Paul Reider, du romancier Ernest Scaron. Quelques mois plus tard, le 6 septembre 1857, il se décharge même de la direction artistique, tandis que Scaron s'efface au profit d'Ernest Parent, qui renonce lui-même à l'administration, en août 1860, pour le libraire Simon Lefebvre².

Cette année-là, le 5 février, l'*Uylenspiegel* abandonne son impraticable désengagement et avertit son public : désormais le tiers de ses colonnes sera consacré à l'actualité. Il devenait, sous le titre de *Journal des ébats politiques*,

¹ J. Bartier, *Charles De Coster et le jeune libéralisme*, p. 295.

² J. Bartier, *ibid.*, p. 296.

artistiques et littéraires, la tribune des jeunes libéraux progressistes. Enfin, le 2 février 1862, il expose sans détours son intransigeant credo : « S'il faut une déclaration de principes, nous la ferons courte : ni les dieux, ni les saints, ni les papes, ni les princes, empereurs ou rois ne seront nos amis »¹.

Belle occasion pour De Coster d'y livrer un combat démocratique et anticatholique. Depuis longtemps émancipé de l'éducation religieuse dispensée au collège Saint-Michel, il est venu à un libéralisme radical. En Maçonnerie, il s'est frotté à des progressistes et anticatholiques virulents comme Altmeyer, Samuel, Lacroix, Rops, Artan ou Dillens. La plupart de ses amis et relations l'orientent dans la même voie. Charles Potvin est un républicain, libre penseur et pacifiste, socialiste avant la lettre, Eugène Van Bommel un ardent démocrate, qui prend position en faveur des ouvriers grévistes et des revendications flamandes. J.-J. Altmeyer, son maître à penser, est un champion du radicalisme politique, ami de Proudhon, de Quinet et des proscrits du 2 décembre. Il fréquente aussi Louis Labarre, fondateur du journal démocrate-socialiste *La Nation*, dans lequel écrivaient Potvin et Altmeyer. Ce journaliste républicain réclamait l'instruction obligatoire et gratuite et le droit au travail de l'ouvrier en chômage et il n'a pu manquer d'exciter la haine de De Coster pour Napoléon III. Il connaît encore Victor Hallaux, qui fait partie de l'équipe de l'*Uylenspiegel*, ancien rédacteur du *Crocodile*, le premier journal étudiant de l'Université de Bruxelles, hostile à Bonaparte et soutenant, en matière sociale, des thèses radicales, voire socialistes². Hallaux avait été condamné, en 1858, à un an de prison pour avoir applaudi à l'attentat d'Orsini contre l'empereur. Quant à Henri Samuel, ex-officier démissionnaire en 1848, il avait dirigé, de 1849 à 1851, le journal démocrate-socialiste *La Civilisation*, édité, en 1853, les *Châtiments* de Victor Hugo et imprimait depuis 1854 la *Revue trimestrielle* de Van Bommel. Phalanstérien, il a pu initier De Coster aux doctrines de Fourier, tout comme Potvin, ami de Considérant, le disciple de Fourier. Ensemble, ils faisaient une belle brochette d'inspirateurs. Et il ne faudrait pas oublier Saint-Simon, dont les idées se sont répandues en Belgique entre 1830 et 1835, ni les doctrines sociales et humanitaires de George Sand, un des auteurs favoris de De Coster, elle-même fidèle de Pierre Leroux, socialiste et diffuseur des doctrines saint-simoniennes.

Tout concordait ainsi à faire de De Coster un journaliste engagé. Du 21 octobre au 11 août 1861, sous le pseudonyme de Karel, il signe dans l'*Uylenspiegel* l'article de tête ou, comme on disait alors, le « Premier Bruxel-

¹ J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 84.

² W. Koninckx, *Les amis de Charles De Coster*, p. 589; J. Bartier, *Le mouvement démocratique à l'U.L.B.*, pp. 39-40; *id.*, *Charles De Coster et la Franc-Maçonnerie*, p. 7.

les ». Il n'en donnera pas moins de soixante-six, où il aiguisa sa plume de pamphlétaire passionné et sarcastique, parfois sectaire, prompt aux encolères de satirique. Il n'a rien d'un esprit impartial et serein : il écrit en partisan, sur des sujets d'actualité dont on retrouvera la substance, transposée, dans la *Légende d'Ulenspiegel*.

Obéissant à son tempérament autant qu'à ses convictions, il n'est pas l'homme des analyses rigoureuses et méthodiques. Quelques-uns de ses articles sont bien documentés, d'autres sont des fantaisies politiques, des coups de cœur d'un apologiste de la liberté, réfractaire à la tyrannie sous toutes ses formes, ennemi juré du pouvoir temporel du pape et dénonçant à grands cris la collusion de l'Eglise et de l'Etat.

A l'égard de la politique elle-même, il témoigne d'un scepticisme systématique. Toujours insincères, les grands jouent les bons apôtres pour mieux duper l'opinion. Voyez l'empereur d'Autriche concédant une constitution à la Hongrie : « Comme il aime son peuple quand il a peur de lui ! [...] Lion et renard, vous êtes les rois du monde »¹. Ordre et liberté ? Prétextes dont on use pour mener un troupeau docile, à condition de savoir « jusqu'à quel point les hommes sont bêtes et combien de vessies on peut leur faire prendre pour des lanternes ». Nul n'est homme public s'il n'est cupide, ambitieux, retors. A leurs pieds, les badauds admirent béatement et se laissent plumer sans piper mot, parce que les « nigauds » sont toujours les dindons de la farce politique. Dans notre pays même, que cache-t-on au juste sous le mot *libéralisme* ? Car, rappelle De Coster, peu favorable au gouvernement libéral et à la majorité doctrinaire des Chambres, modérées et bourgeoises, ce terme rassurant dissimule les dissensions « des jeunes libéraux, des vieux libéraux, des réunionnistes, des annexionnistes, des libérouffles et des libérâtres ». Tous prétendent œuvrer pour la liberté, tous marchands d'orviétan. Qui dit vrai ?²

Vers 1860, la situation de l'Europe est dangereusement instable³ et De Coster est sensible au climat général de tension et d'insécurité, voire au risque d'une guerre à l'échelle du continent, comme à l'injustice des entreprises coloniales. Eternel gâteau des rois, la Pologne agonise : « La moins maltraitée est la Pologne prussienne ; la moins malheureuse est la Pologne autrichienne ; la Pologne martyre, c'est la Pologne russe ». Voilà ce qu'on a fait, gémit De Coster, de

¹ *Uylenspiegel*, 28 octobre 1860, p. 22. Nous citons, le plus souvent possible, d'après : Charles De Coster *journaliste*. Préface de C. Huysmans. Bruxelles, Esseo, 1959.

² 28 juillet 1861, p. 138 ; 21 octobre 1860, p. 19 ; 13 janvier 1861, pp. 62-63 ; 28 octobre 1860, pp. 20-21.

³ « Chacun est inquiet, il y a de l'orage, de l'inconnu, de la révolution dans l'air » (21 décembre 1860, p. 45).

« ce peuple de poètes et de soldats qui ont pour religion la femme et Dieu, ce peuple d'enfants sublimes, expansifs, généreux, bons et ardents » — clichés romantiques. Ailleurs, « l'Autriche s'apprête à mitrailler la liberté italienne », la Belgique est menacée d'annexion, l'Allemagne revendique l'Alsace et la Lorraine¹, l'Angleterre et l'Espagne se disputent Gibraltar, la Turquie fanatique cultive « l'ignorance, la férocité, le meurtre et la destruction »².

Cherchons plus loin, les choses ne vont pas mieux. Au-delà des mers, une partie de l'Amérique se prépare à une guerre de sécession pour maintenir l'esclavagisme, tandis qu'en Chine, Anglais et Français se sont acoquinés pour asservir le pays et piller ses trésors au nom de la civilisation occidentale. Comme le dit le titre d'un de ces articles, *Uylenspiegel* est morose et envisage l'avenir avec pessimisme : « Que d'ombres et rien qui brille. En Europe et par-delà l'Atlantique, pas un fait, pas un acte sur lequel on puisse baser l'espérance d'un meilleur avenir. La guerre servile pour conserver l'odieuse institution particulière, d'horribles massacres en perspective, toujours le droit du plus fort, le fouet du maître, et puis... plus rien »³. Ruines, sang et larmes, dira aussi Thyl Uylenspiegel, et le roi hérite. Le monde est toujours le théâtre de la folie des hommes.

A l'extérieur, De Coster est particulièrement attentif à la question italienne, à la marche vers l'unification et à la glorieuse expédition des Mille, tout en se défiant de l'intervention militaire française. Qui l'emportera à présent, se demande-t-il, « le rusé Cavour ou le malin Napoléon » ? Cavour est un renard, et De Coster respecte son intelligence et son sens politique. Mais comment sa vraie sympathie n'irait-elle pas à « un homme qui ne représente pas la ruse, mais la droiture, la sincérité, la vaillance, la bonté, Garibaldi, un héros si intègre que l'antiquité n'en peut montrer un semblable » ? Le renard, le lion, mais aussi les hyènes. Le risque, c'est que l'Italie retombe sous la coupe des exploiters : « Maintenant qu'elle lève le front, redevient belle, qu'elle est riche, qu'elle a pour dot des ports, une marine, des armées qui peuvent devenir formidables, chacun en veut. Ce n'était rien hier, rien qu'une pauvre fille qui avait besoin de dévouement et de soutien, aujourd'hui c'est un bon parti ». La preuve : l'intérêt soudain du prince Murat qui suggère une révolution pacifique et, plutôt qu'un royaume unifié, une fédération dont il tirerait profit. Comme l'Italie, raille De Coster, doit être heureuse que « celui qui doit toute son élévation à la famille si essentiellement démocratique des Bonaparte, ait dit cette phrase si vraie surtout depuis le coup d'Etat du 2 décembre : Je sais que les entreprises de la

¹ 5 mai 1861, p. 113 ; 19 mai 1861, p. 119.

² *Uylenspiegel*, 26 mai 1861.

³ 12 mai 1861, p. 116 ; 23 décembre 1860, p. 48 ; 19 mai 1861, p. 120.

violence n'ont pas de durée»¹.

Que sera l'avenir de la péninsule, dès lors que les politiciens chassent les héros ? Garibaldi, « il y a quelques mois, c'était l'homme nécessaire, considérable, considéré, une façon de messie en politique, un régénérateur de l'Italie. [...] Aujourd'hui il est déjà question de sa naïveté en affaires, de sa façon de voir plus que primitive en politique. Encore un pas et le dieu passera pour un fou ». La vérité est qu'on souhaiterait à présent défaire de lui, même Victor-Emmanuel, le « roi chevalier », dont son idéalisme impétueux contrarie les projets. L'Italie est partiellement libérée, et cela peut « suffire à l'ambition d'un monarque ». Victor-Emmanuel est prudent, redoute de « faire de l'Europe un champ de bataille et de carnage », estime qu'il faut attendre. Ce n'est pas pour satisfaire De Coster, que son amour de la liberté rend soudain belliqueux : « Garibaldi peut-il attendre ? Le principe peut-il attendre ? Si les Italiens de Naples, de Modène, de Parme, de la Sicile et des Etats-Romains sont libres, pourquoi les Italiens du quadrilatère ne le seraient-ils pas ? »². Emporté par son ardeur, De Coster souhaiterait maintenant une de ces guerres meurtrières qu'il n'a cessé de condamner. Plus impulsif que raisonnable, son admiration de jeune libéral va moins à Cavour, trop adepte de la raison d'Etat, qu'aux chemises rouges garibaldiennes, symboles de la conscience populaire, tandis que le déçoit l'opportunisme circonspect de Victor-Emmanuel.

Si l'exemple italien exalte le journaliste, la menace française l'inquiète, et il n'a pas tort. Napoléon III a vu d'un mauvais oeil la Belgique se transformer en terre d'accueil pour les exilés, il s'irrite de la liberté laissée à la presse de s'en prendre à son régime, cette presse qu'il traite de « plaie infecte » et de « serpent venimeux ». En 1858, sa fureur devant les approbations données à l'attentat d'Orsini contraint même le ministère à voter une loi réprimant les attaques contre les souverains étrangers et à faire passer en jugement des journaux comme *Le Crocodile*, *Le Drapeau* ou *Le Prolétaire*. En 1859, l'empereur a ressenti comme une provocation la fortification d'Anvers. Après les victoires de Montebello, Magenta et Solferino, l'Empire est à l'apogée de sa puissance. L'homme qui vient de mettre en poche Nice et la Savoie ne médite-t-il pas de s'emparer de la Belgique ?

Le libéral De Coster déteste l'homme du coup d'Etat, le fossoyeur de la deuxième République. Bonaparte est le Mal incarné, le saccageur de toutes les libertés :

Il jeta un coup d'oeil sur sa patrie, et la musela ; sur la presse

¹ 11 novembre 1860, p. 23 ; 2 décembre 1860, pp. 35-36.

² 20 janvier 1861, pp. 67-69.

libre et lui mit un bâillon sur la bouche ; sur l'armée qu'avait paru dédaigner la République, il l'exalta, la glorifia, la décora et s'en fit une amie puissante. Il se posa comme l'ami du peuple souffrant, contre la bourgeoise oppressive. Il essaya de tous les semblants de réformes utiles et fit toutes celles qu'il pouvait faire sans gêner la liberté de son autocratie. Sa main fut de fer comme sa volonté était d'acier. Ce qui ne plia pas fut brisé et la France s'étonna au bout de quelque temps de se trouver veuve de toutes ses libertés.

Le journaliste pressent le danger au lendemain du renforcement des défenses d'Anvers : « Il faut, dit-il, attendre et douter et ne point s'effrayer, ne point crier, mais s'armer en secret et se préparer en silence à défendre sa maison et sa patrie ». « Notre nationalité est menacée », répète-t-il quelques jours plus tard, car après avoir reçu sous son aile Nice et la Savoie, comment l'Empereur pourrait-il admettre que « la Belgique n'imité point ces heureuses populations »¹ ?

Pourtant, si hostile soit-il à Bonaparte, il arrive à De Coster, dans une singulière contradiction, d'imaginer en lui un allié possible contre un catholicisme qu'il exècre plus encore que l'Empire. Lorsque Napoléon s'est allié avec le Piémont contre l'Autriche, les catholiques français se sont émus du sort du pape. Dans le Midi, en particulier, il y avait eu des processions de protestation et on y avait levé le denier de saint Pierre. Un parti puissant n'allait-il pas dresser la tête, qui peut-être s'associerait avec un autre pour faire trébucher le souverain ? Prenez garde, lance De Coster à l'empereur, « ne faites pas de martyrs de ce catholicisme qui ne devint si fort que parce qu'il teignit ses langes de son sang... » Au contraire, instruisez les masses, développez l'étude des sciences naturelles, extirpez la crédulité et l'obscurantisme. « Agrandissez la sphère de leur esprit, ils en seront meilleurs et plus doux, et si alors au-dessus de cette science il reste à l'état d'ombre quelque vague souvenir de la religion des temps passés, ce souvenir ne nuira en rien au libre développement de leur âme déjà agrandie. [...] Mais pour Dieu, ne faites pas de martyrs ! ».

Entraîné par son sectarisme, De Coster exulte de voir Napoléon dans cette position ambiguë où, se donnant pour protecteur de la foi, il n'en aide pas moins à la défaite du pape. Epineuse situation pour le « fils respectueux » de l'Eglise, ironise De Coster, d'avoir à exiger du pontife qu'il cesse d'utiliser le clergé pour porter en France le trouble et l'agitation :

¹ 9 décembre 1860, p. 39; 16 décembre 1860; p. 44; 17 février 1861, p. 74.

L'Italie étant libre, et ne voulant plus du papa et le papa n'ayant d'autre protecteur puissant que son fils respectueux, il se fait grand temps, insinue respectueusement le fils, que le papa ordonne à tout ce monde de prêtres et de moines qui agitent un peu trop ouvertement les Etats du fils respectueux, de cesser enfin leurs menées, car si fils respectueux que l'on soit, on tient à rester sur son trône et on ne souffrira pas longtemps qu'on essaie d'ameuter contre lui et de fanatiser un peuple fortement soupçonné de tiédeur dans ses affections¹.

Libres penseurs, riez de bon cœur! Napoléon n'a-t-il pas autorisé Cavour à traverser les Etats pontificaux pour aller défaire, à Castelfidardo, les armées du pape? Montalembert et Veuillot — deux autres bêtes noires de De Coster — avaient alors hautement protesté, au point que Bonaparte s'était vu obligé d'interdire *L'Univers*, le journal de Veuillot. Le journaliste jubile et même rêve au bien que pourrait faire « le sphynx qui gouverne en ce moment la France » s'il persistait à affaiblir l'Eglise, à détruire « ce qui reste du despotisme et de la féodalité ecclésiastiques » et aidait à « faire tomber le souverain des souverains ». Une telle croisade rachèterait ses crimes et lui ferait « pardonner par l'avenir ce genre de taches que lady Macbeth ne pouvait laver de ses mains ». Chez De Coster, une haine chassait l'autre. Il y avait dans tout cela beaucoup d'exaltation romantique, plus de conviction que d'analyse et surtout un anticléricalisme furibond. Si De Coster déteste l'Empire et prédit sa chute, il souhaite plus ardemment encore la déroute de l'Eglise et la fin du pouvoir temporel du pape.

En Belgique, passé le temps de l'union sacrée, catholiques et libéraux n'ont pas tardé à s'entredéchirer. Les uns s'accrochent à l'ultramontanisme, les autres tonnent contre le clergé. Dès 1850 avait éclaté, à propos de l'enseignement, un conflit ouvert, l'Etat créant des écoles officielles et l'Eglise interdisant à ses prêtres d'y enseigner. En 1857, la loi des Couvents, confiant aux donateurs et fondateurs l'administration des œuvres d'une paroisse, avait remis le feu aux poudres. On criait: « A bas la calotte, à bas les couvents! » L'anticléricalisme s'est durci chez les libéraux, les loges maçonniques essaient et les enterrements civils se font de plus en plus fréquents.

Dans l'*Uylenspiegel*, De Coster s'en donne à cœur joie contre le pape, « dernier débris du moyen âge », « successeur des chefs suprêmes des inquisiteurs », « gardien de toutes les chaînes » et contre sa servante l'Espagne, le pays

¹ 9 décembre 1860, p. 40; 17 février 1861, p. 76.

maudit qui a « procédé de son mieux à l'anéantissement des Mores, au pillage des Indes et au rôtissement des hérétiques »¹. Et si le pape — on y songe — s'installait à Bruxelles ? La belle idée ! La ville deviendrait vite « une fourmilière de prêtres, une taupinière de moines, [...] un centre d'intrigues, un foyer de révolte » où le cléricalisme « en aurait bientôt fini de ce pauvre libéralisme déjà si peureux et si doctrinaire »². Pourquoi d'ailleurs lui laisser le contrôle des biens de l'Eglise en Italie ? Riche, « ce mendiant vivant de dotations, ce gueux à la triple couronne » sera « plus roi que jamais ».

Comme dans le cas de l'Empire, De Coster, aveuglé par une fureur partisane, s'embourbe parfois dans de bizarres contradictions. Mgr Dupanloup s'étant fait contre les Anglais le défenseur de la catholique Irlande, lui, le champion des indépendances nationales, s'emporte contre « le chancre de l'Angleterre ». Qui parle d'opprimer un peuple régi par des lois libérales ? « Est-ce se montrer tyran que d'interdire aux catholiques les processions publiques, et est-ce encore de l'oppression que ces nombreux millions que la protestante Angleterre dépense chaque année pour nourrir la catholique Irlande ? » Tout vient des robes noires qui, au lieu de prêcher le travail, laissent les Irlandais s'abrutir dans l'alcoolisme et la misère pour mieux attiser leur haine de l'Angleterre ! Ces pauvres, on pourrait les sauver en les incitant au labeur et à l'industrie : « Allons donc ! Est-ce là le but du catholicisme ? »³. Un anticléricalisme forcené l'égare et le suffoque, indice des conflits idéologiques qui déchirent la Belgique de l'époque.

C'est ce qui le conduit, comme dans la *Légende d'Ulenspiegel*, à récuser le « bon Dieu de fantaisie » créé par les prêtres, divinité d'oppression et de persécution et symbole d'obscurantisme, pour se tourner vers son éternel adversaire : « Le diable, c'est le peuple, le progrès, la lumière, la science. Vive le diable ! » Il est Lucifer — le porte-lumière — le dieu des libres penseurs :

Le bon diable [...] est le peuple souffrant, le diable généreux qui fit sortir la révolution de 1789 de la boîte de diamant qui gît au fond des enfers, le diable vainqueur qui battit, à Waterloo, Napoléon le Grand protégé du faux bon Dieu, le diable naïf qui ne montra que son bon vouloir en 1848, le diable bien avisé qui nous donna à nous autres Belges notre glorieuse Constitution. Vive le diable !

C'est lui qui créa l'industrie et la philosophie modernes, c'est lui qui souffla sur le monde le libre examen, ce ver rongeur

¹ 11 novembre 1860, p. 24 ; 25 novembre 1860, p. 34.

² *Uylenspiegel*, 21 octobre 1860.

³ 13 mars 1861, p. 92 ; 7 avril 1861, p. 102.

de toutes les religions, c'est lui qui soufflera aux hommes le sentiment de leur dignité¹.

Dans cette apologie rationaliste de Satan, De Coster rejoignait Shelley, Byron ou Vigny, mais surtout George Sand, qui disait dans *Consuelo* : « Satan n'était pas l'ennemi du genre humain, mais au contraire son protecteur et son patron ».

Le journaliste se passionnait encore pour les problèmes sociaux effleurés déjà dans sa correspondance avec Elisa. En intellectuel libéral et romantique, il était fasciné par ce peuple qu'il allait chercher, en Hollande, dans les tavernes de bas étage. Aussi se moque-t-il des nantis qu'effraient les hommes en blouse et les mains calleuses : « Il est une couleur que dindons et dindes de tous les pays ont en horreur, c'est le rouge, quelle que soit sa nuance. [...] A bas le rouge, à bas l'esprit ! » Une juste colère l'emporte contre une situation intolérable : « Voici bientôt quatre mille ans que les tondeurs ont raison contre les tondu »².

Le mouvement ouvrier commençait cependant à prendre une certaine ampleur. Il était né à Gand, où avaient eu lieu, en 1857 et 1859, deux grèves impitoyablement réprimées et où, en 1861, diverses associations s'étaient fondues en une Fédération ouvrière. En avril de cette année, les ouvriers exigent une augmentation de salaire et se croisent les bras. La direction de l'usine fait appel à des « jaunes » des communes avoisinantes. Le fonds de grève s'épuise, mais les travailleurs d'autres usines déposent à leur tour les outils. Bientôt c'est l'émeute, matée par la garde civique et la troupe. De nombreux manifestants sont blessés, quarante d'entre eux déférés devant les tribunaux³.

Dans un long article, De Coster s'émeut de cette affaire où « la garde civique et son artillerie se sont montrées les dignes soutiens des fabricants ». M. Parmentier, le patron, paie ses bons ouvriers jusqu'à 18 francs par semaine. Mais les autres, moins forts, moins habiles ? Ils sont réduits, pour toute nourriture, à « un chétif potage de pommes de terre ». Les riches haussent les épaules : qu'ils aient donc moins d'enfants. S'ils ont des enfants, rétorque le journaliste, c'est « qu'ils ont des femmes légitimes et non des maîtresses », tandis que « la catin du riche est une marchandise qui se vend et n'engendre que des protêts ». Il serait pourtant de l'intérêt même des patrons de payer davantage

¹ Dans *Ulenspiegel*, Lucifer sera le roi Printemps. En 1866, à propos de *Lucifer*, un oratorio d'Emmanuel Hiel, il évoquera (*Revue trimestrielle*, LII, 1866, p. 310) « la splendide figure de Lucifer, nommé l'esprit du mal parce qu'il ne se soumit pas en aveugle, Lucifer qui représente si bien la résistance odieuse aux despotes, Lucifer, l'ange découronné, l'éternel Vaincu, l'infatigable lutteur debout et fier malgré ses blessures, et qui doit finir par triompher du mensonge et de l'hypocrisie ».

² 20 janvier 1861, p. 64 ; 1^{er} mars 1857, p. 12.

³ Voir L. Bertrand, *Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique*, t. II, pp. 129-134.

leurs ouvriers qui, bien nourris, n'en travailleraient que mieux. Mais ils boivent leur paie ? C'est simple : voyez les usines de Birmingham où s'appliquent les théories de l'école manchestérienne, et payez-les « en nourriture, en pain, en viande ». Au moins ils mangeront à leur faim... Singulière solution qui ressemblait à ce scandaleux « truck-system » contre lequel se révoltaient depuis longtemps les ouvriers belges¹ !

Ailleurs, à l'occasion des troubles du Borinage, De Coster s'en prend à la législation minière selon laquelle, en cas d'accident dans une fosse, les ouvriers étaient renvoyés dans leurs foyers sans salaire, et condamne la rapacité des « capitalistes repus ». Ennemi de la violence, il a pourtant du mal à accepter des grèves qui souvent dégénèrent en émeutes et sa position demeure curieusement timorée. Quand les ouvriers cessent le travail, « les malheureux sont dans leur tort, mais les sociétés charbonnières ont-elles raison ? Quel est le vrai coupable ici ? Est-ce l'ouvrier ? » Ce qui ne l'empêche pas de refuser le droit à la coalition et, renvoyant dos à dos l'égoïsme patronal et l'agitation ouvrière, de plaindre les soldats chargés de faire « respecter l'ordre et la loi »².

Sur le plan social, la position de De Coster demeure celle d'un intellectuel bourgeois, généreux et idéaliste, qui rêve de fraternité entre les classes, condamne toute violence sans prendre vraiment conscience de la situation dramatique du prolétariat industriel et n'accepte la transformation de la société que par des moyens réformistes et pacifiques. Son idéal est une organisation à la fois plus logique et plus juste qui relève d'une sorte de socialisme utopique sans véritable prise sur le réel et d'une foi candide dans le progrès moral de l'humanité.

Venait enfin la question flamande, nettement posée à partir de 1857 contre un régime de centralisation français, lorsqu'une Commission réclame un enseignement en flamand et le droit de plaider et juger dans la langue du demandeur au civil et de l'accusé au pénal³. Le mouvement avait rallié des libéraux comme Van Bommel ou Potvin, qui opposaient la résurrection du flamand à l'influence « corruptrice » de la France. C'est l'opinion de De Coster : « Nous-mêmes Belges, écrit-il, si petits que nous soyons, serrons-nous autour de notre drapeau. [...] Flamands, songeons que les Wallons sont nos frères. [...] Wallons, songeons que ces Flamands que l'on craint [...] sont la source vive de notre nationalité, l'antique élément germanique, digue puissante contre l'invasion des tendances françaises ». Que le français serve aux relations internationales, soit, « mais ne transformons point ces mesquines différences de sons en barrières infranchissables ».

¹ 5 mai 1861, pp. 108-110.

² *Uylenspiegel*, 7 juillet 1861.

³ X. Mabile, *Histoire politique de la Belgique*, pp. 156-157.

On a tort de croire antinationaliste le mouvement flamand, «au contraire éminemment national». Le commerce et l'argent ont contraint la grande et la moyenne bourgeoisies à se servir d'une langue de grande diffusion et en même temps à «parodier tout ce qui vient de France». Ce qui les retient d'être, elles, «tout à fait antinationales», c'est tout simplement le peuple, resté flamand, «qui les force à chaque instant à se rappeler leur passé et [...] qui leur fouette, quand il en est besoin, ce qu'il leur reste de vieux sang flamand dans les veines». Et qu'en même temps les provinces wallonnes demeurent fidèles à leur identité. «Nous désirons, précise De Coster, que chaque peuple conserve sa langue et son patois, ne fût-ce que pour se souvenir qu'il est lui et non pas un autre. Une langue pour tout le monde, mais aussi ma langue à moi. J'y tiens»¹. Le recours au passé flamand vient ainsi cimenter l'union nationale, parce que c'est le passé qui assure à la jeune nation sa personnalité et son identité, faites de l'amalgame heureux des composantes latine et germanique². Le soutien au mouvement flamand était inspiré à De Coster par un souci d'équité cher aux jeunes libéraux, par des motivations sentimentales et par le désir, caractéristique de sa génération, d'opposer un rempart à l'envahissante influence française.

Tout cela ne faisait pas de lui un grand penseur : ces thèses sont celles du jeune libéralisme et de bon nombre de Maçons, puisées chez les vieux démocrates de 1848, propagées à l'Université par des maîtres comme Tiberghien, Altmeyer ou Van Bommel³. Parfois bavard ou fumeux, il donne à ses articles un ton de fantaisie ou de véhémence souvent séduisant. Était-il sincère dans ses opinions ou tentait-il de se faire remarquer⁴? Dépité par ses succès littéraires, il avait dit à Elisa, dans un mouvement de rage : «Je ferai de la littérature utilitaire, de sottes tirades politiques, auxquelles applaudiront les badauds». Certes il l'avait dit, mais il était bien incapable de se tenir à un tel programme. Intimement convaincu, viscéralement hostile à toute forme d'oppression et d'injustice, il chargeait les moulins avec la bonne foi d'un anarchiste en chambre, quitte à battre en retraite quand la violence quittait les mots pour la rue. D'ailleurs son œuvre l'appelait, impatiente. Au-delà du mois d'août 1861, il ne donnera plus à l'*Uylenspiegel* que la chronique des théâtres et parfois celle des salons, pour cesser toute collaboration en octobre de l'année suivante.

Il restait attentif à la littérature de son temps. Dans l'*Organe de Namur*, il annonce les *Feuillées* de son ami Octave Pirmez, un ramassis assez mou de réflexions chrétiennes et stoïciennes, et surtout *Mademoiselle Vallantin* de Paul

¹ 27 janvier 1861, pp. 72-73 ; 14 avril 1861, p. 87.

² V. Nachtergaele, *Quand De Coster contait la Flandre*, p. 49.

³ J. Bartier, *L'idéologie de Charles De Coster*, p. 3.

⁴ La question est posée par J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 127.

Reider, un des bons romans réalistes. De Coster admire « la vérité des situations et la marche rapide du drame », reconnaît « un narrateur hardi, un chaud artiste », et il n'a pas tort¹. Il savait flairer les talents. En 1862, un théâtre du quartier de la gare du Nord, *Les Délassements*, avait joué pitoyablement *Lucrèce Borgia*. Le tout jeune Camille Lemonnier — il avait à peine dix-huit ans — assassina sans pitié la représentation dans le *Courrier des théâtres*. Quelques jours plus tard, il buvait une bière au café étudiantin du *Ballon*, dans le Cantersteen, quand le patron lui remit une carte de visite sur laquelle De Coster avait griffonné : « J'ai lu l'article. Bien rugi, lion ! » Ils firent connaissance et Charles introduisit le jeune homme à l'*Uylenspiegel*, où Lemonnier débuta avec un feuilleton intitulé *Brosse et tampon*, qui illustrait la rivalité des peintres idéalistes et réalistes².

L'année suivante, les funérailles civiles de Théodore Verhaegen ayant provoqué des incidents et les protestations indignées des catholiques, quelques personnes, dont Van Bommel et Hector Denis, fondent la Libre Pensée, à laquelle De Coster adhère aussitôt, fidèle à son engagement idéologique³.

Comme il ambitionnait un prix littéraire, il sortit de ses tiroirs une comédie en deux actes en vers qui datait du temps des Joyeux. C'était *Jeanne*, qui s'intitulait d'abord *Camille*, titre malheureux qui lui avait valu — comme c'était loin ! — une scène de la jalouse Elisa. Il la remania, la rapetassa de son mieux et la publia dans *L'Echo du Parlement*⁴. C'était un peu du Marivaux en style bourgeois. Jeanne et Franck s'aiment mais Willem, cousin de Jeanne, convoite sa fortune et fait croire à Franck qu'il est préféré, grâce à un portrait dérobé avec la complicité du jardinier César. Désespéré, Franck dissimule son chagrin en feignant de faire la cour à Gertrude, sœur aînée de Jeanne. Mais celle-ci, fine mouche, devine l'intrigue, démasque l'infâme et tout finit pour le mieux.

Ce n'était pas trop mal enlevé, quoiqu'un tel scénario fût un peu simplet pour 650 alexandrins souvent lourdauds. Les caractères sont convenus, depuis César, le balourd chargé de faire rire, jusqu'à Willem, le traître de comédie. Comme toujours, Charles réussissait mieux les amoureux romantiques : Franck est sympathique et sincère, Jeanne ardente et loyale, joli souvenir d'Elisa. Dans

¹ *Organe de Namur*, 18 avril 1862.

² C. Lemonnier, *Une vie d'écrivain*, p. 66 ; *La vie belge*, p. 124.

³ J. Bartier, *Charles De Coster et le jeune libéralisme*, pp. 293-294. E. Van Bommel note dans son journal inédit (ML Acr L 1) : « Lundi 8 décembre 1862 : Mort de Théodore Verhaegen. Son enterrement sans prêtres donne lieu à la fondation de la Libre Pensée ».

⁴ Ch. Potvin la disait publiée, les 29 et 30 décembre 1863, dans *L'Observateur*. En réalité, elle fut retrouvée, aux mêmes dates, dans *L'Echo du Parlement*, par G. Charlier, qui l'a publiée dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises* (XX, 1941, pp. 77-118). De Coster signale lui-même, en 1869, la publication dans *L'Echo du Parlement* (ML 3703).

son rapport de 1864 pour le Prix triennal de littérature dramatique, Philippe Bourson parla d'« une petite fantaisie scénique [...] dont les vers ont une allure vive et dégagée »¹. Mais Charles n'eut pas le prix.

Sorti de l'*Uylenspiegel*, il continuait pourtant de rencontrer ses amis, les anciens et les nouveaux. Il entretenait d'excellents rapports avec la romancière Caroline Popp qui avait fondé, en 1837, le *Journal de Bruges*, libéral, destiné à faire pièce au *Nowvelliste de Bruges*, organe du parti catholique. Cette femme intelligente et généreuse, qui avait reçu chez elle Emile Deschanel et Victor Hugo — lequel la nommait, avec un soupçon de grandiloquence, « une Clorinde de la pensée, une Bradamante de l'âme » — devait accueillir quelques-uns de ses textes et surtout, à l'époque où il sera talonné par la misère, l'aider à placer ses conférences². On le rencontrait aussi rue de Tyr, à la taverne du père Puth, et aux réunions de la joyeuse Société Vocale d'Ixelles, dont il faisait partie et où il retrouvait le chansonnier Léon Jouret, les peintres De Schampheleer, Lauters ou Dillens, les écrivains Emile Greyson ou Maximilien Veydt. Ce cercle orphéonique, littéraire et surtout culinaire publia en 1864 un recueil des *Chansons* de Félix Bovie, franc-maçon et ami progrès, malicieux et coutumier de plaisanteries salées. Certaines de ses pièces, comme « La Vertu » ou « Les Femmes de la Bible », n'étaient pas à mettre entre toutes les mains. « Je suis cochon, disait l'auteur, et je m'en glorifie ». De Coster appréciait la vitalité et l'esprit de liberté de ces petits textes et leur fit un bout de préface en vers où il condamnait d'avance les pisse-froid qui feraient la grimace :

Nous aimons ces chansons ! Dites-nous le contraire,
Ladres, grignoteurs de pain sec,
Critiques envieux, pâles buveurs d'eau claire,
Nous vous pendrons tous par le bec !

Taquin, l'idée lui vint d'un bon tour. Un jour, peu avant la publication des *Chansons*, il arriva chez Bovie, rue du Commerce, brandissant avec indignation un numéro du *Journal de Bruxelles* où, d'avance, le recueil était proprement éreinté. Emoi, tollé chez les amis réunis. Qui était le traître, le faux frère ? Cela ne se passerait pas ainsi, on allait voir ce qu'on allait voir ! De Coster, imperturbable, laissa bouillir, puis consentit à calmer l'assemblée : il avait tout simplement fait composer une épreuve d'article dans les caractères du journal

¹ *Les Prix quiennaux et triennaux en Belgique. Rapports officiels 1850-1870*. Bruxelles, 1870, p. 201 ; G. Charlier, *op.cit.*, p. 78.

² Voir ML 3763/1,2.

pour monter cette *zwanze*. Sacré Charles¹!

Ces broutilles ne l'occupaient guère. Depuis longtemps son *Ulenspiegel* dansait dans sa tête une frénétique sarabande. Il aspirait à publier enfin cette œuvre énorme sur laquelle il peinait sans relâche et dans laquelle il mettait tous ses espoirs. Cette fois, il en était certain, il était sur la bonne voie et rien ne l'arrêterait dans sa marche au succès. Son travail à la Commission des anciennes lois et ordonnances lui donnait de quoi vivre, mais aussi le paralysait, lui dévorait un temps précieux. Pourquoi ne pas tout lâcher, puisque bientôt sa *Légende* lui apporterait considération et aisance ? D'ailleurs un ami, le docteur Moeremans, lui proposait de prendre le secrétariat d'une revue médicale, tâche plus légère qui lui permettrait de tenir le coup en lui laissant plus de loisirs. C'est dit : adieu les Archives ! « Cette position, dira-t-il, n'était pas tenable et elle était sans avenir ». Le 2 janvier 1864, à bout de patience, il donna sa démission².

Il se retrouvait libre et piaffant d'excitation. Lui croyait être prêt, mais Rops l'était-il, qui avait promis son concours ? Dès septembre 1862, il a envoyé à son ami un épais manuscrit de cinq à six cents pages, mais Fély traîne et Charles le presse de son mieux. Je te connais, lui dit-il, tu n'en liras pas une ligne et Mme Parent attend pour mettre sous presse. Renvoie-moi donc le manuscrit. On l'imprimera et tu recevras, à mesure, les épreuves imprimées, plus commodes pour ton travail. Mais pour Dieu, hâte-toi : nous voilà en janvier 1863 et « nous n'avons pas une semaine à perdre pour paraître en décembre ou en novembre 1864 ». Le pauvre Charles soulignait sa phrase, mais il connaissait son Rops et gémissait pour l'attendrir : « Pense un peu à moi, à la valeur de l'œuvre, aux soins que nous pouvons y mettre en faisant chacun sur les épreuves nos observations, en voyant clair, ce qui est impossible dans un manuscrit »³. Rops hochait la tête, promettait et, débordé, n'envoyait rien. Le 11 mai 1864, sans se douter à quel point sa requête était prématurée, De Coster lança au ministre Alphonse Van den Peereboom, un appel à l'aide :

La *Légende d'Ulenspiegel* paraîtra prochainement. Elle formera un volume de luxe, de 500 pages grand in-4°, illustré de 40 grandes eaux-fortes par Félicien Rops, et de gravures dans le texte. L'ouvrage coûtera cinquante francs. Je viens

¹ H. Fierens-Gevaert, *Figures et sites de Belgique*, p.15. L'anecdote est rapportée par J. Diericx de Ten-Hamme, grand ami de Bovie. Voir son article inséré dans F. Bovie, *Chansons*. Bruxelles, 1864.

² ML 3704, ML 27/26.

³ « Lettres inédites à Félicien Rops », *Mercure de France*, 56, 1905, pp. 19-20, 6 janvier 1863.

vous demander de vouloir bien faire prendre par votre département, quelques-uns des exemplaires dont je pourrai disposer.

Vous savez, Monsieur le Ministre, combien les travaux purement littéraires sont peu rétribués en Belgique, combien il est difficile de vivre de sa plume et combien, par conséquent, les littérateurs ont besoin des encouragements efficaces du Gouvernement.

Il expédiait copie de sa lettre à son ami Dulieu, chef de bureau à la Direction des Beaux-Arts, Lettres et Sciences, en le priant de faire son possible pour appuyer sa demande. «J'y ai mis tout ce que j'ai de vitalité, lui disait-il. Il est mal payé comme presque tous les ouvrages, même en France. J'ai droit à 25 exemplaires et j'essaie de les placer. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas? Il faut vivre de quelque chose, voire même de son travail»¹.

Pauvre Charles! Il n'était pas au bout de ses peines. Non seulement Rops n'a rien fait, mais la veuve Parent soudain se désiste. Désolée: trop gros, trop cher, trop risqué. Elle lui laissa les cinq cents francs qu'il avait perçus d'avance, mais il fallait trouver un autre éditeur. Heureusement, Rops trouvera une solution de rechange en s'adressant à Lacroix-Verboeckhoven².

Ces deux-là méritent un mot. Hippolyte Verboeckhoven jouait dans l'association un rôle moins en vue de bailleur de fonds et d'administrateur de gestion. Albert Lacroix, franc-maçon affilié aux Amis Philanthropes, c'était autre chose. Né en 1830, il avait fait, vaille que vaille, des études de philosophie et lettres et de droit et s'était présenté au concours universitaire de 1855 avec une étude sur l'influence de Shakespeare en France. Puis il avait publié des articles dans la *Revue trimestrielle* de Van Bommel et une introduction aux mémoires du prince de Ligne. Cultivé, dynamique, il était entré dans la maison d'édition de son oncle Van Meenen, qui servait la cause du jeune libéralisme, et n'avait pas tardé à donner à cette entreprise une formidable impulsion. En 1861, la maison s'était transformée en société en commandite sous la raison sociale *Lacroix, Verboeckhoven et Cie*. Libéral et démocrate, Lacroix avait publié le *Tableau des différends de la religion* de Marnix de Sainte-Aldegonde, préfacé par

¹ ML 27/5,6, 11 mai 1864.

² J. Hanse, *Nouveaux regards*, p. 7; J. Bartier, *Charles De Coster et le jeune libéralisme*, p. 303. De Coster raconte le désistement de la veuve Parent dans une lettre du 6 juin 1866 à Dulieu (ML 27/9). Il fallut chercher un peu. Dans une lettre adressée à De Coster pendant le séjour de celui-ci à Paris, en mai-juin 1865, Rops lui assure qu'il a «trouvé un homme qui fera les frais du livre à compte à demi avec nous» et qu'il espère trouver mieux encore vers le 15 août (ML 3713/10).

Quinet, et le *Jacques d'Artevelde* de Potvin. C'était, dit Lemonnier, « un petit homme à barbe de boue limoneuse », dont les phrases, rapporte Charles Hugo, « se succédaient avec la rapidité d'une charge de cavalerie ». Il était surtout un esprit décidé. En 1861, il a passé contrat avec Victor Hugo pour *Les Misérables* qu'il a payés au poète la bagatelle de 300.000 francs. Le 18 septembre 1862, pour fêter la sortie du livre, il organisa à Bruxelles un banquet de quatre-vingts couverts auquel assistait Hugo lui-même et qui fit sensation dans la presse belge et étrangère. Ce coup de maître l'avait lancé et, établi à Paris, il publiera Michelet, Proudhon, Lamartine, Quinet, Blanc, Sand, Dumas, Sue... Il devait être aussi le premier éditeur de Zola et des *Chants de Maldoror* de Lautréamont¹. Esprit laïque, partisan des libertés modernes, Lacroix fut même condamné à un an de prison, en 1866, pour avoir édité le *Marat* de Bougeard et les *Évangiles annotés* de Proudhon.

C'est dire qu'il valait bien la veuve Parent et que De Coster ne perdrait pas au change : cet éditeur prestigieux lui assurerait une plus large diffusion et une chance supplémentaire de succès. Et cet animal de Félicien qui n'avancait pas ! Trois ans encore passeront avant la sortie de presse. Maugréant, rongant son frein, De Coster les mettra à profit pour remanier, améliorer sans cesse son texte. Il ne laisserait pas passer sa chance.

¹ Sur ce personnage important et encore mal connu, voir l'excellente étude de F. Sartorius, dans *Les éditeurs belges de Victor Hugo et le banquet des Misérables*. Bruxelles, 1986, pp. 15-29.

Chapitre VII

Espoirs, déboires

Si inquiet déjà du sort de son *Ulenspiegel*, De Coster avait eu encore, en cette année 1864, à régler un épineux problème matrimonial et à se poser en champion de l'honneur familial outragé.

L'affaire n'était pas neuve, loin de là, puisqu'elle avait débuté vers la fin de 1857¹. Caroline, toujours demoiselle à vingt-six ans sonnés, n'avait guère eu de chance en amour. Elle avait bien été, quatre ans plus tôt, sur le point de se marier², mais l'idylle avait tourné court. Elle en avait souffert. Elle se rongait, son caractère s'aigrissait. Charles, très attaché à sa sœur en dépit de leurs fréquentes disputes, incitait Elisa à prendre soin de la délaissée : « Il faut bien la consoler, sais-tu, lui écrivait-il, il faut lui dire bien doucement de bien bonnes paroles. Une femme seule peut parler à une femme de ces choses. Tu l'as déjà fait, continue. Tu feras ça pour elle. Elle mérite tant d'être heureuse et elle l'est si peu. Mon Dieu, c'est une horrible chose que l'abandon ! »³.

L'espoir renaît lorsque le hasard met sur sa route un nouveau prétendant. Né à Liège en 1826, Théodore-Albert-André Van Sprang portait le séduisant uniforme à brandebourgs de lieutenant des Grenadiers et, pour les intimes, abdiquait le pompeux prénom de Théodore pour celui, plus familier, d'André. Lieutenant seulement, la trentaine passée ? C'est qu'il n'avait rien d'un fils de famille qui a fait ses classes à l'École militaire. Son père, officier lui aussi, l'avait

¹ A cette époque, dans sa correspondance avec Elisa, De Coster fait allusion à un certain « VS ». Il pourrait s'agir de Van Sprang, le personnage dont il sera question ici. Ch. Potvin omet ce passage. Voir ML 3708/47. Nous résumons ici cette longue histoire. Pour tous les détails et les documents, voir Archives du Musée de l'Armée (Registre matriculaire n° 5916). Nous avons relaté l'aventure en détail, en reproduisant le procès-verbal de la Commission d'enquête, dans *Charles De Coster et « l'affaire Van Sprang »*. Un dossier inconnu, Bruxelles, 1990.

² ML 3706/47.

³ ML 3708/29.

placé à douze ans comme enfant de troupe au 2^e Lanciers. Appliqué, tenace, bien noté, André était sorti du rang, successivement artificier de 1^{re} classe, brigadier, maréchal des logis, sergent à vingt-quatre ans. Depuis 1853, il arborait enfin les épaulettes de lieutenant et occupait le poste de confiance d'officier-payeur de son régiment.

Lieutenant, comme dans les romans, mais pas jeune premier romantique. En 1857, André Van Sprang était veuf et chargé de trois enfants. Il n'est peut-être pas le fiancé des rêves de jouvencelle, mais il est attentif et prévenant, parle de ses petits avec attendrissement. Caroline, qui a déjà coiffé sainte Catherine et dont la position est modeste — sa mère est lingère et son frère rien du tout — peut-elle se montrer difficile? D'ailleurs, épouse d'un officier appelé à grimper encore dans la hiérarchie, ce n'était pas un sort à dédaigner. Van Sprang poussa activement sa cour et il fut bientôt question de mariage.

On entreprit les démarches nécessaires. Ce n'était pas chose aisée car, à l'époque, un officier était tenu, non seulement de solliciter l'agrément de ses supérieurs, mais aussi de faire la preuve que la future disposait d'une dot suffisante pour permettre au ménage de faire figure honorable dans la société. En juillet 1858, le colonel refuse sa paternelle autorisation, Mlle De Coster n'offrant pas les garanties financières requises. Charles résolut d'aider sa sœur en s'adressant directement au ministre. Nouvelle requête de Van Sprang, mais hélas, le colonel, puis le général, puis le lieutenant général, aide de camp du Roi, demeurent inflexibles: on n'atteint pas les seize mille francs de revenus exigés. Le ministre griffonne en marge: « Répondre que les règlements n'admettent pas d'exception ».

Que faire, sinon consoler Caroline et attendre une meilleure occasion, qui ne manquera pas de se présenter quand André sera promu capitaine? L'ennui, c'est qu'avec les frais de scolarité et de pension de ses trois enfants, Van Sprang n'en menait pas large. Les fins de mois sont difficiles et il ne parvient pas toujours à nouer les deux bouts. Il a emprunté à droite et à gauche et les menues dettes ont fait boule de neige. Peu après le rejet de sa demande au ministère, sa situation financière est si mal en point qu'il lui faut, tout de suite, de l'argent. A qui s'adresser, sinon à sa « petite femme »? La mère et la fille se laissent attendrir. N'était-il pas le futur? On réglerait tout cela au moment du contrat.

Une habitude est bientôt prise et Van Sprang, toujours dans la dèche, ne se prive pas de ponctionner à plusieurs reprises les deux femmes. En 1863, le mariage se faisant attendre et ces dames se montrant réticentes, le militaire recourt à un subterfuge qui en dit long sur la souplesse de ses principes. Caroline, s'écrie-t-il, ma bonne Caroline, on a dérobé neuf cents francs dans ma caisse d'officier-payeur! On imagine sa comédie: il est perdu, le scandale, le déshonneur... Comme Caroline, défiante, se fait tirer l'oreille, il menace: si

c'est ainsi que vous entendez la confiance dans le mariage, Mademoiselle, mieux vaut en rester là. Et l'on cède encore, les emprunts de l'officier se montant à présent à la somme respectable de trois mille trois cents francs.

La même année, au cours d'un dîner chez le docteur Moeremans, Charles a rencontré M. Gheringhelli, sous-intendant au Ministère de la Guerre, et Gheringhelli a promis d'intervenir. Van Sprang fait une nouvelle demande, établissant soigneusement les ressources du futur ménage et annonçant que, pour parfaire la somme, M. Charles De Coster, dans le but de favoriser l'union de sa sœur, s'engage à constituer une rente annuelle et perpétuelle de trois cents francs¹. Bon Charles, plus généreux que prévoyant! Nouveau refus des autorités militaires. Quelques mois plus tard, alors que Van Sprang est pourtant passé capitaine, même fin de non-recevoir, les ressources de Caroline étant toujours jugées « trop précaires ».

Caroline se désolait, d'autant plus que dans le quartier, les langues allaient bon train. Cette pauvre demoiselle De Coster! Depuis le temps qu'elle carillonne un mariage qui ne se fait jamais... Vous verrez qu'il y a du louche là-dessous et que son militaire doit avoir ses raisons pour traîner ainsi. Mais l'administration? Ouais, elle a bon dos... Puisqu'on n'arrivait décidément à rien par la sacro-sainte voie hiérarchique et que ce lourdaud d'André ne parvenait pas lui-même à faire intervenir un personnage influent, les De Coster résolurent, sans en avertir le capitaine, de prendre le taureau par les cornes. Un homme capable de débloquer la situation, De Coster en connaissait un : Jean-Jacques Altmeyer, son professeur au temps où il fréquentait distraitement les auditoires de l'Université. Avec lui, les choses n'ont pas traîné. Altmeyer est allé voir le ministre en personne et, le 10 janvier 1864, arrive l'autorisation tant attendue.

Bonheur dans la chaumière? Sans doute, mais Van Sprang, qui ignorait tout de l'intervention d'Altmeyer, s'étonne auprès de ses supérieurs : d'où tombe cette autorisation qu'il n'a pas demandée? Il était coincé. En février s'ouvrent des discussions serrées à propos du contrat de mariage. Et soudain l'impatient amoureux élève objection sur objection, demande des garanties, pinaille sur la moindre clause. Le ton monte, les débats s'aigrissent. Il traite les De Coster de rapaces, eux le soupçonnent de vouloir dépouiller Caroline au profit de ses enfants. En juin, Van Sprang rompt les pourparlers : dans un tel climat de

¹ En effet, un document daté du 23 juin 1863 (Enregistré à Ixelles, vol. 129, f° 80, verso, case 3, acte passé devant le notaire Prins, à Uccle) stipule que De Coster, « employé, attaché au secrétariat de la Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances », reconnaît devoir « à la demoiselle Anne-Charlotte De Coster, propriétaire, demeurant à Ixelles, un capital de 6000 francs, pour prêt de pareille somme fait antérieurement à ce jour, dont quittance, et à rembourser le 1^{er} juillet 1883 et entre-temps lui servira l'intérêt légal à 5% par an, 25 francs par mois » (ML 3724/39).

méfiance, il ne faut plus songer au mariage. Sachant que son honneur sortira compromis de cette interminable aventure, Caroline se fâche, menace le félon de montrer ses lettres à qui voudra les lire, de parler du prétendu vol dans la caisse du régiment. Faites donc, rétorque ce délicat fiancé, moi je montrerai vos billets doux et je pourrais dire « des choses qui terniraient votre réputation de demoiselle ».

Le voyou ! Et maintenant qu'on se brouillait, on en apprenait de belles, et entre autres que Van Sprang avait dit à Gheringhelli qu'il ne tenait pas le moins du monde à se marier, qu'il avait lui-même travaillé sous main pour se faire refuser les autorisations qu'il sollicitait. Ajoutons à cela que, s'il avait payé les intérêts de ses emprunts, il n'avait jamais remboursé un sou du capital. Devant tant de mauvaise foi, la mère et la fille se tournèrent vers Charles, seul mâle de la famille.

Pris d'une belle colère, Charles expédie sans tarder à Van Sprang plusieurs lettres insultantes, le provoquant chaque fois en duel :

Je vous prie de m'envoyer sans perdre de temps, le refus de mariage que vous devez avoir au moins le courage d'énoncer ouvertement, puisqu'il est au fond de votre pensée.

Cela étant fait, ayez la bonté de choisir deux témoins qui ne soient pas vos frères, car je les récuserais absolument. Ils s'entendront avec ceux que je prendrai aussitôt que je saurai quels sont les vôtres.

Mais l'escroc au mariage se doublait d'un capon. A la première provocation, il répond qu'il est père de famille et que son frère le remplacera ; à la seconde, qu'il amènera ses pauvres enfants sur le terrain pour qu'ils soient témoins de cette boucherie ; à la troisième, il fait le mort. Cela avait assez duré. Le 10 novembre 1864, Mme De Coster porte plainte auprès du colonel, dénonce les agissements et les dérobades du capitaine. Semoncé vertement par son supérieur, Van Sprang racole deux témoins et se rend à Bruxelles.

A partir de là, l'aventure mêle le tragique au burlesque. Le 15 novembre, dans la rue, De Coster a rencontré Van Sprang et ses témoins et s'est rué sur lui, la main levée, dans l'intention de le souffleter. Invité à se choisir lui-même des témoins, il a recruté les peintres De Schampheleer et Hagelstein. Ces messieurs, les jours suivants, ont tenu conseil, à vrai dire dans une regrettable confusion. Pour la question d'argent, Van Sprang a proposé un remboursement de cent francs par mois. De Coster, pressé par ses propres témoins, a accepté d'abord puis, devant l'indignation de sa mère, est revenu sur sa décision. Pour l'affaire d'honneur, Van Sprang offrait le sabre d'infanterie, Charles le pistolet. On

ergota beaucoup. Donnerait-on à De Coster une quinzaine de jours pour s'entraîner au maniement du bancal ? Ou alors, peut-être, le pistolet, mais à bout portant ? Ou bien une espèce de jugement de Dieu : un pistolet chargé, l'autre pas ? Le combat singulier allait virer à l'égorgement quand soudain, comme par enchantement, la querelle tourne court. Comme l'explique Hagelstein à son ami : « Tu as offert une arme, il a offert une arme, l'honneur est sauf ». Commencée chez Corneille, l'affaire s'achevait chez Courteline.

Malheureusement, la situation était si embrouillée qu'on finissait par s'y perdre. Charles est plusieurs fois revenu sur ses décisions, il a consenti à retirer sa plainte, puis l'a maintenue, désavoué en cela par ses propres témoins, et prétend maintenant que Van Sprang s'est bel et bien engagé à rembourser sa dette. Le 11 décembre, ne voyant rien venir, il provoque encore une fois l'officier et, en même temps, adresse une nouvelle plainte au ministre lui-même, soutenant qu'il a réellement souffleté Van Sprang, l'accusant de lâcheté et prétendant mordicus, malgré les témoins, que l'officier avait promis des excuses écrites. Charles, avec la meilleure foi du monde, se montait la tête et commençait à prendre ses rêves pour la réalité.

A la requête du ministre, une Commission d'enquête militaire entendit, du 17 au 27 décembre, les dépositions circonstanciées de tout ce petit monde : De Coster, sa mère, sa sœur, Gheringhelli, Altmeyer et les quatre témoins. A mesure que se déroulaient les interrogatoires et que s'étaient au grand jour témoignages, lettres et pièces à conviction, Van Sprang se révélait un triste sire, manifestement coupable d'abus de confiance et de procédés indéliçats, indignes d'un officier, et la Commission concluait sans aménité :

Monsieur Van Sprang a exploité pendant six ans d'une manière peu honorable la famille De Coster et [...] il s'est fait prêter, à plusieurs reprises, des sommes d'argent, sous prétexte d'engagements que selon toutes apparences, il n'avait point l'intention de tenir. [...] M. Van Sprang a manqué de dignité et d'initiative en ne relevant les insultes qui lui étaient adressées par le Sieur Ch. De Coster qu'à la suite des observations que ses chefs s'étaient vus dans la nécessité de lui adresser.

La capitaine, c'est le cas de le dire, en prenait pour son grade, mais la Commission émettait aussi des réflexions sévères à l'égard de De Coster. Sa bonne foi n'était pas en cause, mais ses revirements et ses contradictions, reconnus par ses propres témoins, le faisaient passer pour un esprit exalté et brouillon :

Quelque juste que soit l'indignation des membres de la famille De Coster, cette indignation doit toutefois mettre en garde contre leur témoignage, et le Chef de Corps croit de son devoir de signaler notamment les tergiversations et écarts de la vérité des actions et paroles de M. De Coster fils. C'est ainsi que dans la plainte adressée à M. le Ministre de la Guerre, M. De Coster se vante d'avoir souffleté Monsieur Van Sprang, tandis que dans son interrogatoire il avance n'avoir donné ce soufflet qu'en intention et n'avoir fait que lever le bras, geste que M. Paulis [témoin de Van Sprang] même dénie avoir eu lieu.

Dans la même plainte, M. De Coster prétend que les témoins de M. Van Sprang auraient pris l'engagement, en son nom, de rembourser entièrement la somme due le 25 novembre dernier et de présenter des excuses par écrit à sa mère et à sa sœur; assertions dont l'information a démontré la fausseté.

M. De Coster qui s'exprime avec facilité tant par écrit que verbalement paraît manquer de caractère et de jugement et être sujet à des exaltations qui ne lui permettent plus de se rappeler et d'apprécier sereinement les choses.

Il avait certes des motifs graves d'en vouloir à Monsieur Van Sprang, et tout homme de cœur l'aurait approuvé s'il avait demandé satisfaction à cet officier pour venger l'affront dont sa sœur avait été victime; mais il était inutile de lui adresser des insultes par la poste, pour les retirer ensuite à plusieurs reprises verbalement et par écrit et les faire revivre de nouveau.

Du reste, les provocations de M. De Coster ne paraissent pas offrir de caractère sérieux, surtout celles contenues dans sa lettre du 11 décembre, attendu qu'il ne pouvait ignorer qu'en adressant en même temps une plainte au Ministre de la Guerre, il empêchait lui-même le redressement de ses griefs par voie personnelle.

Le pauvre Charles, victime de son tempérament trop vif et de son imagination, n'eut heureusement jamais connaissance de ces conclusions. En dépit de son caractère impulsif et de son penchant pour le drame héroïque, n'avait-il pas joué un rôle honorable, se comportant en chef de famille conscient de ses responsabilités? Et cela à une époque où il était tellement préoccupé de la

publication, qu'il croyait imminente, de son *Ulenspiegel!*

La satisfaction obtenue par les De Coster était du reste toute morale. Un arrêté royal, le 19 janvier 1865, mit l'écornifleur en non-activité, avec assignation de résidence à Tournai. Mais Van Sprang, arguant du fait que ce jugement le privait de sa situation, se refusait maintenant à payer ses dettes. Caroline n'avait plus de fiancé et il était dit que Charles n'en avait pas fini avec lui.

Après ces péripéties, il soufflait un peu et revenait à son livre. Comme il avait besoin d'un public, il prit la Maçonnerie pour banc d'essai et, le 22 avril 1865, régala les Frères des Vrais Amis d'une conférence intitulée *La Vie et les Aventures d'Ulenspiegel, histoire satirique et anecdotique du XVI^e siècle*, agrémentée de la lecture de quelques chapitres de l'ouvrage. La dénonciation d'un « système de tyrannie, d'abrutissement, d'exploitation et de confiscation » fut un succès et lui valut « les applaudissements unanimes de l'Atelier »¹. Cet accueil lui faisait du bien. Les acclamations flattaient sa vanité d'auteur, mais surtout elles lui montraient qu'il n'était pas seul à croire en son œuvre. Les Frères l'entouraient, le félicitaient, lui prédisaient un triomphe. Cette belle soirée le consola de ses déboires. Ce qui lui manquait, c'était un peu de chance, voilà tout, et une occasion.

Justement, cette occasion se présentait². Un exilé du second Empire, le docteur Louis Watteau, frotté de littérature et vaguement homme de lettres, était devenu le médecin d'Eugène Van Bommel et l'ami de Charles Potvin. Par leur intermédiaire, il avait bientôt sympathisé avec De Coster, dont le réjouissait l'imagination toujours en ébullition. Ce Watteau se trouvait être aussi le lieutenant du révolutionnaire Blanqui, le théoricien de l'insurrection permanente, qui purgeait à Sainte-Pélagie une de ses nombreuses condamnations. Pour tromper l'ennui, le prisonnier étudiait les diverses manifestations du fanatisme religieux dans l'histoire et priait Watteau de lui expédier de la documentation. Le docteur songea aussitôt à confier ce travail à De Coster. Après quatre ans à la Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances, légendes populaires, chambres de tortures, procès de sorcellerie n'avaient plus de secret pour lui. Ravi de servir la cause de l'anticléricalisme, De Coster se met à la tâche et procure à Blanqui des notes dont la précision et l'érudition ravissent le docteur Watteau.

Pourquoi ne pas offrir à ce collaborateur intelligent un rôle plus actif? Blanqui projetait de lancer un bihebdomadaire, le *Candide*. Watteau a assisté à la conférence en Loge et l'exposé lui a plu. L'écrivain pourrait donner des

¹ ML 2239/16; *Le Soir*, 31 octobre 1927.

² Sur l'épisode qui suit, consulter l'étude de J. Bartier, *Le docteur Watteau, De Coster et quelques autres*, pp. 393-400, et *L'idéologie de Charles De Coster*, pp. 4-5.

textes littéraires qui compenseraient un peu l'austérité de la feuille. Pourvoyeur de copie ? Cela tombait bien : Charles en avait plein ses tiroirs. Surtout, lui répétait Watteau, publier des chapitres d'*Ulenspiegel* dans un journal parisien, voilà qui « servirait de réclame pour trouver un éditeur ». Il avait renoncé jadis à l'aventure parisienne pour ne pas peiner sa mère mais aujourd'hui, convaincu que les blanquistes lui ouvriraient le monde des lettres, il accepte.

Il fit d'abord un crochet par Tournai afin de rencontrer une dernière fois Van Sprang et obtenir de lui des conditions de remboursement, puis débarqua à Paris le 11 mai dans la soirée. Watteau a préparé le terrain en le décrivant à Blanqui. De Coster, lui a-t-il dit, est un tempérament « lymphatique et porté à la paresse », il n'a pas toujours un goût des plus sûrs, mais il a de la passion, du sentiment, du talent, il est « impatient de justice sociale ». Il sera d'autant plus précieux qu'il est disposé à travailler gratis et à se montrer maniable : « En politique et en philosophie, c'est une page blanche ; vous pourrez facilement y écrire tout ce que vous voudrez ». Il a de quoi tenir trois mois à ses frais et tout ce qu'il demande, c'est qu'on l'introduise dans les milieux littéraires. Bref, un associé intéressant et, ce qui ne gêne rien, « un brave et honnête garçon ».

Blanqui a dépêché deux de ses féaux à la gare du Nord pour l'accueillir, et ils ont eu un choc. Watteau avait envoyé une description sommaire de Charles, précisant qu'il avait « une tendance à prendre du ventre » — portrait banal. Or les blanquistes ont vu descendre du train une sorte de Tartarin arborant une large cravate aux couleurs nationales éclatantes, serrant sous son bras un tub portatif et l'épaule chargée d'une carabine. On ne pouvait pas le manquer ! Le premier contact ne fut pas trop chaleureux et, dès le lendemain, Blanqui se plaint à Watteau : « Voici un désastre. Il nous arrive de Bruxelles sous la forme de De Coster. On est allé hier l'attendre, Villeneuve et Tridon. Tridon m'arrive ce matin effaré, furieux, demandant quel est le Chinois, l'olibrius, le hobereau, l'aristocrate, le puant, l'animal que je leur ai mis sur les bras ». Cette dégaine, cet accoutrement de provincial ! Et figurez-vous que Monsieur déclare bien haut préférer son Bruxelles à Paris, qu'il a la prétention de se faire payer et que, pour couronner le tout, il n'a pas l'air d'un inconditionnel du blanquisme. Bravo, joli cadeau ! Enfin, Blanqui a horreur d'*Ulenspiegel* : « C'est écrit en logogriphe. Qu'est-ce qu'un style flamingot du XVI^e siècle ? Je vais prier Tridon de traduire cela en français ». L'escapade parisienne commençait mal.

Charles, plus candide que le journal qui l'a recruté, ne s'aperçoit pas, semble-t-il, de cette hostilité. Le 14 mai, il mande à Watteau avec une fraîcheur désarmante : « Paris m'a extrêmement déplu le premier jour. Cela va mieux aujourd'hui. Je m'y ferai très bien, grâce à ces Messieurs, tous jeunes gens de cœur et très intelligents. La glace est rompue entre nous ». Il est content, car *Candide*, le 20, fait sa publicité : « Uylenspiegel est la personnification vive et

franche du peuple de Flandre en face du despotisme espagnol de l'empereur et du roi Philippe. L'auteur, notre ami et collaborateur De Coster, s'est déjà fait connaître en France par deux ouvrages bien accueillis : les *Légendes flamandes* et les *Contes brabançons* ». Le voilà, comme d'habitude, tout feu tout flamme quand paraissent, les 20, 24 et 27 mai, seize chapitres de son livre¹. Le tirage du journal s'étant accru, il n'est pas loin de s'en attribuer le mérite et adresse à sa sœur un bulletin de victoire :

Mon *Ulenspiegel* obtient ici un succès fou. On le lit tout haut dans les brasseries (lisez cafés). D'ici à quinze jours on ne m'appellera plus De Coster mais *Ulenspiegel*, cela commence dans notre cercle.

Mes amis dont le nombre augmente tous les jours, sont extrêmement bons pour moi et m'aiment beaucoup. Je puis compter sur eux.

Le journal qui d'ailleurs est bien écrit, vous le verrez, obtient un prodigieux succès de lecteurs. Employé comme arme de guerre, destructive du catholicisme et de toute espèce de religion organisée, c'est la plus redoutable petite feuille qui ait paru jusqu'ici. Le dernier numéro compte neuf cents acheteurs en plus que l'avant-dernier. C'est ainsi que cela marche ici quand cela marche. Plusieurs numéros ont déjà dû être réimprimés. Nous allons être obligés de tirer à 15.000².

Conquis, il se sent fait pour prêcher la révolution au quartier Latin et, comme il a dû claironner un peu partout son triomphe, ses amis, inquiets, entreprennent de tempérer son enthousiasme. Vous êtes content à Paris, lui écrit Altmeyer, c'est bien, mais je vous recommande « non seulement la prudence, mais l'abstention la plus complète dans tout ce qui concerne le gouvernement français ». Dieu sait dans quoi ce diable d'homme était capable d'aller se fourrer ! Rops à son tour n'y va pas par quatre chemins et numérote ses conseils : ne te laisse pas embobiner par les républicains, n'écris pas dans des canards que personne ne lit, ne t'éternise pas au quartier Latin, tiens ta langue dans les brasseries et surtout, « ne sauve pas la Société ! ». Il ajoutait : « Ne crois jamais un Parisien, crois encore moins un littérateur. Peuple charmant mais jeanfoutre ». Ah ! j'oubliais : cesse de déflorer ton livre en le débitant en tranches

¹ J. Hanse, *Nouveaux regards*, p. 9.

² ML 3677/6.

dans un torchon sans avenir, car ton « *Candide* n'aura pas de lecteurs et claquera avant un mois ». Comme De Coster le harcèle à propos des illustrations, son ami lui répète qu'il ne commencera à graver que lorsqu'il disposera d'une copie enfin nette et complète. Ou bien s'imagine-t-il que les éditeurs parisiens accepteront, comme la veuve Parent, qu'il cochonne les épreuves d'imprimerie ? Puis, Charles lui ayant demandé d'essayer de placer un de ses récits, *La Tour de Jef*, la moutarde lui monte au nez :

Or ça, nom de Dieu ! Tu ne fais plus tes premières dents et cette puberté trop prolongée doit finir. Tu commences à ressembler aux vieilles coquettes qui s'habillent à l'enfant et qui disent Maman ! quand elles voient un Monsieur qui prend un bain. Qu'as-tu été faire à Paris, pour l'amour du diable ? Est-ce que tu te fiches dans le cervelet qu'on va recevoir ta prose pour la seule volupté de l'imprimer en lettres d'or et de la faire lire à l'Europe étonnée, et qu'il n'y a pas cinquante jeunes gens en France qui se voient refuser de très belles choses à chaque heure du jour ? Tiens, cela m'embête d'écrire et de répéter ces choses. Fais-moi le plaisir de ne plus m'écrire¹.

Rops l'étrillait sans ménagement, mais il avait raison. La police de Napoléon saisit le troisième numéro de *Candide* et, quelques semaines plus tard, en interdit la publication. La grande aventure parisienne finissait en fiasco et De Coster regagna ses pénates la tête basse.

Cette brève équipée a sans doute donné naissance à la curieuse légende colportée par Camille Lemonnier. Il existait à Bruxelles une Société des Agathopèdes ou Amateurs du Cochon, qui occupait un local dans les galeries Saint-Hubert. C'était une réunion de joyeux farceurs qui se divertissaient à éditer des brochures bouffonnes, à poser d'absurdes questions de concours auxquelles se prenaient les naïfs ou à signaler la mise en vente d'ouvrages rarissimes qui n'avaient jamais existé. Louis Hymans la connaissait bien et, lors de son séjour à Bruxelles, Alexandre Dumas avait eu l'honneur d'y être initié. Spéculant sur la crédulité du bon Charles, les Agathopèdes auraient monté une colossale mystification. De Coster, disait-on, avait été contacté par un mystérieux agent qui lui offrait de venir écrire à Paris, dans la clandestinité, des articles contre Napoléon III. Enfermé dans une mansarde, il gribouillait à longueur de journée et, chaque matin, un homme masqué et muet emportait ses feuilles.

¹ ML 3712/2, 3713/9, 10.

Au bout de quelques jours, il entendit dans la cour un orgue de barbarie jouer *La Brabançonne*. Emu jusqu'aux larmes, il se précipite, serre dans ses bras le musicien. Hélas, il avait rompu le secret absolu et les conspirateurs, toujours masqués, le reconduisirent au train. *Se non è vero...*¹

Ulenspiegel ne paraissant pas, il publiait de petites choses. En 1864, Nadar avait exécuté à Bruxelles une spectaculaire ascension aéronautique qui avait remis à la mode le problème de la navigation aérienne. De Coster collabora discrètement à la rédaction d'une brochure, *Le ballon Deminne*, pour la toilette du texte, ce dont l'auteur le remercia. Puisqu'il faisait partie du Royal Club Nautique de Sambre-et-Meuse, il composa en son honneur un chœur — cinq couplets et un solo — mis en musique par Léon Jouret, où il célébrait le ciel, la campagne, les régates. Dans le *Sancho*, le 10 décembre, il parla des prix de Rome et de l'avenir de la peinture belge, compromis par la mode française. « Veillez, peintres flamands, concluait-il, l'ennemi est à nos portes ! »². Rien de tout cela ne menait à l'immortalité.

Pas plus d'ailleurs que sa *Tour de Jef*, qu'il s'entêtait à faire paraître. Le thème est d'une navrante sottise. Un amoureux est monté dans la grosse tour de la ville. Un coup de vent ferme la porte et il reste à grelotter dans son clocher. Le lendemain, accablé par la fièvre, il voit venir Ida, qui avoue son amour. Le mariage aura lieu un mois plus tard. Il a soumis son récit à Alphonse Van Camp, pour *Le Précurseur d'Anvers*. Puis-je être franc, a dit ce vieil ami ? Il y a longtemps que vous n'avez rien produit, et l'on attend *Ulenspiegel* comme un coup de maître. Publier cette *Tour de Jef*, c'est éveiller la défiance et desservir le chef-d'œuvre. Oh ! bien sûr, il y a de jolis passages mais, honnêtement, cela ne vaut pas grand-chose. Charles s'obstina, remania, réexpédia. Van Camp aussi : « Avec la franchise que vous aimez, je le déclare raté ». Trop long, trop de détails, des hors-d'œuvre inutiles. Puisqu'on n'en voulait pas au *Précurseur*, il envoya son texte, rebaptisé *La Tour de Jan*, à Caroline Popp, qui l'inséra

¹ Voir C. Lemonnier, *La vie belge*, p. 126. Le bobard est toujours colporté par J. Vial, *L'étrange aventure de Charles De Coster*, pp. 294-311. Sur les Agathopèdes : L. Hymans, *Types et silhouettes*, pp. 258-261 ; L. Hymans et J.-B. Rousseau, *Le diable à Bruxelles*, t. I, pp. 229-233 ; A. Dinaux, *Les sociétés badines*, t. I ; p. 8.

² *Solution du problème de la navigation aérienne. Le ballon Deminne*. Bruxelles, Paris et Londres, 1865. Edmond Deminne remercie « M. Charles De Coster qui s'est chargé de la partie littéraire de la brochure ». *Les Blancs Bonnets* ont été publiés dans *La Renaissance d'Occident*, XX, 1927, pp. 281-284. Le 26 septembre 1865, Jouret avise De Coster que la musique est prête (ML 3712/22).

enfin dans le *Journal de Bruges*¹. Nul ne sera jamais, plus laborieusement que lui, *devenu* écrivain.

Il se dispersait dans des revues qui payaient mal et des journaux qui ne payaient pas du tout. Son passage à Paris lui avait fait perdre le secrétariat du journal de médecine du docteur Moeremans et il subsistait vaillamment que vaillamment en proposant à droite et à gauche des conférences. Rien de glorieux : il proposait une séance pour cent francs, deux pour cent cinquante, en boutiquier de la culture qui bradait ses produits². Il n'avait pas voulu être employé, ni placier en vins, mais il était réduit à courir le cachet. Il demandait à Caroline Popp de lui trouver quelque chose à Bruges et dans les villes où elle avait « de bonnes et influentes relations ». C'était bien aléatoire : on prenait ses conférences au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles et à la Société littéraire de Gand, mais on disait non à Anvers ou à Mons. Lui insistait : n'y avait-il pas d'amateurs à Liège, à Huy³ ?

Le succès d'*Ulenspiegel*, il y croyait dur comme fer, mais il fallait tenir jusque-là et l'année 1866 s'annonçait aussi sombre que les précédentes. En avril, il a encore posé sa candidature à l'École militaire, sans résultat⁴. En attendant, il préparait des conférences et en fit deux à la Loge, très documentées, sur le rire dans l'art littéraire. Il parlait de l'antiquité, citait Aristophane, Lucien, Martial, faisait défiler *Pathelin*, les fabliaux, le roman de Renart, célébrait Shakespeare, Rabelais, Cervantès, Molière, Lesage, Beaumarchais, Voltaire, vingt autres — tous ceux qui avaient dressé le bon sens contre la bêtise, les forces de vie contre les puissances de mort. Il terminait sur une adresse au pape : « C'est le rire qui, sans fracas, sans potences, ni guillotine, poliment, doucement te mènera en ces limbes obscurs où Dieu relègue les neiges d'antan, les vieux empires, les vieux abus et les vieux quartiers de lune. Il n'aura pour cela qu'une

¹ Pour les négociations avec Van Camp, voir ML 3714/16, 15, 11, novembre 1865 ; avec Caroline Popp, ML 3763/5, 6 et 3712/36, décembre 1865. *La Tour de Jan* parut en feuilleton dans le *Journal de Bruges* les 19, 20, 21 et 22 décembre 1865 (ML 3660/4). Le récit reparait dans la *Revue de Belgique* (VI, 15 octobre 1870, pp. 81-97), mais remanié et sous le titre *Caprice de femme*. Ici, un amoureux, pour complaire à sa fiancée, a promis d'escalader une vieille tour d'où il agitera neuf fois une torche enflammée. Il glisse, et reste toute la nuit accroché par un pan de son habit, tandis que la torche provoque un incendie. En cour d'assises, il échappe à l'accusation d'attentat quand la donzelle vient faire l'aveu de son caprice. Par là-dessus, De Coster broche encore des réflexions politiques sur la chute de Napoléon III, etc. Le récit sera encore publié à Anvers, en 1927, aux Editions Lumière, avec une eau-forte de Ramah.

² ML 3693, à propos de la conférence sur Broer Cornelis.

³ Voir par exemple, de septembre à décembre 1865, diverses lettres : ML 3763/4, 5 ; 3712/35, 36 ; 3714/33, 39, 13 ; 3763/6, 7.

⁴ ML 3714/29, 16 avril 1866.

chose, le grand Rire, exalter le bon sens universel. Et maintenant, lance sur lui à l'aise si tu le veux, les vieux pétards de ton excommunication»¹. Dans le milieu, on trouva cela «intéressant, ingénieux, remarquable». En homme libre, il s'indignait de toutes les injustices. Cinq jours après la sanglante bataille de Sadowa, victoire prussienne sur l'Autriche, il donne dans *Rive gauche*, une feuille blanquiste et proudhonienne repliée à Bruxelles, *Ici il est défendu de rire*, violente charge contre la guerre. Dans la *Revue trimestrielle*, à propos de *Lucifer*, un oratorio d'Emmanuel Hiel, il réaffirma sa foi dans le porte-lumière².

Il se multipliait, toujours la plume à la main, brochant un article, un compte rendu³, revenant inlassablement à sa *Légende*. Il avait l'impression que le temps s'effritait devant lui, qu'il s'acharnait à atteindre un but qui sans cesse reculait. La ronde des conférences continuait, harassante, humiliante parfois quand le solliciteur était éconduit plus ou moins poliment. Il trouvait à se placer à Bruxelles, à Bruges — bonne Caroline Popp! — à Gand. Mais là où il avait espéré faire deux ou trois exposés, on ne lui en prenait qu'un. A la longue, les comités se lassaient de son insistance. A Gand et à Ypres, on l'a entendu en début d'année, mais quand il revient à la charge en novembre, les responsables lui font savoir que, vraiment, ils sont désolés... Verviers l'avertissait que l'indemnité ne dépasserait pas cinquante francs et l'invitait à adapter ses propos à son public: «Ce qui domine, c'est la petite bourgeoisie, des employés, mais on compte également des professeurs, des membres du barreau, de jeunes industriels et négociants». Car il fallait tenir compte de la mentalité de province et veiller à ne pas effaroucher le bourgeois. A Hasselt, les autorités, avant d'accepter, le prient d'envoyer — comptes rendus, coupures de presse — «une preuve de [sa] notoriété» et de tenir des propos décents. Lui s'empressait de répondre qu'il aurait «grand soin de respecter la délicatesse des sentiments des dames qui voudront bien assister à la conférence». Il y alla, oubliant qu'il n'était pas chez les Maçons, et ses emportements de libre penseur firent scandale. A la fin, des messieurs irrités sortirent en haussant les épaules, des dames scandalisées pinçaient les lèvres comme des chaisières. Quand il se représente, quelques mois plus tard, il s'entend répondre: les membres du comité culturel

¹ Voir ML 3688. Il avait réuni pour ces exposés un volumineux dossier (ML 3689). Les conférences eurent lieu le 6 mars et le 30 avril 1866 (ML 2239/16).

² «Ici il est défendu de rire», *Rive gauche*, 8 juillet 1866 (ML 3660/1); *Revue trimestrielle*, LII, 1866, p. 310.

³ Dans le *Journal de Gand*, il publie, du 5 octobre au 13 novembre 1866, cinq articles sur l'Exposition générale des beaux-arts à Bruxelles. Il y critique sévèrement Hendrickx, Gallait et Van Schendel, loue Hagelstein, Dillens et Stevens.

« craignent de nuire à leur société encore naissante, et de provoquer des démissions, s'ils vous engagent de nouveau »¹.

C'est vrai, il oubliait parfois devant qui il parlait et quelles susceptibilités il froissait. A Caroline Popp, il annonça son nouveau sujet, sorti de ses recherches pour l'*Ulenspiegel: Un prédicateur comique flamand au XVI^e siècle*. C'était un exposé sur Broer Cornelis Adriaensen, auteur de sermons furibonds, grand pourfendeur d'hérésies, fanatique et luxurieux. De Coster empoignait « ce grotesque prédicateur, ce pourceau encapuchonné, éloquent comme un chien qui aboie », et le rossait d'importance. Puis il chargeait le pape, l'Espagne, Philippe II et rugissait :

L'homme est un vilain animal quand il s'y met. C'est au nom de Dieu que Charles-Quint et Philippe son fils toujours à court d'argent remplissent leurs coffres des héritages des 68.000 victimes mortes pour cause d'hérésie sous leur règne aux Pays-Bas. C'est au nom de Dieu que Calvin fait brûler Servet, parce qu'il ne croit pas à la Trinité. [...] C'est au nom de Dieu qu'ont lieu les dragonnades des Cévennes ; au nom de Dieu et de la liberté qu'a lieu contre les idées philosophiques de Joseph II, l'idiote révolution de Jantje Van der Noot. [...] C'est au nom de Dieu, de la religion qu'a lieu la terreur blanche, organisée par Louis XVIII et qui coûta plus d'hommes à la France que la Terreur de 93...

C'était raide, et ce sera applaudi comme il convient, le 11 mai 1867, chez les Vrais Amis. Mais à Bruges ! Ce qui ne l'empêche pas d'écrire avec candeur à Mme Popp : « Je serais heureux de savoir que la violente sortie contre le pape lancée l'an dernier par l'orateur que vous savez, ne soit pas de nature à lui fermer la tribune du Cercle. [...] Mon sujet est assez abondant, assez riche par lui-même pour qu'il ne soit point nécessaire d'attaquer le dogme ni sa malheureuse Sainteté qui s'en va d'ailleurs en quenouille »². Curieuse manière de

¹ ML 3714/34, 35 ; 27/7

² Les notes pour cette conférence remplissent deux cahiers (ML 3693). A Caroline Popp, le 4 novembre 1866 (ML 3763/9). De Coster la représenta, édulcorée, le 25 mars 1876, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. Le sujet, note un journaliste (*Artiste*, 26 mars 1876, p. 100) a eu « l'heur de plaire aux dames — grâce à la forme humoristique et neuve de sa présentation. Mais quel dommage que le conférencier fût — par respect pour les mœurs — obligé de mettre une sourdine à sa verve et un collet — très monté ! — à ses mystiques citations... La litote ne lui va guère. Ces réticences forcées, cette gaze aux phrases nous semblaient refroidir singulièrement l'entrain gaulois du crâne auteur, du père déboutonné d'*Ulenspiegel* ».

comprendre la modération !

Le 28 avril 1866 furent grandes agapes au restaurant Dubost, rue de la Putterie, pour fêter le cinquantième volume de la *Revue trimestrielle*. Autour de Van Bommel se pressaient quatre-vingt-cinq convives, dont Charles Buls, futur bourgmestre, Tiberghien et Van Meenen, Potvin, Hiel, Greyson, Watteau, Picard ou le populaire chansonnier Antoine Clesse. Il y eut des discours, des toasts. Dans un brouhaha de fin de banquet et la fumée des cigares, De Coster lut devant cet aréopage de gilets déboutonnés et de trognes allumées par les bons vins, un chapitre de son livre, *La Procession qui se gratte*, recueillant des « Très bien ! » pâteux et des applaudissements engourdis¹.

Toujours sans le sou, il tirait le diable par la queue et tapait ses amis. Rops, lui-même en difficulté, offrait de lui faire en deux jours un dessin qu'il pourrait vendre et lui conseillait d'envoyer promener ses créanciers, de ne pas se laisser faire la loi par les boutiquiers. « Vois-tu, mon cher Karl, lui disait-il avec superbe, lorsque le vulgaire Travail enfonce son bonnet de laine sur ses yeux et vient conter des gros mots à l'Art, l'Art doit faire voler d'un coup de cravache la casquette de ce marchand qui oublie qu'il parle au maître qui le fait vivre et que devant l'Art le vulgaire Travail doit rester humble, poli et découvert »².

Ce conseil n'aidait pas à faire bouillir la marmite. Il fallait donc s'assurer des appuis officiels et, le 2 juin, De Coster assiège le ministre de l'Intérieur. Je suis en mesure, lui expliquait-il, de publier, de trois en trois mois, six ouvrages. Dès le 1^{er} septembre, il pourrait donner *Le Voyage de noce*, « roman philosophique et de mœurs », puis *Jack et Mary*, puis *l'Histoire d'un menuisier*, « étude de mœurs flamandes » — qui devait compter trois cents pages et était peut-être le développement du *Christus des Contes brabançons*. Suivraient, en juillet 1867, des *Légendes de Campine*, « description des mœurs, des coutumes, des vieux usages ». Pour octobre, il prévoyait *Ulenspiegel*, pour lequel il n'attendait plus que l'indispensable collaboration de Rops, qui en ferait « un chef-d'œuvre sous le rapport des illustrations ».

Il comptait enfin s'atteler, pour janvier 1868, à une traduction de *l'Excellente Cronike van Vlaenderen*, un ouvrage publié en 1538, qu'il restituerait dans le style de ses *Légendes flamandes* pour conserver « la couleur naïve et très originale du texte flamand ». Il s'agissait d'un ouvrage d'une valeur historique certaine, plein de détails légendaires, de descriptions de réceptions de princes et de fêtes populaires. Jugez, Monsieur le Ministre, de l'importance d'une telle traduction, puisque Altmeyer, l'historien bien connu, a consenti à rédiger une

¹ Senior, *De Coster parmi ses contemporains*, p. 380 ; A. de Burbure, *La première lecture de Thyl Ulenspiegel*, pp. 161-162.

² ML 3713/19,14

préface. Le livre paraîtrait chez Lacroix en un volume de quatre cents pages tiré à cinq cents exemplaires, vendu dix francs. Avec un peu de chance, on aurait un frontispice par Dillens et trois eaux-fortes « par des artistes flamands d'un mérite reconnu ». Le ministre comprendrait qu'une telle entreprise méritait un encouragement, et De Coster demandait, moyennant cession au gouvernement d'un certain nombre d'exemplaires, deux fois quinze cents francs, « subside qui serait à la fois la rétribution de la traduction et une souscription aux différents ouvrages mentionnés »¹.

Le ministre fut réticent. D'abord, pourquoi M. De Coster avait-il quitté les Archives, où il gagnait de quoi vivre ? Et puis, où restait cet *Ulenspiegel* fantôme, annoncé depuis des lunes ? Charles répondit par l'intermédiaire de Dulieu. Il avait quitté les Archives parce que cette position était sans avenir. Il croyait avoir trouvé mieux avec le secrétariat d'un journal de médecine, mais son équipée à Paris le lui avait fait perdre, et il maudissait ce « départ fâcheux qui [le] faisait aller tout droit vers la misère au lieu de la brillante position qu'on [lui] avait fait espérer ». Était-ce sa faute ? Quant au retard d'*Ulenspiegel*, il était dû à Rops, dont le renom devait assurer le succès. Tout cela n'empêchait pas que l'*Excellente Chronique* ne fût une bonne affaire qu'il aurait menée seul s'il avait eu les moyens de tenir un an :

Mais que ferai-je, moi, pendant ce temps-là ? Mourir de faim ? Je ne suis ni avocat, ni notaire, ni médecin, mais homme de lettres seulement. Ma mère a ce qu'il lui faut pour vivre, mais à la condition que je ne sois pas à sa charge. Mes conférences à Anvers, Gand, Bruges, Ypres, Tournai, Hasselt, etc., m'ont donné quelques ressources pour cet hiver, mais voici l'été et ces ressources je ne les retrouverai qu'au mois de novembre. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Je n'occupe pas le dernier rang parmi les littérateurs belges et des hommes compétents disent que je suis le premier dans le genre que je traite. Ces quinze cents francs que je sollicite du Gouvernement seraient-ils, si on me les accordait, mal employés à payer à un littérateur belge qui a fait ses preuves, la traduction d'une œuvre nationale².

Il parlait avec dignité, mais en vain. Ces projets n'étaient jamais que des projets, malgré les noms d'Altmeyer et de Rops, et les pouvoirs publics ont

¹ ML 3704/1. Le 6 juin De Coster sollicite l'appui de Dulieu auprès du ministre (ML 27/9).

² ML 3704/2.

toujours préféré les valeurs sûres et rentables. De Coster n'eut pas son subside.

Il était pourtant si convaincu d'apporter du neuf ! Le roman historique, qui avait longtemps régné seul, subissait maintenant les assauts du réalisme. Dès 1851, une querelle était née autour des *Casseurs de pierres* de Gustave Courbet, éreintés par Victor Joly, qui traitait le peintre de charlatan. Emile Leclercq, au contraire, se faisait le champion de la jeune école, applaudissait à Courbet, à *Madame Bovary*, au *Réalisme*, la revue de Duranty, et conseillait à l'auteur des *Légendes flamandes* de laisser le passé aux historiens. On allait vers les tableaux de la vie contemporaine, avec les *Récits d'un Flamand* de Greyson, la *Claire Stévant* de Demoulin, *L'Avocat Richard* ou *La Famille Buward* d'Hymans, *Mademoiselle Vallantin* de Reider. Ces romanciers ne posaient pas aux réformateurs sociaux, plutôt aux peintres de mœurs, sauf Leclercq, dans *Une fille du peuple*. De Coster, qui les connaissait tous, ne les dédaignait pas, disait le bien qu'il pensait du livre de Reider. Mais il savait leur forme relâchée, leur style terne et sans relief, attentif seulement à la vérité précise et lucide de l'observation. Ils étaient pourtant, dira Lemonnier, des éveilleurs, mais lui était sûr d'apporter autre chose, l'amalgame vigoureux de l'historique, du réaliste et du légendaire¹. Parlant des peintres, il définissait sa propre esthétique :

Les hommes soi-disant sérieux règnent, gouvernement, savent tout. [...] Jan Steen, qui pour d'autres est un peintre génial, leur paraît crapuleux. [...] Or quelque chose distingue notre peuple : non pas l'ivrognerie comme on le croyait jadis, mais dans ses ouvriers et surtout chez ses paysans, un rire franc, jovial, caustique et fin ; une bonhomie complète d'allures, une grande expansion de gaieté, de gestes, de paroles et de mouvements parfois désordonnés, une licence qui n'est point de l'obscénité².

Ces idées, De Coster les commentait sans fin à ses amis ou dans le salon de Caroline Gravière, écrivain et épouse de Charles Ruelens, le conservateur en chef de la Bibliothèque Royale, chez qui il rencontrait Altmeyer, Van Bommel, Greyson, Leclercq ou Potvin³. On l'écoutait en souriant un peu : ce bon Charles prenait feu si facilement !

En avril 1867, il fut tout en émoi à cause d'une affaire stupide qui risquait

¹ G. Charlier, *Le roman réaliste en Belgique*, pp. 5-21 ; C. Lemonnier, *Une vie d'écrivain*, p. 27.

² *Journal de Gand*, 13 novembre 1866.

³ Voir Ch. Potvin, *Caroline Gravière*, pp. 367-388 ; G. Collard, *Caroline Gravière*, pp. 77-78 ; W. Koninckx, *Les amis de Charles De Coster*, p. 589.

de compromettre sa réputation et son honneur. *L'Etoile belge* avait rapporté, d'après la *Gazette des tribunaux*, une curieuse histoire d'escroquerie commencée à New York, poursuivie en France et à Alger et dont le héros était un certain... Charles De Coster ! Affolé, il écrivit à Camille Berru, journaliste, pour qu'il rétablît sans tarder la vérité. Bon, dit Berru, tu exagères, comme toujours : « Comment veux-tu que qui que ce soit — te connaissant de près ou de loin — puisse un instant supposer que tu viens de passer je ne sais combien de temps à faire un voyage d'escroquerie à New York, à Paris et à Alger ? » Sans compter qu'il y a au moins dix Charles De Coster à Bruxelles... Oui, répondit Charles, mais ces De Coster-là, on ne les connaît pas, tandis que je suis, moi, le De Coster connu, celui auquel on pensera. Berru soupira et fit passer dans *L'Indépendance belge* un entrefilet explicatif¹.

Cette année-là, il eut la joie de marier enfin sa sœur. L'infâme Van Sprang évanoui, Caroline s'était retrouvée, à trente-quatre ans, entre sa mère et son frère et son avenir paraissait sérieusement compromis. Comme il y a, quoi qu'on en dise, une justice en ce bas monde, elle se vit courtisée, en 1866, par le peintre et photographe namurois Armand Dandoy, un brave garçon de trois ans son cadet, qui avait la sympathie de Charles. Le contrat de mariage à propos duquel ne s'éleva plus, Dieu merci, aucune querelle, fut conclu, le 23 octobre, devant le notaire Prins, en son étude d'Uccle. Signèrent, comme témoins de la mariée, son frère et le bon professeur Altmeyer. La noce eut lieu le lendemain et Caroline, laissant Charles et leur mère rue de la Tulipe, s'en fut vivre à Namur², non loin de chez Félicien Rops.

Ce gremlin de Fély faisait passer des nuits blanches à son ami. Pour *Ulen Spiegel*, depuis des siècles il promettait quarante eaux-fortes. Débordé, puis souffrant, il n'envoyait rien et Charles, pour qui il œuvrait gratis, n'osait trop le bousculer. Possédé d'*Ulen Spiegel*, il s'étonnait que le monde entier ne partageât pas sa hantise. En été pourtant, il s'est hasardé à le houspiller un peu, arguant que Lacroix veut au moins trois mois pour imprimer. Trois mois ? De qui te moques-tu, répondit le graveur, puisque je sais aussi bien que toi que Lacroix imprime quinze volumes par mois ! Tu auras douze eaux-fortes, et pas avant le 15 septembre :

Tu passes ta vie à faire des tours d'écureuil en cage et à te jouer à toi-même des scènes d'agitation qui n'avancent rien et qui finiront par t'établir une réputation d'aliéné. [...] Au

¹ ML 3712/8. Le récit de *L'Etoile belge* a paru le 14 avril 1867 ; la mise au point de Berru, dans *L'Indépendance belge*, est du 16 avril.

² Archives du Royaume, 24 octobre 1867, acte n° 217, réf. 739.517.

lieu de grossir la section des agités de Gheel, tu ferais mieux de me laisser travailler en paix et pendant ce temps de recopier et retravailler consciencieusement tes deux derniers volumes qui sont écrits par un élève de quatrième professionnelle. Cela servirait au moins à quelque chose. Encore un conseil. Ne vas pas embêter Lacroix inutilement, il finira par t'envoyer faire foutre, toi et ton volume. [...] N'oublie pas la douche. Excellent, hygiénique¹ !

Il valait mieux ne pas prendre Fély à rebrousse-poil, mais De Coster n'avait pas tort de s'alarmer. Il voulait, c'était vital, paraître avant le 31 décembre pour profiter de la vente des livres d'étrennes, mais surtout afin d'être dans la course pour le prix quinquennal de littérature. Et il disputait encore avec Rops sur le portrait d'Ulenspiegel. Le tien, disait le graveur, est trop beau. Si on veut lui laisser le génie de sa race, « il faut en faire un paysan flamand fin, retors et énergique et bon, mais un *homme du peuple flamand* et non pas un lazzarone napolitain ». Il avait vu des modèles des XVII^e et XVIII^e siècles à la Bibliothèque Impériale et travaillerait d'après eux pour donner au personnage « le nez carré de Rabelais, de Molière, de Goltzius, de Cyrano de Bergerac, le front large, bombé, intelligent, les yeux d'oiseau de proie, la bouche fendue, sardonique » du vrai type populaire².

De Coster comprit que Rops ne viendrait pas à bout de sa tâche et en effet, le 15 septembre, le graveur n'a livré que trois eaux-fortes, dont le célèbre *Sire de Lumey* et *Le Pendu*. Il a donc appelé à l'aide ses amis artistes. Artan, Claeys, De Groux, Dillens, Duwée, Schaefels, De Schampheler, Smits et Van Camp ont répondu : à dix, ils fournirent, Rops compris, quinze illustrations.

Comme si ces soucis ne suffisaient pas, un autre contretemps grave intervint. Le nom de Rops était une garantie, et Rops réduisait son concours. Prudent, Lacroix demande une intervention financière. Où prendre l'argent ? En retournant ses poches, il ne trouverait pas de quoi publier une brochure ! Le 10 octobre, il adresse au ministre de l'Intérieur une longue lettre explicative et justificative. Pourquoi les ouvrages annoncés naguère n'ont pas paru ? Parce qu'il comptait sur le succès d'*Ulenspiegel* pour lancer les autres, et si *Ulenspiegel* n'a pas paru, c'est qu'on a attendu Rops, affiche commerciale. Mais maintenant, avec Rops et les autres, il est prêt et le livre pourrait sortir le 10 décembre.

Le ministre ayant aussi demandé si cet *Ulenspiegel* était vraiment original, De Coster s'évertuait à en faire la réclame. Original ? C'était un grand livre,

¹ ML 3713/12 ; J. Hanse, *Nouveaux regards* pp. 8-9.

² ML 3713/11.

riche, somptueux, coloré, grouillant de vie et de vérité! Thyl, c'était «l'ouvrier errant, trop indépendant pour subir les caprices d'un maître, trop laborieux pour ne pas travailler, trop ingénieux pour être jamais à court de réponses, trop malin pour demander l'aumône autrement que comme le paiement d'une bonne farce ou d'un bon mot», le vagabond poète et intrépide. A ses côtés, Soetkin, «la ménagère flamande, la vaillante commère», Claes «le travailleur honnête, moral, pacifique», Nele, la fillette «naïve, enthousiaste, sincère dans sa parole», et Lamme, «très bon, très gras». Mais ce n'était pas tout. Ses personnages vivaient la terrible histoire du XVI^e siècle, l'occupation espagnole, affrontaient les menées de l'Inquisition, défendaient la liberté. En scène, «le peuple à la peau dure, au cœur tendre, [...] mais point de grossièreté ni d'obscénité. Le grossier et l'obscène ne seront jamais de l'art». Mais du rire, oui, et de la force, et des tableaux, des couleurs. Il précisait encore à l'usage d'un ministre soucieux de ne pas froisser les susceptibilités politiques : «Le livre d'Ulenspiegel, qui est une œuvre d'art, n'est d'aucun parti, comme doit l'être toute œuvre d'art. Des deux parts, dans le camp réformé et dans le camp catholique, se voit l'exaltation religieuse, sans que j'eusse à prendre parti et sans que j'aie essayé de faire au XVI^e siècle, du libéralisme du XIX^e»¹. Cela pouvait se discuter, mais il fallait rassurer le pouvoir.

Il pressa Dulieu de l'appuyer, promettant son *Voyage de noce, Mary et Jack* et encore un volume qui contiendrait *La Tour de Jan* et *l'Histoire véritable de la belle Marianne*, dont la vente rembourserait les avances du ministre. D'ailleurs, Lacroix était prêt à marcher avec 2 400 francs de souscription pour un volume qui lui en coûterait le double. Encore une fois, il expédia Altmeyer en première ligne et le professeur obtint 2 400 francs, non de souscription, mais de subside. De Coster sautait de joie, mais il dut déchanter : après réflexion, le ministre descendit à 1 200 francs le 5 novembre. Il crut tout perdu, mais Lacroix accepta, à condition d'empocher intégralement la somme, en échange de laquelle il fournirait à l'Intérieur quarante exemplaires de l'ouvrage².

Le reste tint du tour de force. L'impression commença vers le 10 novembre : on n'avait pas deux mois pour imprimer un volume de 480 pages. Charles, sur les dents, besogna comme un forcené. Les typographes de l'Imprimerie du Corps législatif lui expédiaient des feuilles encore humides. Il corrigeait en hâte les premières épreuves et les renvoyait à Paris, d'où lui revenaient la suite des premières et le début des secondes. Et lui qui retravaillait son œuvre de fond en comble depuis trois ans, il changeait à la dernière minute, bouleversait une

¹ ML 27/10.

² ML 27/10, 11, 15, 16. Lacroix exigea encore une lettre officielle d'acceptation du ministre (ML 27/12).

page, remaniait un paragraphe¹. Ce n'était jamais assez beau, assez juste; là il y avait une erreur, là un contresens... Il y passait ses nuits. Le 16 décembre encore, Lacroix le harcèle: où faut-il placer les gravures? où est le texte pour le prospectus? Fera-t-on une table détaillée des matières? Elle serait interminable²!

Enfin, dans les tout derniers jours de l'année, le livre fut là. Une partie du tirage était datée de 1867, le reste de 1868, pour lui conserver plus longtemps l'attrait de la nouveauté³. Il se vendait vingt francs, une somme.

Epuisé, Charles tient en main sa *Légende d'Ulenspiegel*. Il soupèse le gros in-4^o, le feuillet presque sans plaisir, incrédule. Ce livre, c'est dix années de sa vie, de son travail ingrat, de ses espoirs toujours déçus. Est-ce bien son nom qui s'étale sur la couverture, son œuvre qu'on verra à la devanture des libraires? Va-t-on chuchoter en se retournant sur son passage: «C'est De Coster...»? Désormais, plus personne ne le confondrait avec un autre, escroc ou non. La confiance revenait: il était, enfin, l'auteur d'*Ulenspiegel*.

¹ J. Hanse, *Hommage à Charles De Coster*, p. 168.

² ML 3712/23, 16 décembre 1867.

³ Voir P. Van der Perre, *Les premières éditions de la Légende d'Ulenspiegel*. Bruxelles, 1935.

The first part of the paper discusses the importance of the study. It is followed by a description of the methodology used in the research. The results of the study are then presented, and a conclusion is drawn. The paper is organized as follows: Introduction, Methodology, Results, and Conclusion.

The study was conducted in a laboratory setting. The participants were all students from the University of... The data was collected over a period of six months. The results show that there is a significant difference between the two groups. This suggests that the intervention had a positive effect on the students' performance.

The findings of this study have important implications for the field of... Further research is needed to explore the long-term effects of the intervention. The study also highlights the need for more effective teaching strategies in the classroom.

In conclusion, the study has shown that the intervention is effective in improving students' performance. This research provides valuable insights into the factors that influence learning outcomes. The results of this study can be used to inform educational practice and policy.

Chapitre VIII

La Légende d'Ulenspiegel

Pas plus que Smetse Smeë ou Halewyn, Ulenspiegel n'était de l'invention de De Coster. Depuis des siècles, toujours jeune, le vagabond Thyl friponnait sur les routes de toute l'Europe. A peine si l'on pouvait se souvenir d'où il venait. Il y avait bien longtemps, vers la fin du XV^e siècle, un compilateur, un de ces besogneux que nourrissait — mal — leur plume anonyme avait eu l'idée de réunir des farces dirigées contre les prêtres, les nobles, les bourgeois et les femmes et de les attribuer à cet effronté croquant. Il était, disait-on, fils d'un paysan de Knetlingen, dans le Brunswick, et avait mené joyeuse vie avant de rendre l'âme en 1350 à Möllen, près de Lübeck. A ce plaisant salmigondis en bas-allemand en succéda un autre, en haut-allemand, publié à Strasbourg en 1515, réédité quatre ans plus tard par Thomas Murner, un moine franciscain qui s'entendait à la satire et au coup de griffe. Le succès fut tel que le farceur vit bientôt ses exploits consignés en français, en anglais, en danois, en polonais, en latin. En Flandre, une traduction parut à Anvers en 1518, mise à l'Index par Philippe II dès 1570, et les interdictions n'ont fait qu'accroître la popularité de ces livrets imprimés sur du papier de chandelles, au point que Damme a revendiqué l'honneur d'avoir vu naître Thyl le frondeur. De Coster rajeunit le personnage de deux siècles et lui laisse Damme pour patrie. Son nom ? C'est *Uyl* et *Spiegel*, hibou et miroir, ou sagesse et comédie, que ceux de Damme prononcent Ulenspiegel. Mais il est flamand, bien flamand. Quant à l'Allemand dont on parle, sourit De Coster, c'est un bâtard de mon héros, semé dans le pays de Saxe et nommé Eulenspiegelken¹.

¹ On a beaucoup étudié les origines de la légende. Voir E. Van Heurck, *Thyl Ulenspiegel et Lamme Goedzak dans la littérature et l'imagerie populaire*, pp. 15-37 ; J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 183-187 ; L.-L. Sosset, *Le personnage de Tiel Eulenspiegel*. Verviers, 1938 ; I.M. Bostelmann,

Le XIX^e siècle, bienveillant à l'égard des légendes populaires, lui avait fait un sort. En 1835, Delepierre donne des *Aventures de Tiel Ulenspiegel*; en 1858, Van Duyse édite à Gand l'*Histoire joyeuse et récréative de Tiel l'Espiègle*; deux ans plus tard, Joseph Boniface propose un *Ulenspiegel patriote*, charge contre les sots et les tyrans. De Coster lui-même utilisera une brochure parue à Gand en 1848 chez Van Paemel, *Het aerdig leven van Thyl Ulenspiegel*. C'est que le XVI^e siècle, ardent et tourmenté, fascinait les libéraux, les démocrates et les Maçons. Dans la lutte des Gueux contre l'Eglise et l'Espagne oppressive, ils voyaient une préfiguration de leur propre combat. Les Gueux étaient leurs ancêtres, leurs frères, vivent les Gueux! Innombrables les auteurs qui, au théâtre ou dans le roman, mettaient en scène d'Albe, Philippe II, le Taciturne, Egmont: Samuel, Bogaerts, Reiffenberg, Michaëls, Potvin, Moke, Maurage, Joly, Saint-Genois, Schoonen et quelques autres ne tarissaient pas sur les horreurs, les guerres, les persécutions. Ah, on ne les aimait pas ces Espagnols! Les peintres n'étaient pas en reste — voyez Leys, Defiennes, De Braekeleer, Paelinck, Gallait, Kremer¹.

A tout cela, que De Coster a lu ou vu, s'ajoute, considérable, la parole torrentueuse du maître Altmeyer dont le XVI^e siècle est le cheval de bataille. En 1853, il a publié dans la *Revue trimestrielle* un mordant article sur *Une succursale du Tribunal du Sang*. En 1856, dans une conférence, il a traité Philippe II de «vulgaire assassin» et le duc d'Albe de «hideuse caricature de Satan». Le public l'a acclamé et l'irascible professeur a récidivé en 1863². De Coster vit dans une atmosphère surchauffée où le conflit entre catholiques et libéraux tend à prendre, au moins dans l'esprit des poètes, des dimensions d'épopée.

Son héros, il a dû le rencontrer en 1856, lorsqu'on décida que le loustic, champion du franc-parler et de l'indépendance, servirait de pavillon à l'*Uylenspiegel*. Là, le 13 juillet, il a parlé avec chaleur de *Femmes espagnoles*, un tableau où l'ami Dillens représentait l'entrée du duc d'Albe en Belgique. Au milieu des

Der niederdeutsche Ulenspiegel. Hamburg, 1940; J. Hanse, *D'Eulenspiegel à Ulenspiegel*, pp. 9-12; H. Plard, *De Coster et la tradition*, pp. 5-7; L. Geeraedts, *Eulenspiegel in den Nederlanden*, pp. 11-29.

¹ M. Wilmotte, *Le centenaire de Charles De Coster*, p. 117; J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 47; J. Bartier, *Charles De Coster et la Franc-Maçonnerie*, p. 10.

² *Uylenspiegel* a rendu compte avec enthousiasme de la conférence de 1856 dans son numéro du 26 mars. De Coster a parlé de celle de 1863 dans le *Sancho* («Discours prononcé par M. Altmeyer à la cérémonie de réouverture des cours de l'Université Libre de Bruxelles», *Sancho*, 25 octobre 1863).

rêtres et des lansquenets, cramponnées d'une main au harnais des chevaux de guerre ou penchées au bord des chariots, se pressaient, hilares ou l'injure à la bouche, vivandières et catins. Une vie intense grouillait sur fond de carnage et d'incendie, et il apercevait « un poème dans l'idée du tableau ». Cette toile est peut-être à l'origine de l'œuvre. Enchanté de son projet, il en a parlé autour de lui. Ne venait-il pas de montrer avec quelle adresse il ressuscitait le passé et la vieille langue ? Bravo, ont dit Rops et les autres, travaille ! L'idée, petit à petit, a fait son chemin, un peu retardée par les *Légendes flamandes* et les *Contes brabançons* mais, au plus tard en 1858, il s'est mis à rédiger, assez avancé, dès la fin de l'année suivante, pour que le journal annonce une prochaine publication¹.

Plus que jamais il s'agissait, comme il avait dit un jour à Elisa, de rester crânement et fortement ce qu'il était. Mais dans quelle voie s'engager ? A l'époque, l'amateur avait le choix entre le roman historisant, poussiéreux, et un réalisme étriqué, bourgeois. Dieu sait si les Moke et les Bogaerts ont eu comme De Coster une prédilection pour ce XVI^e siècle furieux et sanglant ! Mais ils ont été incapables de le faire revivre ou d'individualiser leurs personnages. Ces romans-là, asservis aux chroniques, croulant sous les archives, étaient des momies solennelles. Quant au réalisme, qu'on accusait d'ailleurs de s'encanailler, ce n'étaient pas Hymans, Leclercq ou Greyson qui risquaient de lui donner des proportions épiques. Fonctionnaires des lettres, disait, haussant les épaules, Camille Lemonnier. Or, historique et réaliste, *Ulenpiegel* l'était bel et bien, mais à sa manière, provocante et insolite.

Bien sûr, comme les historiens, De Coster avait des sources, et il n'avait pas pour rien passé quatre ans à compulser lois et placards aux Archives du Royaume. Pour le personnage, il reconnaît honnêtement s'inspirer de l'*Aerdig leven van Thyl Ulenpiegel*, la brochure publiée par Van Paemel. J'y ai pris, dit-il, une vingtaine de chapitres — et encore, en les modifiant — pour le premier livre de ma *Légende*. J'ai puisé aussi dans les sermons de Broer Cornelis Adriaensen, trouvé la *Chanson des Gueux* et la *Chanson des traîtres* dans des recueils anciens, emprunté — il fallait bien — à quelques historiens, mais le reste, tout le reste est à moi². Les érudits sont soupçonneux de nature. Ajustant leurs besicles, ils ont donc fouillé, fureté et peuvent vous dire où il a pris ce qu'il sait des croyances populaires, de la sorcellerie et des superstitions, des

¹ J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 144 ; *D'Eulenspiegel à Ulenpiegel*, pp. 9-10.

² Voir la note préparée par De Coster à l'intention des membres du jury du prix quinquennal, dans F. Nautet, *Histoire des lettres belges*, t. II, pp. 207-208, ou dans *Centenaire de Charles De Coster, Catalogue de l'Exposition*, pp. 30-31. Pour les emprunts : Cl. Peeters, *Das Verhältnis*

usages judiciaires et administratifs¹. Tenez, le bon Lamme Goedzak, cette insatiable bedaine, ce bâfreur arrosant de *bruinbier* ses bombances de cervelas, de jambons et de fricadelles, ce bonasse qui balaie la rue et récure les marmites pour épargner de la besogne à sa femme, il l'a sorti de la tradition, qui le connaissait sous le nom de Jan de Wasscher, Jean le Buandier ou Jean-fait-tout. Et combien de grimoires rébarbatifs derrière ce livre de joyeuse vie ! Imagine-t-on De Coster peinant sur *La Démonomanie des sorciers* de Jean Bodin, l'*Albert et Isabelle* de Potvin, déchiffrant le *Oud strafrecht van Vlaanderen* ou la *Praxis rerum criminalium* ? Le miracle est qu'il n'en soit demeuré rien de visible. Pour l'arrière-plan, les faits historiques, il a suivi l'*Histoire des Pays-Bas* d'Emmanuel Van Meteren dans sa traduction de 1618, consulté *La Révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle* de l'Américain John Lothrop Motley et picoré encore, peut-être, dans quelles autres savantes mangeoires² ?

Mais de tout cela ne résultent ni plagiat, ni pastiche, ni ennui, parce que l'œuvre, vivant de sa vie propre, s'affranchit de l'historicisme minutieux, de la littéralité des archives. Quand il rêvait, la plume en l'air, ce savoir mort ressuscitait, se gonflait de sève, l'histoire et la légende s'entremêlaient sur la même trame. Les livres disaient une bataille, citaient une date, se hérissaient de chiffres. Mais dans son imagination naissait un tumulte de cris et de coups, le sabot des chevaux harnachés faisait voler la poussière où roulaient les vaincus, des hommes en sueur s'affrontaient sans pitié, heurtaient, poitrine contre poitrine, leurs épaulières de cuir ou leurs cottes de mailles. La misère et la famine n'étaient plus des mots, mais des loqueteux claudiquant, hâves, sur leurs béquilles, des crève-la-faim tendant leur sébile. Ferme-t-il les yeux ? Il voit le ciel mouvant des Flandres pesant sur les gras pâturages piétinés par la cohorte des Gueux ou la soldatesque espagnole et les mercenaires allemands. Par les

zwischen der Légende d'Ulenspiegel von Charles De Coster und seiner Hauptquelle Het aerdig leven van Thyl Ulenspiegel. Diss., Jena, 1921 ; J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 193-197. Voir aussi : *En écrivant la légende d'Ulenspiegel*, ML 3702.

¹ *Le folklore dans l'œuvre de De Coster*, pp. 59-71 ; C. Huysmans (*Le roman d'Ulenspiegel et le roman de Charles De Coster* pp. 10-33) a retrouvé un carnet de notes de travail, où il est surtout question de magie, démonologie, sorcellerie.

² J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 201-203 ; Th. Behagel, *La sorcellerie au temps d'Ulenspiegel*, pp. 78-96. J. Hanse a examiné de près les emprunts à Van Meteren (*op. cit.*, pp. 212-224) et à Motley (pp. 226-228). Voir aussi B.M. Woodbrige, *Some sources*, pp. 155-170 ; O.W. Rasmussen, *E. Van Meteren et J.L. Motley, sources de la Légende d'Ulenspiegel*, pp. 297-324. On a parlé aussi, de manière moins convaincante, de Goethe, de Schiller, de Michelet, de Sand (P. Hamelius, *La genèse de l'Ulenspiegel*, pp. 158-178 ; B.M. Woodbrige, *Some new sources*, pp. 81-91).

routes détrempées courent les processions naïves suivant leurs oriflammes ou les chariots de fête chargés de filles-folles. Des villages martyrs flambent, sur lesquels sonne le tocsin des épouvantes et, sur la mer grise, labourant les vagues, volent les hourques et les galiotes des Réformés d'où monte le cri furieux *Liever den Turc als den Paus* — Plutôt servir le Turc que le pape... Des catacombes du passé sortait une histoire de chair et de sang.

Pour servir son propos, comme dans les *Légendes flamandes* — mieux que dans les *Légendes* — une langue souple, nerveuse, d'un discret archaïsme, accueillante à l'exubérance verbale et aux termes concrets qui disent sans pruderie. Français sans tache où l'on hume la Flandre, prose paysanne sans lourdeur, élément de composition poétique et non bric-à-brac de fabricant d'antiquités. Comme Hugo, il regrette la vieille langue, vigoureuse, pleine et sonore. Mais vinrent Richelieu et son Académie, les précieuses et les gens de goût et « tout ce qui était populaire, naturel, exact, réel fut biffé impitoyablement, et l'homme, ce ver de terre, se crut grand et ne daigna plus parler que sur des échasses. La perruque remplaça les cheveux ». Le flamand, lui, est demeuré plus expressif, plus coloré, il n'a été ni filtré ni anémié. C'est pourquoi, répète De Coster, « le vieux langage français est le seul qui traduise bien le flamand ». Mais c'était pourtant moins que jamais un pastiche de Rabelais, de Montaigne ou de Marnix de Sainte-Aldegonde : cette langue, il le dit, lui « appartient en propre »¹.

Certes il la truffe de vieux mots. Le denier, le daelder, le patard ou l'estrelin sonnent dans les escarcelles ou roulent sur les tables, les soudards traînent couleuvrines et serpents, brandissent le braquemart ou la haquebute, les nobles hommes portent pourpoint et les vilains la souquenille, mais c'est pour évoquer, non pour faire savant. Faut-il être grand clerc pour entendre *se gausser, occire, cuider ou brasser mélancolie* ? Les enfilades d'adjectifs savoureux, les suffixes gras — *pansard, chichard, guenillard* —, les adverbes fracassants, les diminutifs n'exigent pas le dictionnaire. Ici chutent, comme dans le langage de jadis, un article ou un pronom : ce n'est pas pédanterie, mais dépaysement temporel, bain de passé. Des mots flamands jetés çà et là — *baes, baesine, koekebakken, bruinbier, waterzoey* — des noms caractéristiques — Jan Papzak, Josse Grypstuiver, Calleken, Josse de Kwaebakker — exhalent l'odeur du terroir, mais sans profusion excessive. Les tours sentencieux, les dictons, les proverbes rappellent la sagesse populaire, les versets très courts se

¹ Voir : *En écrivant la légende d'Ulenspiegel* (ML 3702) et *Un prédicateur flamand au XVI^e siècle* (ML 3693), *Du vieux langage français* (ML 3701).

souviennent de la narration orale, le concret donne corps à la langue, comparaisons et métaphores ramènent à la vie des sens¹...

Après la langue, les personnages. Thyl le malicieux, riche de mille tours, badaud et paresseux, ennemi de la sottise et de l'austérité, loyal et noble, héros de la libre conscience, hors-la-loi romantique, redresseur de torts vaillant et candide. A ses côtés, Nele, lumière et jeunesse, brave, aimante et fidèle; Soetkin, la mère courageuse et génie du foyer, anxieuse et compatissante; Claes le droit, dur au travail, le rude au cœur tendre, et Katheline la folle, en qui revivent les superstitions des campagnes ignorantes. Campés d'un crayon sûr, ils ne sont pas décrits, mais mis en scène et d'une saisissante vérité. Tel Claes, rentrant joyeux du labeur. On le voit respirer l'air frais, secouer sur le chemin la fatigue de la journée, cordial et bonhomme dans un décor de paix :

On appelait à Damme le père d'Ulenspiegel Claes le *Kool-draeger* ou charbonnier : Claes avait le poil noir, les yeux brillants, la peau de la couleur de sa marchandise, sauf le dimanche et les jours de fête, quand il y avait abondance de savon en la chaumière. Il était petit, carré, fort et de face joyeuse.

Si, la journée finie et le soir tombant, il allait en quelque taverne, sur la route de Bruges, laver de *cuyte* son gosier noir de charbon, toutes les femmes humant le serein sur le pas de leurs portes lui criaient amicalement :

- Bonsoir et bière claire, charbonnier.

- Bonsoir et un mari qui veille, répondait Claes.

Les fillettes qui revenaient des champs par troupes se plaçaient toutes devant lui de façon à l'empêcher de marcher et lui disaient :

- Que payes-tu pour ton droit de passage : ruban écarlate, boucle dorée, souliers de velours, ou florin pour aumônier ? Mais Claes en prenait une par la taille et lui baisait les joues ou le cou, suivant que sa bouche était plus proche de la chair fraîche ; puis il disait :

- Demandez, mignonnes, demandez le reste à vos amoureux.

Et elles s'en allaient s'éclatant de rire.

¹ Sur ces problèmes, voir l'étude magistrale de J.-M. Klinkenberg, *Style et archaïsme*.

L'homme est planté dans le paysage qui est le sien, saisi dans son activité journalière, c'est-à-dire dans son authenticité sociale et humaine, dans une chaleur de tendresse évoquée avec simplicité, et la manière est autant d'un peintre — Leys, Gallait ou De Groux — que d'un écrivain :

Soetkin, femme de Claes, était une bonne commère, matinale comme l'aube et diligente comme la fourmi.

Elle et Claes labouraient à deux leur champ et s'attelaient comme bœufs à la charrue. Pénible en était le traînement, mais plus pénible encore celui de la herse, lorsque le champêtre engin devait de ses dents de bois déchirer la terre dure. Ils le faisaient toutefois le cœur gai, en chantant quelque ballade.

Et la terre avait beau être dure ; en vain le soleil dardait sur eux ses plus chauds rayons ; en vain aussi traînant la herse, ployant les genoux, devaient-ils faire des reins cruel effort ; s'ils s'arrêtaient et que Soetkin tournât vers Claes son doux visage, et que Claes baisât ce miroir d'âme tendre, ils oublièrent la grande fatigue.

A l'arrière-plan, espoir ou menace grandissante, se profilent les faits historiques, l'abdication de l'empereur, le Compromis des Nobles, l'exécution d'Egmont et de Hornes, les batailles sur terre et sur mer. Voici Charles-Quint, Philippe II, le duc d'Albe et Guillaume de Nassau. Mais De Coster n'a garde de cerner de trop près ces figures. Il choisit délibérément de les déformer en types, en symboles de liberté ou d'intolérance et d'oppression. Enfin, l'ambiance et le décor : camps et bivouacs, kermesses et marchés, pèlerinages et maisons closes, ripailles et joie de vivre. Les dons du peintre au service de la Flandre légendaire, gloutonne et rubiconde. Dans les villages, les soirs de fête, des paysans cognent leurs chopes sur les tables, des gaillards bousculent dans les haies des filles fraîches qui cèdent dans un éclat de rire, chez les soldats des gouges impudiques appellent le mâle, les rustres festoient franchement. Accoude à une table graisseuse dans un cabaret où, à l'odeur aigre de la bière, se mêle, âcre, celle des sueurs, l'avare Grypstuiver, sordide, suppute et calcule le prix d'une indulgence qui sauverait son âme de traître. Mais aussi, tragique, la grande misère du pays de Flandre : Inquisition, tortures, sorcellerie, superstition. Ainsi renaît l'Histoire, non pas enclose entre les dates et les traités, statufiée dans une authenticité solennelle, mais une Histoire rêvée, sublimée. Une époque reprend vie, sanguine et vigoureuse, dans une fresque nationale et populaire.

En dépit de cette puissance d'évocation, prendre la *Légende* pour une pure reconstitution du passé, sans attaches avec le présent, ce serait l'amputer d'une de ses dimensions essentielles : l'engagement de De Coster dans une conviction idéologique passionnée. Certains l'ont dit, il y a longtemps déjà : c'est un roman politique, la revanche de la Franc-Maçonnerie avec ses outrances anticléricales, un pamphlet libéral¹.

C'est vrai : le XIX^e siècle se reconnaissait dans le XVI^e, ère de luttes, et ce que De Coster disait dans l'*Uylenspiegel* en journaliste, il le répète ici. Historien impartial et serein ? Certes non. A travers la reconstitution historique, l'écrivain mène un combat contemporain. Pour lui comme pour Altmeyer ou Potvin, le temps des guerres de religion est le premier épisode d'une lutte pour la liberté de penser qui est loin d'être close. La vindicte du libéralisme à l'égard de l'Eglise, sa passion démocratique, son exigence de tolérance ont passé dans la *Légende*².

Quitte à payer le prix de l'anachronisme en oubliant que le protestantisme est une religion rénovée, les libéraux faisaient des Gueux de farouches libres penseurs, ce qui revenait à méconnaître la religiosité profonde du siècle et le fanatisme des Réformés. Chez De Coster, cet engagement rend compte de la violence anticléricale. L'Eglise est « la Grande Prostituée », le pape « l'Antéchrist sur la terre », prêtres et moines exploitent la crédulité des simples, exhibent, moyennant finances, « un morceau de l'os de l'épaule de sainte Marie l'Egyptienne », tolèrent les faux miracles et pour dix-sept florins, vendent indulgence plénière à qui rêve de « violer Madame la Vierge ». Le frère mineur Cornelis Adriensen vocifère aux Brugeois un sermon enflammé contre « la chiennaille hérétique » et son fanatisme furieux le conduit à justifier même le supplice du Christ :

Le père Cornelis parlait de la Passion. Quand il en fut au passage du saint Evangile où les Juifs criaient à Pilate, en parlant de Monseigneur Jésus : « Crucifiez-le, crucifiez-le, car nous avons une loi, et, d'après cette loi, il doit mourir ! », Broer Cornelis s'exclama : « Vous venez de l'entendre, bonnes gens, si Notre-Seigneur Jésus-Christ a pâti une mort horrible et honteuse, c'est qu'il y a toujours eu des lois pour punir les hérétiques. Il fut justement condamné parce qu'il avait désobéi aux lois ».

¹ M. Wilmotte, *Le centenaire de Charles De Coster*, p. 113 ; C. Hanlet, *Les écrivains belges contemporains*, t. I. p. 69.

² Voir J.-M. Klinkenberg, *L'Uylenspiegel de Charles De Coster fut-il le témoin d'une époque ?*, pp. 3-26.

L'Eglise est devenue l'ennemie du Christ, Dostoïevski le dira à son tour dans la parabole du Grand Inquisiteur. En contrepoint résonne l'appel à la liberté, leitmotiv de l'œuvre. « Autan et sécheresse ! dit Claes, faites que les arbres de la terre des pères périssent tous sur pied plutôt que de voir sous leur ombre juger à mort la libre conscience ». Oui, reprend Thyl, « notre cœur est de feu pour la libre conscience ».

On a donc pu accuser De Coster d'altérer gravement la vérité historique en développant une morale simpliste et manichéenne. Toute la *Légende* est l'illustration de la révolte menée sur terre et sur mer contre l'oppression catholique. Le sectarisme vous aveugle, M. De Coster, vous dénaturez la réalité en exaltant, en face d'un clergé de fabliau, paillard, grotesque, fanatique, un protestantisme synonyme de raison, de vérité et de justice sociale. Devant un Philippe II cruel, bigot et lâche, vous dressez le Taciturne, héraut de la libération et de la tolérance¹.

Oui, il gauchit, mais non pour trahir l'histoire et travestir intentionnellement les faits. Ici gouverne l'imagination épique. Car le XIX^e siècle a vibré au souffle de l'épopée : Chateaubriand, Ballanche, Vigny, Soumet, Hugo, Lamartine et vingt autres s'en sont enivrés. On a dit : De Coster simplifie outrageusement ses personnages, il idéalise le Taciturne, fait de Charles Quint un goinfre cupide, de Philippe II un avorton sadique et malsain, dépouille Albe de son énergie et de son intelligence. C'est juste, mais, dans l'univers de l'épopée s'évanouissent les nuances historiques et les subtilités psychologiques. Les personnages y sont des types, comme le bouillant Achille ou le rusé Ulysse. Des valeurs antithétiques s'y affrontent sans concessions, le Bien s'oppose au Mal, le Droit à l'Iniquité, la Vérité à l'Erreur. D'un côté l'ombre, de l'autre la lumière². Dans la *Légende*, l'Espagnol est traité comme l'Infidèle dans les chansons de geste. N'est-ce pas dans celle de Roland qu'on lit : « Les païens ont tort et les chrétiens bon droit » ? Qu'on cherche dans l'œuvre trop de rigueur historique, et l'on oublie le genre littéraire dont elle relève. De Coster ne se soucie pas d'écrire un chapitre impartial et documenté sur les guerres de religion, mais de projeter dans un récit fougueux et vibrant d'indignation son exigence de liberté et de justice.

Marquée par son temps, la *Légende* n'est pourtant pas seulement pamphlet

¹ J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 173, 208, 250.

² J. Hanse a, le premier, souligné le caractère épique de la *Légende*. Voir R. Mortier, *La Légende d'Ulenspiegel, une épopée de la liberté*, pp. 1-12 ; H.J. Lope, *Charles De Coster und seine Légende d'Ulenspiegel*, p. 41.

ou machine de guerre. Le combat pour la laïcité et contre l'Eglise s'y déploie, non comme dans un livre à clé, mais sous l'aspect de cet exhaussement épique, simplifiant et anachronique à la fois, de l'opposition du Catholicisme dogmatique et de la Réforme libre examinateur, ancêtre du libéralisme moderne. Ici les protestants veulent « ouvrir au Dieu des libres de libres temples », là les moines sont dits « fils de Satan, la lèpre des nations, la honte des pays ».

Si la *Légende* est un rugissement contre l'Eglise, elle est aussi un cri du peuple. Sensible aux problèmes sociaux du prolétariat, De Coster lui a prêté la volonté de se manifester comme une force historique active et consciente. Lui qui donnait sa tendresse aux hommes en blouse et aux mains calleuses, il a d'eux une conception romantique, qui participe du messianisme populaire selon George Sand ou Michelet, et plus qu'une classe sociale, il voit dans le peuple un mythe d'humanité et de progrès.

De Coster a cru, avec Motley, au rôle des couches populaires dans l'insurrection des Pays-Bas¹, et de cette perspective procède un autre gauchissement : dans le combat sans merci mené contre l'occupant espagnol, peut-être perd-on un peu de vue la lutte des princes, l'affrontement des puissants, pour faire de cette rébellion un soulèvement où la lutte idéologique pour la liberté de conscience se double d'une révolte contre les inégalités sociales et les exactions des grands — point de vue qui vaudra un jour à De Coster les applaudissements de la critique marxiste².

Sa vision de l'opposition des petits et des grands correspond à celle de certain libéralisme de son temps. L'empereur Charles « voulait que Gand fût pauvre, car ainsi elle ne pourrait par labour, industrie, ni argent, s'opposer à ses fiers desseins ». Pour pressurer le peuple, les puissants s'entendent comme larrons en foire : « C'est un accord souverain entre princes de s'entraider contre les peuples ». A travers tout le récit se retrouve l'antagonisme entre exploités et exploités dénoncé par la sorcière Katheline : « Et en haut se tiendront les mangeurs de peuple, en bas les victimes ; en haut frelons voleurs, en bas abeilles laborieuses, et dans le ciel saigneront les plaies du Christ ». C'est l'écho de la misère entraînée par l'anarchique progrès technique et industriel du XIX^e siècle, de la famine de 1850 dans les Flandres. Hier comme aujourd'hui, les nantis sont volontiers du côté de l'Eglise et de l'oppresser ; les pauvres combattent pour liberté et justice. Qu'ont de commun les bourgeois et le peuple ?

¹ O.W. Rasmussen, *Les projets d'Ulenspiegel*, p. 3.

² Dans une édition de la *Légende* parue à Paris et à Moscou en 1936, B. Pourichev admire « ce caractère de masse du mouvement » et A. Kedros écrit : « De Coster n'est pas marxiste, [...] mais son patriotisme enflammé le conduit à une position progressiste, qui [...] mène droit à la lutte de classe et à la revendication sociale » (*Europe*, LI, 1950, p. 63).

Charles arriva sous les murs de la ville avec quatre mille chevaux. D'Albe l'accompagnait, comme aussi le prince d'Orange. Le menu peuple et ceux des métiers eussent bien voulu empêcher cette entrée filiale et mettre sur pied les quatre-vingt mille hommes de la ville et du plat-pays; les gros bourgeois, dits *hoogh-poorters*, s'y opposèrent par crainte du populaire.

Tourmenté par l'Inquisition, dépouillé jusqu'en ses plus humbles chaumières, agonisant sur la roue ou le bûcher, le petit peuple engraisse le souverain, qui a partie liée avec l'Eglise. La défense sacrée de la foi catholique dissimule le sordide marché de la cupidité et du pouvoir, l'empereur Charles l'enseigne cyniquement à Philippe :

Mon fils, sois avec eux tel que je le fus : bénin en paroles, rude en actions ; lèche tant que tu n'as pas besoin de mordre. Jure, jure toujours leurs libertés, franchises et privilèges, mais s'ils peuvent être un danger pour toi, détruis-les. [...] Frappe l'hérésie, non à cause de sa différence avec la religion romaine, mais parce qu'en ces Pays-Bas elle ruinerait notre autorité ; ceux qui s'attaquent au pape, qui porte trois couronnes, ont bientôt fini des princes, qui n'en ont qu'une. Fais-en, comme moi de la libre conscience, un crime de lèse-majesté, avec confiscation de biens, et tu hériteras comme j'ai fait toute ma vie.

Mais la justice viendra. Un jour, Charles souffrira en enfer, où il endurera les maux que sa police fait subir aux innocents, où il sera soldat afin qu'il meure sans savoir pourquoi, pauvre afin qu'il connaisse la dureté des riches, riche afin que la confiscation le jette parmi les pauvres. La *Légende* est bien de son temps, dont elle porte les préoccupations et les espoirs : les esprits progressistes du XIX^e siècle y retrouvaient leur langage et leurs aspirations. Mais le propos est d'un moraliste épris de justice, plus encore que d'un homme de parti. C'est cette passion justicière qui faisait dire à De Coster que son récit était « de l'histoire à coups de fouet, du pamphlet rétrospectif »¹.

Le *Légende* est-elle encore, comme disait Verhaeren, le livre patrial par

¹ En écrivant la *Légende d'Ulenspiegel*, ML 3702.

excellence ? De Coster a pris soin d'enraciner ses héros dans la terre de Flandre, non seulement en faisant revivre le folklore et les coutumes, mais aussi en insistant sur leur signification symbolique : « Claes est ton courage, noble peuple de Flandre, Soetkin est ta mère vaillante, Ulenspiegel est ton esprit ; une mignonne et gente fillette, compagne d'Ulenspiegel et comme lui immortelle, sera ton cœur, et une grosse bedaine, Lamme Goedzak, sera ton estomac ». Aussi, à la fin du récit, lorsque papistes et bigots s'apprêtent à célébrer la mort du Gueux, Ulenspiegel, d'un bond, échappe à sa tombe :

Est-ce qu'on enterre, dit-il, Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre ? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non ! Viens, Nele.

Et il partit avec elle en chantant sa dixième chanson, mais nul ne sait où il chanta la dernière.

De Coster cependant n'exalte pas que la Flandre. Thyl hérite aussi la Wallonie et toute « la pauvre patrie Belgique », fût-ce au prix de l'anachronisme. Il souhaite encore « Entre Neerlande et Belgique, / [...] bonne amitié / Belle alliance », c'est-à-dire front commun de la Belgique et de la Hollande contre le péril d'une annexion française. Journaliste, il défendait déjà, dans l'Etat unitaire, la reconnaissance des communautés nationales, et il persiste ici à soutenir l'entité flamande. Mais sur le plan international, il sert la cause d'une Belgique unie. Quant à l'entente avec la Hollande, précisent les Esprits, elle serait possible, « n'était l'Escaut » — allusion au péage qui fut longtemps le principal obstacle à la reprise des relations entre les deux pays. De Coster n'a rien d'un orangiste : il rêve seulement d'une union capable de jouer un rôle sur l'échiquier européen à un moment où la Belgique se sent menacée par Bonaparte¹. L'empereur, en 1863, n'offrait-il pas à la Prusse un partage du pays ?

Du reste, la *Légende* évite à la fois l'écueil du patriotisme cocardier et du régionalisme : expression de son époque, en même temps elle la transcende. Sa richesse profonde est dans l'universalisation de ses thèmes et de ses personnages.

Le décor historique contraint De Coster à mettre en scène la guerre des religions, à affronter papistes et huguenots, mais au-delà de ce conflit circonstanciel se profile la lutte éternelle et sans frontières pour la liberté de penser et de parler contre tous les dogmatismes, toutes les Eglises, pour le droit de

¹ Ce point de vue est fort bien éclairé par J.-M. Klinkenberg (*L'Ulenspiegel de Charles De Coster fut-il le témoin d'une époque?*, pp. 11-16). Voir aussi L.-L. Sosset, *Introduction*, p. 109 ; J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 255-256.

chacun à n'écouter que sa droite conscience : « J'ai quitté l'Eglise romaine, crie Claes au milieu des supplices, pour obéir à l'esprit de Dieu qui me parle ». Mais ce Dieu n'est ni celui de Luther ni celui du pape. Si Rome a tout à perdre ici, disait très bien Romain Rolland, Genève n'y gagne rien. Le Dieu des Eglises est loin et n'entend pas la plainte des hommes. Thyl le sait lorsqu'il dit : « Les cendres de Claes battent sur ma poitrine, je veux sauver la terre de Flandre. Je le demandai au grand Dieu du ciel et de la terre, mais il ne me répondit point ». Dans une mixture de christianisme et de paganisme, il exprime une confiance panthéiste où son âme vibre avec celle de la nature¹. C'est pourquoi Katheline la bonne sorcière plonge Thyl et Nele dans les transes d'un sommeil magique où ils découvrent la vraie puissance, celle des « esprits du monde élémentaire », la Nature, la Vie, la Force contemplées dans leur sabbat cosmique mené par Lucifer, le roi Printemps, symbole des forces de renouveau. C'est à eux qu'ils demandent le salut et eux qui confient à Thyl sa mission :

Par la guerre et par le feu,
Par la mort et par le glaive,
Cherche les Sept.

Tout au long du récit, Thyl mènera la quête obstinée et tâtonnante de ces sept mystérieux, dont il découvrira le sens par une autre révélation des Esprits. Il apprend alors qu'au terme de la lutte, les sept plaies de l'humanité deviendront, dans une glorieuse métamorphose, autant de vertus : « Je me nommais Orgueil, je m'appelle Fierté noble. Les autres parlèrent aussi, et Ulenspiegel et Nele virent d'Avarice sortir Economie ; de Colère, Vivacité ; de Gourmandise, Appétit ; d'Envie, Emulation, et de Paresse, Rêverie des poètes et des sages. Et la Luxure, sur sa chèvre, fut changée en une belle femme qui avait nom Amour ».

Allégorisme un peu lourd, beaucoup de prophétisme romantique. Cela rappelle *Les Quatre Incarnations du Christ* d'André Van Hasselt, le *Prométhée* de Shelley ou les confiantes prédictions de Hugo dans *Plein Ciel*, autres épopées de la rédemption et du progrès. La philosophie en est courte autant que chaleureuse, mais c'est par ce biais que la *Légende* prétend à une signification universelle et intemporelle :

Quand sur la terre et quand sur l'onde
Ces sept transformés régneront,
Hommes, alors levez le front :
Ce sera le bonheur du monde.

¹J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 265-266.

De Coster croit à la possibilité d'améliorer l'homme, de développer en lui l'amour de la liberté et de la justice, à condition qu'il effectue sur lui-même un incessant travail de perfectionnement moral. Dans cette croyance, Lucifer est l'ange de lumière et l'instrument du Progrès, comme chez Musset, Balzac ou Hugo. A cette force il faudra joindre l'amour, la Vierge le révèle dans une vision de Katheline: «Un jour viendra où il n'y aura plus d'esclaves ni de maîtres, et où le Christ qui est amour, Satan qui est orgueil, voudront dire: Force et Science».

Ces idées rappellent à quel point l'œuvre baigne dans le climat de la Maçonnerie. Comment s'en étonner? Maçons bon nombre de ceux qui l'illustrent, Maçon l'éditeur qui la publie, Maçons ceux qui en inspirent la philosophie. Le vocabulaire courant de la société ne s'y manifeste pourtant guère: où sont le Grand Architecte de l'Univers, le compas, l'équerre, le triangle, la pierre brute? De Coster a évité un ésotérisme qui eût rebuté certains lecteurs. Faut-il partir à la pêche aux allusions? Parmi ses trente-six métiers, c'est vrai, Thyl apprend d'un maître-maçon à tailler le bois et la pierre, son amitié pour Lamme peut évoquer l'idéale fraternité maçonnique... Ira-t-on jusqu'à dire qu'il ressuscite comme Hiram, l'architecte du premier temple? Si Thyl porte les cendres de son père dans un sachet de soie rouge et noire, est-ce parce que, dans les hauts grades, une initiation rituelle confère un ruban noir et rouge, ou simplement parce que ces couleurs évoquent le sang et la mort? Plus important est le thème de la quête. Initié par les Esprits, Thyl est mis sur la voie de la remise en question des valeurs, appelé à l'effort et au sacrifice, à la recherche des Sept, à militer pour l'affranchissement de l'homme, à instaurer Force, Sagesse et Beauté¹. Dira-t-on encore que Thyl, comme Tamino, va jusqu'au bout de l'initiation, quand Lamme, comme Papageno, s'arrête en chemin? Peut-être, mais la *Légende* ne se donne pas à déchiffrer comme *La Flûte enchantée*, et il faut se garder de forcer le commentaire. Mais si la Franc-Maçonnerie n'est pas la clé du texte, elle est la clé de son esprit dans sa revendication de liberté, de justice et de tolérance. Commencée dans le sang et les larmes, l'aventure d'Ulenspiegel s'achève dans cette confiante utopie qui dépasse tout engagement historique, mais aussi sur cette inquiétante mise en garde que De Coster inséra, en 1869, dans sa *Préface du Hibou*:

¹ Voir J. Bartier, *Charles De Coster et le jeune libéralisme*, pp. 302-304; J.-M. Horemans, *Charles De Coster probe et libre*, pp. 16-30; Ad. Nysenholc, *La Légende d'Ulenspiegel, chef-d'œuvre maçonnique?*, pp. 53-74.

Ne s'est-il point levé, dans votre histoire à tous, certaines aubes pâles éclairant de leurs lueurs blafardes les pavés jonchés de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants ? De quoi vit votre politique depuis que vous réglez sur le monde ? D'évergissements et de tueries. [...] Poète criard, tu tapes à tort et à travers sur ceux que tu appelles les bourreaux de ta patrie, tu mets Charles-Quint et Philippe II au pilori de l'histoire, tu n'es pas hibou, tu n'es pas prudent. Sais-tu s'il n'existe plus de Charles-Quint et de Philippe II en ce monde ?

L'allusion vise Napoléon III, mais la leçon est sans âge : voilà pourquoi la *Légende* retrouve son actualité à chaque invasion, à chaque occupation, à chaque injustice.

Actuelle, l'œuvre l'est encore par le rire qu'elle déchaîne contre la bêtise sous toutes ses formes, et Thyl ne se décrit-il pas errant de par le monde, « louant choses belles et bonnes et se gaussant de sottise à pleine gueule » ? Tantôt satirique et critique, ce rire se fait aussi éclatant, débridé, tonnante expression de la joie de vivre flamande opposée à l'ascétisme espagnol, synonyme de tristesse et de mort. Festins et beuveries, amours de tavernes et farces rabelaisiennes ne sont alors ni grossièretés ni trivialités, mais symboles de force vitale, de bonté et de générosité instinctive.

Le rire, De Coster y a invité lui-même en disant : « Avant tout cependant, ce livre est un livre joyeux et bonhomme », ou encore : « L'élément comique y abonde, jetant autant que possible et à flots la gaieté dans la trame sombre de ce livre »¹. Sans doute, mais les bouffonneries et bons mots de Thyl, trop fréquents, ont peut-être nui à la *Légende* en amenuisant sa portée, en la ramenant, pour le lecteur superficiel ou l'amateur de morceaux choisis, à un fabliau cocasse et truculent. Rions, mais ne l'oublions pas : le tragique court comme un trait de feu derrière les drôleries et les arlequinades et concourt à prêter à l'œuvre sa dimension tristement intemporelle.

Car Ulenspiegel ne songe pas qu'à rire. Avec quelle farouche passion de partisan il se met au service des Gueux, paie de sa personne, massacre les ennemis du peuple et de la liberté ! De quelle haine implacable il poursuit le dénonciateur de son père ! Faut-il oublier les scènes de torture, et les bûchers sur lesquels flambent les innocents ? Gand est cruellement châtiée pour sa révolte, à Louvain on brûle trente luthériens à la fois et l'on allume les fagots avec de la poudre à canon ; Katheline est torturée jusqu'à la folie, Claes brûlé

¹ ML 3702, 3703.

vif, son frère roué, Soetkin et Thyl subissent la question. Un goût de vengeance et de sang se dégage d'innombrables pages où la cruauté et le mal règnent avec une violence insupportable. Calvaire du peuple :

Sang et larmes ! la mort fauche sur les bûchers ; sur les arbres servant de potences le long des grand'routes ; dans les fosses ouvertes où sont jetées vivantes de pauvres fillettes ; dans les noyades des prisons, dans les cercles de fagots enflammés au milieu desquels brûlent à petit feu les patients ; dans les huttes de paille en feu où les victimes meurent dans la flamme et la fumée. Le roi hérite.

[...] Et par ruines, sang et larmes, vainement Ulenspiegel cherchait le salut de la terre des pères.

Et les bourreaux, par les pays, pendaient, détranchaient, brûlaient les pauvres victimes innocentes.

Et le roi héritait.

Qui ne se souvient de la scène atroce du supplice de Claes et jusqu'à quel point De Coster a poussé l'horreur de la description ?

Soetkin entendit encore Claes jeter un grand cri, mais elle ne vit point son corps se tordant et criant à cause de la douleur du feu, ni son visage se contractant, ni sa tête qu'il tournait de tous côtés et cognait contre le bois de l'estache. Le peuple continuait de crier et de siffler, les femmes et les garçons jetaient des pierres, quand soudain le bûcher tout entier s'enflamma, et tous entendirent, au milieu de la flamme et de la fumée, Claes disant :

— Soetkin, Thyl !

Et sa tête pencha sur sa poitrine comme une tête de plomb. Claes avait trépassé. Le bûcher ayant brûlé s'affaissa aux pieds du poteau. Et le pauvre corps tout noir y resta pendu par le cou.

Et les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts.

La guerre souffle sa rage, terrible comme toutes les guerres de partisans : villages incendiés, vieillards enterrés vivants, femmes et filles violées, éventrées et pendues :

Aussi, partout où passait terrifié le pauvre Ulenspiegel, il ne

voyait que des têtes sur des poteaux, des jeunes filles mises dans des sacs et jetées toutes vives à la rivière, des hommes couchés nus sur la roue et frappés à grands coups de barre de fer, des femmes mises dans une fosse, de la terre sur elles, et le bourreau dansant sur leur poitrine pour la leur briser. Mais les confesseurs de ceux et celles qui s'étaient repentis auparavant gagnaient chaque fois douze sols.

A tant d'horreurs ne peuvent répondre que la colère, la vengeance et la fureur de destruction : « Réveille-toi, Flamand, saisis la hache sans merci : là sont nos joies, frappe l'Espagnol ennemi et romain et partout où tu le trouveras ». Faut-il s'étonner si le découragement, l'indignation et l'écœurement s'emparent quelquefois même du bon Lamme Goedzak ? Où sont, dans ce carnage, les grands et les riches ? Qui tirera profit de l'holocauste ?

Je dis que nous sommes fous, moi, toi et Ulenspiegel pareillement, de nous crever les yeux pour tous ces princes et grands de la terre, qui riraient fort de nous s'ils nous voyaient crevant de fatigue, ne point dormir pour fourbir des armes et fondre des balles à leur service.

[...] Eux, dans l'entre-temps, qui ne sont ni réformés, ni calvinistes, ni luthériens, ni catholiques, mais sceptiques et douteurs entièrement, achèteront, conquerront des principautés, mangeront le bien des moines, des abbés et des couvents, auront tout : vierges, femmes et filles-folles, et boiront dans leurs hanaps d'or à leur perpétuelle gaudisserie. [...] Tout est à eux, chasse, pêche, terre, mer, tout. Et toi tu vis de pain et d'eau. [...] Et quand nous serons morts, ils bailleront un coup de pied à nos charognes et diront à nos mères : « Faites-en d'autres, ceux-ci ne peuvent plus servir ».

On est loin du rire et des festins : la *Légende* est aussi un livre de souffrances et de mort. Une kermesse, sans doute, mais une kermesse qui tourne autour d'un bûcher¹.

Actuelle et éternelle, la *Légende* l'est enfin par son art. Il surprit une époque accoutumée aux lourdeurs du roman historique et à la grisaille des tableaux de mœurs, et l'on fut longtemps à l'accepter. Décousu, disparate, rapiécage

¹ L'expression est de Paul de Saint-Victor, *Liberté*, 18 décembre 1868, cité par Ch. Potvin (*op. cit.*, p. 63).

d'anecdotes ! C'était prendre la diversité et la variété pour du désordre. De Coster a peint tous les aspects d'un peuple et d'une époque, multiplié les éclairages et les points de vue. Son univers est un grouillement humain où, autour des figures principales, fourmillent les personnages secondaires : nobles, moines, manants, filles de joie et bourgeoises, taverniers et soudards, reîtres et pèlerins. Somptueux débordement d'imagination qui donne à la *Légende* ses bigarrures éclatantes et sa vie frémissante.

Surprit aussi la forme insolite. Quel bizarre roman, se dit-on, et l'on vit des maladresses dans ce qui était le produit d'un art très savant auquel De Coster rappelait avoir consacré « dix années de sa vie, dix années d'études constantes et de patientes recherches »¹. On ne comprit pas que cette déconcertante *Légende* était une véritable résurrection du genre épique dont elle retrouvait la plupart des caractéristiques : découpage en chapitres brefs, juxtaposition des scènes, phrases brèves et coordonnées, style de parataxe, rythme narratif durement scandé, accentué par le procédé de la répétition, emploi du style direct. Œuvre à lire à haute voix, à dire devant un public, littérature écrite mais d'expression orale qui demande un interprète et une voix. Épiques aussi, l'omniprésence du thème du salut, l'importance des exploits militaires, le manichéisme des valeurs et même la pauvreté psychologique des personnages, chargés d'incarner des valeurs, non de nous intéresser à leurs tourments intérieurs².

Thyl est un héros, non au sens romanesque du terme, mais dans le sens que prend ce mot dans les récits mythologiques. Après une jeunesse obscure, il se révèle par des « travaux » éclatants, qui sont l'épiphanie héroïque. Lui aussi lutte contre le « monstre » — l'Espagne et l'Eglise — et, vainqueur de l'épreuve, devient sauveur du peuple. Fils de la lumière, il combat Philippe, l'être de l'ombre. Comme le soleil, il sort lui-même de l'ombre et, sa mission remplie, n'y rentre que pour renaître et, sans fin, refaçonner le monde. Thyl n'est-il pas immortel ? N'a-t-il pas traversé le royaume des ténèbres sans être atteint par la mort ? Il ne lui manque même pas le classique compagnonnage héroïque des légendes épiques, où le double, parfois un peu caricatural, un peu en retrait, complète le héros, partage son combat sans briller pourtant du même éclat, comme Lamme chemine aux côtés de son ami.

On s'étonna aussi d'une regrettable rupture de ton et de propos entre le premier livre et les autres. Quoi ! ici les exploits dérisoires d'un polisson, d'un Gavroche goguenard et farceur, là la quête des Sept et la révélation du patriote

¹ ML 3703.

² Comme toujours, J. Hanse a été le premier à attirer l'attention sur ces caractéristiques épiques. Voir aussi R. Mortier, *op. cit.*, pp. 7-11 ; J.M. Klinkenberg, *Style et archaïsme*, t. II, pp. 170-211.

justicier ! Quel lien entre le personnage populaire, tout droit jailli du folklore, et ce redresseur de torts ? Même si, au début, De Coster a fait la part belle aux farces traditionnelles, l'unité est profonde. Les scènes bouffonnes et de kermesse ne manquent pas dans les dernières parties, le sérieux et le tragique sont loin d'être absents de la première. C'est dans le premier livre que figurent l'épisode fameux de l'oiseau que Thyl voulait mettre en cage, et la leçon de Claes, qui se répercute dans tout l'ouvrage : « Fils, n'ôte jamais à homme ni bête sa liberté, qui est le plus grand bien de ce monde ». Là encore se situent le supplice de Katheline et la mort de Claes et les tortures infligées par le bailli à Soetkin et à Thyl... Le premier livre, sans doute, tire parti de la brochure populaire flamande, et Thyl y est l'espiègle impertinent et frondeur plus proche des loustics de fabliaux que de cette incarnation, qu'il deviendra plus tard, d'un peuple et d'une révolte. Mais la mort de Claes sonne l'heure d'une prise de conscience tragique qui, d'un coup, mûrit l'éternel adolescent :

L'orphelin et la veuve, marchant sur le bois brûlé, vinrent au corps ; tous deux baisèrent le visage de Claes avec larmes. Ulenspiegel prit à la place du cœur, là où la flamme avait creusé un grand trou, un peu des cendres du mort. Puis, s'agenouillant, Soetkin et lui prièrent.

[...] En rentrant, Soetkin prit un morceau de soie rouge et un morceau de soie noire ; elle en fit un sachet, puis elle y mit les cendres ; et au sachet, elle mit deux rubans, afin qu'Ulenspiegel le pût toujours porter au cou. En lui mettant le sachet, elle lui dit :

— Que ces cendres qui sont le cœur de mon homme, ce rouge qui est son sang, ce noir qui est notre deuil, soient toujours sur ta poitrine, comme le feu de vengeance contre les bourreaux.

— Je le veux, dit Ulenspiegel.

Et la veuve embrassa l'orphelin, et le soleil se leva.

La mutation est-elle si surprenante ? Les barricades et les balles font de Gavroche un héros... De ce jour, Thyl assume la mission de vengeur de son père et de libérateur de son peuple et il ira répétant chaque fois qu'il lui faut affermir son courage et sa résolution : « Les cendres de Claes battent sur mon cœur ». La composition très souple, faite de séquences juxtaposées, ne nuit en rien à l'unité en profondeur, à une continuité thématique qui va s'affirmant au fil du récit¹.

¹ Sur ces principes d'unité, voir J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 153-169.

L'unité est encore obtenue par le jeu des tonalités contrastées, par l'alternance du tragique et du comique, du tendre et du trivial, du matérialisme et de la poésie, du romantisme et du réalisme. En mariant la légende et l'histoire, De Coster a fondu la réalité historique, quotidienne et matérielle, et la réalité supérieure du merveilleux et de la fiction.

Il adopte une structure narrative en contrepoint où s'opposent joie et douleur, tendresse et férocité. Qui ne se rappelle la scène bonhomme et joyeuse au cours de laquelle Thyl, dans les bras de sa marraine, est baptisé six fois, dont une de *dobbel-kuyt*? Promesse de vie gaie et d'heureux caractère. A cette scène succède immédiatement celle du baptême de l'infant Philippe accompli à grands frais et payé par le peuple, où l'héritier de l'empire reçoit les cadeaux les plus somptueux sans cesser de hurler. Prophétie d'existence maussade et d'humeur morose :

L'éplorée veuve de Floris van Borsele, qui fut seigneur de Veere au pays de Zélande, donna à Mgr Philippe une pierre qui rendait, disait-elle, les hommes amoureux et les femmes inconsolables.

Mais l'infant geignait comme un veau.

Cependant, Claes mettait aux mains de son fils un hochet d'osier à grelots et disait, faisant danser Ulenspiegel sur sa main : « Grelots, grelots tintinnabulants, puisses-tu en avoir toujours à ta toque, petit homme ; car c'est aux fous qu'appartient le royaume du bon temps ».

Et Ulenspiegel riait.

Tout au long du premier livre, De Coster opposera l'enfance et l'adolescence de Thyl et de Philippe, l'un grandissant dru et fort, faraud et impertinent, l'autre s'étiolant déjà, lâche et cruel, aux mains des « femelles égreneuses de patenôtres ». Quand l'impérial héritier torture sadiquement une petite guenon, absous par l'archevêque qui murmure à l'oreille du roi cette sinistre promesse : « Son Altesse sera un jour grande brûleuse d'hérétiques », Thyl, compatissant, soigne un chien blessé et le réchauffe dans son lit. Plus tard Philippe, « l'araignée couronnée, hyène vivant de cadavres », a épousé Marie de Portugal, qui vient de donner le jour à don Carlos. La jeune accouchée, affaiblie et malade, agonise solitaire dans le palais glacé tandis que son royal époux est allé se distraire à voir flamber quelque bûcher :

La reine Marie tressaillait de tout son corps, elle pleura, ses dents claquèrent au froid de mort prochaine, et elle dit, raidissant bras et jambes :

— Mettez-moi dans mon lit, que j'aie chaud.

Et elle mourut.

Et ainsi, suivant la prédiction de Katheline, la bonne sorcière, Philippe semait partout mort, sang et larmes.

A ce tableau sinistre de l'Escorial, la splendide et lugubre demeure du despotisme, succède sans transition l'un des plus délicats épisodes des douces amours du pays de Flandre :

Mais Ulenspiegel et Nele s'aimaient d'amour.

On était alors à la fin d'avril, tous les arbres en fleurs, toutes les plantes gonflées de sève attendaient mai, qui vient sur la terre accompagné d'un paon, fleuri comme un bouquet et fait chanter les rossignols dans les arbres.

Souvent Ulenspiegel et Nele erraient à deux par les chemins. Nele se tenait au bras d'Ulenspiegel et de ses deux mains s'y accrochait. Ulenspiegel, prenant plaisir à ce jeu, passait souvent son bras autour de la taille de Nele, pour la mieux tenir, disait-il. Et elle était heureuse, mais elle ne parlait point.

Le vent roulait mollement sur les chemins le parfum des prairies ; la mer au loin mugissait au soleil, paresseuse ; Ulenspiegel était comme un jeune diable, tout fier, et Nele comme une petite sainte du Paradis, toute honteuse de son plaisir.

Ainsi se soutiennent jusqu'à la fin la structure contrastée de la narration et l'antagonisme des portraits, symboles de l'opposition irréductible d'une idéologie de lumière et d'un sombre credo dogmatique :

Le roi de sang apprit la nouvelle de leurs victoires. La mort mangeait déjà le bourreau et il avait le corps plein de vers. Il marchait par les corridors de Valladolid, marmiteux et farouche, traînant ses pieds gonflés et ses jambes de plomb. Il ne chantait jamais, le cruel tyran ; quand le jour se levait, il ne riait point, et quand le soleil éclairait son empire comme un sourire de Dieu, il ne ressentait nulle joie en son cœur. Mais Ulenspiegel, Lamme et Nele chantaient comme les oiseaux, risquaient leur cuir, c'est Lamme et Ulenspiegel,

leur peau blanche, c'est Nele, vivant au jour le jour, et se réjouissant plus d'un bûcher éteint par les Gueux, que le roi noir n'avait de joie de l'incendie d'une ville.

Rapiécages, la *Légende* ? Non, mais à la composition linéaire et continue du roman traditionnel, elle préfère le morcellement et la juxtaposition des scènes, technique d'inspiration plus picturale que narrative, dont surprie le rythme insolite.

Œuvre tragique, baignée de sang et de larmes, œuvre joyeuse semée de farces et de quolibets, elle est encore création de pure poésie dans cette prose qu'animent la sensibilité et les souvenirs de De Coster. Comment ne pas songer à lui et à Elisa dans ce passage où son être même affleure avec une inquiétude toute romantique :

Et ils s'asseyaient au bord d'un fossé, sur le gazon. Nele, toute blême, était pensive, Ulenspiegel la regardait peureux :

— Tu es triste ? disait-elle.

— Oui, disait-il.

— Pourquoi ? demandait-elle.

— Je ne le sais, disait-il, mais ces pommiers et cerisiers tout en fleurs, cet air tiède et comme chargé du feu de la foudre, ces pâquerettes s'ouvrant rougissantes sur les prés, l'aubépine, là, près de nous, dans les haies, toute blanche... Qui me dira pourquoi je me sens troublé et toujours prêt à mourir ou dormir ? Et mon cœur bat si fort quand j'entends les oiseaux s'éveiller dans les arbres et que je vois les hirondelles revenues ; alors je veux aller plus loin que le soleil et la lune. Et tantôt j'ai froid, et tantôt j'ai chaud. Ah ! Nele ! je voudrais n'être plus de ce bas monde ou donner mille existences à celle qui m'aimerait...

Mais elle ne parlait point, et d'aise souriant regardait Ulenspiegel.

Cette fois, oui, la réussite était entière. La *Légende* échappait à la tyrannie des lettres de France, elle éclipsait les romans vêtustes où se momifiait l'histoire, elle transcendait le réalisme petit-bourgeois, elle trouvait un ton, une couleur, une langue sans exemples.

Charles rêvait, regardant l'ouate grise de décembre embrumer les vitres, son livre à la main. Fatigué, de temps à autre il l'ouvrait, tournait quelques pages.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Second block of faint, illegible text.

Third block of faint, illegible text.

Fourth block of faint, illegible text.

Fifth block of faint, illegible text.

Sixth block of faint, illegible text.

Seventh block of faint, illegible text.

Eighth block of faint, illegible text.

Ninth block of faint, illegible text.

Tenth block of faint, illegible text at the bottom of the page.

Chapitre IX

Le diable par la queue

De cet énorme travail, il émergeait vidé, essoufflé. Le livre sorti, il eut la joie de le voir à la devanture des libraires, parmi les « nouveautés » qui tirent l'œil du client. Quelques lettres arrivaient, de ceux à qui il l'avait envoyé. Il les ouvrait avec impatience et les rejetait, déçu. Toujours les mêmes banalités : c'était remarquable, très beau volume, on allait le lire — avec quel plaisir ! Il connaissait assez le monde littéraire pour savoir l'indifférence que dissimulent ces compliments hâtifs avec lesquels on se débarrasse d'une lecture importune. Il fallait attendre l'avis des critiques, les articles de revues et de journaux qui font la réputation d'un auteur.

Il attend donc, anxieux. Le brave Karski lui a dit : « Bien rugi, Flamand ! » Mais Rops, réaliste, faisait la moue : « Cela n'est pas de vente »¹. Plus il y pensait, plus il se disait que Rops avait raison. Ce grand bouquin, richement présenté, avec ses eaux-fortes, effrayait l'acheteur. C'était un livre de luxe, pour bibliophile, non un objet de vente courante. Les clients le soupesaient, le feuilletaient, indécis, estimaient mentalement le prix. Combien ?... C'était cher, même pour les étrennes.

Il mettait sa confiance dans les vrais connaisseurs. Eux comprendraient, admireraient. Hélas, sa première déception fut l'échec au Prix quinquennal. La décision tomba le 13 mai 1868. Charles Faider présidait le jury, composé de Closset, De Monge, Fuerison, Grandgagnage et Van Bommel. Le rapporteur, Jean Stecher, professeur à Gand et à Liège, rédigea les conclusions. L'auteur a des mérites, disait-il. « Dans le siècle le plus tragique des temps modernes, il a essayé de retrouver l'éternel comique. On regrette que la fréquentation trop exclusive de Rabelais l'entraîne plus d'une fois à confondre le grotesque avec le populaire, le néologisme avec l'originalité, la caricature avec le portrait

¹ Ch. Potvin, *op. cit.*, pp. 57, 69.

frappant. Il doit encore à son plantureux modèle l'inconvénient des énumérations importunes, des propos équivoques et des trivialités au moins inutiles. L'imagination déborde et noie le récit». Bref, cet *Ulenspiegel* était «un capharnaüm pantagruélique»¹. Traduisons : pastiche, grossièreté, lourdeurs et longueurs, obscénités. Cela se dira longtemps. Le coup fut très dur. Il avait tant espéré ce prix, tant travaillé pour arriver à temps ! L'obtenir, c'était la consécration, des subsides. Le cœur serré, il le vit décerner à son ami Charles Potvin. Au bas d'une lettre à Caroline, il signa : «Charles De Coster, qui est bien mélancolique grâce au printemps ou pour toute autre cause. C'est terrible, la mélancolie !»².

Restaient les autres, les critiques. Dans la *Liberté* du 14 juin, Camille Laurent fut chaleureux : «C'est le XVI^e siècle pris sur le vif, mystique, sensuel, goguenard et tragique tout à la fois. Ce monde de moines et de soudards, de délateurs, d'illuminés, vous le voyez. Et au-dessus de tout cela plane une odeur de bûcher». Il continuait en brocardant «les critiques en cravate blanche» qui n'avaient rien compris et soupçonnait Stecher, le «savantissime professeur» qui d'ailleurs écrivait ses travaux en flamand, de n'avoir même pas lu l'ouvrage. Ces sorties n'arrangeaient rien, mais elles mettaient un peu de baume sur la plaie. Six mois plus tard, *Le Constitutionnel*, pourtant de tendance catholique, se dit bouleversé par «certaines pages dont la grandeur sinistre atteint presque au sublime», admire «des effets d'une beauté saisissante», compare *Ulenspiegel* au *Faust* de Goethe, la «fougue indignée» de De Coster à celle d'Agrippa d'Aubigné : «C'est un livre qui restera». Dans *Liberté* encore, Paul de Saint-Victor, un grand nom celui-là, se dit impressionné par l'ampleur et le tragique : «C'est une épopée en prose où le sang coule aussi largement que la bière. On dirait une kermesse qui tourne autour d'un bûcher»³.

Un article lui fit mal, parce qu'il venait d'un ami et qu'il prouvait à quel point on le comprenait peu. Le compte rendu de Camille Picqué, dans la *Revue trimestrielle*, commençait par une longue discussion pédante sur les origines allemandes de la légende. A grand renfort de citations, il reprochait à l'écrivain les insuffisances de son information historique et folklorique, ni plus ni moins que si De Coster avait prétendu faire œuvre d'érudit. Puis il venait aux traits choquants. Ciel, que ce Thyl était donc matérialiste ! Il passe son temps à boire, à manger et, ajoutait Picqué en baissant la voix, à «faire l'amour», et tout lui est bon, comtesses, servantes d'auberge et filles perdues. Fi donc ! Le livre est

¹ Pour la composition du jury, voir *Charles De Coster. Exposition de 1959*, p. 40. Le texte du rapport est cité par F. Nautet, *op. cit.*, t. II, pp. 209-210.

² ML 3763/11.

³ *Le Constitutionnel*, 9 décembre 1868 ; *Liberté*, 18 décembre 1868.

d'« une lecture fatigante », certaines scènes — avis aux lecteurs impressionnables — vous donnent le cauchemar. Le bon Picqué finissait en beauté :

Aimer un homme aussi matériel qu'Ulenspiegel n'est pas possible. Il est par trop flamand. [...] Il mange du matin au soir et ingurgite des flots de bière. Vraiment, n'était son patriotisme, il nous dégoûterait. A peine a-t-il vu mourir sa mère, à peine a-t-il dit adieu à sa fiancée qu'il se plonge dans la crapule. La Flandre n'a jamais été aussi sensuelle que M. De Coster le voudrait faire croire.

Ces observations faites, nous tenons à constater que la *Légende d'Ulenspiegel* est une œuvre belle et puissante. Il n'existe pas en Belgique de roman historique qui ait cet éclat. [...] C'est tout le panorama d'une époque qui se déroule sous nos yeux. De là vient en partie la force du livre et aussi sa faiblesse. Les épisodes de cette action infiniment disséminée manquent d'unité et de lien.

[...] Un regret en finissant. Pourquoi faut-il que la langue de la *Légende d'Ulenspiegel* soit parfois si difficile ? [...] Rien d'ennuyeux comme un mot dont on ne saisit pas le sens tout de suite.

Erreurs historiques, documentation lacunaire, absence de psychologie, grossièreté populacière, sensualisme choquant, érotisme, défauts de composition, manque de structure, langue incompréhensible. Heureusement, Picqué était un ami ! Cet éreintement assaisonné de quelques platitudes lénifiantes ulcéra De Coster qui se permit, contre son habitude, de répondre à son censeur. Mon cher Camille, lui dit-il,

J'ai lu ta critique trop détaillée sur les origines, trop écourtée en ce qui concerne le livre même. Ton étude est sincère, consciencieuse et tu désires être extrêmement bienveillant comme tu l'es au fond. Mais le savant l'emporte en cette occasion, non sur l'artiste mais sur l'homme. Tu manques de justice en indiquant trop fortement les défauts et laissant de côté certaines qualités. On dirait que ta grande préoccupation soit de chercher querelle à des savants ou à des académiciens.

[...] Soetkin, Claes, Nele méritaient que tu en parlasses un peu autrement. Ce sont, à mon avis, les personnages où se

retrouvent les côtés frais du livre. C'est là que *l'auteur est bon*, c'est là le côté franchement moral. [...] Tu devais aussi parler autrement de Katheline que tu ne l'as fait. Cette malade d'imagination, cette sombre hystérie méritaient un examen plus attentif.

Je veux discuter d'ailleurs avec toi, ta critique. Est-ce pour toi lettré que la langue de la *Légende d'Ulenspiegel* est si difficile ?¹

L'année suivante, *Le Corsaire* concéda : « C'est une épopée en prose, c'est la glorification de l'esprit belge et flamand ». Mais Charles attendait l'avis de Charles Potvin, critique influent. Cet autre ami n'y alla pas de main morte. Il jugeait du haut de son prix et, nonobstant l'amitié, se drapait d'impartialité pour condamner. Bien sûr, disait Potvin, l'auteur a un pinceau d'artiste, du style même, il sait tracer un portrait, il a des beautés de détail. Pas mal pour les sources et la vérité des faits de civilisation, admettait le professeur, mais... Grand Dieu, que de longueurs ! Tenez, le sabbat des Esprits du Printemps, l'allégorie des Sept, « on pourrait en retrancher toute cette partie sans que le lecteur y soupçonnât la moindre amputation ». L'ensemble, réflexion faite, lui paraissait assez mal fichu : les scènes juxtaposées nuisent à la continuité, l'intérêt dramatique faiblit après le premier livre, le mélange des tons ruine l'unité de composition. Lui, Potvin, n'était pas bégueule, mais tout de même, ce livre était franchement obscène : « Nous admettons pourtant même le genre grivois pourvu que l'enseigne y soit, comme aux bastringues. Mais chaque chose doit être à sa place. Il faudra de grands coups de cognée dans ce livre pour satisfaire à la moralité publique ». Mais courage, M. De Coster, il suffira « de refaire une partie du plan du livre et de retrancher sévèrement tout ce qui dans la seconde partie se rapproche trop des fabliaux du moyen âge »². Bref, à condition de tout recommencer, ce ne serait pas trop mal. Et tous tombaient sur les « obscénités » sans comprendre que les chairs épanouies, les expressions un peu crues, le détail trivial procédaient de l'art du peintre, sans avoir rien de pervers ni d'indécent.

Au milieu de ces mesquineries, Charles avait eu au moins une consolation. Depuis toujours il vouait un culte à Victor Hugo, « un homme de génie que j'aime, disait-il, et que j'admire même dans ses plus étranges excentricités ». Il lui adressa son livre et, de l'empyrée de Hauteville House, le maître répondit :

¹ C. Picqué, « M. De Coster et la *Légende d'Ulenspiegel* », *Revue trimestrielle*, 2^e série, XX, 1868, pp. 386-405. Pour la réponse de De Coster, ML 3711/8.

² « La *Légende d'Ulenspiegel*, par Charles De Coster », *Revue de Belgique*, III, 1869, pp. 306-312.

Vous avez fait, Monsieur, un livre robuste et charmant. Les eaux-fortes des peintres sont dignes des pages de l'écrivain ; je ne puis mieux les louer. Votre *Légende d'Ulenspiegel* fourmille de vie et de vérité. C'est l'histoire, plus la fable. L'histoire dit vrai ; la fable aussi. Je vous remercie de m'avoir fait lire votre œuvre excellente.

Encouragé, Charles envoya ses *Légendes flamandes*. Peut-être Hugo se fendra-t-il encore d'un compliment ? Le Mage répondit :

Vos légendes, Monsieur, me charment, et j'en aurais quelquefois désiré un peu plus, tant elles ont l'accent vrai. Vous avez fait un volume excellent pour nous autres méchants lettrés et amusant pour le bon public. C'est beau de remporter deux succès du premier coup¹.

Sincérité ou courtoisie ? Le grand homme ne reculait pas devant le coup d'encensoir, conscient de ce que son nom y ajoutait d'encens, mais il est vrai qu'il avait, lui, le génie épique qui manquait à Potvin, Picqué et *tutti quanti*. Le géant des *Misérables* et de *La Légende des Siècles* pouvait apprécier la *Légende d'Ulenspiegel*.

Dans l'immédiat, ce fut à peu près tout, et les comptes rendus s'espacèrent. Jusqu'à la mort de De Coster, les jugements seront rares, les louanges parcimonieuses. En 1873, Caroline Gravière s'excuse d'avoir lu si tardivement l'ouvrage. « Je l'avais bien un peu regardé, confesse-t-elle avec une piquante naïveté, j'en avais admiré les splendides illustrations. Il m'était revenu que, comme œuvre littéraire, c'est un livre remarquable ». Elle félicitait De Coster d'avoir fait monter « l'âcre arôme de notre vieux sang flamand » et d'avoir dressé « le martyrologe populaire » de la lutte pour la libre pensée. Deux ans plus tard, Eugène Van Bommel donne trois lignes à la *Légende* dans *Patria Belgica*, sorte d'encyclopédie nationale. Elle mérite, écrit-il, « une place à part et des plus distinguées : c'est une conception d'artiste, une œuvre à la fois d'érudition et de verve, un régal pour les gourmets littéraires » — manière de la reléguer parmi les curiosités pour public averti, amateur d'excentricités. En 1877, ce fut le tour du *Figaro* de manquer la cible. « Il nous est tombé sous la main, disait nonchalamment le journaliste, un livre bizarre, aussi étrange que son titre. [...] C'est une sorte de Figaro avant la lettre qui promène ses exploits dans les pays

¹ La première lettre est du 29 novembre 1868 (ML 3700/1), la seconde du 12 décembre (ML 3700/2). L'appréciation de De Coster sur Hugo est dans *Le Précurseur*, 7 juin 1869.

infestés par l'inquisition espagnole. [...] Ce livre a été traduit en français de l'époque, c'est-à-dire du seizième siècle, par M. De Coster ». Pauvre Charles ! Un peu plus tard encore, et Emile Leclercq fronça les sourcils devant « un joyau de nature particulière composé chimiquement bien plutôt que trouvé en plein sol naturel ». Dix ans après son analyse, Charles Potvin n'est pas revenu de ses préventions de la première heure. On va, paraît-il, traduire *Ulenspiegel* en allemand ? Fort bien : c'est l'occasion pour l'auteur de remanier, de tailler, de supprimer, d'atténuer — bref, d'écrire autre chose¹.

Tant d'efforts sans relâche pour en arriver là. C'était à pleurer, et aux mauvaises heures, quels doutes le torturaient ! Et si les autres avaient raison ? Si, cette fois encore, il s'était trompé sur lui-même ? Pour sa mère aussi, la déception était cruelle. Des années qu'elle se saignait aux quatre veines, qu'elle voulait croire en ce fils si doué, qui parlait si bien de tout ce qu'il ferait quand il serait riche et célèbre.

Sur ce dernier coup du sort, De Coster ouvrit les yeux. Fini : ni succès, ni argent. Dans son désenchantement, il songeait à Elisa, qui avait vu ses débuts, quand il croyait encore tout possible. Avait-elle lu son *Ulenspiegel* ? Compris ce que Nele lui devait ? A quoi bon : c'était si loin. Il était plus urgent de faire ses comptes, et il alignait les chiffres, découvrait le gouffre.

Il écrivit à Lacroix. S'il le laissait disposer de son subside de douze cents francs, il lui abandonnait la couverture et dix nouvelles eaux-fortes ; pour douze cents francs de plus, il lui laissait tous ses droits d'auteur sur la première édition. Pas facile de calfater un navire qui faisait eau de toutes parts. En août, puis en septembre, il se tourne vers le ministre. Il ne voulait pas — rassurez-vous, Monsieur le Ministre — un autre subside, juste un « encouragement ». Une petite aide, n'est-ce pas, lui éviterait « les secousses toujours rudes et éprouvantes des tribulations matérielles et [permettrait] de mettre la dernière main à de nouvelles publications qui paraîtront bientôt ». Mais le Ministère commençait à se lasser de cet éternel quémendeur : ces hommes de lettres, toujours à tendre la main ! De septembre 1868 à mars 1869, en cinq fois, il obtint treize cent cinquante francs de la Banque Nationale². Trop longtemps qu'il tirait sur la corde. Il fallait vivre, rembourser les dettes antérieures, creuser un trou pour en boucher un autre. Cela ne s'arrêterait plus.

¹ C. Gravière, *La Chronique*, 2 février 1873 ; *Patria Belgica*. Publié sous la direction de E. Van Bommel, t. III, Bruxelles, 1875, p. 483 ; *Figaro*, 21 janvier 1877 ; Ch. Potvin, « Quelques traductions d'œuvres littéraires belges », *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 2^e série, XLV, 1878, p. 313 (séance du 4 mars 1878) ; E. Leclercq, *La Chronique*, 11 mai 1879. De Coster avait fait présent de son livre à C. Gravière (ML 3714/47).

² A Lacroix, 19 février 1868 (ML 3711/3) ; au ministre de l'Intérieur, 27 août et 23 septembre 1868 (ML 3704) ; cinq billets d'emprunt (ML 3721/1 à 5).

Ecrire ? Le cœur n'y était pas, et *Ulenspiegel* l'avait vidé. A la *Liberté*, un journal de gauche d'Hector Denis et Victor Arnould, il donna une médiocre nouvelle, *Les Bohémiens*, qui marquait un singulier retour en arrière. Une gitane de seize ans croit s'éprendre d'un riche Allemand et l'épouse. Dans sa cage dorée, l'oiseau regrette le ciel libre, et la Bohémienne s'en va, préférant un amant en guenilles. L'indépendance, l'amour vrai, désintéressé, l'élan du cœur, vieilles antiennes. L'année suivante, *La Terrible Aventure du colonel Meunier*, dans *La Chronique*, ne valut pas mieux¹.

Vers la fin de 1868, De Coster crut entrevoir une éclaircie. Une place de bibliothécaire devenait vacante à l'Université de Gand et une autre à Courtrai. Il se mit aussitôt en campagne. Comme le ministre de l'Intérieur n'était plus Alphonse Van den Peereboom, qui avait consenti les subsides pour *Ulenspiegel*, mais Eudore Pirmez, De Coster se tourna vers son condisciple de l'Université, Octave Pirmez, qui répondit amicalement et promit d'intervenir. « Je serais bien heureux, lui disait-il, d'apprendre que vous avez obtenu une position qui vous permette de vous livrer en paix à vos travaux de prédilection, et de jeter hors de vous toutes vos pensées, tous vos sentiments et toute votre poésie ». Comme d'habitude, il sollicita aussi Altmeyer, qui pria les autorités de prendre en considération la candidature de M. Charles De Coster, « littérateur distingué »². Peine perdue : le 24 mars 1869, le ministre lui-même l'informa que « par suite d'engagements pris », le poste n'était plus à conférer. Il comprit que les jeux étaient faits d'avance et explosa d'une belle colère. « Poète, mon cher poète, lui écrivit Altmeyer, vous ne verrez donc jamais les choses dans leur réalité ! Veuillez donc comprendre une bonne fois que ce qu'il y a de monstrueux, c'est, non pas cette nomination, mais le système. Si, comme moi, vous étiez dans l'enseignement depuis 1826, vous en auriez vu bien d'autres »³.

Il en avait vu assez et maintenant il était aux abois. Qu'allait-il devenir s'il ne parvenait pas à décrocher une situation ? Continuerait-il à être à la charge de sa mère et d'emprunter à sa sœur ? Vingt ans qu'il peinait en vain, qu'il tournait comme un écureuil dans sa cage, à attendre la chance ! Je suis de ceux qui savent attendre, avait-il dit à Elisa. Mais il ne soupçonnait pas alors qu'il faudrait patienter si longtemps.

Toujours aux aguets, il sut qu'un poste d'enseignant se créait à l'École militaire. Ne lui devait-on pas une compensation pour l'échec de Gand ? Pour

¹ *Liberté*, 1^{er} et 8 novembre 1868 (J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 131); *La Chronique*, 11 et 12 mai 1869.

² Lettre d'Octave Pirmez, 29 novembre 1868 (ML 3712/32). Pour l'intervention d'Altmeyer, voir J. Hanse, *La candidature de Charles De Coster à la Bibliothèque de Gand*, pp. 361-362.

³ Lettre d'Eudore Pirmez, 24 mars 1869 (ML 3714/4); lettre d'Altmeyer (ML 3712/5).

la troisième fois depuis 1858, il se mit sur les rangs. Il y avait un « système », prétendait Altmeyer. Eh bien, il entrerait dans le système, et il reprit la course aux recommandations. Il envoya son *Ulenspiegel* aux personnalités influentes, comme le colonel Brialmont et surtout le colonel Liagre, commandant de l'École militaire, et tous deux y reconnurent « l'œuvre d'un historien », et telle fut aussi l'opinion du général Renard, ministre de la Guerre. Celui-ci, qui au surplus était Maçon et à qui De Coster s'adressait comme tel, promit de proposer son nom à Sa Majesté. Le ministre de la Justice, Bara, songeait au moins à une nomination provisoire. Comme son ami, le peintre Louis Artan, disposait aussi de quelques relations utiles, il lui prépara une note circonstanciée qui le montrait à l'évidence comme le plus qualifié pour le poste de professeur d'histoire. Il y rappelait qu'il avait eu l'honneur d'offrir un exemplaire des *Légendes flamandes* à Léopold I^{er} et au roi actuel, alors duc de Brabant. Il espérait que Sa Majesté accepterait le respectueux hommage d'un *Ulenspiegel*. Ce dernier ouvrage le désignait comme historien, mais aussi comme patriote, puisqu'il avait « fait connaître à l'étranger son pays si souvent attaqué, et toujours si injustement ». Enfin, il faisait encore donner la garde : l'inlassable et bienveillant Altmeyer¹.

Ses visites terminées, ses lettres expédiées, il se remit à attendre, rongé par son frein. Cette maudite École militaire qu'on lui fermait depuis dix ans, c'était sa chance, la dernière, de retrouver une position honorable et correctement rémunérée. Alors il recommencerait à créer, à réaliser tous les projets qu'il avait en tête. Octave Pirmez lui envoyait ses *Jours de solitude* et demandait de ses nouvelles : « Comment se porte votre poésie ? Que va-t-elle bientôt enfanter ? Maintenant que vous êtes posé sur les *Contes brabançons*, les *Légendes flamandes* et l'*Ulenspiegel* comme sur un solide trépied, je crois que vous devriez écrire un beau roman, entièrement dépouillé de haine, fermant la porte à tout méchant personnage qui voudrait s'y glisser »². Facile à dire pour le châtelain d'Acoz, qui vivait sans soucis...

Le 5 juin, le ministre de l'Intérieur l'avisait que son département souscrirait à quarante collections des nouvelles eaux-fortes de la *Légende* et lui verserait six cents francs, à condition de recevoir, avec les exemplaires souscrits, un album complet des illustrations en épreuves avant la lettre³. On préparait en effet une seconde édition d'*Ulenspiegel*, du moins en apparence. Pour écouler les invendus, l'éditeur lançait, au prix de trente francs, des volumes datés de 1869, contenant trente-deux eaux-fortes au lieu de quinze, complétés par une

¹ Voir ML 3703, 3704/1,2, 3711/17,20.

² *Vie et correspondance d'Octave Pirmez*, avril 1869, pp. 199-200.

³ ML 3721/9.

Préface du Hibou et pourvus d'un autre titre: *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*. Dix nouveaux illustrateurs avaient apporté leur concours: Becker, Biot, Boulenger, Danse, Fourmois, Hubert, Jaugey, Lauters, Van Der Hecht et Van Der Vin. Les peintres l'avaient toujours aimé et compris comme lui-même les appréciait. Cette prétendue seconde édition ne le trompait pas; il savait bien que la vente n'avait pas marché. La gloire n'était pas venue et il continuait à perdre sa prose dans des journaux impossibles, comme *La Nation*, *Le Précurseur*, *L'Impartial de Bruges* ou *L'Organe de Namur*. Parfois il enfourchait son dada anticlérical pour lancer ses laïques anathèmes. Il s'en prit ainsi à l'instruction pastorale de Mgr Deschamps, archevêque de Malines, qui prêchait la fraternité chrétienne:

Le Dieu du catholicisme n'a point d'entrailles; toujours armé pour la répression, il n'est jamais sensible à la vertu; toujours entouré de sicaires et de bourreaux, il commande aussi bien l'égorgement des hérétiques qu'il ordonne d'assommer et de dépouiller la pauvre Humanité. [...] Et vous, chrétiens, je vous le dis, moi, votre Dieu n'est ici-bas que la raison sociale d'une compagnie de filous en commande!¹

Sa mère lui causait à présent de graves inquiétudes. Caroline, mariée, s'était installée à Namur et il devait prendre soin d'elle. Agée de quatre-vingt-trois ans, la vieille dame n'allait pas bien. Elle s'affaiblissait, ses membres enflaient, le cœur battait la chamade. Charles lui était profondément attaché. Elle avait veillé sur lui depuis son enfance, l'avait soutenu pendant toutes ces années, depuis près de vingt ans qu'il avait quitté la banque. Elle était autoritaire, possessive et souvent le gouvernait encore comme un gamin. Du temps d'Elisa, elle retournait ses tiroirs, le morigénait sans douceur, lui reprochait ses sorties, sa paresse, ses dépenses. Mais il lui devait tant! Quand elle s'alita, il s'affaira autour d'elle, se fit garde-malade, la choya de son mieux, promit de la remettre sur pieds. Elle le regardait aller et venir dans la chambre, préparer gauchement tisanes et médicaments, en se demandant ce que deviendrait cet incorrigible adolescent quand elle ne serait plus là. Lui avait besoin de croire qu'il s'agissait d'une fausse alerte et se forçait à la confiance. Il expédia à Caroline un bulletin de santé optimiste: «Maman est très, très bien aujourd'hui. Lundi ou mardi nous pourrons peut-être commencer à envelopper sa jambe de torchons

¹ *La Cigale*, 3 janvier 1869, reproduit dans *La Raison*, novembre 1927 (ML 2239/21).

mouillés et tordus pour produire une réaction. Elle a presque articulé nettement aujourd'hui : 'Oui, Monsieur le docteur'. Il y a eu une bonne selle». C'était le 28 juillet 1869. Mme De Coster mourut le lendemain, à cinq heures du matin, dans sa maison de la rue de la Tulipe¹. Charles suivit le convoi en pleurant. Sa jeunesse s'en allait avec cette petite vieille aux traits durs, au visage sillonné de rides profondes, aux mains déformées par le rhumatisme, qui trottait dans les rues vêtue de son éternel manteau de ratine noire, un petit chapeau couvrant dignement ses cheveux blancs². Désormais il était vraiment seul.

Les dettes continuaient à s'accumuler. Il devait à Lacroix, à qui il avait signé des reconnaissances qu'il ne pouvait honorer. Le 2 septembre, il s'acquitta et obtint cinq cents francs de plus moyennant l'abandon de tous ses droits sur l'ensemble des illustrations et sur le texte des deux éditions d'*Ulenspiegel*³. Ce livre sur lequel il avait misé son avenir ne lui rapporterait jamais un sou.

Pour s'en sortir, il ne pouvait décidément compter que sur sa plume. Il propose à Lacroix un nouveau roman, commencé plusieurs années auparavant, *Le Voyage de noce*. Soit, répond l'éditeur, mais envoyez-moi au moins une esquisse, un canevas. De Coster communique, par retour du courrier, la quintessence de son œuvre :

Le Voyage de noce est le roman de deux jeunes amoureux, mariés par décence; une femelle vierge, du peuple, et un homme du monde ayant tous dons du cœur et des sens, jouissant de leur bonheur, passant à travers la vie mais non sans y jeter un coup d'œil, en vue de former à la vie réelle, le cœur d'un enfant à venir. Cela ne se dit point, ce serait trop moral et trop philosophiquement « éducatif ». Mes deux amoureux ont de la fougue, très sensuels, et très bons, par tempérament, non par vertu. Tout, scènes d'amour — il y

¹ Et non le 19 juillet (L.-L. Sosset, *Introduction*, p. 19), ni le 22 (L. Monteyne, *op. cit.*, p. 67; R. Gheyselinck, *op. cit.*, p. 129). Voir les Archives du Royaume, 1869, n° 632, réf. 739.519.

² Voir, dans l'article de G. de Froidcourt, la reproduction de l'unique photographie de Mme De Coster.

³ Il signe à Lacroix un reçu pour 112,50 francs le 15 avril (ML 5170/1), pour 120 francs le 18 mai (ML 5170/2), ces sommes étant remboursables respectivement le 20 juillet et le 18 août. Pour la cession de ses droits, il écrit : « Par la présente, je cède en toute propriété à Messieurs Lacroix-Verboeckhoven et Cie toutes les planches gravées à l'eau-forte, les bois de la préface et de la couverture de la *Légende d'Ulenspiegel* (1^{re} et 2^e éditions) pour la somme de cinq cents francs dont je donne ici quittance. Je cède également le droit d'absolue propriété de la première édition et de la deuxième à Messieurs Lacroix-Verboeckhoven et Cie, pour le texte de ladite édition, dont je suis l'auteur. Ainsi fait à Bruxelles, le deux septembre 1869 » (ML 5170/3).

en a de jolies, je le puis dire — et scènes de la vie vraie —
tout est pris sur nature.

Ce doux bonheur, ces bonnes folies qui n'ont que le tort d'être légitimes — je ne le dis pas non plus, ce serait bête — sont traversés par la jalousie d'une vieille mère avare, d'un caractère très décidé, ayant toujours adoré sa fille et furieuse de la voir entre les mains d'un gendre. La belle-mère est accompagnée par son lieutenant, une grande servante hommasse, dévouée, bonne, sensée et très comique parfois. Cette fille est le modérateur des passions du livre, qui représente les côtés gais, comiques, grotesques et de sentiment de la vie flamande actuelle et pourrait bien, pour répondre catégoriquement à votre question, être à la fois humoristique, sentimental, dramatique et très vif, suivant les chapitres. La note d'*Ulenspiegel*, plus exacte dans son intensité et glacée par le vernis des convenances du XIX^e siècle, est celle du *Voyage de noce*¹.

C'était un peu confus, mais Lacroix s'en contenta. A l'idée de cette nouvelle publication, De Coster reprenait du poil de la bête. Une semaine plus tard, il relance l'éditeur, le priant de ne pas traîner : « Le sujet est trop heureux et trop fécond pour n'être pas happé au collet par quelque littérateur en chasse de cette sorte de gibier ». Puis il lui mettait le marché en mains. Il aurait six eaux-fortes gratis, ce qui lui permettait d'offrir à Lacroix, en toute propriété, texte et planches pour une rétribution de quarante centimes par exemplaire sur un tirage de deux mille. Il demandait réponse urgente — « Je vous assure que je n'ai plus un jour à perdre » — et, en cas de refus, se disait prêt à conclure avec un éditeur bruxellois². Lacroix avait traité avec Hugo et ne fut pas trop impressionné par ce ton de grand seigneur des lettres. Trois mois après, les négociations duraient encore, d'autant plus que De Coster avait eu l'idée de publier d'abord une édition bon marché, puis une autre à gravures, comme livre d'étrennes. Absurde, disait Lacroix : qui achèterait l'édition à cinq francs après avoir acquis celle à trois francs³ ?

Cette époque lui fut pénible. Depuis la mort de sa mère, il ressentait douloureusement sa solitude. Dans sa chambre ou pendant ses promenades,

¹ La lettre de Lacroix est du 26 septembre 1869 (ML 3712/24), la réponse de De Coster du même jour (ML 3711/12).

² A Lacroix, 2 octobre 1869 (ML 3711/4).

³ 14 décembre 1869 (ML 3712/25).

il se souvenait d'elle, de ses conseils, de ses mises en garde. Que ne l'avait-il écoutée! Pourquoi avait-il mis si longtemps à prendre un peu de plomb dans la tête, à admettre que la vie est affaire d'adulte et qu'on ne peut pas réaliser ses rêves d'adolescent? Pourquoi lui avait-il causé tant de chagrins? Avec sa sœur, il avait eu de fréquentes querelles. Elle aussi était autoritaire et avait prétendu le régenter. Et Caroline était un peu jalouse de ce frère bohème, si beau, si charmeur, à qui l'on passait tout et que leur mère traitait avec faiblesse. Charles avait eu ses chances — à la banque, aux Archives, à la revue de Moeremans —, il avait refusé la situation offerte par Mgr d'Argenteau, et pourquoi? Pour courir à Paris, pour bâtir des châteaux en Espagne, gratter du papier, faire des dettes, et entamer leur petit patrimoine. Ce naïf voulait la lune... Depuis quelque temps, il comprenait mieux ses récriminations et ses rancunes, faisait un retour sur lui-même. Un jour, après mûre réflexion, il lui écrivit une lettre amère et triste :

Certainement vous avez été méchante et vous avez voulu dominer, parce que vous étiez fâchée de ne pas me voir assez travailler, parce que vous aviez pour moi plus d'ambition que moi-même, parce que, peut-être, quand j'espérais arriver par la littérature, vous eussiez voulu que je suivisse une autre carrière.

Vous avez souffert, beaucoup souffert de mes dépenses, de mes inexplicables flâneries, de ma prodigalité. Moi, je sentais que j'arriverais; vous étiez loin de le penser. Les événements vous ont donné raison. Ce n'est pas de votre faute. Vous eussiez voulu réduire les dépenses du ménage dont moi j'agrandissais toujours le chiffre. Me berçant toujours d'espérances dont la réalisation ne venait jamais à son heure, je tourmentais, j'agaçais votre esprit d'ordre, votre amour pour maman que j'aimais bien aussi et votre dévouement aux intérêts du ménage et au maintien de notre considération.

Il n'y a pas trois ans que j'ai compris — tout en ayant beaucoup travaillé par passion et par goût — il n'y a pas trois ans que j'ai compris l'épouvantable valeur de l'argent et la nécessité d'un travail qui, suffisamment rétribué, donne à l'homme la liberté, et la joie avec l'aisance.

Vous n'aviez pas dix ans qu'élevée par notre tante, un modèle d'ordre et d'économie, vous aviez compris ce qui a eu tant de peine à entrer dans ma tête, seulement en 1867

ou 1868 — heureusement pour moi.

Voilà comment nous avons souffert l'un par l'autre, voilà pourquoi vous avez été méchante et pourquoi j'ai été plus méchant que vous, moi qui ne puis supporter d'observation de personne sur ce que je veux ou ce que j'entends faire et qui, poursuivant une idée, que je poursuis encore, n'entends jamais que l'on me dérange en quoi que ce soit.

Toutes nos erreurs, à nous autres pauvres hommes, et à vous autres plus pauvres femmes, viennent de ce que l'on ne s'entend pas et de ce que l'on ne se comprend pas.

Faites pour votre ménage ce que vous avez fait pour nous et vous serez la gloire et l'honneur de votre maison. Voilà. Charles.¹

Et pourtant il repartait, croyait au succès de son *Voyage de noce*, dont il corrigeait les épreuves. C'était aussi différent que possible d'*Ulenspiegel*. Attentif à se renouveler, il ne renonçait pas à son romantisme, mais accentuait la touche réaliste, le côté roman de mœurs, s'essayait à la psychologie. C'était un curieux récit, sous-titré *Histoire d'amour et de guerre*, qui alternait les scènes de douceur et d'âpreté.

Veuve, la vieille Roosje tient à Gand une auberge, aidée par sa servante, la dévouée Siska, et sa fille Grietje. Au moment où commence le roman, celle-ci a été déclarée morte par un charlatan ignare. Heureusement Paul, un client de passage, jeune médecin, la ramène à la vie et s'éprend d'elle. En dépit de l'opposition hargneuse de Roosje, il l'épouse et l'emmène vivre à Uccle.

Les tourtereaux seraient heureux si la vieille, qui s'est elle aussi installée à Bruxelles, ne haïssait ce gendre bien élevé, riche, cultivé, qui se montre pourtant envers elle plein de générosité et d'indulgence. Pour lui nuire, elle est venue s'incruster chez eux, critiquant tout, cherchant querelle. Or la comtesse Amélie de Zuurmondt, naguère maîtresse de Paul, souhaite le reconquérir et s'allie à Roosje, lui fourrant dans la tête des vanités absurdes. Roosje s'entiche du beau monde, achète un titre de baronne et fait croire à Grietje que son mari la trahit avec Amélie. La jeune femme désespérée va se jeter dans le canal, retenue *in extremis* par sa mère, qui a enfin compris sa criminelle méchanceté. Tous trois désormais vivront unis : « L'amour entrainait dans la maison, la haine en sortait ».

L'œuvre est inégale, avec des longueurs et parfois languissante, le style un peu diffus. De Coster a conservé l'habitude de travailler en brefs paragraphes, et ce morcellement convient mal au roman. C'est un choix de jolies scènes

¹ 12 avril 1870 (ML 3677/1).

plutôt qu'un bel ensemble, d'autant plus que l'écrivain est incapable de construire progressivement ses caractères ou de prêter à ses personnages un langage naturel. Par amour des contrastes, il force la note au-delà de la vraisemblance. Paul, trop bon, trop généreux, convainc mal, et moins encore l'avare, bête et possessive Roosje, sorte de Grandet femelle dont les ambitions nobiliaires sont inutilement caricaturales.

En revanche, les amoureux sont charmants de jeunesse et de fraîcheur, parce que De Coster se souvient de l'idylle avec Elisa. Il lui avait dit jadis qu'il ne serait pas un mari comme les autres, une brute, un despote, mais qu'ils vivraient leur « douce vie d'amants au milieu du mariage ». Leurs jeux, leurs caresses, leurs promenades dans la campagne, il les revivait avec nostalgie, abolissait le temps dans le souvenir, recréait le passé dans des tableaux d'impressionniste, dans de délicates scènes d'intérieur où Paul et Grietje s'aiment, tantôt vifs et espiègles, tantôt effleurés de cette mélancolie qui était pour De Coster l'indice de la profondeur d'un amour.

Quoique forcé, le personnage de Roosje est le plus attachant. Singulier portrait d'une femme bornée, butée, d'une avarice sordide, mais attachée à sa fille d'une passion de louve pour ses petits, haïssant quiconque tente de la lui enlever. Un tel portrait jure avec la dédicace qu'avait préparée De Coster et à laquelle il renonça :

A toi, mère, qui fus bonne, tendrement gaie et un peu moqueuse, comme la vraie santé et comme le vrai courage, je dédie ce livre si imparfait qu'il soit.

Chère ombre, un sourire fin effleurerait peut-être tes lèvres pâles, si tu pouvais revenir ici-bas pour assister à la lecture des querelles interminables cherchées à deux bons jeunes gens, par une de ces malheureuses égoïstes qui n'ont de la femme que les défauts, êtres jaloux, déraisonnables mal venus et grotesques dont tu avais pitié, mais qui pourtant te faisaient rire discrètement et doucement, quand il m'arrivait, en des jours heureux qui ne reviendront plus, d'en faire le portrait ou la charge devant toi¹.

Curieux contraste. Pourquoi De Coster a-t-il songé à ce personnage de mère possessive et jalouse ? Jadis, il avait dû cacher à sa mère sa liaison avec Elisa et éprouvait une véritable terreur à l'idée qu'elle pourrait découvrir la vérité. Sans doute, la situation s'était dégradée, mais n'est-ce pas au nom de sa santé

¹ ML 3709/3.

qu'il avait définitivement rompu? Sa mère avait régné sur lui, même en lui passant ses fantaisies, elle l'avait harcelé pour lui faire quitter Elisa et, il faut s'en souvenir, la première idée du roman remonte à la fin de cette aventure qui l'avait profondément meurtri. Dans la dédicace, il livre des sentiments sincères mais convenus, alors qu'il semble libérer dans la figure de Roosje une rancune, presque une haine inconscientes et difficilement avouables, qu'il trace un portrait dont Caroline aurait pu s'étonner... Assez de psychanalyse.

En corrigeant les épreuves, il doutait de lui et voulut un avis. Il les porta à Camille Lemonnier, le priant de les lire. « Bien que le mal déjà l'eut touché, il avait encore sa beauté fière et mélancolique. Il était grand, élégant, la taille fringante. Ses yeux avaient le velours de ses phrases, onctueuses et pleines ». Son livre, poursuit Lemonnier, « il m'avait confessé qu'il l'avait porté de différents côtés et que personne n'en avait voulu »¹.

Il ne parut d'ailleurs pas tout de suite — enfin, pas vraiment. Certains exemplaires sortirent en 1870, annonçant sept eaux-fortes, mais elles ne furent jamais réalisées, et le reste de l'édition parut daté de 1872². On n'en parla guère. Octave Pirmez répondit amicalement à l'envoi du volume : « original, étrange », « des pages d'un réalisme violent, parfois charmant ». Il vous a fallu, mon cher De Coster, « de l'audace, du talent et le principal : de l'âme ; car il en faut pour écrire trois cents et des pages toutes pénétrées de haine et de tendresse ». Mais aussi, disait le solitaire d'Acoz, « trop de vilénies ». Allons, c'est un essai, et vous avez eu raison de le tenter, « mais c'est là, je crois, un genre d'ouvrage qui ne convient pas parfaitement à votre génie. Vous avez donné une note nouvelle. C'est bien. Maintenant, rentrez dans le champ immense de la légende ».

D'autres, des proches pourtant, se montrèrent moins indulgents. J'ai aimé la première partie, dit Caroline Gravière dans *la Revue de Belgique* : beaux croquis, beaux caractères, du pris sur le vif. Mais la seconde ! « Pourquoi diable un pareil écrivain va-t-il se risquer sur une pareille charpente qui craque de tous côtés ? [...] Tout ce que le poète réaliste a vu et senti, respire, se meut, vit. [...] Mais ce qu'il invente, ce sont des mannequins ! » C'était sévère, et elle s'en douta, car elle écrivit à De Coster en s'étonnant de ne plus le voir et en lui disant que son article, peut-être peu louangeur, n'en était que « plus vivement senti » — façon de prouver, *a contrario*, son admiration. La romancière disait encore : « Quel dommage qu'un ami vrai n'ait pas lu le manuscrit avant l'impression ! » Mais si, justement, Lemonnier avait lu et approuvé, ce qui ne l'empêcha pas de condamner : « Lorsqu'on a écrit l'*Ulenspiegel*, a-t-on le droit de faire des pochades ? De Coster est un coloriste, mais ne veut-il être qu'un

¹ C. Lemonnier, *Une vie d'écrivain*, p. 170.

² A. Grisay, *L'édition originale des Contes brabançons et du Voyage de noce*, pp. 233-235.

coloriste, et croit-il qu'il suffise de jeter de la couleur sur une toile pour être peintre, sur du papier, pour être écrivain ? Il y a des moments où il sacrifie tout à la couleur, même le français, même le bon sens. [...] Le travail est d'un mosaïste ; le résultat est une ébauche ». Enfin, le jury du Prix quinquennal le félicita courtoisement d'avoir répandu dans son *Voyage de nocce* « les plus brillantes ressources de son style ingénieux et de son imagination féconde », mais ne crut pas devoir lui décerner la palme¹.

De nouveau, c'était un coup pour rien et il n'avait plus le ressort nécessaire pour revenir, comme conseillait Pirmez, à l'inspiration épique. Comment envisager de passer dix autres années à bâtir — pour quel résultat ? D'ailleurs, même s'il avait voulu... L'ange l'avait effleuré une fois de son aile, mais il ne reviendrait plus.

Le 1^{er} septembre 1870 lui apporta deux bonnes nouvelles. La première était la défaite de Sedan, qui mettait fin au second Empire, et De Coster se réjouit de la chute de Bonaparte. La seconde le concernait plus personnellement. Ses efforts avaient enfin abouti : il était nommé professeur d'histoire générale et de littérature française à l'École de guerre, récemment créée, et répétiteur de belles-lettres à l'École militaire.

¹ *Vie et correspondance d'Octave Pirmez*, 23 septembre 1872, pp. 195-197 ; C. Gravière et C. Lemonnier, *Revue de Belgique*, XII, 1872, pp. 92-94 ; *Moniteur belge*, 1873, II, p. 1445 ; lettre de C. Gravière à De Coster, 31 janvier 1873 (ML 3714/48).

Chapitre X

Entre chien et loup

Cette nomination arrivait à point : il commençait à désespérer de tout. Il avait désormais un traitement, modeste mais assuré, et c'en était fini de quémander sans cesse. Il l'avait dit à Caroline, il savait à présent l'épouvantable valeur de cet argent qu'il avait cru pouvoir mépriser. L'âge venant, il se répétait : Sois raisonnable — la ritournelle de ceux qui ne l'ont jamais été. Sa sœur l'encourageait dans ces bonnes dispositions, battant le fer pendant qu'il était chaud. Pourquoi ne pas se ranger, fonder une famille ? A quarante-trois ans, lui disait-elle, le célibat commence à perdre ses charmes, il te faudrait une femme, des enfants. Pas une écervelée, naturellement, mais une fille consciente de ses devoirs, avec une bonne dot.

Se marier ? Lui-même y songeait, mais il ne voulait pas presser les choses ni épouser comme on conclut une affaire. « Je me marierai peut-être, répondait-il à Caroline, mais n'ai pas fait de choix. La vérité est que j'ai peu le temps d'y songer et peu le temps de poursuivre quelque bonne idée d'amour, comme celles auxquelles je me laissais aller volontiers jadis, auxquelles alors je ne donnais pas suite et qui maintenant deviendraient très vite des réalités »¹. Incorrigible Charles, soupirait Caroline : on lui parle mariage et il rêve du grand amour.

Il rêvait des grandes amours, mais les petites n'étaient pas pour lui déplaire. Ses lettres à Elisa, les seules connues, ont fini par imposer le mythe du poète pour toujours échoué sur les brisants d'une unique passion de jeunesse². La réalité est assez différente, même s'il est vrai que, romantique impénitent, à chaque fois il s'emballe, se monte la tête et croit toucher à l'idéal. En 1865, en l'expédiant à Blanqui, le docteur Watteau avertissait son correspondant : « En-

¹ ML 3677/7

² A. Gerlo et Ch.-L. Paron, *Charles De Coster et Thyl Ulenspiegel*, p. 8.

châssez-le vite dans sa besogne, car il aime les femmes en diable et s'il se laissait ensorceler, vous n'en feriez plus rien»¹. Il y eut une Berthe, pour qui il composait des poèmes passionnés ; puis une Pauline — « Si c'est quelque chose qu'une parole sincère, Pauline, je vous aime au point de laisser là tout pour vous » ; puis une Léonie — « Non, Léonie, ce n'est pas un caprice, c'est de l'amour, de l'amour vrai, je le sens. Ma vie est à vous ». Et toutes il les traite, comme jadis Elisa, de méchantes et de cruelles, les conjure de pardonner ses changements d'humeur et ce qu'il nomme ses caprices et ses enfantillages². Il ne pouvait aimer qu'au tragique.

En 1871, il s'entêta d'une Hélène et poussa les choses assez loin. Le 1^{er} août — il la connaît depuis peu et l'appelle encore Mademoiselle —, il se hâte de s'inscrire sous le signe de Tristan et de la passion fatale : « C'est Dieu qui m'a fait vous rencontrer » — rien de moins. Chez lui, la progression du mal est rapide. Le 8 août, son sort est entre les mains de la jeune femme, qu'il nomme aussi Léna, Lina, ou Magtelt, comme l'héroïne de *Sire Halewyn* ; le 23, il ne dort plus — « Tout ce qui n'est pas vous m'est indifférent » ; le 30, elle est « la fée, l'épouse et l'amante ». En septembre, il veut le mariage, jure de la rendre heureuse, Hélène remplace sa sœur, sa mère même, « sans que la pauvre ombre puisse s'en fâcher ». Le désir gronde : « Tu ne sais donc pas que je suis fou et que je veux te manger ? Ma bouche ivre et folle te dévore ». *Crescendo* : « Je vous aime, je vous aime, j'ai faim, j'ai soif de vous. Ha ! faites si vous le pouvez que je ne doive pas attendre un an. Je te dis que je t'aime, entends-tu. Toi, toi, toi vite, je te veux ». Mais à ces rugissements succède, comme du temps d'Eugénie, quand il avait quinze ans, comme avec Elisa, l'horrible perplexité du doute. Magtelt est-elle pure ? « Dites-moi si vous avez aimé jamais. [...] Mon Dieu ! être mordu au cœur par l'atroce jalousie. Faites de moi tout ce que vous voudrez, mais soyez franche avec moi. [...] Si vous avez aimé, Hélène, envoyez-moi un ruban noir, un morceau de ruban, un ruban de deuil. Sinon, rassurez-moi, j'en ai besoin, je souffre ».

Les difficultés commencèrent lorsque la mère entra en lice et le ramena sur terre : « J'ai quelque appréhension, dit-il à Hélène le 1^{er} octobre, de voir ta mère placer le débat sur un terrain qui m'est odieux, celui des affaires ». Hé ! oui, la prudente maman a dû s'informer. Qui est au juste ce beau professeur ? Quelles sont ses ressources ? Comment vit-il ? Il s'est entretenu avec elle, mais son charme est demeuré inopérant : la mère s'est montrée « très hostile », elle a déclaré sans ambages qu'elle ferait tout pour empêcher ce mariage. En fille obéissante, Hélène a baissé la tête : « Je ne comprends pas que, si sévères que

¹ Cité par J. Bartier, *Le docteur Watteau, Charles De Coster et quelques autres*, p. 397.

² ML 3715/1, 3705/23,24.

soient les ordres que tu as reçus, tu puisses me laisser sans nouvelles...» Fin de l'idylle : Halewyn n'eut pas sa Magtelt¹.

Il découvrait aussi que le métier d'enseignant n'est pas sans épines. Au bout de quelques mois, il se dit surmené, écrasé de besogne. Il y a le jury d'admission à l'École de guerre, les cent copies hebdomadaires des armes spéciales, de l'infanterie et de la cavalerie, les leçons. Et quand il a fini chez les militaires, il court enseigner encore à l'Institut Rachez. «Je travaille quatre à cinq jours par semaine depuis le matin jusqu'à trois heures de nuit»². Quelle vie ! Où était le bon temps des flâneries et des discussions nocturnes avec ses amis les artistes ? Mais il était rivé à la pédagogie comme un forçat à son boulet. Depuis qu'il avait une situation, la meute de ses créanciers aboyait à ses chausses. Il devait rembourser à droite, à gauche, et conserver quelque chose pour les vêtements à la mode, les liqueurs, les cigares.

En 1872, il dut dire adieu à ses fonctions de professeur d'histoire générale, ne conservant que celles de professeur de littérature et de répétiteur à l'École militaire. Du même coup, ses rentrées annuelles passaient de 7000 à 3800 francs. Quel détachement ! L'artiste sacrifiait le bien-être matériel à son œuvre³. Pure légende, car le pauvre De Coster n'en était plus à s'enivrer d'abnégation. Un arrêté du 2 juin l'avait privé de son poste au profit de l'historien Théodore Juste et il s'en plaignit amèrement. Le 7, *La Chronique* s'indigna de ce scandale : « Il fallait bien faire quelque chose pour M. Juste, académicien qui n'occupe encore qu'une demi-douzaine de places, et qu'un inexplicable oubli avait laissé jusqu'à ce jour à la porte de l'École de guerre ».

Aimait-il enseigner ? Sans doute, quand on lui laissait la bride sur le cou, mais sa position de répétiteur l'exposait à des remarques qu'il endurait mal. Monsieur le Répétiteur, lui écrivait le titulaire, vous aurez la bonté de me remettre les copies régulièrement, tel et tel jour. En outre, quand vous corrigez devant les élèves les dissertations dont j'ai préparé le sujet, je vous saurais gré de « vous abstenir de critiquer les expressions qu'ils empruntent à mon canevas ». Et qui lui faisait la leçon ? Closset, un de ceux qui avaient blackboulé son *Ulenspiegel* au Prix quinquennal⁴. A l'École militaire, en 1873, il eut pour élève un jeune candidat officier, nommé Georges Eekhoud, qui devait devenir un grand romancier. Je lui montrais mes premiers essais, dit-il, ignorant qu'il était

¹ Voir le lot des lettres à Hélène, ML 3705/1, 3, 4, 6, 9, 11, 12, 13, 18, 21, 27, 29, 39, 40.

² ML 3677/7.

³ J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 28 ; L.-L. Sosset, *La vie pittoresque*, p. 65 ; L. Monteyne, *op. cit.*, p. 70 ; R. Gheyselinck, *op. cit.*, p. 131. De Coster expose lui-même sa situation dans une note du 9 novembre 1874 (ML 3711/19).

⁴ 2 mai 1872 (ML 3714/27).

lui-même écrivain, simplement parce qu'il était original et bienveillant et qu'au lieu de m'interroger sur la grammaire, il parlait avec moi de Musset, de Hugo, de Lamartine :

Je me le suis représenté bien souvent par la suite et j'ai même souvenance de sa voix vibrante et musicale. Les cheveux abondants et rejetés en arrière dégageaient un large front de penseur. Le nez légèrement busqué était d'une ligne aristocratique et ferme. Les yeux brillaient, à la fois spirituels et doux. Il ne portait pas la barbe, mais une moustache assez épaisse lui donnait un air militaire contrastant avec le pli réfléchi et vaguement mélancolique de ses lèvres. Le visage un peu pâle était empreint d'une souveraine distinction, et des manières exquises, une toilette simple et correcte, rehaussaient ce physique avenant. L'homme bien né, l'homme d'intelligence et de culture supérieures se révélait dans les moindres gestes et cela sans la moindre pose, sans le moindre apprêt, le plus naturellement du monde¹.

La nostalgie le prenait parfois, au milieu de tous ces militaires, de n'être là qu'un intellectuel. Il se disait qu'il aurait eu fière allure sous les épaulettes, à marcher d'un pas martial, en cambrant la taille comme les cavaliers. « Si du moins je pouvais porter un uniforme, oui, et des éperons ! confiait-il à Camille Lemonnier. Je n'aurais plus rien à désirer »². Sur un grand cheval noir, le colonel De Coster passait sur le front des troupes, emportait quelque redoute sous la mitraille... Il n'avait jamais cessé de rêver et restait, sourit Lemonnier, un vieil enfant amusé de gloriole.

Privé d'une partie de ses revenus, il faisait flèche de tout bois. Déjà en 1855 et 1856, il avait exploré, avec Dillens, la Zélande et la Hollande et il avait maintenant un projet qu'il pensait monnayer avantageusement : recommencer ses voyages et en tirer vingt-cinq articles, en cinq livraisons, qui seraient ensuite regroupés dans un gros volume in-4°, enrichi de belles gravures. Il savait où placer sa copie : dans *Le Tour du monde*, le grand journal des voyages publié chez Hachette sous la direction d'Edouard Charton³. En mai 1873, avec Adolf Dillens, il s'embarqua pour la Zélande. Son ami plantait son chevalet et traçait des croquis, lui écrivait, prenait des notes.

¹ G. Eekhoud, préface à L. Monteyne, *op. cit.*, pp. 7-8.

² C. Lemonnier, *La vie belge*, p. 127.

³ Voir sa lettre du 9 novembre 1874 au ministre (ML 3704).

Il montrait Flessingue, Middelbourg, Koudekerke, West-Kapelle, Walcheren, Domburg, Zierikzee, Tholen... Ce n'était pas un simple itinéraire. Partout où il passait, il racontait l'histoire de la région, cueillait légendes et récits populaires, décrivait les mœurs, les coutumes, le caractère des populations. C'était vivant et documenté. On passait des églises aux musées, d'une noce à une cérémonie des morts, des cabarets aux campagnes. Son récit parut en 1874, et il en fit hommage à Liagre, le commandant de l'École, qui le félicita¹.

Il revenait aussi à l'expédient des conférences, sans guère de succès. En octobre 1874, il a parlé à Amsterdam. Moins rémunéré qu'il n'avait prévu, il doit emprunter cinquante francs pour payer ses frais de séjour et regagner Bruxelles². L'année suivante, il se tourne vers Caroline Popp, son habituelle pourvoyeuse, mais la réponse est décevante. Le moment est mal choisi, la campagne électorale bat son plein. Au cas où cela s'arrangerait tout de même, elle signalait qu'à son exposé sur un prédicateur flamand au XVI^e siècle ou à Grégoire VII et la Querelle des Investitures, elle préférerait un sujet plus littéraire, moins susceptible d'échauffer les esprits³. De toute manière, la conférence ne rapportait pas lourd et l'on se méfiait de cet orateur trop passionné, sauf en Loge, où l'on a encore applaudi son éloge de Proudhon couplé avec l'éreintement de l'ultramontain Louis Veillot, grand défenseur de l'infaillibilité pontificale. Mais à Bruxelles, le Cercle artistique et littéraire a jugé qu'il y avait dans l'histoire de Broer Cornelis « des passages trop épicés pour un auditoire féminin » et il a été prié de préparer une version expurgée à l'usage des chastes oreilles⁴. Il avait beau travailler, courir d'un bout du pays à l'autre, vendre sa prose et sa parole, les créanciers l'attendaient au retour, perchés comme des vautours. Les années qui lui restaient à vivre, il les passerait à payer celles où il avait vécu dans l'imprévoyance, à attendre cette réussite promise autrefois par le père Defacqz.

En dépit de ses occupations, il ne vivait pas en ermite — ce n'avait jamais été son genre. Il n'avait pas perdu de vue ses amis écrivains, peintres et artistes. On le voyait à Namur, chez sa sœur, Mme Dandoy, ou chez Félicien Rops, ou au château d'Acoz, chez Pirmez. A Bruxelles, il fréquentait les salons de Van Bommel, d'Altmeyer, de Mme Juste, de Caroline Gravière ou du docteur Moeremans, à Bruges celui de Caroline Popp. Les années passant, il s'était fait quelques relations dans le monde de la politique. Il rencontrait les socialistes

¹ *Le Tour du monde*, XXVIII, 1874, pp. 129-208. Liagre remercie le 4 novembre (ML 3712/29).

² 16 octobre 1874 (ML 27/14).

³ ML 3763/19,20,21,37.

⁴ Sa conférence sur Veillot, le 12 février 1876, est la dernière faite en Loge. Pour la lettre du Cercle, 16 mars 1874, voir ML 3714/44.

Hector Denis, Victor Arnould ou Laveleye, les libéraux Buls, Discailles ou Janson. Il connaissait aussi Pierre Van Humbeek, Vénérable de sa Loge, le ministre Van den Peereboom, si souvent sollicité, le général Liagre, glissait du libéralisme radical de l'*Uylenspiegel* vers les démocrates socialistes¹.

Caroline n'avait pas renoncé à marier l'impénitent célibataire. Vêtu à la mode, portant beau, vers la cinquantaine il paraissait trente-cinq ans, mais il n'était que temps de le caser. En 1875, elle le mit en rapport avec la famille Geoffrin, de Chimay. Il y avait là une petite Marie, vingt ans tout juste, qui ferait son affaire. Prises en mains par cette sœur diligente, les négociations vont bon train. La différence d'âge rend Charles parfois paternel : « J'ai des envie de te bercer, de te gronder comme l'on fait aux enfants adorés ». Mais il ne tarde pas à prendre feu : « Marie, mon aimée, ma belle, ma douce Marie, mon ange, mon Dieu... » J'ai toujours eu horreur du mariage, mais pour toi — « toi que j'aime plus que tout au monde » — j'y songe, et nous serons heureux. De nouveau, il bâtissait l'avenir à coups de rêve. Mais revient aussi, lancinant, l'insupportable soupçon. Marie n'a que vingt ans, mais n'a-t-elle pas déjà aimé ? Est-il bien le premier, le seul ? La petite lui a-t-elle confié un secret de pensionnaire, un soupir pour un cousin ou un ami de son frère ? « Tu as quelque chose à m'avouer, m'as-tu dit, fais-le vite alors mais pas de nom, je t'en prie. [...] Prends garde à ces côtés exaltés de mon caractère, pour parler comme ceux qui parlent de moi. Quant à moi, je ne me connais pas moi-même, prends garde à cela »². Pauvre Marie, toute tremblante devant cet Othello ! Le mariage ne se fit pas, malgré les tractations menées de juillet à septembre. La maman s'est informée, et les revenus du prétendant ont paru bien maigres : « Il me faisait l'effet d'un garçon pauvre », a-t-elle dit à Caroline. Pis encore, elle a observé chez lui un caractère violent, découvert des dettes et « l'habitude de l'estaminet ». Charles n'avait pas fait grand-chose pour amadouer sa future belle-mère. En août, il a passé huit jours à Chimay et s'est montré impossible, refusant d'accompagner ces dames à la messe et ne craignant pas de parler de ses maîtresses à Marie. Bref, conclut Mme Geoffrin échaudée en expliquant à Caroline les motifs de la rupture des pourparlers : « Il avait un caractère que je ne pouvais trop juger. Il était charmant mais facile à effaroucher ; les moindres choses étaient pour lui des craintes de soupçons, etc., et ce manque de religion était pour moi un chagrin »³.

Il était dit que Charles ne se marierait pas. Il en tira quelque fierté, parce qu'il avait vu sa sœur trop attentive aux questions matérielles. Il confia à Mme

¹ Senior, *Charles De Coster parmi ses contemporains*, pp. 383-384.

² ML 3705/10,14,19,32.

³ ML 3724/2,3,4,5.

Popp : « Si j'avais été le premier venu, il n'aurait tenu qu'à moi de manger la petite dot d'une fille trop jeune pour moi, quitte à ne pas vouloir prévoir les conséquences de cette vilénie. Je n'ai pas voulu le faire et m'en sais gré »¹. Caroline dut tempêter. Encore une occasion manquée, à croire qu'il le faisait exprès ! Mais c'était fini, elle s'en lavait les mains et on ne l'y reprendrait plus à vouloir faire son bonheur malgré lui. Dorénavant, il se débrouillerait seul, mais qu'il ne vînt plus gémir sur sa solitude...

D'échec en échec, le temps passait sans que l'avenir parût se dégager. Au printemps 1876, Van Bommel l'informa qu'il projetait, avec divers collaborateurs, une grande *Belgique pittoresque et monumentale* qui paraîtrait en trente livraisons à deux francs et magnifiquement illustrée — « ouvrage de salon plus que de bibliothèque ». De Coster pourrait-il se charger du nord de la Flandre orientale, pays de Waes et d'Eecloo ? Il fallait une quinzaine de pages, payées six francs chacune. De Coster accepta et le livre parut mais, on ne sait pourquoi, sans sa signature².

Il déménagea encore, peut-être parce que son adresse était trop connue des créanciers. En 1869, il demeurait rue de Berlin et, depuis 1870, rue de la Croix. Cette fois, il s'installa, le 21 juillet, dans deux petites pièces situées à l'étage d'un magasin de primeurs, au 114 de la rue de l'Arbre béni. Était-ce pour remuer le passé ? Chaque jour, il passait devant la maison jadis occupée par Elisa. Elle était morte, mais son souvenir y logeait toujours. Il se rappelait le temps où il traînait dans cette rue, guettant l'apparition de la jeune fille à sa fenêtre. Dix-huit ans s'étaient écoulés, mais dans sa mémoire il retrouvait l'odeur, la lumière de cet après-midi de juin où elle avait sonné à sa porte, se revoyait au balcon d'où il l'avait vue s'éloigner. Dans les moments de mélancolie, il rêvait à la vie qu'il aurait eue s'il l'avait épousée, s'il avait poursuivi ses études, s'il avait réussi... Il est tellement aisé — après — d'apercevoir le moment précis où l'on a fait fausse route, mais Elisa ne reviendrait plus, ni sa jeunesse.

Il avait pourtant du mal à admettre que le coche était passé, que l'époque des châteaux en Espagne était loin. Il ouvrait ses tiroirs, feuilletait des papiers, retrouvait des projets. Celui-ci peut-être, et encore celui-là... Il songeait à procurer une édition à bon marché d'*Ulenspiegel*, ou une nouvelle édition, illustrée, de ses *Légendes flamandes*. Ou alors, mais oui ! des *Légendes de l'Escaut* ou des *Légendes de Campine* : des descriptions, de l'histoire et de la fable, du pittoresque, il serait à son affaire. Il ruminait aussi une sorte de roman historique sur la Révolution brabançonne où il aurait pu se servir des récits de l'aïeul Théodore, le capitaine aux Gardes wallonnes. Ou bien une histoire

¹ 8 octobre 1875 (ML 3763/20).

² 12 et 13 avril 1876 (ML 3712/52,53).

populaire des institutions de Flandre, « cette Flandre que mon instinct d'homme et de poète me porte à aimer, dont le caractère convient à la trempe de mon esprit et qui est pour moi comme une patrie de choix au milieu de la grande patrie belge »¹. Il bâtissait l'avenir comme lorsque, à vingt ans, il sortait, la tête en feu, de chez les Joyeux.

Puisqu'il avait des projets, il voulait des subsides et se retourna vers le ministre en essayant de l'intéresser à ses *Légendes de l'Escaut* : « Le long du fleuve, où s'étend une bande de terre moitié néerlandaise, moitié belge, et aussi sur les rives du canal de la Lieve, entre Gand et Maldegheem, on trouve une population issue des Morins, des Ménapiens, des Suèves, des Frisons, laquelle garde des traditions, des mœurs, des légendes ». Imaginez tout cela enchâssé dans des descriptions de paysages, dans un beau volume in-8° richement illustré... Mais il y a des frais pour les déplacements, les recherches. Ce De Coster, décidément, était budgétivore. Le ministre ne se laissa pas séduire².

Puis il pensa au concours triennal d'art dramatique. Il farfouilla dans ses paperasses : où se cachait son *Crescentius*, ce drame historique composé en 1853, qu'appréciaient Félix Thyès et Van Bommel ? Il remit la main dessus, le relut en hochant la tête. Bien sûr, il faudrait rafistoler un peu, élaguer, pourvoir quelques vers de meilleures béquilles, mais il tenait là les éléments d'un succès, c'était évident.

Il se mit à la tâche et *Crescentius*, drame en cinq actes et huit tableaux, fit peau neuve en *Stéphanie*, cinq actes, un prologue et sept tableaux. Où diable avait-il pêché le sujet ? Peut-être bien dans *l'Histoire de la chute de l'Empire romain* de Sismondi, qui racontait la conquête de Rome par Othon III à la fin du X^e siècle. C'était une histoire comme on les avait aimées quarante ans plus tôt, dans un mélange de *Polyeucte* et des *Burgraves*. A la veille de l'an 1000, l'empereur d'Allemagne Othon III, venu en Italie pour se faire couronner à Rome, se heurte à la résistance désespérée de Crescentius, gouverneur de la ville. Mais le personnage central est en réalité Stéphanie, qui a épousé Crescentius par devoir, alors qu'elle aime Othon, rencontré jadis incognito. La ville affamée, Crescentius consent à la reddition en échange de la vie sauve pour tous. Othon, farouchement épris de l'imprenable Stéphanie, le fait exécuter malgré sa promesse et, usant d'un narcotique, abuse de la jeune femme. Celle-ci, découvrant le meurtre de son mari et l'outrage qu'elle a subi, poignarde l'empereur félon.

En bon romantique, De Coster se souvenait de Corneille pour les caractères :

¹ Ch. Potvin, *op. cit.*, pp. 17,72 ; J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 137 ; L.-L. Sosset, *La vie pittoresque*, p. 65.

² ML 3704.

un Crescentius noble et impavide, souffrant secrètement, comme Polyeucte, de la froideur de son épouse, une Stéphanie fidèle à ses devoirs et à l'honneur. Mais par quel bout prendre Othon ? Au début, incognito, il a tout du jeune premier à la Hernani, avant de se muer en empereur indigne et en séducteur sans scrupules. Elève de Hugo, De Coster n'oubliait pas les mouvements de foule, la présentation des soldats affamés dans Rome assiégée, une querelle entre soudards dans le camp allemand. Malgré ses efforts, l'œuvre demeure banale, l'alexandrin pédestre, les enjambements maladroits ; l'action traînaille dans le pathos des déclamations sentimentales, les idées et les images sont ternes. La toilette n'avait pas fait de *Crescentius* un chef-d'œuvre.

Il ne s'en apercevait pas et ne changerait jamais. Il connaissait à nouveau la fièvre, l'enthousiasme, l'angoisse et la certitude. Sa pièce terminée, il voulut en donner lecture. De Schampheler reçut chez lui ce « public d'élite », comme disait Charles, où figuraient des écrivains, des artistes — Bouré, Van Hove, Kuytembrouwer — et l'ami Dulieu, dont l'appui était précieux. On peut l'imaginer lisant debout, appuyé à la cheminée, comme jadis Hugo et Balzac, devant cet aréopage attentif et bienveillant¹. On l'applaudit : bravo, Charles, très bien ! Concourir ? Cela va sans dire. Mais il n'était pas de ceux qui remportent les prix.

Le destin commençait à lui adresser des signes qu'il n'entendait pas. En janvier 1877, un violent accès de goutte l'a cloué au lit, Léon Jouret en a informé Caroline. Lui-même, quelques jours plus tard, annonce qu'il en a pour quatre mois avant d'être « guéri radicalement », mais qu'il s'est remis au travail. Il était de bonne humeur, malgré sa jambe douloureuse, parce qu'il venait de lire le *Figaro*, où avait paru un chapitre d'*Ulenspiegel* : « C'est la première fois qu'il fait cet honneur à un Belge. Moi content, chétif ! »².

Ignorant cette alerte, il partit en septembre pour la Hollande. Le cœur lourd car Dillens, son meilleur et plus ancien ami, avait disparu depuis le 1^{er} janvier et il faisait équipe maintenant avec le dessinateur Hubert. Il n'était peut-être pas recommandé de séjourner dans un climat humide, mais il fallait honorer son contrat avec *Le Tour du monde*. Instamment, il pria encore les autorités de l'aider : il ne demandait que trois cents francs. Cette somme dérisoire lui ferait gagner « huit mille francs tout au moins » si ses chroniques paraissaient en volume, et dix-huit mille s'il y avait deux éditions, « ce qui a toujours lieu

¹ Senior, *op. cit.*, p. 387. De Coster envoya des lettres d'invitation pour cette lecture, qui eut lieu un dimanche après-midi d'avril 1877 (ML 2128). *Stéphanie* a été publiée en 1927 par C. Huysmans. Le 2 janvier 1878, De Coster s'avisait qu'il avait oublié, pour le concours, la liste des personnages et l'expédia à Dulieu (ML 3711/2).

² ML 3711/23 ; 3724/28.

pour les livres de la maison Hachette ». Sa requête demeura sans réponse, et le bon Altmeyer, disparu le 15 septembre, n'était plus là pour intervenir¹.

Il visita Amsterdam, ses églises, ses quartiers pauvres, le palais du roi, l'hôtel de ville, la Bourse, les sociétés d'art, les théâtres, les cafés. Puis il poussa vers Zaandam, Monnickendam, Volendam, Hoorn, Scheveningen, les îles de Marken et d'Urk. Il rédigeait avec moins de soin, négligeait un peu le pittoresque et les légendes ; cela tournait au guide, au Baedeker pour les touristes. Rentré, il dut mettre de l'ordre dans ses notes, mais il n'avait pas trop de cœur à l'ouvrage, malgré son retard. Le 18 septembre déjà, Hachette l'avait rappelé à ses engagements et, trois mois plus tard, le mit en demeure d'expédier les cinq livraisons promises avant la fin de l'année, sous peine de résiliation de contrat². Son reportage parut partiellement l'année suivante, mais la seconde partie de ses notes, qu'il n'avait pu mettre au net, se retrouva dans ses papiers et fut publiée après sa mort, en 1880³.

Comment ne se lasse-t-il pas de lutter contre vents et marées ? A l'École militaire, il a rencontré un officier, Edouard Meurant, qui se piquait de littérature. Le jeune homme a fourni le canevas d'une histoire qui l'a séduit et il s'est mis à la tâche. L'aventure est censée se dérouler au moyen âge, quoique rien n'y fasse couleur ou dépaysement. Cela s'appelait *Le Mariage de Toulet* et ne dépassait pas les dimensions d'une brochure. A Andenne, l'honnête Toulet, aubergiste, épouse une orpheline, Jeanne, persécutée par la méchante Begge. Là-dessus se greffent une description de repas de noce, un sermon contre les Flagellants, un bon tour joué à l'exécrable Lambrecht. Comme on était loin d'*Ulenspiegel* ! Œuvrette insignifiante, personnages falots, dialogues insipides. De Coster était vidé, usé, sa plume était sans force et, pitoyable, il revenait presque aux médiocrités de ses débuts. La flamme était éteinte.

Vit-il à quel point c'était peu de chose ? Mais ce n'était pas le moment de renoncer à ramasser quelques sous. En juillet 1878, il écrit encore à Dulieu pour solliciter son aide, énumérant ses titres à la reconnaissance du gouvernement et annonçant *Stéphanie*, qui était faite, et les *Légendes de l'Escaut* et les *Légendes de la Campine*, qui n'existaient que dans son esprit⁴. Naturellement, il n'oubliait pas son *Mariage de Toulet*, d'autant plus que Meurant se montrait pressant. Où est le manuscrit promis ? Vous traînez, Monsieur De Coster, et

¹ ML 3711/22. D'Amsterdam, le 18 septembre, De Coster écrivit un billet de condoléances à la veuve de son « bien aimé et bien dévoué professeur ». Voir J. Hanse, *La candidature de Charles De Coster*, p. 362.

² Lettre du 18 décembre 1877 (ML 3714/5).

³ *Le Tour du monde*, XXXVI, 1878, pp. 241-288 ; XXXIX, 1880, pp. 113-144.

⁴ 24 juillet 1878. Voir *Centenaire de Charles De Coster. Catalogue de l'Exposition*, p. 10.

vous ne respectez pas nos accords, car nous sommes de compte à demi dans cette entreprise¹. Lâché, l'officier se préparait à laisser tomber les bras, quand, en novembre, De Coster revint tambour battant :

Vous avez sans doute renoncé à publier le roman que vous m'avez prié de faire pour vous. Moi, je ne renonce pas aussi facilement à courir les chances d'un succès ou d'un insuccès. Le roman est terminé depuis le 21 septembre dernier. Il devait, selon nos conventions, paraître immédiatement. Voici donc plus de six semaines de retard. Je vous prévient donc...

Il allait se mettre en quête d'un éditeur auquel il vendrait les droits de la première édition, trouverait un artiste pour illustrer le volume, le tirage banal se vendant un franc cinquante, l'illustré deux francs, l'œuvre porterait leurs deux noms. En homme d'affaires avisé, il dictait ses conditions : « Il serait tenu compte dans le partage des bénéfices à l'illustrateur, de la plus-value donnée par son travail à la deuxième édition et à moi de la rédaction réelle, pour ne pas dire de la création de ce roman dont vous n'avez fourni qu'une partie de canevas ». Il concluait : « Je vous ai dit mon dernier mot, c'est à prendre ou à laisser »². Hugo n'avait pas dû mettre plus de superbe à offrir ses *Misérables*.

Sitôt dit, sitôt fait. De Coster s'adressa aux frères Lévy, qui avaient jadis publié ses *Légendes flamandes*. J'ai, leur disait-il, un petit in-12, cent pages au plus, qu'on pourrait joliment illustrer. En y réfléchissant, il avait monté ses prix et proposait de mettre l'ouvrage en vente à trois francs, annonçant qu'il pouvait déjà répondre de 333 souscriptions en Belgique, du moins pour la partie non illustrée de l'édition, qu'on laisserait à un franc cinquante. « J'oublie de vous parler du style, disait-il encore. Il sera très rajeuni, mais gardera dans certains passages la simplicité qui est le caractère de la légende. Les artistes belges se mettront à l'œuvre aussitôt après réception de l'ouvrage imprimé ». Les éditeurs répondirent courtoisement qu'ils n'avaient pas oublié M. De Coster, mais que l'affaire ne les intéressait pas. Cent pages, voyez-vous, c'est bien mince et, de surcroît, nous ne publions jamais d'ouvrages enrichis d'eaux-fortes. Grand merci de votre offre, mais adressez-vous ailleurs³. Ce qu'il fit. L'ouvrage fut imprimé à Bruxelles, chez Weissenbruch, et parut en 1879, mais De Coster n'était plus là pour se réjouir de cette ultime entreprise.

¹ 19 et 20 juillet 1878 (ML 3712/30,31).

² 9 novembre 1878 (ML 3711/7).

³ ML 3711/6; 3712/28.

Il n'allait pas bien. En décembre, une forte bronchite le secoua d'une toux douloureuse et il dut renoncer aux conférences promises à Louvain et à Verviers¹. Calfeutré chez lui, il chargeait son poêle en regardant tomber la neige. Il avait connu bien des voyages pénibles, où il arrivait trempé par la pluie ou transi de froid, mais il n'avait plus le courage de se jeter encore sur les routes. D'ailleurs, il avait bien assez à faire à Bruxelles, et ce n'étaient pas quatre sous de plus ou de moins qui le sauveraient du naufrage.

Sa situation financière était désespérée. Il vivait au jour le jour, accumulant les dettes pour en éteindre d'autres, quand elles devenaient trop criardes et que l'huissier menaçait. Son ami Hector Denis, avocat et professeur à l'Université, lui avait arrangé un concordat devant le tribunal pour lui permettre de reprendre haleine, mais les ennuis fondaient sur lui de toutes parts. Un de ses créanciers, Laurent Vander Elst, qui n'était autre que l'oncle de Denis, venait de mourir, et le notaire Van Mons, chargé de la succession, réclamait deux mille francs. En réalité, il n'en devait que quinze cents, la reconnaissance de deux mille ayant été imprudemment signée en prévision d'un autre prêt qui ne s'était pas fait. Il protestait, mais le notaire, comme de juste, ne connaissait que le papier timbré et le mettait en demeure. De Coster, toujours malade, pressait Denis d'intervenir, proposait vingt-cinq francs par mois. Et ce n'était pas tout. En mars 1879, son propriétaire parle de l'expulser. En hâte, il rassemble deux cents francs pour payer quatre termes en retard et, par anticipation, celui d'avril, conjurant Denis d'empêcher qu'on l'oblige à demeurer rue de l'Arbre bénit jusqu'au complet paiement des arriérés². La fin approchait, et elle serait lamentable.

En janvier 1879, il est paralysé par une crise aiguë de rhumatismes qui le fait cruellement souffrir. Seul dans ses deux pièces, incapable de se lever, il traverse un moment de véritable désespoir. Il n'a plus au monde que Caroline, et elle ne vient pas. Depuis des années, il y avait eu entre eux tant de brouilles et de raccommodements, tant de discussions amères sur ses folies. « Pourquoï ne me donnez-vous pas de vos nouvelles ? lui écrit-il le 29. Passez, je ne vous demande rien que de voir une figure amie, une sœur enfin qui ne peut pas avoir oublié son frère ». Le lendemain, il la prie d'excuser ce billet : il souffrait, il avait la

¹ Lettres des 4, 8 et 27 décembre 1878. W. Koninckx, *Charles De Coster. Bibliographie*, t. II, p. 13.

² Voir les textes publiés par A. Gerlo (*Lettres inédites de Charles De Coster*, pp. 163-171). En effet, dans la succession de Laurent Vander Elst, on trouve mention, en date du 14 octobre 1878, d'« une créance au capital de 2000 francs due par M. De Coster, professeur à l'École de guerre, demeurant à Ixelles, rue de la Croix, n° 56 ». L'emprunt était donc antérieur à juillet 1876. Extrait de l'acte n° 363, cote 15, archives de Maître Van Mons, en dépôt chez Maître Jean-François Taymans. Il existait (cote 47) « une farde de lettres relatives au sieur De Coster ancien débiteur du défunt ». Elles ont malheureusement disparu.

fièvre, mais il se sent mieux. Allongé sur son grabat, il a eu le temps de faire le point sur sa situation :

Vous demandez de mes nouvelles. La solitude me pèse horriblement, mes yeux se sont ouverts, hélas ! et je vois autour de moi, surtout dans cette maison, l'égoïsme, l'âpreté au gain, l'indifférence la plus complète pour tout ce qui ne rapporte pas d'argent.

Je me sens menacé par les ongles avides de tous ces rapaces. Après tout, pourquoi s'occuperaient-ils de moi, je ne suis rien pour eux. Ha ! si j'avais suivi vos conseils...

L'argent est devenu sa hantise. Depuis deux ans, tout ce qu'il gagne sert à rembourser et il prévoit encore trois années de ce régime. *Le Tour du monde* lui devait des droits d'auteur, mais lui-même devait à Hachette plus de neuf cents francs pour achats de livres et avances de frais de voyage : il n'a pas touché un sou. Son seul espoir demeure le Prix triennal de littérature dramatique. Il a encore retouché *Stéphanie* d'après les conseils de Potvin : « J'attends le résultat du concours ; 44 pièces où il s'en trouve de bonnes ont été envoyées, y compris la mienne. Il y a un prix de 3000 francs. J'espère »¹.

Cette fois il tarde à se remettre. Le rhumatisme le torture, une mauvaise toux lui déchire la poitrine. Caroline est venue, enfin, en compagnie de Mme Rops, et sa présence lui a fait du bien. Ils se sont embrassés, réconciliés, il a parlé de ses dettes, promis d'être sage. Le 11 février, il lui dit : « Je ne prends plus ni vin, ni café, ni bière, ni liqueurs ». Elle est revenue en avril et l'a trouvé très affaibli. Il avait besoin de se raccrocher à elle, le seul être proche qui lui restait. Il se souvenait de leur enfance, de leurs jeux, lui parlait de leur mère. Où était l'insouciance d'autrefois ? Il avait pensé conquérir le monde et il finissait en raté, en vieux garçon rouillé d'arthrite, allongé sur un canapé dans une mansarde, qui mendiait les visites de sa sœur. « C'est bon d'être aimé, lui écrivit-il, de savoir qu'il y a quelqu'un qui pense à vous. Je suis bien heureux de vous avoir revue. Il est rentré un peu de tendresse dans mon cœur de célibataire »². Plus d'Elisa, pas même de Berthe, d'Hélène ou de Marie. Il avait tant aimé pour rien.

Les créanciers ne le lâchaient pas. Le 1^{er} mai, il réussit encore à faire renouveler pour quinze jours un billet de deux cents francs³, mais combien

¹ A Caroline, 29 et 30 janvier 1879 (ML 3697/11,14).

² A Caroline (ML 3677/8,9,12).

³ ML 3714/3.

de temps jouerait-il encore les équilibristes ?

Son état s'aggravait sans qu'il parût en prendre conscience. Les diagnostics de l'époque étant passablement imprécis, de quoi souffrait-il au juste ? Du foie, dit Rops, de diabète et de tuberculose, dit Denis, ou d'hématurie. Ses amis venaient le voir, effrayés de sa misère. Il vivait dans deux mansardes éclairées par des tabatières. Dans la première, deux tables, trois petites armoires, quatre chaises et deux fauteuils sur un vieux tapis en poil de chèvre. Aux murs, quelques cadres avec des photographies et des lithographies de ses amis artistes ; dans un coin, une cuisinière flanquée d'un seau à charbon. Sur le buffet, une lampe à huile, des assiettes, un moulin à café, six verres, quatre carafes. Sur le sol, pêle-mêle, un fusil, deux pistolets, une poudrière, quatre fleurets, une baïonnette, une épée, une forme à balles, deux gants et deux masques d'escrime. Que diable faisait-il, lui si peu belliqueux, de cet arsenal guerrier ? Dans l'autre pièce, des rayonnages garnis de bouquins dépareillés : la *Revue de Belgique* et la *Revue des deux mondes*, des dictionnaires de l'industrie, de géographie et d'histoire, des synonymes, des sciences, une grammaire. Des rossignols : il avait vendu ceux qui valaient quelque chose. Là étaient un lit en fer et un canapé vermoulu, une table de nuit, une paillasse, trois couvertures, une chaise et une table. Dans un angle, un poêle à pétrole, un bain de siège, des bouteilles vides¹.

Il ne soupçonnait pas sa fin proche, ne faisait pas avertir sa sœur et même refusait de voir un médecin. Une femme de charge, une pauvre défigurée par un loup, balayait un peu et préparait ses repas. Constatant les progrès du mal, un ami appela le docteur De Vaucleroy, médecin à l'École militaire, mais il n'y avait plus rien à faire. Le 6 mai, d'une écriture toute déformée, il adressa à Caroline un ultime appel au secours : « Si demain je ne puis payer *cinquante francs*, un effet de cette somme sera honteusement protesté, enregistré, etc. Envoyez-les moi, s'il vous plaît, ils vous seront restitués dans les premiers jours »².

Le 7, le sculpteur Félix Bouré se tenait à son chevet avec le capitaine Martens. Hector Denis entra, accompagné de sa femme. En les voyant, De Coster se souleva sur ses oreillers et, entre deux quintes de toux, présenta ses nouveaux visiteurs. Ce fut son dernier acte conscient. Peu après, son regard devint vitreux, sa respiration haletante. Après un long moment, ses lèvres remuèrent et Denis se pencha sur lui. Il l'entendit murmurer dans un souffle, en détachant les

¹ Ceci d'après l'inventaire après décès, dressé le 28 octobre 1879, à la demande du notaire Van Mons, créancier. Enregistré à Ixelles, le 29 octobre, vol. 702, f° 94, verso 1.

² 6 mai 1879 (ML 3677/13).

syllabes : « Caroline... » Il était deux heures de l'après-midi¹. Il venait d'expirer.

Le décès fut déclaré le lendemain à l'administration communale par Bouré et Martens². Dès le 21 mai, Caroline refusa prudemment la succession. Bien lui en prit. L'inventaire de ses hardes et de son ménage évalua le tout à 826 francs mais, sans parler des autres créanciers, sa logeuse réclama 686 francs de loyers en retard³. Tout ce que laissait l'homme qui avait rêvé de fortune et de gloire.

La Libre Pensée se chargea de l'impression et de l'expédition des faire-part, ainsi que des frais des obsèques, conviant les parents, amis et connaissances à se réunir le 9 mai à la maison mortuaire⁴. Avant de fermer la bière, on déposa sur la poitrine de De Coster un daguerréotype de sa mère. A deux heures, au cimetière d'Ixelles, par une après-midi froide et pluvieuse, un petit groupe se rassembla autour de la fosse. Les assistants étaient peu nombreux : des artistes, des officiers, une poignée d'aspirants venus par politesse. On fit les discours qui s'imposaient. Le major Van Eeckout prononça quelques mots au nom des élèves. Le lieutenant général Liagre, commandant de l'Ecole militaire, fit, dans les termes convenus, l'éloge du professeur : « Pour moi qui n'ai guère eu l'occasion de voir le littérateur, l'artiste, le poète qu'enchaîné à une besogne ingrate et contraire à sa nature, qu'il me suffise d'apporter sur sa tombe, au nom de l'Ecole militaire, l'expression de notre reconnaissance pour ses courageux efforts, l'expression de nos regrets pour sa fin prématurée ». Camille Lemonnier devait parler pour les écrivains, mais se trouva trop ému pour prononcer son discours, qui fut lu par Charles Potvin :

Celui que nous descendons à la tombe est un vivant de demain. [...] *Ulenspiegel* est mieux qu'un roman ; c'est une épopée, c'est le poème d'une race. [...] Je le dis bien haut : nul n'a fait chanter plus fortement l'âme flamande ; nul n'a mieux peint sa gaieté ; nul aussi ne l'a plus fièrement fait saigner. Car il y a de tout en ce livre étrange et puissant, du rire, des larmes, de la torture, de la folie ; il y a surtout l'espérance d'un peuple qui se sent immortel et lutte pour

¹ Le récit de ses derniers moments a été fait par Hector Denis. Voir *Charles De Coster*, 22 juillet 1894. Bruxelles, 1894, pp. 22-24.

² Archives de la commune d'Ixelles, 8 mai 1879, n° 296.

³ Voir l'inventaire après décès, déjà cité. Sa bibliothèque fut mise en vente le 13 août 1880, à la salle de vente de Mme Vve Beckman, rue des Bouchers (*Centenaire de Charles De Coster. Catalogue de l'Exposition*, p. 11).

⁴ ML 2239. Par erreur, le faire-part le dit né en 1817.

son immortalité.

[...] J'ai dit qu'il était le vivant de demain. Hélas! Il est le mort d'aujourd'hui et le méconnu d'hier. Il a eu des lecteurs, il n'a pas eu de public. Il y a là une réparation à faire. Je la réclame du bord de sa tombe¹.

Sa disparition ne fit pas grand bruit. Plusieurs journaux auxquels De Coster avait collaboré s'en tinrent à un entrefilet de deux lignes annonçant le décès d'un « littérateur distingué »². Dès le 7 mai, dans *La Chronique*, Emile Leclercq a fait, du bout de la plume, un tiède éloge. « Il laisse après lui, disait le romancier, des ouvrages qui attestent un mérite réel, mais aussi un esprit un peu trop enclin aux étrangetés voulues; une préoccupation constante des formes archaïques donnait aussi à ses livres une saveur un peu fatigante. Il a écrit, en revanche, des poésies charmantes ». Le 9, dans le même journal, Victor Hallaux fut plus chaleureux et déplora amèrement la discrétion des obsèques: « Le convoi funèbre de cet homme de lettres a été conduit surtout par des officiers, élèves ou collègues de De Coster. [...] Le monde civil, auquel appartenait le défunt, n'a pas eu la *civilité* de lui accorder le dernier salut. A part un certain groupe d'écrivains et d'artistes, peu de monde, trop peu de monde. Des journalistes bruxellois actuellement en exercice, j'étais *seul* là ». Le 17, *L'Artiste* exprima les mêmes regrets: personne ne s'apercevait donc de la perte que venaient de subir les lettres belges? Dans la *Revue artistique*, le jeune Georges Eekhoud le répéta avec impétuosité:

Un écrivain de race, un littérateur qui n'était pas même journaliste, un conteur rendant l'érudition aimable, un homme de lettres de plus ou de moins, peu importe, après tout! Puis, pourquoi faire tant de bruit à la mort de ce modeste répétiteur à l'Ecole militaire, qui a si peu fait parler de lui durant sa vie, qui n'a même pu décrocher le ruban de l'Ordre de Léopold et que l'on ne voyait nulle part où pleuvent les faveurs, les primes, les titres et autres encouragements officiels? D'ailleurs, à quoi bon écrire en Belgique? Des écrivains à nous, il ne nous en faut pas! L'art national, la littérature nationale! Sornettes que tout cela³.

¹ Voir: *Funérailles de Charles De Coster*. Bruxelles, 1879

² *Le Précurseur*, 8 mai; *L'Echo du Parlement*, 9 mai; *La Belgique*, 9 mai; *Journal de Bruxelles*, 9 mai; *L'Indépendance belge*, 10 mai; *L'Echo de Bruxelles*, 11 mai.

³ *Revue artistique*, n° 26, 24 mai 1879, pp. 496-498.

Puis même ces faibles échos s'apaisèrent et l'auteur d'*Uylenspiegel* s'effaça des mémoires. Quelques amis s'entretenaient encore de lui mais, la première émotion retombée et dissipé le sentiment de respect qu'inspire la mort, des proches firent le point sans trop d'indulgence pour se rappeler les faiblesses de l'homme et les défauts de l'écrivain. Van Bommel avait connu De Coster pendant trente ans mais, si méticuleux qu'il fût, il ne mentionna même pas sa mort dans son journal. Comme Potvin lui parlait de Charles avec tristesse, il lui répondit que certains élans, certes, le rendaient sympathique, mais qu'il était « un esprit sans consistance, sans esprit de suite ». Versatile et ingrat, De Coster l'avait naguère éreinté dans un compte rendu, pour venir ensuite lui demander pardon. Or, disait Van Bommel, « je crois que je n'ai jamais rendu plus de services à personne, car il me doit sa renommée et sa position. Je lui ai fait passer ses examens, avec quelle peine ! » Non, concluait-il, je ne veux pas être hypocrite : « Vous avez une générosité pour les morts, même pour vos ennemis les plus acharnés ; mais cette générosité, souffrez que je l'admire et ne l'imite point. S'il suffit de mourir pour obtenir le pardon de toutes ses fautes sans en avoir eu le moindre repentir auparavant, nous allons plus loin que les catholiques qui exigent au moins une dernière confession ». Fondée ou non, tenace était la rancune du tendre auteur de *Dom Placide*. Dans la solitude de son château d'Acoz, Octave Pirmez, se promenant à pas lents dans son parc, a fait retour sur les lointaines années de camaraderie universitaire, méditant sur l'homme et sur l'œuvre :

De Coster s'est évanoui à jamais : il avait beaucoup de génie, celui des sensations vives. L'abstraction lui manquait. Certes, il était de la grande espèce. Aucune éducation ; il n'était pas chrétien : je l'ai connu à l'Université ; il m'aimait parce qu'il pouvait me froisser impunément ; je laissais passer, sans m'en préoccuper, ses avalanches de fautes de tact. Il a bien compris le peuple parce qu'il en était ; il en avait les violences et les tendresses ; tendresses n'est pas le mot : les familiarités. Son *Uylenspiegel* est un chef-d'œuvre en son genre, de grande virilité, comme écrit en novembre aux sons de la cloche des morts.

Mais rien de beau ni de sentimental, on ne cesse d'y boire et d'y manger. Un effroyable monument gothique, où la musique, l'encens, l'idéal sont absents. C'est la populace qui

l'emplit... Je me tais, il y aurait trop à dire¹.

Tous l'avaient quitté. Indifférent enfin, immobile sous son manteau de terre, Charles De Coster pouvait se répéter, patient, ce qu'il disait jadis à Elisa : « Je suis de ceux qui savent attendre... »

¹ Van Bemmel à Potvin, 18 mai 1879 (Cabinet des manuscrits, III 435); *Vie et correspondance d'Octave Pîmez*, 12 mai 1879, pp. 136-137.

Chapitre XI

Le soleil des morts

Le jour même des funérailles, avec la ferveur de rigueur devant la tombe d'un disparu, un petit comité s'était formé pour prendre soin des intérêts littéraires de De Coster. Il avait en particulier le souci de publier *Ulenspiegel* dans une édition plus maniable et surtout moins coûteuse. Composée de Liagre, Conscience, Greyson, Leclerc, Lemonnier et Potvin, cette poignée de dévoués se heurta aussitôt à une difficulté pratique : qui détenait les droits de ses œuvres¹ ? Impossible de rien faire sans les autorisations légales. Nul ne savait rien au juste : les affaires de De Coster étaient si embrouillées et le pauvre avait si peu d'ordre.

Deux ans après la mort de son frère, Caroline interrogea l'éditeur Parent. Oui, répondit celui-ci, les *Légendes flamandes* sont bien ma propriété, d'autant plus que leur auteur avait reçu un certain nombre d'exemplaires qu'il ne m'a jamais payés et qu'il a conservé une importante avance sur l'*Ulenspiegel* quand j'ai renoncé à le publier. Sans abandonner ses droits pour l'avenir, Parent autorisait cependant une réédition².

Fort bien, mais qui s'en chargerait ? Le projet sommeilla une dizaine d'années. Le temps passait, la littérature changeait et, de temps à autre, le souvenir de De Coster remontait à la surface. En 1884, exprimant la vénération du groupe de la Jeune Belgique, le poète Albert Giraud lui consacra une *Apothéose* :

Il ouvrit son poème aux paysans rugueux ;
Il chanta le supplice où se tordaient les gueux
Léchés atrocement par la langue des flammes.
Son éloge emplira les trompettes d'airain,

¹ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 79 ; J. Hanse, *Charles De Coster*, p. 36.

² Lettre de Parent à Mme Dandoy, 11 mai 1881 (ML 3724).

Battra sur les tambours, et son nom souverain
Claquera dans le vent comme les oriflammes !

Un peu plus tard, le juriste et écrivain Edmond Picard, directeur de *L'Art moderne*, évoque son échec et sa solitude : « La foule ne l'a pas compris et, abattu par cette déception cruelle, il est mort de s'être trouvé isolé au milieu de ses compatriotes dont il avait cru les instincts et les cœurs d'accord avec les siens ». Un peu plus tard encore, François de Nion parla de chef-d'œuvre méconnu : « De Coster a écrit le testament d'une race, il a monographié l'âme flamande »¹.

En 1892, l'éditeur Paul Lacomblez manifestant son intérêt, Caroline s'inquiéta des droits sur *Ulenspiegel*. Lacomblez s'informa auprès de Lacroix qui accepta, le 7 novembre, de renoncer à toute prétention sur l'œuvre, moyennant une somme de quatre cent cinquante francs qui était loin, précisait-il, de couvrir tous les billets signés par De Coster et demeurés impayés. Restait à obtenir que les bénéfices de l'édition ne fussent pas immédiatement croqués par les créanciers. Lacomblez prit langue avec Maître Van der Plassche, curateur de la succession de l'écrivain, et le convainquit de faire un beau geste². Désormais la voie était libre : Lacomblez publia *Ulenspiegel* en 1893, les *Légendes flamandes* l'année suivante.

Pourquoi ce regain ? Il était dû à l'initiative du journaliste et critique Francis Nautet. Par un acte du 5 octobre 1874, De Coster et sa mère reposaient dans ce qu'on tenait pour une concession perpétuelle³. Or, un jour d'avril 1892, Nautet s'en fut méditer au cimetière devant le petit tertre envahi d'herbes folles et que ne couronnait aucune pierre tumulaire. La concession n'a pas été renouvelée, lui dit un fossoyeur, « je vais enterrer dessus ». Indigné, Nautet lança un cri d'alarme : « Lorsqu'il mourut, s'il eût fallu ne couvrir sa tombe que de pelletées de terre pieusement jetées par ses amis, on eût laissé sa dépouille à fleur de sol. [...] Ainsi est honorée, en son pays, la mémoire du premier écrivain-artiste belge qui, il y a vingt ans, lutta désespérément seul, sans escorte et sans appui contre tous ». Son appel fut entendu, repris par Georges Eekhoud, puis par une campagne organisée par la Libre Pensée, l'Union littéraire, *L'Art moderne* et la *Jeune Belgique*⁴. Le 31 août, mandatés par Caroline, son mari

¹ A. Giraud, *La Jeune Belgique*, III, 1883-1884, p. 2 ; Ed. Picard, *Pro Arte*, p. 308.

² Lettres de Caroline à Lacomblez (ML 5171/1, 2) ; acte de cession des droits de Lacroix à Lacomblez (ML 5171/6) ; lettre de Lacomblez à l'avocat Van der Plassche (ML 5171/4).

³ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 79.

⁴ F. Nautet, *op. cit.*, t. I, pp. 99, 138 ; L.-L. Sosset, *La vie pittoresque*, p. 74 ; G. Eekhoud, *L'Art moderne*, 19 juin 1892, t. II, pp. 193-195.

Armand Dandoy, Potvin et Hector Denis se rendirent au cimetière pour assister à l'exhumation. Il était un peu plus de six heures du soir. Une lumière adoucie caressait la tombe ouverte et les débris du cercueil. Le 11 septembre, dans *L'Art moderne*, Charles Potvin rendit compte avec émotion de la macabre cérémonie :

Le cercueil n'existait plus, mais le numéro sur plomb a été trouvé à la place indiquée dans le registre. Cela constaté, on a procédé, os par os, au transport des restes de notre ami dans un cercueil de chêne plombé. Puis comme dernière certitude, on a retrouvé, à la hauteur de la poitrine, un cadre avec une glace intacte que M. Dandoy, son beau-frère, a reconnu comme ayant contenu le daguerréotype de sa mère, que sa sœur se souvient d'avoir déposé dans son cercueil. Le cercueil a été scellé, puis déposé, couvert d'une grande couronne de lierre, dans la salle d'attente d'où il sera transféré dans cinq ou six semaines solennellement dans le caveau définitif. Ma main tremble et je griffonne. C'est que ce fut assez cruel à voir.

Les restes de De Coster seraient transférés au nouveau cimetière d'Ixelles, où la commune leur réservait un caveau. Une fois lancé, le mouvement bientôt prend de l'ampleur et chacun tient à rappeler le souvenir de l'écrivain. *La Chronique* assure qu'« on n'a pas rendu justice à l'auteur d'*Uylenspiegel* ». *Le Soir* souhaite que « les cendres de De Coster battent sur le cœur de tous les Belges aimant leur patrie et ses glorieuses traditions ». Dans la *Revue de Belgique*, Potvin publie la biographie qui servira de préface à son édition des lettres à Elisa et la *Jeune Belgique* félicite Lacomblez d'ouvrir une nouvelle audience à « la Bible de l'esprit flamand ». Emile Verhaeren tonne en faveur du livre : « Il faut que le *Uylenspiegel* devienne la première lecture que l'on fasse à l'école, le livre, le premier, qui entre en une bibliothèque, le bouquin que chacun feuillette, toute sa vie. Il faut qu'il atteigne la renommée du Don Quichotte et la célébrité d'un Gil Blas ou d'un Pickwick ». Le romancier Hubert Krains s'exalte à l'idée que De Coster va maintenant s'imposer au public, « malgré nos ventripotents Trullemans, gavés de bière et de lambic ». Quel pays et quelle injustice ! « Partout ailleurs, ce livre serait sur toutes les tables et le nom de Charles De Coster serait aimé et vénéré jusque dans les hameaux les plus solitaires et les plus abandonnés. Ici, Charles De Coster est mort dans l'obscurité, la misère et le désespoir ». Les écrivains, les artistes, comme autrefois, mais le public ? *L'Art moderne* rend hommage à l'initiative

de Lacomblez, et constate avec amertume : « On a souscrit pour vingt exemplaires à sa nouvelle édition de la *Légende d'Ulenspiegel* »¹.

Une édition, des articles, c'était bien, mais on voulait une manifestation plus spectaculaire, un hommage plus visible. Justement, en 1890, le sculpteur Charles Samuel a exposé au salon de Bruxelles l'ébauche du charmant groupe représentant Thyl et Nele. Pourquoi, proposa Jean Rousseau, ami de De Coster et directeur des Beaux-Arts, pourquoi ne pas lui consacrer un monument ? Un comité d'honneur se constitua sous le présidence du bourgmestre Leemans, rassemblant tout ce qui comptait alors dans les arts et les lettres : Denis, Eekhoud, Gilkin, Giraud, Greyson, Hiel, Krains, Lemonnier, Maeterlinck, Meunier, Nautet, Pergameni, Picard, Potvin, Rops, Verhaeren... On avait décidé que seul parlerait Camille Lemonnier et le comité refusa un discours de Giraud, ce qui fut ressenti comme une offense par la Jeune Belgique². Le 22 juillet 1894, Lemonnier fut à la hauteur de son rôle et prononça l'hommage instituant officiellement De Coster héraut de la Flandre et champion des humbles :

Il demeure obscur pour son temps ; il est le Pauvre de la vie et le Pauvre de la gloire. Il connaît toutes les pauvretés par lesquelles la gloire s'expie et il ne connaît pas la gloire qui les rachète ; il ne connaît que l'humiliation de chercher son pain à tâtons dans des labeurs ingrats et qui ne compteront pas pour sa vie future.

Il avait écrit la Bible flamande. L'histoire des hommes n'a pas de cri plus sublime. Un peuple entier ainsi affirme sa volonté de ne pas mourir, de toujours ressusciter même aux limbes de la vie. [...] Nos lettres dormaient et se sont réveillées. Livre unique, légende dorée des confesseurs et des martyrs de la foi nouvelle, évangile des humbles et des opprimés, chef-d'œuvre des littératures !

Tout est symbole dans ce grand livre des peuples, dans ce

¹ *La Chronique*, 10 juillet 1892 ; *Le Soir*, 3 novembre 1892 ; Ch. Potvin, *Revue de Belgique*, 2^e série, VII, 1893, pp. 149-174 ; *La Jeune Belgique*, XII, 1893, p. 150 ; E. Verhaeren, *Le Mouvement littéraire*, 23 mars 1893, p. 220 ; H. Krains, *La Société nouvelle*, IX, 1893, p. 439 ; *L'Art moderne*, XIII, 1893, p. 234.

² « Notes pour une histoire de l'esprit belge », *La Jeune Belgique*, XIII, 1894, pp. 261-262. Il y eut quelques heurts à propos de la composition du comité, communiquée par F. Baudoux, secrétaire de la commune. Potvin voulait y adjoindre, entre autres, Lacroix, Liagre, De Schampheleer, Jouret, Hallaux, Van Camp, Picqué, Watteau. Lettres des 11 et 19 mai 1894 (ML 3664/2, 5).

Livre du Peuple qu'il faudrait enseigner aux petits comme un credo, comme l'essence de toute force et de toute grandeur morale. Qui oserait encore parler de roman là où la fiction n'est plus que la parabole merveilleuse de l'humanité entière ? Ulenspiegel est Flamand des Flandres ; il est surtout le peuple en marche dès le matin des temps, pauvre et nu sous les dominations, luttant de ses bras et de son rire dans ses sillons de misère, salant de gaieté son dur pain d'héroïsme. [...] C'est le livre patrial par excellence. Il est toute la patrie, toute la terre natale dans ses ondes vives. [...] Il est l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'une race, livre de pur arôme flamand. [...] De Coster est à lui seul toute une littérature.

Puis on dévoila le monument où pour toujours, au bord de ces étangs d'Ixelles le long desquels De Coster s'était si souvent promené, Nele s'appuie tendrement sur l'épaule de Thyl rêveur, et l'on chanta une ode de Van Arenbergh : « O toi qui fis rugir, en ta voix mâle et fière, / Le vieux lion flamand » — tandis que des enfants jetaient des fleurs au pied du socle¹.

Caroline était là, bouleversée. Ainsi, Charles avait raison : il était un grand homme, et elle ne le comprenait qu'aujourd'hui, trop tard. On l'entourait, on lui offrait des fleurs comme à la reine de la fête. Le lendemain, elle dit son émotion à l'épouse de Rops :

Quelle journée, hier, jamais je n'ai été si doucement heureuse. Si tu avais vu l'enthousiasme, les bonnes expressions des visages... Il y avait tant de monde que je croyais rêver. Jamais je n'aurais osé désirer une telle fête. [...] Le soir, à la réception du bourgmestre, c'était encore le même entrain. [...] C'est une résurrection ! Je pensais : s'il pouvait voir une minute, si moi je pouvais l'*avoir* une seconde, si Maman pouvait savoir cet honneur, cet hommage à ce doux et honnête cœur.

[...] Voilà Charles ressuscité. Tous pourront voir ce que l'on a fait pour lui et lui dire en passant tout bas, en soi, qu'on l'a aimé, qu'il avait un beau talent, qu'il est resté modeste et doux, qu'il n'avait pas d'ennemis, qu'il n'a fait

¹ Le discours de Lemonnier, l'ode de Van Arenbergh et le récit des derniers moments par Hector Denis furent réunis dans une brochure : *Charles De Coster, 22 juillet 1894* (Bruxelles, 1894). Le discours de Lemonnier parut aussi dans *Le Soir* du 29 juillet.

le malheur de personne¹.

Caroline était fière de ce frère qu'elle avait si souvent houspillé, et elle fit son possible pour aider à sa gloire, recevant les fervents, contant ses souvenirs, confiant à Potvin — après, tout de même, une certaine censure — les lettres à Elisa. Elle mourut à Namur, le 21 mai 1912, laissant sa villa au fils de Rops, à la veuve de celui-ci son portrait et celui de Charles, à Lemonnier un autre portrait de son frère².

La presse fit grand écho à la cérémonie. Parce que des enfants avaient chanté en flamand et qu'on avait pu voir un drapeau de l'Œuvre des Soirées Populaires et Rationalistes, Henri Maubel blâma cet « officialisme » de récupération et déplora que la politique se fût mêlée à cet hommage. A vrai dire, on récupérerait un peu de tous les côtés, puisque la Jeune Belgique tint à rappeler qu'elle avait été la première à porter à De Coster « l'hommage désintéressé de notre jeunesse » et à réclamer justice³.

L'encens montait à présent vers le méconnu. Charles Potvin admire sans réserves celui qu'il a naguère décrié. « Plus on le lira, dit-il, plus on appréciera son génie, fait de force et de grâce » et il publiait pieusement les lettres à la pauvre Elisa. Geste de ferveur et d'amitié, mais qui ne lui épargne pas, de la part d'Hubert Krains, un féroce éreintement. Seuls les médiocres, grinçant le romancier, se plaisent à ces révélations mesquines qui rabaisent les grands hommes à leur mesure, et la biographie de Potvin est lamentable : « Il est impossible de rapetisser davantage un homme de talent. On croirait lire les mémoires d'un valet de chambre ». Vous êtes petit, Monsieur Potvin, et d'une quête d'idéal, d'un élan vers le rêve et l'absolu, vous n'avez vu que « l'amour d'un tourlourou pour sa payse ». Injuste ? Bien sûr, mais il s'agissait d'un règlement de comptes. Krains rappelle haineusement les pages malencontreuses de Potvin, en 1869, dans la *Revue de Belgique* et, au passage, massacre les vieux articles de Camille Picqué et de Caroline Gravière, « un de ces écrivains popotes qui ont infesté notre pays ». Ce qu'il balaie ainsi, c'est la génération qui avait méconnu De Coster. L'impitoyable exécution du vieux Potvin par Krains est significative : plus de quarante ans séparent les deux hommes, et l'article du second est la liquidation d'un passé révolu dont le premier était l'inadmissible

¹ 23 juillet 1894 (ML 3710).

² Voir son testament (ML 3683). Ce document olographe est daté du 7 mai 1911. Un codicille du 16 avril 1912 spécifie qu'elle lègue à Georges Lockem « les manuscrits de toutes les œuvres inédites de mon frère Charles De Coster, la correspondance de celui-ci et en général, tous les papiers non publiés jusqu'à ce jour, de Charles mon frère ».

³ H. Maubel, *La Jeune Belgique*, XIII, 1894, pp. 280-281, 282-284.

survivant. Seul, en cette année de commémoration, la critique catholique Eugène Gilbert regretta que la *Légende*, produit de l'idéal libéral et maçonnique, fût infectée par « le préjugé libre penseur et une philosophie sectaire »¹.

L'apothéose de 1894 fut émouvante, mais elle ne signifie pas le triomphe définitif de la *Légende*. Le 3 novembre 1896, on a bien donné le nom de De Coster à une rue d'Ixelles, mais il n'y aura plus d'éditions avant celles de 1912 et 1914, respectivement préfacées par Lemonnier et Verhaeren, alors que la même période compte cinq éditions en allemand, deux en néerlandais, une en italien. Jusqu'à la guerre cependant, l'œuvre se fraie un chemin chez les amateurs, s'insinue dans les histoires de la littérature. Donc lue, dévorée comme le souhaitait Lemonnier ? C'est moins sûr. En 1896, Jules Destrée enregistre « l'indifférence absolue du public » et Paul André n'est pas plus optimiste. Après la célébration de 1894, dit-il, « la confiance nous vint que le nom de De Coster allait surgir enfin, allait être sur toutes les lèvres. Et malgré cela je n'oserais vous avouer le chiffre de vente atteint par une réédition des *Légendes flamandes* et de *Thyl Ulenspiegel*, faite il y a quatre ans ; j'en rougirais — pour ne pas en pleurer »².

On en parlait pourtant, mais entre connaisseurs. Car enfin, s'exclame Eugène Bacha, « l'œuvre est essentiellement flamande, flamande comme un tableau de Breughel » ! Justement, rétorque Albert Mockel, c'est peut-être ce qui explique son peu de renommée, car De Coster « magnifiait sa patrie en un langage qu'elle ne pouvait comprendre ». Un critique suisse, Virgile Rossel, haussait les épaules devant ces sottises. On ne lit pas non plus De Coster en France, s'indignait-il, cette France qui s'engoue pourtant de Maeterlinck et de Verhaeren : « Mais voilà, De Coster est l'enfant d'un petit pays, son héros n'incarne que l'âme d'un petit peuple ; sa gloire aura quelque peine à passer la frontière française ». Georges Eekhoud partageait l'opinion de ce Suisse perspicace³.

Les fervents continuaient de faire entendre leur voix. Je le répète, écrit Lemonnier, *Ulenspiegel* est « la Bible même des Flandres » et De Coster « le père spirituel de la littérature qui mit son orgueil à demeurer nationale ». Ce qui arrange bien le nationaliste Barrès, sévère aux déracinés : « *Ulenspiegel* n'a en

¹ Ch. Potvin, *Revue de Belgique*, 2^e série, X, 1894, p. 377 ; H. Krains, *La Société nouvelle*, X, 1894, pp. 552-566 ; E. Gilbert, *Revue générale*, LIX, 1894, p. 168. A partir d'ici, nous reprenons, en la modifiant, notre étude « Les avatars d'une réception critique », *Romanische Forschungen*, 95, Bd., 1983, pp. 55-80.

² J. Destrée, *Cours sur les écrivains belges contemporains*, Bruxelles, 1896, p. 3 ; *La Jeune Belgique*, 2^e série, II, 1897, p. 197.

³ E. Bacha, *La Jeune Belgique*, 2^e série, I, 1896, p. 158 ; A. Mockel, *Mercure de France*, XXII, 1897, p. 100 ; V. Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*. Paris, 1897, pp. 239-244 ; G. Eekhoud, *Mercure de France*, XXIII, 1898, p. 828.

rien subi l'influence française». Et c'est aussi ce que pense Verhaeren : « *Ulen-
spiegel* est le poète lui-même, et le poète est toute une race. [...] C'est le premier
livre où notre pays se retrouve. Un écrivain profondément autochtone le signa ;
il est indépendant de toute influence étrangère. Il n'est plus un reflet, il est un
miroir »¹. On pourrait croire que ces admirations éveillent la curiosité des
doctes. Un grand auteur tout neuf : gibier d'érudits et de thésards ? Hé ! non :
l'émerveillement tenait lieu d'analyse et la critique préfère un rassurant ronron-
nement patriotique. Arthur Bovy vénère « la véritable Bible nationale ». Paul
André cloue au pilori les ignares qui ne l'ont pas lue et « commettent un crime
envers l'art et envers le patriotisme », avis partagé par la romancière Marguerite
Van de Wiele. Et renchérissent Joseph Chot et René Dethier : « Le livre par
excellence que tout Belge, pourvu qu'il ait fait ses études moyennes, doit avoir
lu ». Même Eugène Gilbert, autrefois hostile, bat sa coulpe et salue « une sorte
d'épopée houleuse, pittoresque et magnifiquement pitoyable ». Là-dessus, en
1912, l'avis de Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liège, retentit
comme un coup de pistolet au milieu d'un concert. *Ulenpiegel* un chef-
d'œuvre ? Allons donc !

Non seulement l'écrivain affectionne les scènes de beuveries
et de grossières ripailles, mais la préoccupation d'assouvir les
besoins de la chair est si tyrannique chez lui qu'elle abolit
la notion des autres instincts. Le vocabulaire ordurier de ses
héros est plein d'allusions à la gourmandise. [...] Au surplus,
la *Légende d'Ulenpiegel* n'est qu'un ingénieux rapiéçage
d'anecdotes prises dans une vieille fable germanique, et
d'épisodes qu'a fournis l'histoire nationale ; mais la suture
est apparente, et l'unité du livre, à peu près nulle².

L'insupportable professeur ! Heureusement cet hérésiarque était seul de son
hérésie. Vers 1912, la conviction s'est imposée que Charles De Coster est le
père des lettres belges et qu'*Ulenpiegel* est non seulement un chef-d'œuvre,
mais un symbole, tantôt de l'âme flamande, tantôt du mixte génie national. Bien
sûr, le chef-d'œuvre demeure inconnu en France et chez nous, l'entrée au

¹ C. Lemonnier, *La vie belge*, p. 125 ; M. Barrès, *L'Art moderne*, XXV, 1905, p. 312 ;
E. Verhaeren, *Les lettres françaises de Belgique*. Bruxelles, 1907, p. 8. Voir aussi Théo Hannon,
La Belgique artistique et littéraire, XVIII, 1910, p. 67.

² A. Bovy, *L'Art moderne*, XXVI, 1906, p. 182 ; P. André, *La Belgique artistique et littéraire*,
XXV, 1911, p. 301 ; M. Van de Wiele, *Revue de Belgique*, 3^e série, 1911, pp. 320-321 ; J. Chot
et Dethier, *Histoire des lettres françaises de Belgique*. Charleroi, 1910, p. 89 ; M. Wilmotte, *La
culture française en Belgique*. 1912, pp. 316-317.

Panthéon littéraire ne signifie pas qu'il soit lu.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, comment ne pas se souvenir que Thyl représentait la résistance populaire à l'occupant ? En 1919, Maurice des Ombiaux blâme dans l'œuvre un anticléricalisme outré, l'intrigue lâche, le style archaïque — il va même, candeur ou sottise, jusqu'à en « traduire » de nombreuses pages en français moderne ! —, mais il en magnifie la signification nationale. Ce Wallon, romancier folkloriste et mosan, écrivain patriote, frémit à l'idée que des « folkloristes teutons » osent prétendre Ulenspiegel originaire du Brunswick. Intolérable *Anschluss* ! La *Légende* n'est pas même flamande, mais belge ; Thyl le Gueux est l'ancêtre du soldat de l'Yser :

Ulenspiegel a chanté sa dernière chanson quand la Belgique a décidé, le 2 août 1914, de résister à l'envahisseur. [...] Dans l'atmosphère de bataille et de bûchers, un rire énorme se répercute, comme celui qu'on entendait encore en 1917, arriver de la Belgique garrottée par les Boches. [...] La *Légende d'Ulenspiegel* montre tout autant les Belges du XX^e siècle sous la domination allemande que les Belges du XVI^e siècle au temps de la furie espagnole¹.

Jusqu'où mène la ferveur ! Sauf à se bercer des illusions historiques d'Henri Pirenne, le Belge était une espèce plus rare encore au XVI^e siècle qu'à la fin du XX^e.

Cependant le centenaire de la naissance de De Coster approchait et son nom était devenu assez illustre pour qu'on songeât à renouveler les fastes de 1894. Dès 1925, lors d'une réunion du groupe de *La Renaissance d'Occident*, Michel de Ghelderode, que le hasard a fait naître rue de l'Arbre béni, en a eu l'idée et, le 1^{er} juin, la revue lance un Appel aux intellectuels, sollicite des témoignages, des documents, des enquêtes sur « le père des lettres belges contemporaines » et annonce la constitution de comités d'organisation et des festivités diverses. En 1926, c'est l'effervescence des préparatifs. Le 25 février, Maurice Gauchez, président du Comité et directeur de *La Renaissance d'Occident*, fait une conférence accompagnée de récitations et, dans *Le Soir*, parle de la vie et de l'œuvre du grand homme. Henri Liebrecht évoque « ce maître livre, le chant d'un peuple qui ne veut pas mourir sous l'oppression » et fait lui aussi, à la Maison du Livre, une conférence avec projections lumineuses. Maurice Wolff rappelle le « poète national de Belgique, l'esprit et le génie de sa race », dont le livre a « la puissante saveur du terroir » et chante « les libertés publiques ».

¹ M. des Ombiaux, *Les premiers romanciers nationaux de Belgique*, Paris, 1919, pp. 14-15.

On aime cet enthousiasme, mais est-ce l'auteur ou le typographe qui prête au compagnon de Thyl le nom de *Lammé Gotzek*? On annonce aussi nombre de manifestations: une exposition, des fêtes artistiques à Damme et à Bruges, des séances académiques dans diverses villes du pays, les sorties, à Bruxelles, d'un cortège Charles De Coster.

L'année suivante paraissent dans la presse plusieurs articles sur De Coster ou sur les rapports de la *Légende* avec le folklore et l'imagerie populaire. Le 29 octobre, le ministre Camille Huysmans et Henri Liebrecht inaugurent la grande exposition organisée à la Bibliothèque Royale, tandis qu'on entendait, à l'Académie, les discours d'Hubert Krains et de Maurice Wilmotte. Des manifestations ont été prévues à Louvain, Ostende, Liège, Tirlemont, Malines ou Anvers et le ministre des Sciences et des Arts a recommandé aux professeurs d'initier leurs élèves à Charles De Coster. Une souscription avait été ouverte pour l'érection d'un monument au cimetière d'Ixelles. Œuvre du sculpteur Edmond de Valériola, il fut dévoilé le 4 décembre, en présence de représentants du Roi, de la Libre Pensée et de la Loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès¹.

Comme en 1894, le Centenaire fait foisonner les commentaires. Paul Neuhuys et Maurice Gauchez enfoncent inlassablement le clou de la «belgitude», mais parfois, dans *La Nation belge* ou *Le Thyse*, on préfère mettre l'accent sur l'inspiration germanique. Sur ce thème, Ghelderode y alla d'un couplet:

J'ai pour De Coster une admiration fervente. Son *Ulenspiegel* est incontestablement le plus beau et le plus durable livre de langue française écrit de tous temps en ce pays. La littérature belge naquit par après, mais De Coster est à mille coudées au-dessus d'elle, et même, nous paraît loin de toute littérature! Par son émotion populaire, par son architecture, par sa signification sociale, la *Légende d'Ulenspiegel* restera une œuvre de portée européenne, lisible pour le lecteur élémentaire comme pour l'artiste. Il est regrettable seulement qu'on ait voulu faire de ce chef-d'œuvre de pensée libre une bible nationale, comme de l'*Ulenspiegel* même un prototype du héros belge, voire du patriote! C'est mal connaître et l'histoire et le peuple flamand. Et combien c'est méconnaître De Coster!².

¹ Pour ne pas alourdir inutilement en multipliant les références, nous renvoyons toujours à notre étude sur *Les avatars d'une réception critique*.

² *La Renaissance d'Occident*, XX, 1927, pp. 442-443.

Ici Belge, là Flamand, mais en tout cas — c'est unanime, sauf le poète *naturaliste* Henri Vandeputte — livre grandiose que Hubert Krains ou Jean Tousseul mettent au niveau de *Don Quichotte* et de *Peer Gynt*. Même des Français s'associent à l'hommage. Camille Mauclair a lu *Ulenspiegel* trente ans plus tôt, initié par Lemonnier ; il l'a fait connaître à Elémir Bourges et le dit « une des très rares œuvres de la fin du XIX^e siècle où ait passé un souffle épique ». Pour Romain Rolland, c'est « un monument qui rivalise avec le *Don Quichotte* et le *Pantagruel* ». Dans une leçon au Collège de France, Abel Lefranc demande « que la France, en particulier, accueille le grand poète, trop peu connu, pour l'installer enfin, fraternellement, dans son Panthéon littéraire ».

L'œuvre se prête pourtant toujours aux lectures partiales ou partisanses. José Bruyr revient au combattant des temps modernes : « Ces jours noirs, prédits par Till, sont venus. C'était — il y a douze ans — en novembre, devant Ypres qui brûlait : l'Allemand était pire que l'Espagnol. Et c'est là qu'Ulenspiegel apparut pour la dernière fois. Entre un soldat d'Albert I^{er} et un fusilier marin de Ronarch', il faisait le coup de feu, lyrique et goguenard. Il faisait là le coup de feu pour douce France et Mère Flandre ». Mais ce Gavroche des tranchées n'était pas le héros de tout le monde. Pour le chanoine Paul Halfflants, la *Légende* restait un livre inavouable et scandaleux :

Franchement, les étrangers qui liraient notre « Bible nationale » se formeraient une jolie conception du peuple belge. Ce qui fait le fond du peuple flamand et son honneur — catholicisme, robuste bon sens, rectitude morale — est totalement absent de cette œuvre violente, haineuse et cyniquement charnelle. [...] Catholiques, ne soyons pas dupes des entraînements admiratifs ! Sous prétexte d'encourager l'art et la littérature et de glorifier le génie, ne contribuons pas à la diffusion des idées fausses, à l'offensive contre les croyances et à la ruine de la santé morale de notre patrie¹.

Le 20 août 1927, dans *Le Peuple*, Frédéric Denis, poète social, sauta sur l'occasion d'administrer au vertueux chanoine une volée de bois vert : « Heureusement, l'Inquisition a vécu — en Belgique, tout au moins. Sinon, l'abbé Halfflants aurait fait brûler le livre à défaut de l'auteur ». Le même journal rappelait la sympathie de De Coster pour les prolétaires et les grévistes : « Il était démocrate social — ce qui ne veut pas dire social démocrate ». Nuance !

¹ *La Libre Belgique*, 5 août 1927.

C'est bien mon avis, repris en écho Emile Vandervelde, chef du Parti Socialiste Belge et de la II^e Internationale. Démocrate, continuait Maurice Wilmotte, bon, si l'on veut, mais alors « d'un démocratisme plus instinctif que raisonné ».

Que ces interprétations soient correctes ou non importe peu. Elles montrent que l'œuvre est devenue un mythe, une référence idéale, et le personnage une projection de l'exigence de liberté et de justice. Il n'est pas sûr que, mis à part les lettrés auxquels faisait appel *La Renaissance d'Occident*, un très large public ait lu — en entier — la *Légende*, ni surtout qu'elle soit devenue, comme en rêvaient les enthousiastes, le premier livre des enfants à l'école. Pourtant, l'œuvre a commencé d'inspirer, dans le récit, au théâtre ou même à l'opéra, et dès la fin du XIX^e siècle, nombre d'auteurs, surtout flamands¹. Mais la France, malgré quelques témoignages d'estime, la goûte toujours du bout des lèvres, alors que se multiplient les traductions italiennes, polonaises, anglaises, russes, tchèques, suédoises ou espagnoles. Comme il fallait bien commencer à nettoyer le terrain de toutes les sottises qui l'encombraient, un jeune professeur, Joseph Hanse, publia en 1928 une thèse magistrale qui posait enfin les fondements de toute étude sérieuse. Désormais, assurant leurs loignons, les universitaires entraient en lice.

A l'écart des spécialistes qui vont proliférer, la *Légende*, jusque vers 1930, a été vue comme un tableau rabelaisien ou flamand ; Thyl a été le héros de la libre pensée, l'incarnation de l'âme belge ou le combattant de l'Yser. Les années passent, l'entreprise de mythification se poursuit.

Certains mettent l'accent sur la portée universelle du personnage. On nous a assez rebattu les oreilles, dit en 1937 le journaliste et romancier Richard Dupierreux, d'un précurseur du socialisme ou du flamingantisme : Thyl « n'est le précurseur d'aucune politique ni d'aucun parti. Il exprime le généreux élan de révolte justicière au cœur de tous les hommes ». Dix ans plus tard, Dom Paul de Vooght veut lui aussi trouver en Thyl un idéal largement humain et dépolitisé : « De Coster ne bataille ni pour la patrie belge ni pour un idéal thiois. Il ne fait l'apologie ni du protestantisme, ni de l'anticléricisme. Il ne s'en prend ni à la domination espagnole, ni à aucun impérialisme politique. Il n'en veut qu'au fanatisme homicide, d'où qu'il vienne ».

C'était un point de vue, mais il demeure plus fréquent de l'embrigader sous une quelconque bannière. Sous prétexte qu'il était favorable à une union avec la Hollande, Camille Huysmans assure que « De Coster a préparé le Benelux ». De nos jours, il est aussi annexé, sous diverses étiquettes — Stichting Lodewijck

¹ Pour les traductions, imitations, adaptations, etc., voir : J. Hanse, *Charles De Coster*, pp. 319-349 ; A. Gerlo, *Charles De Coster en Vlaanderen*, pp. 67-90 ; I.M. Bostelmann, *op. cit.*, pp. 57-75 ; — Koninckx, *Charles De Coster, Bibliographie*, t. I, pp. 37-39, t. II, pp. 27-28.

De Raet ou Willemsfonds — par les mouvements flamands, attentifs à fleurir sa tombe. Position ambiguë, bien de chez nous, qu'épingle le comédien Paul Anrieu : « Dans la Belgique d'aujourd'hui, De Coster se situe plus que jamais en porte-à-faux : un Belge épris de liberté exalte l'esprit flamand et s'exprime en français ! Lequel de nos nombreux Conseils culturels accorderait les subventions nécessaires à une large réédition et diffusion de ses œuvres ? »

Et puis, allez donc vous mettre d'accord sur l'interprétation de l'œuvre ! Pour quelques-uns, De Coster a trouvé sa voie, en 1858, à l'instant de l'initiation maçonnique : « Lui qui avait jusque-là une production littéraire plutôt morne, dès qu'il a vu la Lumière, il sent éclore jusqu'à son plein épanouissement son œuvre réputée la plus originale, — comme si le milieu qui cultive la Force, la Sagesse et la Beauté, avait libéré son génie ». En somme, la version laïque de la grâce¹ ? Oui mais, pour d'autres encore, son chemin de Damas se situe sous de tout autres cieus : Verhaeren le tenait pour chrétien et, depuis quelques années, les CVP Jongeren, militants d'un parti agressivement confessionnel, décernent un prix « Thyl Ulenspiegel »². De quoi faire se retourner dans sa tombe le critique Camille Hanlet qui dénonçait, en 1946, une œuvre déparée par la trivialité et l'obscénité où le peuple flamand, foncièrement religieux, est bafoué et calomnié dans un pamphlet grandiose, mais rédigé « dans le style grossier et blasphématoire des parti pris des Homais de l'opinion libérale bruxelloise du XIX^e siècle. Une haine anticléricale, farouche et aveugle, travaille visiblement le conteur ». Est-ce assez clair ? Non, puisque, bien plus près de nous, un journal de la même tendance accuse l'adaptation de l'auteur soviétique Korin d'avoir « surtout cherché à bafouer et à tourner en dérision les valeurs religieuses qui, précisément, constituaient le sens même de l'œuvre magistrale de l'écrivain belge »³. Les violons ont quelque mal à s'accorder...

Si les interprétations divergent, du moins l'accord se fait-il sur la valeur littéraire de l'œuvre, et rares sont aujourd'hui les irréductibles comme J. Gervers, pour qui Charles De Coster l'a rédigée « dans un charabia qui offre de loin quelque correspondance phonétique avec le français sans avoir de vrais rapports avec cette langue »⁴.

Enfin, que De Coster, nourri des idéologies de 1848, voire frotté de blanquisme, ait pris la défense des humbles, voilà qui fait de lui un ancêtre socialiste. En 1894, Lemonnier voyait déjà en Thyl « le peuple en marche ». En 1936 — l'époque du Front Populaire — paraît une édition dont la préface est constituée

¹ A. Nysenholc, *op. cit.*, p. 56.

² *Bulletin de liaison du Centre d'Action Laïque*, 82, 1980, p. 11.

³ C. Hanlet, *op. cit.*, t. I, p. 70 ; *La Libre Belgique*, 6 octobre 1980.

⁴ Cité par J. Hanse, *Le centenaire de la Légende d'Ulenspiegel*, p. 95.

par l'article écrit en 1927 par Romain Rolland pour *Europe*, accompagnée d'une notice où Boris Pourichev félicite De Coster d'avoir fait apparaître « le caractère de masse du mouvement » révolutionnaire dans les Pays-Bas du XVI^e siècle : « Les critiques et historiens bourgeois de la littérature, en exaltant le roman de De Coster comme la bible nationale de la Belgique, passent ordinairement sous silence cette tendance sociale de l'auteur. Ils ont préféré utiliser l'œuvre de De Coster pendant la guerre mondiale à des fins d'agitation chauvine, sous le signe des 'atrocités allemandes' ». Bien sûr, admet le préfacier, De Coster sympathise avec les opprimés « sans pour cela rompre ses anciennes attaches de classe » mais, n'en doutons pas, il détenait le charisme socialiste.

Le branle était donné. Sous la plume d'André Wurmser, Thyl, — au cœur d'« un chef-d'œuvre comme il n'y en a pas mille au monde, un livre miraculeux, inégal et inégalable » — apparaît en héros positif du réalisme socialiste. Ce n'est pas tout : la *Légende* est « un roman de la résistance, avec le collabo et le dénonciateur, les presses clandestines, la torture et le patriote qui ne dira mot, l'espoir tenace au cœur du populaire, seul fidèle à la patrie profanée ». Actualisation et annexion idéologique deviennent monnaie courante. « De Coster n'est pas marxiste, concède André Kedros, mais son patriotisme enflammé le conduit à une position progressiste, à la lutte des classes et à la revendication sociale ». Voilà pourquoi *Ulenspiegel* est un livre dont la signification « a toujours été occultée par le pouvoir » et Thyl le prophète du combat prolétarien. En 1953, plusieurs articles du *Drapeau Rouge* abondent dans ce sens. Au moment « où les dirigeants du pays, écrit Joël Galtier, s'attaquent aux libertés populaires », l'œuvre retrouve toute sa portée révolutionnaire, « au-dessus des barrières linguistiques et autres que veut dresser entre les travailleurs, une bourgeoisie qui se sent acculée ». Deux mois plus tard, le même critique énonce les quatre critères des « classiques véritables » : patriotisme, amour des hommes, caractère populaire, réalisme de l'expression. N'est-ce pas la *Légende* résumée en deux lignes ? Patriotique, elle s'oppose aux « tendances cosmopolites du gouvernement bourgeois » — ne cherchez pas plus loin l'explication de la « conspiration du silence » à l'époque de la publication ; de « contenu révolutionnaire », elle est « la dénonciation véhémement des traîtres » ; enfin, dotée d'une « précision extrême à décrire les ennemis de classe du peuple », elle rayonne du « réalisme de la forme ». Résultat ? De Coster a fait aussi bien qu'Aragon dans *Les Communistes*, quoiqu'il « n'ait pas été aidé, lui, par une conception marxiste des problèmes »¹.

¹ *La Légende d'Ulenspiegel*. Préface de R. Rolland. Notice de B. Pourichev, Paris, Editions Sociales Internationales, 1936, pp. xxiv-xxix ; A. Wurmser, *Les Lettres Françaises*, 11 novembre 1949 ; A. Kedros, *Europe*, LI, 1950, p. 63 ; J. Galtier, *Le Drapeau Rouge*, 21 janvier, 20 mars 1953.

Il y eut un temps où ces actualisations plaisaient beaucoup, Ulenspiegel se prêtant de bonne grâce au *lifting* historique. Pour Jean Borremans, toujours dans *Le Drapeau Rouge*, l'œuvre de De Coster « préfigure de façon presque parfaite les grandes luttes que mènent aujourd'hui les peuples ». Presque seulement ? Que lui manque-t-il donc, Seigneur ? Du reste — s'en est-on avisé ? — la guerre se fait contre les seuls possédants, non entre prolétaires unis dans le même combat : « La haine inextinguible contre les bourreaux espagnols ne vise à aucun moment LE PEUPLE espagnol qui souffre comme le peuple flamand et qu'écrasent les mêmes tyrans ». Pour Hubert Juin, *Ulenspiegel*, « ouvrage composé pour le peuple et qu'on dirait composé par le peuple, appartient à ces livres qui ne cessent d'embarrasser la critique bourgeoise, au point qu'elle n'hésite pas à les mettre à toutes les sauces », et Mireille Boris le répète dans *L'Humanité*. On a plutôt l'impression que les marmitons se recrutent dans tous les partis... Mais la chanteuse Lily Vincent fera applaudir la chanson *Thyl de Flandre* à la Fête du *Drapeau Rouge*, le 9 juin 1963¹. Il n'y a pas qu'en France que tout finit par des chansons.

Au fait, la *Légende* y est-elle aujourd'hui mieux connue ? En 1953, Georges Duhamel lui assignait une place d'honneur « entre la *Chanson de Roland* et le *Kalevala*, entre les *Nibelungen* et l'*Iliade* ». Comparaison risquée, les *Nibelungen* et le *Kalevala* n'étant peut-être pas la lecture de chevet du Français moyen. D'ailleurs, en 1964, Franz Hellens s'étonne toujours de son « peu d'audience » et Joseph Hanse a pu dire De Coster « exclu de la littérature française ». Comme il le déplorait au cours d'une séance officielle, Jacques de Lacretelle, représentant l'Académie Française, se tira d'affaire en reprenant la formule de Malezieu, rendue fameuse par Voltaire : « Mais le Français, Messieurs, on vous l'a dit, n'a pas la tête épique. Ce n'est pas De Coster que nous refusons d'admirer, c'est le genre de son œuvre qui nous effraie ». Quel diplomate, cet académicien² ! L'année précédente, en 1958, l'*Histoire des littératures* de l'*Encyclopédie de la Pléiade* y mettait moins de façons. Auguste Viatte y donnait cinq lignes à De Coster et définissait Ulenspiegel comme « une sorte de Panurge à petite fleur bleue ». Du moins la situation est-elle moins sombre aujourd'hui, puisque De Coster figure dans nombre d'histoires littéraires, de manuels et d'anthologies de France. Il s'était déclaré disposé à attendre.

¹ J. Borremans, *Le Drapeau Rouge*, 21 mars 1953 ; *La Légende d'Ulenspiegel*. Préface de H. Juin. Paris, Club des Amis du Livre Progressiste, 1962, pp. i-ii ; M. Boris, *L'Humanité*, 2 janvier 1963 ; *Le Drapeau Rouge Magazine*, 18 mai 1963, p. 20.

² G. Duhamel, *Le Figaro Littéraire*, le 6 juin 1953 ; *La Légende d'Ulenspiegel*. Préface de F. Hellens. Lausanne, Editions Rencontre, 1964, p. 22 ; J. Hanse, *Charles De Coster exclu de la littérature française*, pp. 6-7 ; *Hommage à Charles De Coster*, p. 183.

Heureusement que la patience était son fort.

D'abord accueillie avec une froideur qu'expliquent les préjugés esthétiques de l'époque, la *Légende d'Ulenspiegel* est devenue un classique, mais son accession à la notoriété a été lente. Les écrivains de la *Jeune Belgique* ont été les premiers à mesurer sa valeur et à saisir une originalité qui avait échappé à la génération précédente. L'apothéose de 1894 a été le fait d'une poignée de fidèles, tandis que le Centenaire de 1927 rend enfin hommage à une œuvre censée connue de tous, partie intégrante du patrimoine culturel.

Un doute subsiste cependant. Connaît-on l'œuvre ou le personnage ? Thyl ou De Coster ? Au fil des années, Ulenspiegel ne s'est-il pas échappé d'entre les pages de la « Bible flamande » ou de la « Bible nationale » pour mener une existence indépendante ? Image du peuple ou du soldat des tranchées, résistant de 1940, précurseur du combat socialiste, chrétien qui s'ignore, ancêtre du mouvement flamand ou héros de la libre pensée, son nom est une étiquette qui colle à tous les flacons. En 1956, un film français l'a popularisé sous les traits de Gérard Philipe, mais l'« espiègle » incarné par le séduisant comédien a-t-il amené beaucoup de fidèles à De Coster, dont la *Légende*, toujours mal connue en France, ne l'est guère mieux en Belgique même — tout enseignant s'en convaincra en interrogeant ses élèves. Seule l'URSS, où la *Légende* a pénétré dès 1915 et avait eu en 1960 quarante-cinq éditions totalisant un million d'exemplaires, semble avoir fait d'elle un livre réellement populaire, pour des raisons peut-être plus idéologiques que littéraires.

Faut-il s'en étonner ? La célébrité de certains personnages éclipse l'œuvre : « gavroche » est devenu un nom commun, mais le public lit-il encore *Les Misérables* ou se contente-t-il des adaptations cinématographiques ? On parle d'un Don Quichotte ou d'un Don Juan — moins de Faust, décidément trop intellectuel. Lit-on Cervantès ou Goethe, et le donjuanisme rappelle-t-il au grand nombre les noms de Molière ou de Mozart ? Quand le personnage se hausse au niveau du type ou du mythe, il rompt les attaches : Thyl Ulenspiegel n'est plus à De Coster, pas plus que Gargantua, Pantagruel et Panurge ne sont à Rabelais ou Don Juan à Tirso de Molina.

S'y résigner ? Le déplorer ? Cervantès et De Coster sont gibier de lettrés, mais il y a beau temps que Don Quichotte et Sancho Pança, Thyl Ulenspiegel et Lamme Goedzak courent sans eux les routes du succès, comme Don Juan continue de hanter les rêves des midinettes sans s'encombrer de Molière. On peut chanter *Thyl de Flandre* à la fête du *Drapeau Rouge* ou jeter le révolutionnaire Ulenspiegel à la tête du bourgeois ; il n'est pas sûr que la *Légende* y gagne des lecteurs. Mais demain — peut-être ?

Bibliographie

LES ÉDITIONS UTILISÉES*

- *Légendes flamandes*. Edition définitive publiée par J. Hanse. Bruxelles, Labor, 1990.
- *Contes brabançons*. Paris, Michel Lévy ; Bruxelles, Office de Publicité ; Leipzig, Schnee, 1861.
- *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*. Edition définitive établie et présentée par J. Hanse. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959.
- *Le Voyage de noce*. Paris, Librairie Internationale ; A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Bruxelles, Leipzig et Livourne, 1872.
- *Le Mariage de Toulet*. Bruxelles, Weissenbruch, 1879.
- *Charles De Coster. Sa biographie. Lettres à Elisa*. Ed. par Ch. Potvin. Bruxelles, Weissenbruch, 1894.
- *Stéphanie*. Préface par C. Huysmans. Bruxelles, L'Eglantine, 1927.
- *Caprice de femme*. Anvers, Lumière, 1927.
- *Une comédie retrouvée de Charles De Coster. Jeanne*. Préface par G. Charlier. Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1941.
- *Charles De Coster journaliste. 44 articles politiques de l'auteur d'Ulenspiegel*. Préface de C. Huysmans. Bruxelles, Esseo, 1959.

LES OUVRAGES DE RÉFÉRENCE*

- André (P.), « La Légende d'Ulenspiegel », *La Belgique artistique et littéraire*, XXV, 1911, pp. 301-302.
- Arelt (H.), « Autour du centenaire de Charles De Coster », *L'Avenir Belge*, 9 octobre 1927, p. 6.
- Arnay (A.), « Légendes flamandes, par Charles De Coster », *Le Réveil*, IV, 1894, pp. 218-220.
- Arschoot (comte d'), « La première revue littéraire belge. Les débuts de Charles De Coster », *Revue Belge*, IV, 1927, pp. 309-322.
- Bacha (E.), « La Légende d'Ulenspiegel », *La Jeune Belgique*, XV, 1896, pp. 157-158.
- Bartier (J.), *Libéralisme et socialisme au XIX^e siècle*. Etudes rassemblées et publiées par G. Cambier. Bruxelles, 1981.
- Bartier (J.), *Laïcité et Franc-Maçonnerie*. Etudes rassemblées et publiées par G. Cambier. Bruxelles, 1981.

*Nous ne citons ici que les œuvres publiées en volume. Nombre de petits textes, publiés dans des revues, du vivant de De Coster ou après sa mort, sont repris dans les notes. Pour les inédits, nous renvoyons, dans les notes, aux cotes du Musée de la Littérature et du Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Royale.

- Bastiaensen (M.), « *Ulenspiegel* en Italie : belgicisms et flandricisms », *Romanic*, X, 1990, pp. 16-27.
- Bastiaensen (M.), « Les traductions italiennes d'*Ulenspiegel*. Transmission et archaïsme », *Idioma*, 2, 1990, pp. 87-104.
- Behagel (Th.), « La sorcellerie au temps d'*Ulenspiegel* », *Le Folklore Brabançon*, 1927, n° 37-38, pp. 78-96.
- Bertaut (R.), *Charles De Coster. Notice bio-bibliographique*. Bruxelles, 1903.
- Bertrand (L.), *Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique depuis 1830*. Bruxelles-Paris, 1906-1907, 2 vol.
- Bertrand (L.), « Charles De Coster, démocrate, républicain, pacifiste », *Le Peuple*, 17 octobre 1927.
- Bostelmann (I.M.), *Der niederdeutsche Ulenspiegel und seine Entwicklung in den Niederlanden*. Hamburg, 1940.
- Bovie (F.), *Chansons*. Bruxelles, 1864.
- Bronne (C.), *Léopold Ier et son temps*. Bruxelles, Legrain, sd.
- Bruyer (J.), « A propos du centenaire de Charles De Coster. Les origines de l'*Ulenspiegel* », *Mercur de France*, 198, 15 août 1927, pp. 70-75.
- Burbure (A. de), « La première lecture de *Thyl Ulenspiegel* », *Revue Nationale*, n° 238, 1953, pp. 161-162.
- *Centenaire de Charles De Coster, 1827-1927*. Catalogue de l'Exposition organisée à la Bibliothèque Royale de Belgique. Edité par la revue Archives et Bibliothèques de Belgique, 1927.
- *Charles De Coster, 22 juillet 1894*. Bruxelles, 1894.
- *Charles De Coster*. Exposition organisée par le Musée de la Littérature. Préface de J. Hanse. Catalogue rédigé par J. Warmoes. Bruxelles, 1959.
- Charlier (G.), *Le mouvement romantique en Belgique (1815-1850)*. Bruxelles, 1948-1959, 2 vol.
- Clément (F.), *Histoire de la Franc-Maçonnerie belge au XIX^e siècle*. Bruxelles, 1948-1949, 2 vol.
- G. Collard, « Caroline Gravière », *Le Flambeau*, IX, 1926, pp. 74-86.
- Coopman (H.), « Le Bruxelles de Charles De Coster », *La Renaissance d'Occident*, XXII, 1927, pp. 101-106, 197-203.
- Deschanel (E.), « Variétés littéraires », *L'Indépendance belge*, 29 septembre 1857.
- *Description historique et topographique de Bruxelles et de ses environs*. Bruxelles, 1838.
- Desmed (R.), « L'évolution du sentiment religieux chez les Francs-Maçons belges entre 1830 et 1914 », *Problèmes d'Histoire du Christianisme*, 7, 1976-1977, pp. 57-86.
- Dierix de Ten-Hamme (J.), *Souvenirs du vieux Bruxelles*. Bruxelles, 1890-1893, 3 vol.
- Dinaux (A.), *Les sociétés badines*. Paris, 1857, 2 vol.
- Doutrepoint (G.), *Les proscrits du coup d'Etat du deux décembre 1851 en Belgique*. Bruxelles, 1938.
- Eekhoud (G.), « Charles De Coster », *Revue artistique*, n° 26, 1879, pp. 496-498.
- Eekhoud (G.), « Charles De Coster », *L'Art moderne*, XII, 1892, pp. 193-195.
- Ehlen (L.), *Charles De Coster*. Bonn, 1912.
- Fierens-Gevaert (H.), *Figures et sites de Belgique*. Bruxelles, 1907.
- *Le Folklore brabançon*, Commémoration Charles De Coster, Numéro spécial, VII, août-octobre 1927.
- *Funérailles de Charles De Coster*. Ixelles-Bruxelles, 1879.
- Froidcourt (G. de), « La légende de l'origine de Charles De Coster ou comment on écrit l'histoire », *La Vie wallonne*, XXXIV, 1960, pp. 143-196.
- Gabriel (R.), « Lettres à Elisa de Charles De Coster », *Revue Nationale*, 41, 1969, pp. 33-38.
- Geeraedts (L.), « *Eulenspiegel* in den Niederlanden vor Charles De Coster », *Eulenspiegel-Jahrbuch*, XXV, 1985, pp. 11-29.
- Gerlo (A.) et Paron (Ch.-L.), *Charles De Coster et Thyl Ulenspiegel. L'auteur, le héros et la Flandre*. Bruxelles, 1954.
- Gerlo (5A.), *Charles De Coster en Vlaanderen*. Antwerpen, 1959.
- Gerlo (A.), « La Légende d'*Ulenspiegel* en Vlaanderen », *Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre-décembre 1968, pp. 47-57.
- Gerlo (A.), « Lettres inédites de Charles De Coster », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1974, pp. 163-171.

- Gheyselincq (R.), *De dood van taai geroddel. De snode verzinsels rond Ulenspiegel en Charles De Coster*. Antwerpen, 1969.
- Gilsoul (R.), *Les influences anglo-saxonnes sur les lettres françaises de Belgique*, Bruxelles, 1953.
- Giraud (A.), « A Charles De Coster », *La Jeune Belgique*, III, 1883-1884, pp. 21-22.
- Goffin (A.), « Les Légendes flamandes », *La Jeune Belgique*, XIII, 1894, pp. 160-161.
- Gonthier (A.), *Histoire d'Ixelles*. Bruxelles, 1960.
- Gravière (C.), « Le Voyage de noce, par Charles De Coster », *Revue de Belgique*, XII, 1872, pp. 92-93.
- Grisay (A.), « L'édition originale des Contes Brabançons et du Voyage de noce de De Coster », *Le Livre et l'Estampe*, 35, 1963, pp. 229-240.
- Grisay (A.), « Notes sur la seconde édition des Légendes Flamandes », *Le Livre et l'Estampe*, 25, 1979, pp. 51-55.
- Gross (S.), et Thomas (J.), Hrsg., *Les concepts nationaux de la littérature. L'exemple de la Belgique francophone*. Aachen, 1989, 2 vol.
- *Guide de Bruxelles et ses environs*, Bruxelles, 1866.
- Halflants (P.), « La Légende d'Ulenspiegel est-elle notre Bible nationale ? », dans : *Etudes de critique littéraire*. 3e série. Paris, 1928, pp. 112-119.
- Hallaux (V.), « Charles De Coster », *La Chronique*, 10 mai 1879.
- Hamelius (P.), « La genèse de l'Ulenspiegel de Charles De Coster », *La Belgique artistique et littéraire*, XII, 1908, pp. 158-178.
- Hanse (J.), « La Légende d'Ulenspiegel, épopée allégorique », *Revue Franco-Belge*, VII, 1927, pp. 150-170.
- Hanse (J.), *Charles De Coster*. 2e édition. Bruxelles, 1990.
- Hanse (J.), « Trois précurseurs des lettres belges. I. Charles De Coster », *Revue Belge*, VII, 1930, pp. 385-396.
- Hanse (J.), « La candidature de Charles De Coster à la Bibliothèque de Gand », *Le Thyrses*, XXVII, 1930, pp. 361-362.
- Hanse (J.), « Charles De Coster », dans : Charlier (G.) et Hanse (J.), *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*. Bruxelles, 1958, t.I, pp. 305-320.
- Hanse (J.), « Hommage à Charles De Coster », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, XXXVII, 1959, pp. 165-180.
- Hanse (J.), « Charles De Coster et sa première légende flamande », *Les Lettres Romanes*, XIII, 1959, pp. 231-254.
- Hanse (J.), « Charles De Coster exclu de la littérature française », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, XXXVII, 1959, pp. 5-14.
- Hanse (J.), « Le centenaire de La Légende d'Ulenspiegel », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, XLV, 1967, pp. 85-105.
- Hanse (J.), « D'Eulenspiegel à Ulenspiegel par l'Uylenspiegel », *Le Thyrses*, 70, 1968, pp. 9-12.
- Hanse (J.), « Archaisme et poésie dans La Légende d'Ulenspiegel », *Cahiers des Midis*, n° 25/6, 1969, pp. 2-6.
- Hanse (J.), « Nouveaux regards sur De Coster et ses rapports avec Félicien Rops », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, LV, 1977, pp. 368-382.
- Hasquin (H.), *Historiographie et politique*. Charleroi, 1981.
- Havard (H.), *Terre des Gueux. Voyage dans la Flandre flamingante*. Paris, 1879, pp. 246-247.
- Hellens (F.), « Jérôme Bosch, Rabelais et Charles De Coster », dans : *Des pas dans les jardins*. Bruxelles, 1960.
- Hellens (F.), « Charles De Coster, écrivain français », *Synthèses*, 173, 1960, pp. 309-321.
- Hennebert (O.), *Aperçu de l'histoire de la loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis à l'Orient de Bruxelles*. Bruxelles, 1892.
- H.S., « Contes Brabançons », *La Belgique Contemporaine*, I, 1861, pp. 233-235.
- Huysmans (C.), « Charles De Coster », *La Renaissance d'Occident*, XXIII, 1927, pp. 245-260.
- Huysmans (C.), « Le carnet de notes de Charles De Coster », *L'Avenir Social*, 1, 1929, pp. 41-56.
- Huysmans (C.), *Quatre types : Renard et Ulenspiegel, le démon et le diable*. Bruxelles, 1937.
- Huysmans (C.), *Le Roman d'Ulenspiegel et le Roman de Charles De Coster*. Bruxelles, 1960.
- Hymans (L.), *La Courte échelle*. Bruxelles, 1959.
- Hymans (L.), *Types et silhouettes*. Bruxelles, 1977.
- Hymans (L.), *Notes et souvenirs*. 2e éd. Bruxelles, 1877.
- Hymans (L.) et Rousseau (J.-B.), *Le Diable à Bruxelles*. Bruxelles, 1853, 2 vol.

- Klinkenberg (J.-M.), *Style et archaïsme dans la Légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, Bruxelles, 1973, 2 vol.
- Klinkenberg (J.-M.), « L'Ulenspiegel de Charles De Coster fut-il le témoin d'une époque ? », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, XLVI, 1968, pp. 3-26.
- Klinkenberg (J.-M.), « L'idéologie de la littérature nationale (1830-1839) », *Studia Belgica*, 6, 1980, pp. 135-153.
- Klinkenberg (J.-M.), *Charles De Coster*. Bruxelles, 1985.
- Koninckx (W.), *Charles De Coster 1827-1927. Bibliographie*. Anvers, 1927, 2 vol.
- Koninckx (W.), « De Coster journaliste », *Le Thyrsse*, XXIV, 1927, pp. 181-185.
- Koninckx (W.), « En marge d'un centenaire. Les amis de Charles De Coster », *Mercure de France*, 197, 1927, pp. 577-591.
- Koninckx (W.), « Het smartelijk leven van Charles De Coster », *De Vlaamse Gids*, XVI, 1927, pp. 5-22.
- Krains (H.), « La Légende d'Ulenspiegel », *La Société Nouvelle*, IX, 1893, pp. 439-440.
- Krains (H.), « Les lettres à Elisa », *La Société Nouvelle*, X, 1894, pp. 552-566.
- Krains (H.), « Les Légendes flamandes », *La Société Nouvelle*, X, 1894, pp. 140-143.
- Krains (H.), « Le centenaire de Charles De Coster », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, VI, 1927, pp. 93-104.
- Kumel (M.), *Félicien Rops*. Bruxelles, 1943.
- Lataye (E.), « Littérature et philosophie », *Revue des Deux Mondes*, XIV, 1858, pp. 746-748.
- Laurent (C.), « La Légende d'Ulenspiegel, par Charles De Coster », *La Liberté*, 14 juin 1867.
- Lacretelle (J. de), « Hommage à Charles De Coster », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, XXXVII, 1959, pp. 180-185.
- Leclercq (E.), *L'Avocat Richard*. Bruxelles, 1858, 2 vol.
- Leclercq (E.), « Nécrologie », *La Chronique*, 9 mai 1879.
- Lemonnier (C.), « Le Voyage de noce, par Charles De Coster », *Revue de Belgique*, XII, 1872, pp. 93-94.
- Lemonnier (C.), *La Vie belge*. Paris, 1905.
- Lemonnier (C.), « Souvenirs littéraires », *La Belgique artistique et littéraire*, XXX, 1913, pp. 285-303.
- Lemonnier (C.), *Une Vie d'écrivain*. Bruxelles, 1945.
- Le Roy (P.), *Monographie de la commune d'Ixelles*. Ixelles-Bruxelles, 1885.
- « Lettres à Félicien Rops, relative à La Légende d'Ulenspiegel », « *Mercure de France* » LVI, 1905, p. 19-21.
- Liebrecht (H.), *La Vie et le Rêve de Charles De Coster*. Bruxelles, 1927.
- Lope (H.J.), « De Coster und seine *Légende d'Ulenspiegel* zwischen Gegenwartsbezug und Vergangenheitsbewältigung », *Romanische Forschungen*, XCIV, 1983, pp. 36-54.
- Lukacs (G.), *Le Roman historique*. Trad. par R. Saillet. Paris, 1965.
- Mabille (X.), *Histoire politique de la Belgique*. Bruxelles, 1986.
- Maubel (H.), « A ceux de la Jeune Belgique », *La Jeune Belgique*, XIII, 1894, pp. 282-284.
- Monteyne (L.), *Charles De Coster, de mensch en de kunstenaar*. Antwerpen, 1917.
- « Le monument De Coster », *Le Soir*, 28 juillet 1892.
- Mortier (R.), « La Légende d'Ulenspiegel, une épopée de la liberté », *Revue de l'Université de Bruxelles*, XXI, octobre-décembre 1968, pp. 35-46.
- Nachtergaele (V.), « Pour une édition intégrale des lettres à Elisa », *Bull. de la Société des Lettres françaises de Belgique*, IV, n° 13, 1985, pp. 15-23.
- Nachtergaele (V.), « Quand De Coster contait la Flandre », *Nord*, 9, 1987, pp. 45-53.
- Nachtergaele (V.), « Les conceptions littéraires de Charles De Coster d'après ses lettres à Elisa », dans : *Itinéraires et plaisirs textuels*. Mélanges offerts au Professeur Raymond Pouillart. Édité par G. Jacques et J. Lambert. Louvain-la-Neuve, 1987, pp. 135-143.
- Nautet (F.), *Histoire des lettres belges d'expression française*. Bruxelles, 1892-1893, 2 vol.
- Neut (E.), « La personne de Charles De Coster », *Synthèses*, 178, 1961, pp. 30-40.
- « Notes pour une histoire de l'esprit belge », *La Jeune Belgique*, XIII, 1894, pp. 261-262.
- Noulet (E.), « La valeur littéraire du roman de Charles De Coster », dans : *Alphabet critique* 1924-1964. Bruxelles, 1965, t.II, pp. 11-15.
- Nysenholc (A.), « La Légende d'Ulenspiegel, chef-d'œuvre maçonnique ? », *Problèmes d'Histoire du Christianisme*, 10, 1981, pp. 32-46.
- Nysenholc (A.), « La pensée de Charles De Coster », *Etudes Littéraires*, 21, 1988, p. 19-36.
- Ombiaux (M. des), *Les Premiers Romanciers nationaux de Belgique*. Paris, 1919.
- Otten (M.), « Identité nationale, identités régionales dans la littérature française de Belgique »,

- dans : *Ecriture française et identifications culturelles en Belgique*. Louvain-la-Neuve, 1984, pp. 49-83.
- *Patria Belgica*. Publié sous la direction de E. Van Bommel. Bruxelles, 1875, t,III, p. 483.
 - Peeters (Cl.), *Das Verhältnis zwischen der Légende d'Ulenspiegel von Charles De Coster und seiner Hauptquelle Het aerdig leven van Thyl Ulenspiegel*. Diss. Jena, 1921.
 - Picard (E.), *Pro Arte*. Bruxelles, 1886.
 - Picqué (C.), « Charles De Coster et *La Légende d'Ulenspiegel* », *Revue trimestrielle*, LX, 1868, pp. 386-406.
 - Piron (M.), « Du 'pasquino' romain au 'pasquil' de *La Légende d'Ulenspiegel* », dans : *Etudes de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse*. Bruxelles, 1978, pp. 43-53.
 - Pittore (E.), « *Légendes flamandes*, par Charles De Coster », *Uylenspiegel*, III, 14 mars 1858.
 - Plard (H.), « De Coster et la tradition », *Revue de l'Université de Bruxelles*, XXI, octobre-décembre 1968, pp. 5-7.
 - Potvin (Ch.), « *Contes brabançons* », *Revue trimestrielle*, XXXI, 1861, pp. 357-359.
 - Potvin (Ch.), « *La Légende d'Ulenspiegel*, par Charles De Coster », *Revue de Belgique*, III, 1869, pp. 306-312.
 - Potvin (Ch.), « Caroline Gravière », *Revue de Belgique*, XXVIII, 1878, pp. 367-388.
 - Potvin (Ch.), « Charles De Coster », *Revue de Belgique*, XXXIII, 1879, pp. 161-186.
 - Potvin (Ch.), « Le monument de Charles De Coster », *L'Art moderne*, XII, 11 septembre 1892, pp. 292-293.
 - Potvin (Ch.), « Le monument de Charles De Coster », *Revue de Belgique*, 2e série, XI, 1894, pp. 375-383.
 - Prist (P.), « Le centenaire de Charles De Coster et de Thyl Ulenspiegel », *Grande Revue*, 30, 1926, pp. 258-270.
 - Rasmussen (O.W.), « Emmanuel Van Meteren et John Lothrop Motley, sources de *La Légende d'Ulenspiegel* », *Revue Romane*, XII, 1977, pp. 297-324.
 - Rasmussen (O.W.), « Les projets d'Ulenspiegel et de Charles De Coster », *Bull. de la Société des Lettres françaises de Belgique*, IV, n° 13, 1985, pp. 1-14.
 - Rolland (R.), « *La Légende d'Ulenspiegel* », *Europe*, XIII, 1927, pp. 5-22.
 - Rosy (L.), « La signification nationale de l'œuvre de Charles De Coster », *Revue Franco-Belge*, VII, 1927, pp. 139-149.
 - Saint-Ferréol (A.), *Les Proscrits français en Belgique*. Belgique, 1870, 2 vol.
 - Segers (G.), « Charles De Coster's Grabmal auf dem Friedhof von Elsene », *Eulenspiegel-Jahrbuch*, XIII, 1973, pp. 16-21.
 - Senior, « Charles De Coster parmi ses contemporains », *La Libre Critique*, 5 août 1894.
 - Siret (A.), *Vie et correspondance d'Octave Pirmez*, Louvain, 1888.
 - Sosset (L.-L.), *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. Bruxelles, 1937.
 - Sosset (L.-L.), *Les débuts de l'orphéonisme en Belgique*. Bruxelles-Paris, 1937.
 - Sosset (L.-L.), *La vie pittoresque et malheureuse de Charles De Coster*. Verviers, 1938.
 - Sosset (L.-L.), *Le personnage de Tiel Eulenspiegel à travers l'histoire, la légende et le folklore*. Verviers, 1938.
 - Thiry (O.), « Comment le Wallon Charles De Coster devint un écrivain flamand », *La Belgique Artistique et Littéraire*, XXXII, 1913, pp. 114-120.
 - Tresch (M.), « Dans l'orbite de Charles De Coster : la vie et l'œuvre de Félix Thyès », *Les Cahiers Luxembourgeois*, 1927-1928, pp. 171-198, 289-302.
 - Trousson (R.), « Thyl Ulenspiegel : une œuvre d'hier et d'aujourd'hui », *La Pensée et les Hommes*, XXIII, 1979-1980, pp. 347-360.
 - Trousson (R.), « Les avatars d'une réception critique : *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles De Coster », *Romanische Forschungen*, 95.Bd., 1983, pp. 55-80.
 - Trousson (R.), *Charles De Coster et « l'affaire Van Sprang »*. Un dossier inconnu. Bruxelles, 1990.
 - Van Bommel (E.), « *Légendes flamandes*, par Charles De Coster », *Revue Trimestrielle*, V, 1858, pp. 387-389.
 - Vandegans (A.), « Ghelderode et De Coster : de l'Humble supplique à la comète à la *Ballade du Grand Macabre* », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, LXI, 1983, pp. 55-73.
 - Van de Kerckhove (G.), « Charles De Coster : lettres à Elisa », *Le Thyrsé*, I, 1899-1900, pp. 68, 74-76, 82-84, 94-95.
 - Vandercammen (E.), « De Don Quijote à Thyl Ulenspiegel », *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, XXXII, 1954, pp. 78-84.

- Vanderkindere (L.), *L'Université de Bruxelles, 1834-1884*. Bruxelles, 1884.
- Van der Perre (P.), «Le ballon Deminne. Une édition originale, non décrite, de Charles De Coster», *Le Livre et L'Estampe*, III, 1955, pp. 33-35.
- Van der Perre (P.), *Les Premières Éditions de la Légende d'Ulenspiegel*. Bruxelles, 1935.
- Vandervelde (E.), «Le centenaire de Charles De Coster», *Revue de Paris*, XXXV, 1928, pp. 310-324.
- Van de Voorde (V.), *Charles De Coster's Ulenspiegel*. Nijmegen, 1948.
- Vanhamme (M.), *Bruxelles capitale. Évolution de la ville de 1830 à nos jours*. Bruxelles, 1947.
- Van Heurck (E.), «Thyl Ulenspiegel et Lamme Goedzak dans la littérature et l'imagerie populaire», *Le Folklore Brabançon*, 1927, n° 37-38, pp. 15-37.
- Van Kalken (F.), *La Belgique contemporaine 1780-1930*. Paris, 1930.
- Van Melle (P.), «Ulenspiegel et De Coster dans leur temps», *Le Thyrsé*, LXX, 1968, pp. 19-25.
- Velasquez (J.I.), «Evolucion y metamorfosis en los planos social y mitico del Ulenspiegel de Charles De Coster», *Cuadernos de Investigacion Filologica*, VI, 1980, pp. 109-128.
- Verhaeren (E.), «*La Légende d'Ulenspiegel*», *Le Mouvement Littéraire*, II, 1893, pp. 219-220.
- Verhaeren (E.), *Les Lettres françaises de Belgique*. Bruxelles, 1907.
- Vial (J.), «L'étrange aventure de Charles De Coster», *La Renaissance d'Occident*, XX, 1927, pp. 286-314.
- Wauters (A.), *Bruxelles et ses environs*. Bruxelles, 1852.
- Wauwermans (P.), *Les Proscrits du coup d'Etat en Belgique*. Bruxelles, 1892.
- Wilmotte (M.), *La Culture française en Belgique*. Paris. 1912.
- Wilmotte (M.), «Le centenaire de Charles De Coster», *Bull. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, VI, 1927, pp. 105-119.
- Woodbridge (B.M.), «Some new sources for Charles De Coster», *Leuvense Bijdragen*, XIX, 1927, pp. 81-91.
- Woodbridge (B.M.), «Some sources of Charles De Coster's Ulenspiegel», *The French Quarterly*, x, 1928, pp. 155-170.

Index des principaux noms cités

- Adriaensen, Broer Cornelis 142, 153, 158
- Albe, Fernando Alvarez de Tolède, duc d'Albe 89, 152, 157, 159
- Altmeyer, Jean-Jacques 50, 51, 99, 114, 123, 131, 133, 137, 143-146, 148, 152, 158, 181, 182, 195, 200
- André, Paul 215, 216
- Anrieu, Paul 221
- Aragon, Louis 222
- Argenteau, Charles, comte d' 13, 14, 17, 22, 81, 82, 186
- Aristophane 140
- Arnould, Victor 181, 196
- Artan, Louis 99, 114, 147, 182
- Aubigné, Agrippa d' 176
- Augier, Emile 78
- Bacha, Eugène 215
- Balleroy, Eugénie 23, 24, 27, 29, 80, 192
- Balzac, Honoré de 10, 41, 82, 98, 111, 164, 199
- Barbey d'Aureville, Jules-Amédée 9
- Barrès, Maurice 215
- Baudelaire, Charles 9, 23, 105
- Bauffe, Adolf 34, 41, 53
- Béranger, Pierre-Jean de 50
- Berru, Camille 146
- Beyle, Henri voir Stendhal
- Blanqui, Louis Auguste 135, 136, 191
- Bogaerts, Félix 33
- Boileau, Nicolas, dit Boileau-Despréaux 63, 112
- Boris, Mireille 223
- Borremans, Jean 223
- Bosch, Jérôme 89, 92
- Bossuet, Jacques Bénigne 22
- Bourges, Michel de 68
- Bovie, Félix 125
- Bovy, Arthur 216
- Braekeleer, Henri de 152
- Bremer, Frederica 78
- Breughel, Pieter, dit l'Ancien 87, 92, 215
- Buls, Charles 143, 196
- Buschmann, Ernest 33
- Byron, George, dit lord 121
- Callewaert 93
- Camporino, Alphonse 34, 41, 46, 53
- Cartreul, Anne-Joseph 15
- Cartreul, Anne-Marie voir De Coster, Anne-Marie
- Cartreul, Marie-Charlotte 15-19, 21, 22

- Cartreul, Théodore 15, 16, 17, 197
 Catulle 36
 Cavour, Camillo Benso, comte
 de 116, 117, 119
 Cervantes, Miguel de 140, 224
 Charles Quint 137, 142, 157, 159-161,
 165
 Charton, Edouard 194
 Chateaubriand, Alphonse de 10, 45,
 56, 159
 Chot, Joseph 216
 Clesse, Antoine 53, 143
 Coomans, Jean-Baptiste 32
 Corneille, Pierre 22, 63, 198
 Courier, Paul-Louis 63
 Cretz, Pierre 59, 60
 Dandoy, Armand 146, 211
 Dandoy, Caroline
 voir De Coster, Caroline
 Dante Alighieri 89
 De Cort, Gaspard 32
 De Coster, Anne-Marie 13, 15-22, 25,
 28, 29, 46, 47, 54, 57, 59, 67, 72, 75,
 77, 78, 80, 81, 82, 88, 94, 97, 100,
 101, 102, 130, 132, 133, 136, 146,
 183-186, 188, 189, 205
 De Coster, Augustin 13, 15-21
 De Coster, Caroline 19, 21, 22, 28,
 46, 47, 54-57, 59, 61, 72, 75, 77, 80,
 81, 88, 97, 100, 101, 102, 107,
 129-135, 146, 176, 183, 186, 189, 191,
 195, 196, 197, 199, 202-205, 209, 210,
 213, 214
 De Coster, Jean-Baptiste 17, 19, 22
 Defacqz, Eugène 43-46, 54, 69, 91,
 195
 De Groux, Charles 52, 92, 108, 147,
 157
 De Haes, Frans 12
 Denis, Frédéric 219
 Denis, Hector 124, 181, 196, 202, 204,
 211, 212
 De Schampheleer, Edmond 92, 105,
 108, 125, 132, 147, 199
 Deschanel, Emile 68, 93, 97, 98, 125
 Destrée, Jules 215
 Dethier, René 216
 Dickens, Charles 78
 Didier, Charles, pseudonyme de De
 Coster Charles 83
 Dillens, Adolf 51, 69, 79, 80, 88, 92,
 98, 99, 105, 114, 125, 144, 147, 152,
 194, 199
 Duhamel, Georges 223
 Dulieu, M.-J. 69, 127, 144, 148, 199,
 200
 Dumas, Alexandre 63, 68, 128, 138
 Dupierreux, Richard 220
 Dusillon, Emile 32
 Eekhoud, Georges 193, 206, 210, 212,
 215
 Egmont, comte d' 152, 157
 Elie, Robert, pseudonyme de
 De Coster, Charles 53
 Emond, Paul 12
 Evrard, Hubert-Joseph 32
 Faider, Charles 32, 175
 Fénelon 22
 Fontainas, André 98
 Fourier, Charles 114
 Gallait, Louis 152, 157
 Galtier, Joël 222
 Garibaldi, Giuseppe 116, 117
 Gauchez, Maurice 217
 Gevers, J. 221
 Ghelderode, Michel de 217, 218
 Gilbert, Eugène 215, 216
 Girardin, Emile de 68
 Giraud, Albert 209, 212
 Goethe, Johann Wolfgang von 176

- Gravière, Caroline 145, 179, 189, 195, 214
- Greyson, Emile 125, 143, 145, 153, 209, 212
- Guillaume Ier, roi des Pays-Bas 14
- Guillaume, Jules 33
- Guillaume d'Orange-Nassau, dit le Taciturne 152, 157, 159
- Guillaume, Alfred 34, 38, 41, 42
- Halfants, Paul 219
- Hallaux, Victor 82, 114, 206
- Hanlet, Camille 221
- Hanse, Joseph 220, 223
- Hasselt, André 32
- Hauteclair, Anne-Joseph voir Cartreul, Anne-Joseph 15
- Hellens, Franz 223
- Hen, Philippe 34, 41
- Hetzel 68, 78, 93, 94, 106, 107
- Hiel, Emmanuel 141, 143, 212
- Hoffmann, Ernst Theodor Wilhelm Amadeus 63, 110
- Hornes, Philippe de Montmorency, comte de 157
- Hovin, Victor voir Hallaux, Victor
- Hugo, Victor 27, 30, 37, 39, 44, 45, 63, 68, 69, 77, 85, 114, 125, 128, 155, 159, 163, 164, 178, 179, 185, 194, 199, 201
- Huysmans, Camille 218, 220
- Hymans, Louis 78, 138, 145, 153
- Jocastre, Noël voir Jouret, Léon
- Joly, Victor 33, 85, 145, 152
- Jordaens, Jacobs 92
- Jouret, Léon 34, 42, 45, 46, 69, 82, 125, 139, 199
- Juin, Hubert 223
- Juste, Théodore 193, 195
- Karel, pseudonyme de Charles De Coster
- Karr, Alphonse 27, 50, 63, 78
- Karsky, Ceslaw 82, 175
- Kedros, André 222
- Krains, Hubert 9, 211, 212, 214, 218, 219
- Labarre, Louis 114
- Lacomblez, Paul 210-212
- Lacretelle, Jacques de 223
- Lacroix, Albert 99, 114, 127, 144, 146-149, 180, 184, 185, 210
- La Fontaine, Jean de 22
- Lamartine, Alphonse de 79, 128, 159, 194
- La Tour du Pin, Cécile, marquise de 14
- La Tour du Pin, Henriette, marquise de 13, 17,
- Laurent, Camille 176
- Leclercq, Emile 34, 41, 42, 82, 98, 145, 153, 180, 206, 209
- Lefranc, Abel 219
- Lemonnier, Camille 51, 52, 107, 124, 128, 138, 153, 189, 194, 205, 209, 212, 214, 215, 221
- Léopold II, roi des Belges 31
- Lévy, Michel 93, 201
- Leys, baron Henry 106, 152, 157
- Liagre, lieutenant-général 182, 195, 196, 209
- Liebrecht, Henri 9, 14, 217, 218
- Linguet, Simon Nicolas Henri 15
- Lucien 140
- Maeterlinck, Maurice 212, 215
- Martial 140
- Marx, Karl 43, 50
- Mauclair, Camille 219
- Méline 93
- Mercy-Argenteau, François de, comte 14, 15
- Mertens, Pierre 10, 11

- Meunier, Constantin 52, 212
 Michaels, Clément 53, 152
 Michelet, Jules 77, 128, 160
 Mockel, Albert 14, 215
 Moeremans, docteur 131, 140, 195
 Moke, Henri 32, 152, 153
 Molière, Jean-Baptiste Poquelin,
 dit 63, 140
 Montaigne, Michel Eyquem de 63, 97,
 98, 155
 Montalembert, Charles Forbes,
 comte de 119
 Motley, John Lothrop 154, 160
 Murner, Thomas 151
 Musset, Alfred de 27, 35, 36, 56, 63,
 77, 78, 164, 194
 Napoléon III 114, 116-119, 138, 165,
 190
 Nautet, Francis 14, 210, 212
 Neuhuys, Paul 218
 Nion, François de 210
 Nothomb, Jean-Baptiste 31
 Noyer, Prosper 33
 Ombiaux, Maurice des 217
 Parent, Ernest 34, 82, 88, 92, 93, 94,
 104, 209
 Parent, madame 126-128, 138
 Philipe, Gérard 224
 Philippe II 89, 137, 142, 151, 152, 157,
 159, 161, 165
 Picard, Edmond 143, 210, 212
 Picqué, Camille 176, 177, 179, 214
 Pirenne, Henri 217
 Pirmez, Eudore 181
 Pirmez, Octave 51, 98, 123, 181, 182,
 189, 190, 195, 207
 Pittore, E. voir Leclercq, Emile
 Poplimont, Charles 32
 Popp, Caroline 125, 139-142, 195, 197
 Potvin, Charles 9, 14, 69, 72, 98, 99,
 111, 114, 122, 128, 135, 143, 145,
 152, 154, 158, 176, 178-180, 203, 205,
 207, 209, 211, 212, 214
 Pourichev, Boris 222
 Proudhon, Pierre-Joseph 50, 68, 114,
 128, 195
 Quinet, Benoît 33
 Quinet, Edgar 68, 114, 128
 Rabelais, François 41, 63, 87, 88, 97,
 98, 140, 155, 175
 Racine, Jean 22, 63
 Reider, Paul voir Scaron, Ernest
 Robin, Eugène 32
 Roffiaen, François 92, 105
 Rolland, Romain 163, 219, 222
 Rops, Félicien 14, 34, 51, 69, 82, 84,
 86, 92, 99, 103, 104, 106, 113, 114,
 126-128, 137, 138, 143, 144, 146, 147,
 153, 175, 195, 204, 212
 Rossel, Virgile 215
 Rousseau, Jean-Baptiste 69, 70, 98
 Rousseau, Jean-Jacques 11, 31, 77
 Rousseau, Omer 86
 Sainte-Aldegonde, Marnix de 155
 Saint-Genois, Jules de 32, 152
 Saint-Marc Girardin, François Auguste
 Marc Girardin, dit 50
 Saint-Simon, Claude Henri de Rouvroy,
 comte de 114
 Saint-Victor, Paul de 176
 Samuel, Henri 69, 99, 114, 152, 212
 Sand, Aurore Dupin, baronne
 Dudevant, dite George 63, 99, 108,
 109, 121, 128, 160
 Sandeau, Julien, dit Jules 78
 Scaron, Ernest 113, 124, 145
 Schiller, Friedrich von 63
 Schoonen, Louis 33, 152
 Scott, sir Walter 53
 Shakespeare, William 27, 53, 140

- Shelley, Percy Bysshe 121, 163
 Sosset, Léon-Louis 9
 Spruyt, Charles 57, 65, 101, 104
 Spruyt, Cordélia voir Sroyen, Cordélia
 Spruyt, Elisa 9, 49-76, 77-90, 93, 94,
 100-105, 109, 110, 121, 123, 124, 129,
 153, 172, 180, 181, 188, 189, 191,
 192, 197, 203, 208, 211, 214
 Spruyt, Guillaume-Joseph 57, 65, 75,
 87, 103
 Sroyen, Cordélia 57, 59, 72, 104
 Sroyen, Horace 57, 72, 104
 Stahl, voir Hetzel
 Stecher, Jean 175, 176
 Steen, Jan 92, 145
 Stendhal 36
 Stur, Karl voir Parent, Ernest
 Teniers, David 92
 Thyes, Félix 51, 66, 73-75, 79, 198
 Tiberghien 123, 143
 Tisserand, Noël voir Weber, Léon
 Töpffer, Rodolphe 63
 T'Serclaes, Ernest de 34
 Vaez, Gustave 33
 Valériola, Edmond de 218
 Valéry, Paul 9, 11
 Van Bemmél, Eugène 51, 53, 63, 69,
 74, 88, 97, 114, 122-124, 127, 135,
 143, 145, 175, 179, 195, 197, 198, 207
 Van Camp, Alphonse 108, 139, 147
 Van den Peereboom, Alphonse 126,
 181, 196
 Vandeputte, Henri 219
 Van der Noot, Hendrik 15
 Vandervelde, Emile 220
 Van de Wiele, Marguerite 216
 Van Hasselt, André 93, 163
 Van Imschoot, Jules 92, 105
 Van Meenen, Maurice 127, 143
 Van Meteren, Emmanuel 154
 Van Paemel 152, 153
 Van Sprang, Théodore-Albert-André
 129-136, 146
 Verboeckhoven, Hippolyte 127
 Verhaegen, Théodore 49, 68, 124
 Verhaeren, Emile 161, 211, 212, 215,
 216, 221
 Veuillot, Louis 119, 195
 Veydt, Maximilien 125
 Viatte, Auguste 223
 Victor-Emmanuel II 117
 Vigny, Alfred de 121, 159
 Villebelle voir Scaron, Ernest
 Voltaire, 31, 77, 80, 140
 von Thoren, Otto 92, 108
 Wacken, Edouard 33, 40
 Watteau, Louis 135, 136, 143, 191
 Weber, Henri 34
 Weber, Léon 34, 82
 Weustenraad, Théodore 31-33
 Wiertz, Antoine 68, 97
 Willems, J.-F. 90
 Wilmotte, Maurice 216, 218, 220
 Wolff, Maurice 217
 Wurmser, André 222

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

Table des matières

Avant-propos	9
Chapitre I	
Filleul d'archevêque	13
Chapitre II	
Les années d'apprentissage	27
Chapitre III	
Elisa	49
Chapitre IV	
Les Légendes flamandes	77
Chapitre V	
Les grandes espérances	97
Chapitre VI	
Journaliste	113
Chapitre VII	
Espoirs, déboires	129
Chapitre VIII	
La Légende d'Ulenspiegel	151
Chapitre IX	
Le diable par la queue	175
Chapitre X	
Entre chien et loup	191
Chapitre XI	
Le soleil des morts	209
Bibliographie	225
Index des principales personnes citées	231

Dans la même collection :

Lettres françaises de Belgique – Mutations

(Editions Universitaires, Bruxelles, 1980)

Camille Poupeye : *Le Théâtre chinois*

Le Monde de Paul Willems

Textes, entretiens, études rassemblés par Paul Emond, Henri Ronse
et Fabrice van de Kerckhove

Maurice Maeterlinck : *Introduction à une psychologie des songes
et autres écrits (1886-1896)*

Textes réunis et commentés par Stefan Gross

Écritures de l'imaginaire

Dix études sur neuf écrivains belges, sous la direction de Michel Otten

Paul Aron : *Les Écrivains belges et le socialisme (1880-1913)*

Michel Lemoine : *Index des personnages de Georges Simenon*

Constant Malva : *Correspondance (1931-1969)*

Edition établie et annotée par Yves Vasseur

Marie Gevers : *Correspondance*

Lettres choisies et annotées par Cynthia Skenazi

Marc Angenot : *Le Cru et le Faisané*

Sexe, littérature et discours social à la Belle Époque

Charles Van Lerberghe : *Lettres à Albert Mockel*

Éditées et annotées par Robert Debever et Jacques Detemmerman (2 tomes)

Marcel-Louis Bagniet : *Vers une synthèse esthétique et sociale*

Colette Baudet : *Grandeur et misères d'un éditeur belge :*

Henry Kistemaekers (1851-1934)

André Helbo, J. Dines Johansen, Patrice Pavis, Anne Ubersfeld :

Théâtre – Modes d'approche

Marges et exils – L'Europe des littératures déplacées

Charles Plisnier entre l'Évangile et la Révolution

Études et documents rassemblés par Paul Aron

Marcel Lecomte : *Les Voies de la littérature*

Chroniques littéraires. Choix établi par Philippe Dewolf

André Baillon : *La Dupe. Le Pénitent exaspéré*

Texte établi et commenté par Raymond Trousson

Raymond Queneau – André Blavier : *Lettres croisées (1949-1976)*

Texte établi et annoté par Jean-Marie Klinkenberg

L'Invention de la Mise en Scène

Dix textes sur la représentation théâtrale (1950-1930) réunis et présentés par Jean-Marie Piemme

Les Arts du Spectacle

Bibliographie des ouvrages publiés en français entre 1960 et 1985 réalisée par René Hainaux

Pierre Mertens, l'Arpenteur

Textes, entretiens, études rassemblés par Danielle Bajomée

Un pays d'irréguliers

Textes et images choisis par M. Quaghebeur, J.P. Verheggen et Véronique Jago-Antoine

Françoise Moulin : *Jacques Sojcher, ni la mémoire ni l'oubli*

Marc Quaghebeur : *Études sur les lettres belges: entre absence et magie*

Charles De Coster : *Légendes flamandes*

Edition critique établie et présentée par Joseph Hanse

Patrick Laude : *Rodenbach. Les décors de silence*

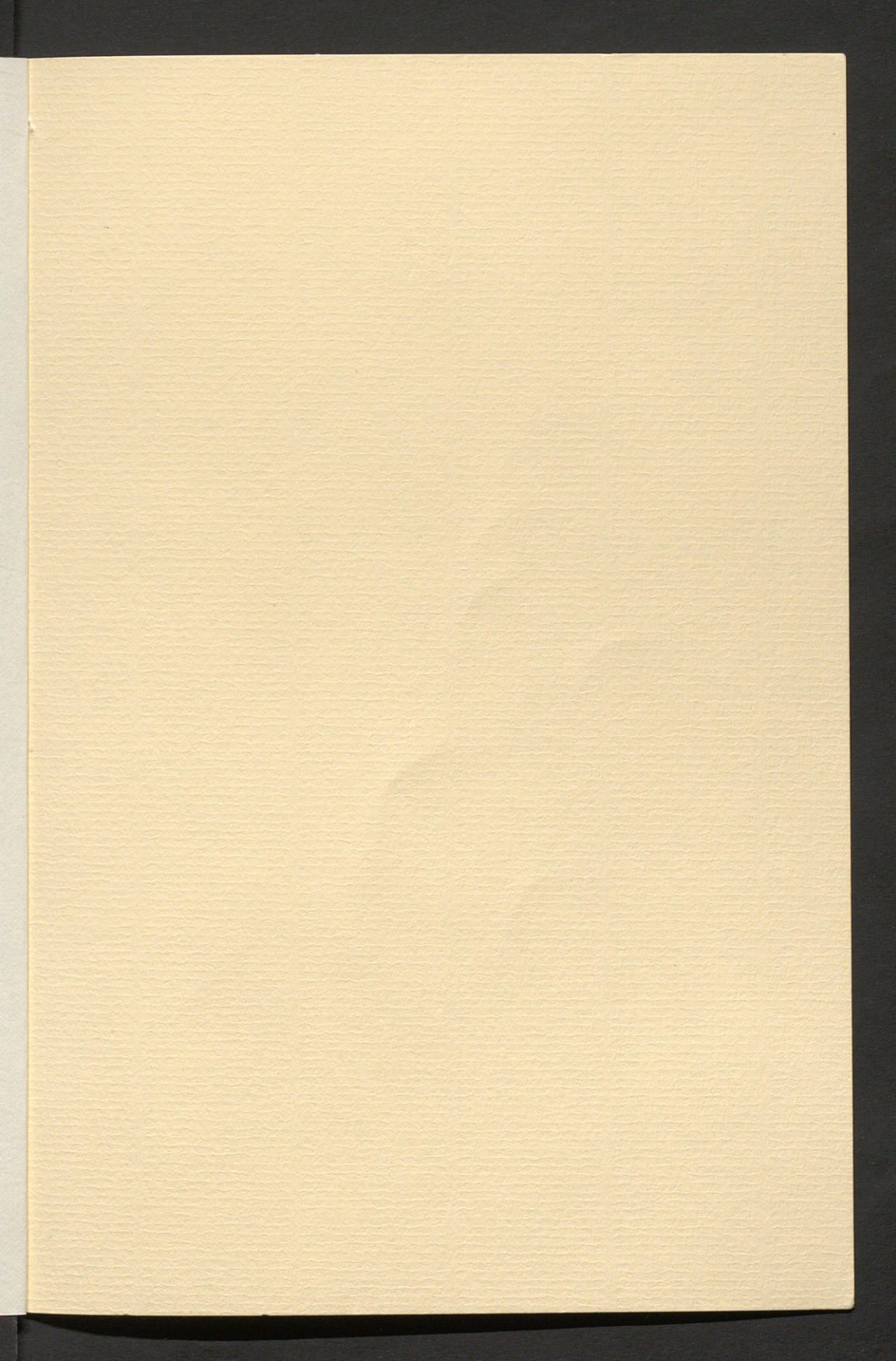
Essai sur la poésie de Georges Rodenbach

Zsuzsanna Bjørn Andersen : *Il y a cent ans, la Belgique*

Textes et documents du critique danois Georg Brandes



Achévé d'imprimer
le 17 novembre 1990



Considéré comme le père des Lettres françaises de Belgique, Charles De Coster n'a jamais fait l'objet d'une biographie exhaustive. Pour la première fois, à l'aide de nombreux documents inédits et de renseignements exhumés des archives communales et du Musée de l'Armée, son existence est reconstituée dans le détail et l'ensemble de sa création présentée dans une lumière neuve. Replacé dans le vaste contexte historique, littéraire et politique des cinquante premières années de l'Indépendance, l'auteur de *La Légende d'Ulenspiegel* trouve enfin ici sa véritable dimension.

Le Professeur Raymond Trousson est titulaire de la Chaire de littérature belge à l'Université Libre de Bruxelles et membre de l'Académie royale de langue et littérature françaises.

La collection **Archives du futur** est publiée sous la responsabilité des **Archives et Musée de la Littérature** à Bruxelles.

Imprimé en Belgique
D/1990/258/76
L 906331



9 782804 005726

ISBN 2-8040-0572-0